Adams 232.1
Vol. 13

* * ADAMS
[illegible]
Vol. 1

ŒUVRES

DE

M^R. DE VOLTAIRE.

TOME TREIZIÈME.

232.1
Vol. 13
257

ADAMS 237.1
No 13

MÊLANGES

DE

POÉSIES,

&c.

TOME SECOND.

M. DCC. LXXV.

POÉSIES.

CONTES DE GUILLAUME VADÉ.

PRÉFACE DE CATHERINE VADÉ.

JE pleure encore la mort de mon cousin Guillaume Vadé, qui décéda, comme le sait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué da la petite vérole : je le gardais & je lui disais en pleurant, Ah ! mon cousin, voilà ce que c'est que de ne vous être pas fait inoculer ! il en a couté la vie à votre frère Antoine, qui était comme vous une des lumières du siècle. Que voulez-vous que je vous dise ? me répondit Guillaume ; j'attendais la permission de la sorbonne, & je vois bien qu'il faut que je meure pour avoir été trop scrupuleux.

L'état va faire une furieuse perte, lui répondis-je. Ah ! s'écria Guillaume, Alexandre & frère Bertier sont morts. Sémiramis & la Fillon, Sophocle & Danchet sont en poussière.-- Oui, mon cher cousin, mais leurs grands noms demeurent à jamais ; ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? ne m'accordez-vous pas l apermission de donner au public pour le con-

ſoler, les contes à dormir de bout dont vous nous régalâtes l'année paſſée ? ils faiſaient les délices de notre famille; & Jerôme Carré votre couſin iſſu de germain, faiſait preſque autant de cas de vos ouvrages que des ſiens : ils plairont ſans doute *à tout l'univers*, c'eſt-à-dire, à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de ſi hautes prétentions; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare, Ah ! ma couſine, penſez-vous que dans les quatre-vingt-dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opuſcules puiſſent trouver place, & que je puiſſe ſurnager ſur le fleuve de l'oubli qui engloutit tout les jours tant de belles choſes ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce ſerait toujours beaucoup; il y a très-peu de perſonnes qui jouiſſent de cet avantage. Le deſtin de la plupart des hommes eſt de vivre ignorés, & ceux qui ont fait le plus de bruit ſont quelquefois oubliés le lendemain de leur mort; vous ſerez diſtingué de la foule, & peut-être même le nom de Guillaume Vadé ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra paſſer à la dernière poſtérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opuſcules* ? Ma couſine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaiſes* eſt le plus convenable; la plupart des choſes qu'on fait, qu'on dit, & qu'on imprime, méritent aſſez ce titre.

J'admirai la modeſtie de mon couſin, & j'en fus extrêmement attendrie. Jérôme Carré arriva dans la chambre. Guillaume fit ſon teſtament, par lequel il me laiſſait maîtreſſe abſolue de ſes manuſcrits. Jérôme & moi lui demandâmes où il voulait être enterré; & voici la réponſe de Guillaume, qui ne ſortira jamais de ma mémoire.

« Je ſens bien que n'ayant été élevé dans ce monde à
» aucune des dignités qui nourriſſent les grands ſentimens,
» & qui élèvent l'homme au-deſſus de lui-même, n'ayant

» été ni conseiller du roi, ni échevin, ni marguillier, on » me traitera après ma mort avec très-peu de cérémonie. » On me jettera dans les charniers St. Innocent, & on » ne mettra sur ma fosse qu'une croix de bois qui aura » déjà servi à d'autres; mais j'ai toujours aimé si tendre- » ment ma patrie, que j'ai beaucoup de répugnance à » être enterré dans un cimetière. Il est certain qu'étant » mort de la maladie qui m'attaque, je puerai horrible- » ment. Cette corruption de tant de corps qu'on enseve- » lit à Paris dans les églises, ou auprès des églises, infecte » nécessairement l'air; & comme dit très-à propos le jeune » Ptolomée, en délibérant s'il recevra Pompée chez lui. »

.... Ces troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans.

« Cette ridicule & odieuse coutume de paver les églises » de morts, cause dans Paris tous les ans des maladies » épidémiques, & il n'y a point de défunt qui ne contri- » bue plus ou moins à empester sa patrie. Les Grecs & » les Romains étaient bien plus sages que nous: leur » sépulture était hors des villes; & il y a même aujour- » d'hui plusieurs pays en Europe où cette salutaire cou- » tume est établie. Quel plaisir ne serait-ce pas pour un » bon citoyen d'aller engraisser, par exemple, la stérile » plaine des Sablons, & de contribuer à faire naître des » moissons abondantes! Les générations deviendraient » utiles les unes aux autres par ce prudent établisse- » ment, les villes seraient plus saines, les terres plus » fécondes. En vérité, je ne puis m'empêcher de dire qu'on » manque de police pour les vivans & pour les morts. »

Guillaume parla long-tems sur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, & il mourut en parlant, ce qui est une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut passé, je résolus de lui faire des obsèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de

Paris, je leur propoſai d'acheter les œuvres poſthumes de mon couſin Guillaume; j'y joignis même quelques belles diſſertations de ſon frère Antoine, & quelques morceaux de ſon couſin iſſu de germain Jérôme Carré. J'obtins trois louis d'or comptant, ſomme que jamais Guillaume n'avait poſſédée dans aucun tems de ſa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement, je priai tous les beaux eſprits de Paris d'honorer de leur préſence le ſervice que je commandais pour le repos de l'ame de Guillaume; aucun ne vint. Je ne pus aſſiſter au convoi, & Guillaume fut inhumé ſans que perſonne en sût rien. C'eſt ainſi qu'il avait vécu; car encore qu'il eût enrichi la foire de pluſieurs opéra comiques qui firent l'admiration de tout Paris, on jouiſſait des fruits de ſon génie, & on négligeait l'auteur; c'eſt ainſi (comme dit le divin Platon) qu'on ſuce l'orange, & qu'on jette l'écorce, qu'on cueille les fruits de l'arbre & qu'on l'abat enſuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque tems après le décès de Guillaume Vadé, nous perdîmes notre bon parent & ami Jérôme Carré, ſi connu en ſon tems par la comédie de l'Ecoſſaiſe qu'il diſait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête; je crois qu'il eſt de mon devoir d'inſtruire le public de la détreſſe où ſe trouvait Jérôme dans les derniers jours de ſa vie; voici comme il s'en ouvrit en ma préſence à frère Giroflée ſon confeſſeur.

Vous ſavez, dit-il, qu'à mon baptême on me donna pour patrons St. Jérôme, & St. Thomas, & St. Raimond de Pennafort, & que quand j'eus le bonheur de recevoir la confirmation, on ajouta à mes trois patrons St. Ignace de Loyola, St. François Xavier, St. François de Borgia, & St. Régis, tous jéſuites, de ſorte que je m'appelle Jérôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. J'ai cru long-tems qu'avec tant de noms je ne pouvais manquer de rien ſur terre. Ah frère Giroflée, que je me ſuis trompé! Il faut qu'il en ſoit des patrons

comme des valets, plus on en a, plus on eſt mal ſervi. Mais voyez, s'il vous plaît qu'elle eſt ma *déconvenue*, (car ce mot eſt très-bon, quoiqu'en diſe un poliſſon;) Montagne, Marot, & pluſieurs auteurs très-facétieux en font ſouvent uſage, il eſt même dans le dictionnaire de l'académie.) Voici donc mon aventure.

On chaſſe les révérends pères jéſuiſtes, ou jéſuites, pource que leur inſtitut eſt pernicieux, contraire à tous les droits des rois & de la ſociété humaine &c. &c. Or Ignace de Loyola ayant créé cet inſtitut appellé Régime, après s'être fait feſſer au collège de Ste. Barbe; Xavier, François Borgia, Régis, ayant vécu dans ce régime, il eſt clair qu'ils ſont tous également répréhenſibles, & que voilà quatre ſaints qu'il faut néceſſairement que je donne à tous les diables.

Cela m'a fait naître quelques ſcrupules ſur St. Thomas, & St. Raimond de Pennafort. J'ai lu leurs ouvrages, & j'ai été confondu, quand j'ai vu dans Thomas & dans Raimond à-peu-près les mêmes paroles que dans Buſembaum. Je me ſuis défait auſſi-tôt de ces deux patrons, & j'ai brûlé leurs livres.

Je me ſuis vu ainſi réduit au ſeul nom de Jérôme; mais ce Jérôme, le ſeul patron qui me reſtait, ne m'a pas été plus utile que les autres; eſt-ce que Jérôme n'aurait pas de crédit en paradis? J'ai conſulté ſur cette affaire un très-ſavant homme; il m'a dit que Jérôme était le plus colère de tous les hommes, qu'il avait dit de groſſes injures au St. évêque de Jéruſalem Jean, & au St. prêtre Rufin, que même il appella celui-ci *hydre* & *ſcorpion*, & qu'il l'inſulta après ſa mort: il m'a montré les paſſages. Je me vois obligé de renoncer enfin à Jérôme, & de m'appeller Carré tout court, ce qui eſt bien déſagréable.

C'eſt ainſi que Carré dépoſait ſa douleur dans le ſein de frère Giroflée, lequel lui répondit: Vous ne manquerez pas de ſaints, mon cher enfant, prenez St. François d'Aſſiſe. Non, fit Carré, ſa femme de neige me

donnerait quelquefois des envies de rire, & ceci eſt une affaire ſérieuſe. Et bien, prenez St. Dominique. Non, il eſt l'auteur de l'inquiſition. -- Voulez-vous de St. Bernard? -- Il a trop perſécuté ce pauvre Abélard qui avait plus d'eſprit que lui, & il ſe mêlait de trop d'affaires; donnez-moi un patron qui ait été ſi humble que perſonne n'en ait jamais entendu parler, voilà mon ſaint.

Frère Giroflée lui remontra l'impoſſibilité d'être canoniſé & ignoré; il lui donna la liſte de pluſieurs autres patrons que notre ami ne connaiſſait pas; ce qui revenait au même; mais à chaque ſaint qu'il propoſait, il demandait quelque choſe pour ſon couvent; car il ſavait que Carré avait de l'argent. Jérôme Carré lui fit alors ce conte qui m'a paru curieux.

Il y avait autrefois un roi d'Eſpagne qui avait promis de diſtribuer des aumônes conſidérables à tous les habitans d'auprès de Burgos qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais; mais les huiſſiers ne voulurent les laiſſer entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Le bon homme Cardéro ſe préſenta le premier au monarque, ſe jeta à ſes pieds, & lui dit: Grand roi, je ſupplie votre alteſſe royale de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. Voilà une plaiſante demande, dit le roi; pourquoi me faites-vous cette prière? C'eſt, dit Cardéro que vos gens veulent abſolument avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. Le roi rit beaucoup, & fit un préſent conſidérable à Cardéro. Delà vint le proverbe, *qu'il vaut mieux avoir à faire à Dieu qu'à ſes ſaints.*

C'eſt avec ces ſentimens que paſſa de cette vie à l'autre mon cher Jérôme Carré, dont je joins ici quelques opuſcules à ceux de Guillaume; & je me flatte que meſſieurs les Pariſiens pour qui Vadé & Carré ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

Catherine Vadé.

CE QUI PLAIT AUX DAMES.

OR maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour,
Et que l'hiver alonge la ſoirée,
Après ſouper pour vous déſennuyer,
Mes chers amis écoutez une hiſtoire,
Touchant un pauvre & noble chevalier,
Dont l'aventure eſt digne de mémoire.
Son nom était meſſire JEAN ROBERT,
Lequel vivait ſous le roi Dagobert.
Il voyagea devers Rome la ſainte,
Qui ſurpaſſait la Rome des Céſars;
Il rapportait de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars,
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles diſpenſes:
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces tems de criſe
Tout paladin fut très-mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'égliſe.
Sire ROBERT poſſédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval & ſon chien;
Mais il avait reçu pour appanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge;
Force d'Hercule, & grace d'Adonis;
Dons fortunés qu'on priſe en tout pays.

Comme il était assez près de Lutèce ;
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il apperçut la fringante Marton,
Dont un ruban nouait la blonde tresse :
Sa taille est leste, & son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche & fine.
ROBERT avance, il lui trouve une mine,
Qui tenterait les saints du paradis.
Un beau bouquet de roses & de lis
Est au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre :
Et de son teint la fleur & l'incarnat,
De son bouquet aurait terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille,
A son giron portait une corbeille,
Et s'en allait avec tous ses attraits
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire ROBERT, ému de convoitise,
Descend d'un saut, l'accolle avec franchise ;
J'ai vingt écus, dit-il dans ma valise ;
C'est tout mon bien, prenez encore mon cœur,
Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marton. ROBERT presse la belle,
La fait tomber, & tombe aussi-tôt qu'elle,
Et la renverse, & casse tous ses œufs.
Comme il cassait, son cheval ombrageux,
Epouvanté de sa fière bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la broussaille.
De Saint Denis un moine survenant,
Monte dessus & trotte à son couvent.

Enfin Marton rajuſtant ſa coëffure,
Dit à Robert : Où ſont mes vingt écus ?
Le chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain ſa bourſe & ſa monture,
Veut s'excuſer ; nulle excuſe ne ſert ;
Marton ne peut digérer ſon injure,
Et va porter ſa plainte à Dagobert :
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, & ſurtout point payée.
Le ſage prince à Marton répondit ;
C'eſt de viol que je vois qu'il s'agit :
Allez plaider devant ma femme Berthe,
En tel procès la reine eſt très-experte ;
Bénignement elle vous recevra,
Et ſans délai juſtice ſe fera.

Marton s'incline, & va droit à la reine.
Berthe était douce, affable, accorte, humaine,
Mais elle avait de la ſévérité
Sur le grand point de la pudicité :
Elle aſſembla ſon conſeil de dévotes ;
Le chevalier ſans éperons, ſans bottes,
La tête nue & le regard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'était paſſé,
Que vers Charonne il fut tenté du diable,
Qu'il ſuccomba, qu'il ſe ſentait coupable,
Qu'il en avait un très-pieux remord ;
Puis il reçut ſa ſentence de mort.

Robert était ſi beau, ſi plein de charmes,
Si bien tourné, ſi frais & ſi vermeil,
Qu'en le jugeant la reine & ſon conſeil

Lorgnaient ROBERT & répandaient des larmes.
Marton de loin dans un coin soupira:
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conseil alors remémora;
Qu'au chevalier on pouvait faire grace,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'esprit:
Car vous savez que notre loi prescrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les tems desire;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, & ne nous fâche pas.
La chose étant au conseil exposée,
Fut à ROBERT aussi-tôt proposée.
La bonne Berthe, afin de le sauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver;
Il fit serment aux genoux de la reine,
De comparaître au bout de la huitaine,
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & partit tout pensif.
Comment nommer, disait-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher? la reine & son sénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puisqu'il faut que je meure,
Que sans délai l'on m'eût pendu sur l'heure.
Dans son chemin, dès que ROBERT trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la passante,
De lui conter ce que plus elle aimait;
Toutes faisaient réponse différente,
Toutes mentaient; nulle n'allait au fait.

Sire ROBERT au diable ſe donnait.
Déjà ſept fois l'aſtre qui nous éclaire,
Avait doré les bords de l'hémiſphère,
Quand ſur un pré, ſous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés raviſſantes,
Danſant en rond leurs robes voltigeantes
Etaient à peine un voile à leurs attraits.
Le doux zéphire en ſe jouant auprès,
Laiſſait flotter leurs treſſes ondoyantes;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Raſant la terre & ne la touchant pas.
ROBERT approche, & du moins il eſpère
Les conſulter ſur la maudite affaire.
En un moment tout diſparaît, tout fuit.
Le jour baiſſait, à peine il était nuit;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,
Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton;
Son nez pointu touche à ſon court menton;
D'un rouge brun ſa paupière eſt bordée;
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon;
Un vieux tapis qui lui ſert de jupon,
Tombe à moitié ſur ſa cuiſſe ridée;
Elle fit peur au brave chevalier.
Elle l'acoſte, & d'un ton familier,
Lui dit, mon fils, je vois à votre mine,
Que vous avez un chagrin qui vous mine:
Apprenez moi vos tribulations;
Nous ſouffrons tous; mais parler nous ſoulage;
Il eſt encore des conſolations.

J'ai baeucoup vu : le ſens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis,
Ont fait du bien quand on les a ſuivis.
  Le chevalier lui dit, Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conſeils, mais en vain :
Mon heure arrive, & je dois en perſonne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ſes femmes,
Sans les fâcehr, ce qui plaît tant aux dames.
  La vieille alors lui dit, ne craignez rien,
Puiſque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez mon fils, que c'eſt pour votre bien :
Devers la cour cheminez avec joie ;
Allons enſemble, & je vous apprendrai
Ce grand ſecret de vous tant deſiré.
Mais jurez moi qu'en me devant la vie,
Vous ſerez juſte, & que de vous j'aurai
Ce qui me plaît & qui fait mon envie :
L'ingratitude eſt un crime odieux.
Faites ſerment, jurez par mes beaux yeux,
Que vous ferez tout ce que je deſire.
Le bon ROBERT le jura non ſans rire.
Ne riez point, rien n'eſt plus ſérieux,
Reprit la vieille ; & les voilà tous deux,
Qui côte à côte arrivent en préſence
De reine Berthe, & de la cour de France.
  Incontinent le conſeil aſſemblé,
La reine aſſiſe, & ROBERT appellé,
Je ſais, dit-il, votre ſecret, mes dames.
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tous tems,

N'eſt pas toujours d'avoir beaucoup d'amans ;
Mais fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être à mon avis,
Tant qu'elle peut la maîtreſſe au logis.
Il faut toujours que la femme commande ;
C'eſt-là ſon goût, ſi j'ai tort qu'on me pende.
  Comme il parlait, tout le conſeil conclut
Qu'il parlait juſte & qu'il touchait au but.
ROBERT abſous baiſait la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,
Au pied du trône on vit notre ſans-dent
Criant juſtice, & la preſſe fendant ;
On lui fait place, & voici ſa harangue.
  O reine Berthe! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité,
Vous dont l'eſprit connaît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaiſance,
Ce paladin ne doit qu'à ma ſcience
Votre ſecret, il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & ſa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'eſpère ;
Vous êtes juſte, & j'attends mon ſalaire.
Il eſt très-vrai, dit ROBERT, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits ;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage,
Et mon armure, étaient tout mon partage ;
Un moine noir a, par dévotion,
Saiſi le tout quand j'aſſaillis Marton :
Je n'ai plus rien, & malgré ma juſtice,

Je ne ſaurais payer ma bienfaictrice.
La reine dit, tout vous ſera rendu,
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune en trois parts diviſée,
Fera trois lots juſtement compenſés;
Les vingt écus à Marton la lézée
Sont dûs de droit, & pour ſes œufs caſſés.
La bonne vieille aura votre monture;
Et vous, ROBERT, vous aurez votre armure.
La vieille dit, rien n'eſt plus généreux,
Mais ce n'eſt pas ſon cheval que je veux;
Rien de ROBERT ne me plaît que lui-même;
C'eſt ſa valeur & ſes graces que j'aime:
Je veux régner ſur ſon cœur amoureux,
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe:
Entre mes bras ROBERT doit vivre heureux;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouſe.
A ce diſcours que l'on n'attendait pas,
ROBERT glacé laiſſe tomber ſes bras.
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans ſon horreur il recula trois pas,
Signa ſon front; & d'un ton lamentable,
Il s'écriait, ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité?
J'aimerais mieux que votre majeſté
Me fiançât à la mère du diable;
La vieille eſt folle, elle a perdu l'eſprit.
Lors tendrement notre ſans-dent reprit,
Vous le voyez, ô reine! il me mépriſe;

Il eſt ingrat, les hommes le ſont tous ;
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts ;
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe,
Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas.
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas ;
Mais j'en ſerai plus tendre & plus fidelle :
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,
On fait penſer : & Salomon a dit,
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre, eſt-ce un ſi grand malheur ?
La pauvreté n'eſt point un déshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire ?
Et vous, madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte-à-côte du roi,
Dormez vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?
De Philémon vous connaiſſez l'hiſtoire :
Amant aimé dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toits ;
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe.
Nous ſervons Dieu, nous égalons les rois ;
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces ;
Nous vous faiſons de vigoureux ſoldats.
Et croyez moi, pour peupler vos états,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que ſi le ciel à mes chaſtes deſirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire.

On me verra jufqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour.
La décrépite en parlant de la forte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea ROBERT à fes attraits;
De fon ferment la fainteté l'emporte
Sur fon dégoût; la dame encore voulut
Etre à cheval, entre fes bras menée,
A fa chaumière, où ce noble hyménée
Doit s'achever dans la même journée,
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.
Le chevalier fur fon cheval remonte,
Prend triftement fa femme entre fes bras,
Saifi d'horreur & rougiffant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer; mais il ne le fit pas;
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi facrée était alors chérie.
Sa tendre époufe en trottant avec lui,
Lui rappellait les exploits de fa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Affaffina trois rois de fes amis,
Comment du ciel il mérita la grace.
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Remi
L'ampoule fainte & le célefte chrême,
Dont ce grand roi fut oint dans fon baptême.
Elle mêlait à fes narrations,
Des fentimens & des réflexions,
Des traits d'efprit & de morale pure.

Qui, sans couper le fil de l'aventure,
Faisaient penser l'auditeur attentif,
Et l'instruisaient, mais sans l'air instructif.
Le bon ROBERT à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait ses deux oreilles,
Tout délecté quand sa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.
L'étrange couple arrive à la chaumière,
Que possédait l'affreuse aventurière.
Elle se trousse, & de sa sale main,
De son époux arrange le festin;
Frugal repas fait par ce premier âge,
Plus célébré qu'imité par le sage.
Deux ais pourris sur trois pieds inégaux,
Formaient la table où les époux soupèrent,
A peine assis sur deux minces trétaux:
Du triste époux les regards se baissèrent.
La décrépite égaya le repas,
Par des propos plaisans & délicats,
Par des bons mots, qui piquent & qu'on aime,
Si naturels que l'on croirait soi-même
Les avoir dit. ROBERT fut si content,
Qu'il en sourit, & qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le souper finit,
Que son époux vînt avec elle au lit.
Le désespoir, la fureur le possède
A cette grise: il souhaite la mort;
Mais il se couche, il se fait cet effort;
Il l'a promis, le mal est sans remède.

Ce n'était point deux ſales demi-draps,
Percés de trous & rongés par les rats,
Mal étendus ſur des vieilles javelles,
Mal recouſus encore par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux;
Du ſaint hymen les devoirs rigoureux,
S'offraient à lui ſous un aſpect horrible;
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impoſſible?
A Rome, on dit que la grace d'en-haut,
Donne à la fois le vouloir & le faire;
La grace & moi nous ſommes en défaut.
Par ſon eſprit ma femme a de quoi plaire,
Son cœur eſt bon; mais dans le grand conflit
Peut-on jouir du cœur ou de l'eſprit?
Ainſi parlant le bon ROBERT ſe jette,
Froid comme glace au bord de ſa couchette:
Et pour cacher ſon cruel déplaiſir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.
La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant, Ah? ROBERT dormez-vous?
Charmant ingrat, cher & cruel époux,
Je ſuis rendue, hâtez-vous de vous rendre;
De ma pudeur les timides accens,
Sont ſubjugués par la voix de mes ſens.
Régnez ſur eux ainſi que ſur mon ame;
Je meurs, je meurs! ciel! à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu?
Je me diſſous, je brûle, je me pâme,
Ah! le plaiſir m'enivre malgré moi;
Je n'en peux plus, faut-il mourir ſans toi!

Va, je le mets deſſus ta conſcience.
ROBERT avait un fond de complaiſance,
Et de candeur & de religion ;
De ſon épouſe il eut compaſſion.
Helas ! dit-il, j'aurais voulu, madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme ;
Mais que pourrai-je ? Allez, vous pourrez tout,
Reprit la vieille ; il n'eſt rien à votre âge,
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des ſoins, de l'art & du courage :
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée & même un peu puante ;
Cela n'eſt rien pour des héros bien nés ;
Fermez les yeux & bouchez-vous le nez.
Le chevalier amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire ;
Il obéit, & ſe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que ſa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans ſa jeuneſſe,
Ce qui tient lieu de beauté, de tendreſſe,
Fermant les yeux, ſe mit à ſon devoir.
C'en eſt aſſez, lui dit ſa tendre épouſe,
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir ;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir ;
De ce pouvoir ma gloire était jalouſe ;
J'avais raiſon, convenez-en, mon fils,
Femme toujours eſt maîtreſſe au logis.
Ce qu'à jamais, ROBERT, je vous demande,

C'eſt qu'à mes ſoins vous vous laiſſiez guider :
Obéiſſez, mon amour vous commande
D'ouvtir les yeux & de me regarder.
ROBERT regarde ; il voit à la lumière
De cents flambeaux, ſur vingt luſtres placés,
Dans un palais qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux des perles rehauſſés,
Une beauté, dont le pinceau d'Apelle,
Ou de Vanlo, ni le ciſeau fidèle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auraient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuſe,
Telle qu'elle eſt, quand les cheveux épars,
Les yeux noyez dans ſa langueur heureuſe,
Entre ſes bras elle attend le dieu Mars.
Tout eſt à vous, ce palais & moi-même ;
Jouiſſez-en, dit-elle à ſon vainqueur :
Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beaaté vous aime.
Or, maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander qu'elle était cette belle,
De qui ROBERT eut les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée URGELLE,
Qui dans ſon tems protégea nos guerriers,
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.
O l'heureux tems que celui de ces fables,
Des bons démons, des eſprits familiers,
Des farfadets, aux mortels ſecourables !
On écoutait tous ces faits admirables
Dans ſon château, près d'un large foyer :

Le père & l'oncle, & la mère & la fille,
Et les voiſins & toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monſieur l'aumônier,
Qui leur faiſait des contes de ſorcier.
On a banni les démons & les fées;
Sous la raiſon les graces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'inſipidité;
Le raiſonner triſtement s'accrédite;
On court, helas! après la vérité;
Ah! croyez-moi, l'erreur a ſon mérite.

L'ÉDUCATION D'UN PRINCE.

PUISQUE le dieu du jour en ses douze voyages
Habite triſtement ſa maiſon du Verſeau,
Que les monts ſont encore aſſiégés des orages,
Et que nos prés rians ſont engloutis ſous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte.
Nos loiſirs ſont plus doux par nos amuſemens.
Je ſuis vieux, je l'avoue, & je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaiſir des enfans.
Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la molleſſe, ivre de ſon pouvoir,
Elevé comme un ſot, & ſans en rien ſavoir,
Mépriſé des voiſins, haï dans ſa province.
Deux fripons gouvernaient cet état aſſez mince;
Ils avaient abruti l'eſprit de monſeigneur,
Aidés dans ce projet par ſon vieux confeſſeur;
Tous trois ſe relayaient. On lui faiſait accroire
Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Etait du monde entier l'amour & la terreur:
Qu'il pouvait conquérir l'Italie & la France,
Que ſon tréſor ducal regorgeait de finance,
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur ſon terrain pierreux du torrent de Cédron.
Alamon (c'eſt le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, & lourdement tranquille,
Entouré des bouffons, & d'inſipides yeux,

Quand-il avait dîné, croyait ſon peuple heureux.
Il reſtait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux ſerviteur du feu prince ſon père,
Qui n'étant point payé lui parlait librement,
Et prédiſait malheur à ſon gouvernement.
Les miniſtres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aiſément ſe défirent;
Emon fut exilé : le maître n'en ſut rien.
Le vieillard confiné dans une métairie,
Cultivait ſagement ſes amis & ſon bien,
Et pleurait à la foi ſon maître & ſa patrie.
Alamon loin de lui laiſſait couler ſa vie
Dans l'inſipidité de ſes molles langueurs.
Des ſots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment ſon ame appeſantie.
Ce bruit ſourd & lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans ſa courſe, & meurt en arrivant.
Le poids de la misère accablait la province;
Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui;
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui,
Il voulut qu'il aimât pour en faire un bon prince.
Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit :
Il commença de vivre, & ſon cœur ſe ſentit.
Il était beau, bien fait, & dans l'âge de plaire.
Son confeſſeur madré découvrit le myſtère;
Il en fit un ſcrupule à ſon ſot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant :
Et les deux ſcélérats qui tremblaient que leur maître
Ne ſe connût un jour, & vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.

Elle fit ſon paquet, & le trempa de larmes.
On n'oſait réſiſter. Le timide Alamon
Vainement attendri, s'arrachait à ſes charmes ;
Car ſon eſprit flottant d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir n'était point débouché.
Comme elle allait partir, on entend, bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jeſus-Chriſt.
On voit un peuple entier fuyant de place en place ;
Un guerrier au turban, plein de force & d'audace,
Suivi de Muſulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entaſſés ſe frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Egorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le miniſtère en eût le moindre vent ;
La mort le devançait, & dans Rome la ſainte
Saint Pierre avec ſaint Paul était tranſi de crainte.
C'était, mes chers amis, le ſuperbe Abdala,
Pour corriger l'égliſe envoyé par Alla.
Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes,
Princes, moines, valets, miniſtres, capitaines,
Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voiſins marchés.
Tels étaient monſeigneur & ſes référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confeſſeur,
Qui toujours ſe ſignant, & diſant ſes roſaires,
Leur prêchait la conſtance, & ſe mourait de peur.
Quand tout fut garrotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin qu'en trois lots les émirs arrangèrent ;

Les hommes, les chevaux, & les châſſes des ſaints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguiſé la nature,
Ils ſont trop charlatans, l'homme n'eſt point connu.
L'habit change les mœurs, ainſi que la figure,
Pour juger d'un mortel, il faut le voir tout nu.
Du chef des muſulmans le duc fut le partage;
Il était, comme on ſait, dans la fleur de ſon âge,
Il paraiſſait robuſte, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier:
Ses muſcles énervés par l'infame molleſſe,
Prirent dans le travail une heureuſe vigueur;
Le malheur l'inſtruiſit, il dompta la pareſſe,
Son aviliſſement fit naître ſa valeur.
La valeur ſans pouvoir eſt aſſez inutile;
C'eſt un tourment de plus. Déjà paiſiblement
Abdala s'établit dans ſon appartement,
Boit le vin des vaincus malgré ſon évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,
Conduites chaque nuit par ſon eunuque noir,
A ſon petit coucher arrivent à la file,
Attendent ſes regards & briguent ſon mouchoir.
Les plaiſirs partageaient les momens de ſa vie.
Monſeigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ſes compagnons ci-devant ſes ſujets,
Une étrille à la main prenait ſoin des mulets.
Pour comble de malheur il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſait à ſon tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria, perfide!

Ce malheur me manquait, voici mon dernier jour.
L'eunuque à ſon diſcours ne pouvait rien comprendre;
Dans un autre langage Amide répondit,
D'un coup d'œil douloureux, d'un regard noble & tendre,
Qui pénétrait à l'ame : & ce regard lui dit,
Conſolez-vous, vivez, ſongez à me défendre,
Vengez-moi, vengez-vous; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit, & reprit l'eſpérance.
Amide comparut devant ſon excellence;
Le corſaire jura que juſques à ce jour
Il avait en effet connu la jouiſſance,
Mais qu'en voyant Amide il connaiſſait l'amour.
Pour lui plaire encor plus elle fit réſiſtance;
Et ces refus adroits annonçant les plaiſirs,
En les faiſant attendre, irritaient ſes deſirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes :
Je ſuis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout eſt à vos pieds, ou veut être en vos bras;
Mais ſouffrez que trois jours mon bonheur ſe diffère;
Et pour me conſoler de ces triſtes délais,
A mon timide amour, accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous? parlez, répondit le corſaire,
Il n'eſt rien que mon cœur refuſe à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
Eſt de faire donner deux cents coups d'étrivière
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
La ſeconde, ſeigneur, eſt d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière,

Avec un muletier qui ſoit ſelon mon choix.
Abdala repliqua : vos deſirs ſont mes loix.
Ainſi dit, ainſi fait ; le très-indigne prêtre,
Et les deux conſeillers corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur doſe, au grand contentement
De tous les priſonniers, & de tout Bénévent.
Et le jeune Alamon goûta le bien ſuprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.

Ce n'eſt pas tout, dit-elle, il faut vaincre & régner.
La couronne ou la mort à préſent vous appelle,
Vous avez du courage, Emon vous eſt fidèle,
Je veux auſſi vous l'être, & ne rien épargner
Pour vous rendre honnête homme, & ſervir ma patrie.
Au fond de ſon exil allez trouver Emon,
Puis que vous avez tort, demandez-lui pardon ;
Il donnera pour vous les reſtes de ſa vie,
Tout ſera préparé, revenez dans trois jours ;
Hâtez-vous ; vous ſavez que je ſuis deſtinée
Aux plaiſirs d'Abdala la troiſième journée.
Les momens ſont bien chers à la guerre, en amours :
Alamon répondit, je vous aime, & j'y cours.
Il part. Le brave Emon qu'avait inſtruit Amide,
Aimait ſon prince ingrat devenu malheureux.
Il avait raſſemblé des amis généreux,
Et de ſoldats choiſis une troupe intrépide.
Il embraſſa ſon prince, ils pleurèrent tous deux ;
Ils s'arment en ſecret, ils marchent en ſilence.
Amide parle aux ſiens, & réveille en leur cœur
Tout eſclaves qu'ils ſont des ſentimens d'honneur,
Alamon réunit l'audace & la prudence ;

Il devint un héros, ſi-tôt qu'il combattit.
Le Turc aux voluptés livré ſans défiance,
Surpris par les vaincus à ſon tour ſe perdit.
Alamon triomphant au palais ſe rendit,
Au moment que le Turc ignorant ſa diſgrace,
Avec la belle Amide allait ſe mettre au lit.
Il rentra dans ſes droits, & ſe mit à ſa place.
Le confeſſeur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement ſortis de leurs ſales priſons;
Diſent avoir tout fait, & n'ayant rien pu faire,
Ils penſaient conſerver leur empire ordonaire.
Les lâches ſont cruels : le moine conſeilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Miſérable ! c'eſt vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maitre;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu;
Je dois tout à ce Turc, & tout à ma maîtreſſe;
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeuneſſe.
Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grace,
D'avoir développé mon eſprit & mon cœur.
De leçons déſormais il faut que je me paſſe :
Je vous ſuis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez ; & ſi vos deſtinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos états,
Envoyez-moi chercher; j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.

GERTRUDE,

OU

L'ÉDUCATION D'UNE FILLE.

Mes amis, l'hiver dure, & ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des tems paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude.
Je n'ai jamais connu de plus aimable prude:
Par trente-ſix printems ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étaient point effacés.
Son maintien était ſage, & n'avait rien de rude;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre, une gaze étendue,
Avec un art diſcret en permettait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſait ſes traits ſans outrer la nature:
Moins elle avait d'apprèt, plus elle avait d'éclat:
La ſimple propreté compoſait ſa parure.
Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte écriture:
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le petit carême eſt ſurtout ſa lecture;
Mais ce qui nous charmait dans ſa dévotion,
C'eſt qu'elle était toujours aux femmes indulgente:
Gertrude était dévote, & non pas médiſante.
Elle avait une fille; un dix avec un ſept
Compoſait l'âge heureux de ce divin objet,

Qui depuis ſon baptême eut le nom d'Iſabelle :
Plus fraîche que ſa mère, elle était auſſi belle.
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des ſoins aſſidus.
Elle avait dérobé cette roſe naiſſante
Au ſouffle empoiſonné d'un monde dangereux:
Les converſations, les ſpectacles, les jeux,
Ennemis ſéduiſans de toute ame innocente,
Vrais piège du démon par les ſaints abhorrés,
Etaient dans la maiſon des plaiſirs ignorés.

Gertrude en ſon logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour ſe recueillir,
Elle allait ſaintement occuper ſon loiſir,
Et faiſait l'oraiſon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue:
Un eſcalier ſecret loin des profanes yeux
Conduiſait au jardin, du jardin dans la rue.

Vous ſavez qn'un été les ardeurs du ſoleil
Rendent ſouvent les nuits aux beaux jours préférables;
La lune fait aimer ſes rayons favorables;
Les filles en ce tems goûtent peu le ſommeil.
Iſabelle inquiète, en ſecret agitée,
Et de ſes dix-ſept ans doucement tourmentée,
Reſpirait dans la nuit ſous un ombrage frais,
En ignorait l'uſage & s'étendait auprès;
Sans ſavoir l'admirer regardait la nature;
Puis ſe levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans deſſein, ſans objet qui pût l'intéreſſer:
Ne penſant point encore & cherchant à penſer.

Elle entendit du bruit au boudoir de ſa mère.
La curioſité l'aiguillonne à l'inſtant :
Elle ne ſoupçonnait nulle ombre de myſtère ;
Cependant elle héſite, elle approche en tremblant,
Poſant ſur l'eſcalier une jambe en avant,
Etendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure,
Des mots entrecoupés, des ſoupirs languiſſans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ſes dents ;
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche : elle entend ces mots pleins de douceur ;
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Iſabelle à ces mots pleinement ſe raſſure.
Ma tendreſſe, dit-elle, a pris trop de ſouci ;
Ma mère eſt fort contente, & je dois l'être auſſi.
Iſabelle à la fin, dans ſon lit ſe retire,
Ne peut fermer les yeux, ſe tourmente & ſoupire :
André fait des heureux ! & de quelle façon ?
Que ce talent eſt beau ! mais comment s'y prend-on ?
Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord apperçu par Gertrude.
Iſabelle était ſimple, & ſa naïveté
Laiſſa parler enfin ſa curioſité.
Quel eſt donc cet André, lui dit-elle, madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme ?
Gertrude fut confuſe : elle s'apperçut bien
Qu'elle était découverte, & n'en témoigna rien :
Elle ſe compoſa : puis répondit, ma fille,

Il faut avoir un ſaint pour toute une famille ;
Et depuis quelque tems, j'ai choiſi Saint André.
Je lui ſuis très-dévote : il m'en ſait fort bon gré :
Je l'invoque en ſecret, j'implore ſes lumières ;
Il m'apparaît ſouvent la nuit dans mes prières ;
C'eſt un des plus grands ſaints qui ſoient en paradis.
A quelque tems de-là, certain monſieur Denis ;
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Iſabelle.
Tout conſpirait pour lui, Denis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude en ſentinelle entendit à ſon tour
Les belles oraiſons, les antiennes charmantes,
Qu'Iſabelle entonnait, quand ſes mains carreſſantes
Preſſaient ſon tendre amant de plaiſir enivré.
Gertrude les ſurprit & ſe mit en colère.
La fille répondit : Pardonnez-moi, ma mère,
J'ai choiſi Saint Denis, comme vous Saint André.
Gertrude dès ce jour, plus ſage & plus heureuſe,
Conſervant ſon amant, & renonçant aux ſaints,
Quitta le vain projet de tromper les humains :
On ne les trompe point. La malice envieuſe
Porte ſur votre maſque un coup d'œil pénétrant ;
On vous devine mieux que vous ne ſavez feindre :
Et le ſtérile honneur de toujours vous contraindre
Ne vaut pas le plaiſir de vivre librement.
La charmante Iſabelle au monde préſentée
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude en ſa maiſon rappella pour toujours
Les doux amuſemens, compagnons des amours :
Les plus honnêtes gens y paſsèrent leur vie.
Il n'eſt jamais de mal en bonne compagnie.

LES TROIS MANIÈRES.

QUE les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur esprit m'enchante, & que leurs fictions
Me font aimer le vrai sous les traits de la fable !
La plus belle à mon gré de leurs inventions,
Fut celle du théâtre, où l'on faisait revivre
Les héros du vieux tems, leurs mœurs, leurs passions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Consacrer cet exemple & chercher à le suivre.
Le théâtre instruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux esprits faux dont la sotte rigueur
Condamne parmi nous les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaisirs du théatre d'Athène,
Etait de couronner, dans des jeux solemnels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :
En présence du peuple on leur rendait justice.
Ainsi j'ai vu Villars, ainsi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtisan quelquefois censura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra ;
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainsi quand Richelieu revenait de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant en dépit de l'envie)
Partout sur son passage il eut la comédie ;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théâtre d'Eschyle, avant que Melpomène

Sur son cothurne altier vint parcourir la scène,
On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour sa maîtresse
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendresse,
Mieux prouvé par les faits ses nobles sentimens,
Se voyait couronné devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la cause de son cœur,
De son amant aimé racontait les mérites,
Après un beau serment dans les formes prescrites,
De ne pas dire un mot qui sentît l'orateur,
De n'exagérer rien, chose assez difficile
Aux femmes, aux amans, & même aux avocats.
On nous a conservé l'un de ces beaux débats.
Doux enfans du loisir de la Grèce tranquile.
C'était, il m'en souvient, sous l'arconte Eudamas.
Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Eglé, Théone, & la triste Apamis.
Les beaux esprits de Grèce au spectacle accoururent;
Ils étaient grands parleurs, & pourtant ils se turent;
Ecoutant gravement en demi-cercle assis.
Dans un nuage d'or Vénus avec son fils,
Prêtait à leur dispute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé simple & naïve,
De qui la voix touchante & la douce candeur
Charmaient l'oreille & l'œil, & pénétraient au cœur.

EGLÉ.

Hermotime mon père a consacré sa vie
Aux muses, aux talens, à ces dons du génie,
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux-arts, il a fui les honneurs;

Et ſans ambition caché dans ſa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à ſa fille,
Qu'un mortel comme lui favoriſé des dieux,
Elevé dans ſon art, & qui ſaurait le mieux
Animer ſur la toile & chanter ſur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait; ſon eſprit ſans culture,
Devait, je l'avouerai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, diſcret, poli ſans compliment;
Parlant avec juſteſſe, & jamais ſavamment;
Sans talens, il eſt vrai, mais ſachant s'y connaître.
L'amour forma ſon cœur, les graces ſon eſprit.
Il ne ſavait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui ſeul il m'apprit!
Quand mon père eut formé le deſſein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réſerver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers, & ſaurait la muſique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux!
Nos parens ont ſur nous un pouvoir deſpotique;
Puiſqu'ils nous ont fait naître, ils ſont pour nous des dieux.
Je mourais, il eſt vrai, mais je mourais ſoumiſe.
Ligdamon s'écarta, confus, déſeſpéré,
Cherchant loin de mes yeux un aſyle ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promiſe;
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas! dans leurs triſtes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le tems qui s'avançait redoublait mes alarmes.
Ligdamon aimé me fuyait pour toujours;

J'attendais mon arrêt; & j'étais au concours.
Enfin de vingt rivaux les ouvrages parurent;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent :
Je ne pus décider, je ne le voyais pas.
Mon père se hâta d'accorder son suffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage;
On lui promit ma foi, j'allais être en ses bras.
Un esclave empressé frappe, arrive à grands pas;
Apportant un tableau d'une main inconnue :
Sur la toile aussi-tôt chacun porta la vue :
C'était moi. Je semblais respirer & parler;
Mon cœur en longs soupirs paraissait s'exhaler;
Et mon air, & mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne se montrait pas, c'est la nature même,
La nature embellie; & par de doux accords,
L'ame était sur la toile aussi-bien que le corps.
Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obscure,
Comme on voit au matin le soleil de ses traits
Percer la profondeur de nos vastes forêts,
Et dorer les moissons, les fruits & la verdure
Harpage en fut surpris; il voulut censurer;
Tout le reste se tut, & ne put qu'admirer.
Quel mortel, ou quel Dieu, s'écrait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art si sublime,
A qui ma fille enfin devra-t-elle sa foi?
Ligdamon se montrant, lui dit, elle est à moi!
L'amour seul est son peintre, & voilà son ouvrage.
C'est lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'est lui qui sur la toile a dirigé ma main :
Quel art n'est pas soumis à son pouvoir divin?

Il les anime tous. Alors d'une voix tendre,
Sur ſon luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mêlange inoui de ſons harmonieux ;
On croyait être admis dans le concert des dieux.
Il peignit comme Appelle, il chanta comme Orphée.
Harpage en frémiſſait ; ſa fureur étouffée
S'exhalait ſur ſon front, & brûlait dans ſes yeux.
Il prend un javelot de ſes mains forcenées,
Il court ; il va frapper ; je vis l'affreux moment,
Où le traître à ſa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un ſeul coup tranchait deux deſtinées.
Ligdamon l'apperçoit, il n'en eſt point ſurpris ;
Et de la même main ſous qui ſon luth réſonne,
Et qui ſut enchanter nos cœurs & nos eſprits,
Il combat ſon rival, l'abat, & lui pardonne.
Jugez, ſi de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.
Ainſi parlait Eglé. L'amour applaudiſſait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougiſſait ;
Elle en aimait encore ſon amant davantage.

❀ ❀

Téone ſe leva : Son air & ſon langage
Ne connurent jamais les ſoins étudiés ;
Les Grecs en la voyant ſe ſentait égayés.
Téone ſouriant conta ſon aventure,
En vers moins alongés, & d'une autre meſure,
Qui courent avec grace, & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaiſſez tous Agaton,
Il eſt plus charmant que Nirée.
A peine d'un naiſſant coton
Sa ronde joue était parée;
Sa voix eſt tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cythérée.
Vous ſavez de quel vermillon
Sa blancheur vive eſt colorée;
La chevelure d'Apollon
N'eſt pas ſi longue & ſi dorée.
Je le pris pour mon compagnon,
Auſſi-tôt que je fus nubile.
Ce n'eſt pas ſa beauté fragile,
Dont mon cœur fut le plus épris
S'il a les graces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achile.
Un ſoir dans un petit bateau,
Tout auprès d'une iſle Cyclade,
Ma tante & moi goûtions ſur l'eau
Le plaiſir de la promenade;
Quand de Lydie un gros vaiſſeau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait ſouvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaiſirs du gouverneur.
En moi je ne ſais quoi le frappe;
Il me trouve un air aſſez beau;
Il laiſſe ma tante, il me happe,

Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à ſon ſatrape.
Ma bonne tante en glapiſſant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier paſſant
Que ſa Téone eſt égarée,
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur
De la féminine denrée,
S'en eſt allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.
Penſez-vous alors qu'Agaton
S'amusât à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte & mes charmes,
Sur un petit pſaltérion ?
Pour me ravoir il prit les armes:
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coëffure,
Le tour de gorge & le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard & ſon armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonier.
Il arrive au bord du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre

On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail,
Où l'on m'avait déjà fait vendre ;
Et dès qu'à terre il put descendre,
On l'enferma dans mon serrail.
Je ne crois pas que de sa vie
Une fille ait jamais goûté
Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand dans un serrail de Lydie
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenser la nouveauté
D'une entreprise si hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les dieux seuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité ;
Car il n'était point là de prêtre ;
Et, comme vous pouvez penser,
Des valets on peut se passer
Quand on est sous les yeux du maître.
  Le soir le satrape amoureux,
Dans mon lit sans cérémonie,
Vint m'expliquer ses tendres vœux.
Il crut pour appaiser ses feux
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut surpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie,
Comme vous est fort à mon gré ;
J'aime beaucoup la compagnie ;

Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jaloufie.
Après fa petite leçon,
Qu'il accompagnait de careffes,
Il voulait agir tout de bon.
Il exécutait fes promeffes,
Et je tremblais pour Agaton.
Mais mon Grec d'une main guerrière
Le faififfant par la crinière,
Et tirant fon eftramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière.
Sortons tous trois de la maifon,
Et qu'on me faffe ouvrir la porte ;
Faites bien figne à votre efcorte
De ne fuivre en nulle façon :
Marchons tous les trois au rivage ;
Embarquons-nous fur un efquif,
J'aurai fur vous l'œil attentif.
Point de gefte, point de langage ;
Au premier figne un peu douteux,
Au clignement d'une paupière,
A l'inftant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la rivière.
Le fatrape était un feigneur
Affez fujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéiffance.
Lorfqu'on a peur, on eft fort doux.
Sur la nacelle en diligence
Nous l'embarquâmes avec nous.

Si-tôt que nous fûmes en Grèce,
Son vainqueur le mit à rançon ;
Elle fut en ſonnante eſpèce :
Elle était forte, il m'en fit don :
Ce fut ma dot & mon douaire.
  Avouez qu'il a ſu plus faire
Que le bel eſprit Ligdamon ;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait ſongé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanſon

❀ ❀

Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive,
Du naturel aiſé, de la gaieté naïve,
Dont la jeune Téone anima ſon récit.
La grace en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.
  On applaudit, on rit; les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on ſoit content qu'importe qu'on admire ?
  Apamis s'avança les larmes dans les yeux ;
Ses pleurs étaient un charme, & la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus ſérieux,
Et dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta ſes malheureux amours
En mètres qui n'étaient ni trop longs ni trop courts;
Dix ſyllabes par vers mollement arrangées
Se ſuivaient avec art, & ſemblaient négligées;
Le rithme en eſt facile, il eſt mélodieux,
L'hexamètre eſt plus beau, mais par fois ennuyeux.

APAMIS.

L'aſtre cruel ſous qui j'ai vu le jour,

M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés, où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'amour,
Par les plaisirs fut apporté sur l'onde;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable, & sa loi douce & pure,
A ses sujets n'avaient fait que du bien,
Tant que sa loi fut celle de nature.
Le rigorisme a souillé ses autels;
Les dieux sont bons, les prêtres sont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle,
Qui par malheur deviendrait infidelle,
Irait finir ses jours au fond de l'eau,
Où la déesse avait eu son berceau,
Si quelque amant ne se noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi si cruelle?
Hélas! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien nés, pour aimer constamment?
Et si jamais à la faiblesse en proie
Quelque beauté vient à changer d'amant;
C'est un grand mal; mais faut-il qu'on la noie?
Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie,
Et mon malheur, vous qu'avec tant de soin
J'avais servie avec le beau Batile,
D'un cœur si droit, d'un esprit si docile,
Vous le savez, je vous prends à témoin,
Comme j'aimais, & si j'avais besoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte

Faiſait un cœur de nos cœurs amoureux.
Batile & moi nous reſpirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la déeſſe.
L'aſtre des cieux en commençant ſon cours,
En l'achevant contemplait nos amours;
La nuit ſavait quelle était ma tendreſſe.
Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard ſombre, au front triſte, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il diſtilla les poiſons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monſtres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraiſemblance,
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'impoſture accabla l'innocence.
Diſpenſez-moi de vous développer
Le noir tiſſu de ſa trame ſecrète;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper;
Il eſt trop plein de l'amant qu'il regrette.
A la déeſſe en vain j'eus mon recours,
Tout me trahit, je me vis condamnée
A terminer mes maux & mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.
On me menait au lieu de mon trépas,
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas,
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,

Fatal écrit qui changeait tout mon ſort !
Trop cher écrit plus cruel que la mort !
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'apperçus ces mots :
Je meurs pour vous, fuſſiez-vous infidelle.
C'en était fait ; mon amant dans les flots
S'était jeté pour me ſauver la vie.
On l'admirait, en pouſſant des ſanglots.
Je t'implorais, ô mort ! ma ſeule envie,
Mon ſeul devoir ! on eut la cruauté
De m'arrêter lorſque j'allais le ſuivre.
On m'obſerva, j'eus le malheur de vivre.
De l'impoſteur la ſombre iniquité
Fut miſe au jour, & trop tard découverte.
Du talion il a ſubi la loi ;
Son châtiment répare-t-il ma perte ?
Le beau Batile eſt mort, & c'eſt pour moi !

Je viens à vous, ô juges favorables !
Que mes ſoupirs, que mes funèbres ſoins
Touchent vos cœurs, que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant dans la nuit du trépas
Donnez le prix que ce trépas mérite ;
Qu'il ſe conſole aux rives du Cocite,
Quand ſa moitié ne ſe conſole pas.
Que cette main qui tremble & qui ſuccombe,
Par vos bontés encor ſe ranimant,
Puiſſe à vos yeux écrire ſur ſa tombe,
« Athène & moi couronnons mon amant. »
Diſant ces mots, ſes ſanglots l'arrêtèrent ;

Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.

❀ ❀

Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri,
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, & j'en suis bien marri,
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.
Au coin du feu, mes chers amis,
C'est pour vous seuls que je transcris
Ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage ;
C'est à vous de donner le prix ;
Vous êtes mon aréopage.

THÉLÈME ET MACARE.

THÉLÈME eſt vive, elle eſt brillante,
Mais elle eſt bien impatiente;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente,
Elle aimait un gros réjoui
D'une humeur toute différente.
Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante;
Il écarte à la fois l'ennui,
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus doux que ſon réveil;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait.
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait:
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata:
Macare en riant la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.
 Elle va d'abord à la cour.

Auriez-vous vu mon cher amour ?
N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare eſt-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu ſon portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, eſt un homme parfait,
Qui n'a jamais haï perſonne,
Qui de perſonne n'eſt haï,
Qui de bon ſens toujours raiſonne,
Et qui n'eut jamais de ſouci.
A tout le monde il a ſu plaire.
On lui dit, Ce n'eſt pas ici
Que vous trouverez votre affaire,
Et les gens de ce caractère,
Ne vont pas dans ce pays-ci.
Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et penſe dans ce lieu tranquille
Rencontrer ſon tranquille amant.
Le ſous-prieur lui dit, madame,
Nous avons long-tems attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu.
Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du tems perdu,
Et la diſcorde, & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu

Dit à la dame vagabonde ;
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon homme eſt dans l'autre monde.
A ce diſcours impertinent
Thélème ſe mit en colère :
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe :
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſottiſe.
La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il ſera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi doux & ſi ſage.
L'un d'eux lui dit, ſur mon avis
Vous pourriez vous tromper peut-être ;
Macare n'eſt qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint ſans le connaître.
Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, & paſſa vîte :
Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits,

Macare aurait pu s'y méprendre;
Mais les noirs ſuivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.
Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ce repas,
Où préſident les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y ſemblent au premier coup d'œil
De Macare être la copie:
Mais plus ils étaient occupés
Du ſoin flatteur de le paraître,
Et plus à ſes yeux détrompés
Ils étaient éloignés de l'être.
Enfin Thélème au déſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,
Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendait pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre.
Et ſi vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander

Au-delà de ce que je donne.
Les gens de Grec enfarinés
Connaîtront Maçare & Thélème,
Et vous diront, ſous cet emblême,
A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare (*a*), c'eſt toi qu'on deſire,
On t'aime, on te perd ; & je crois
Que je t'ai rencontré chez moi,
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'envie ;
Pour te garder il faut ſavoir
Te cacher, & cacher ſa vie.

(*a*) On fait aux lecteurs la juſtice de croire qu'ils ſavent que Macare eſt le bonheur, & Thélème le deſir ou la volonté.

AZOLAN, OU LE BÉNÉFICIER.

A Son aiſe dans ſon village
Vivait un jeune muſulman,
Bien fait de corps, beau de viſage,
Et ſon nom était Azolan;
Il avait tranſcrit l'alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut dès l'âge le plus tendre
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce miniſtre emplumé du ciel,
Un jour chez lui daigna deſcendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune,
Gabriel eſt reconnaiſſant,
Et je viens faire ta fortune;
Tu deviendras dans peu de tems
Iman de la Mecque & Médine;
C'eſt après la place divine
Du grand commandeur des croyans
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puiſſe donner.
Les honneurs vont t'environner,
Quand tu feras en exercice.
Mais il faut me faire ferment.
De ne toucher femme ni fille,
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très-chaſtement.

Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'églife,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penfer faire une fottife.
Monfieur l'Iman fut enchanté
De l'éclat de fa dignité :
Et même encor de la finance
Dont il fe vit d'abord payé,
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.
Tant d'honneur & tant d'opulence,
N'étaient rien fans un peu d'amour.
Tous les matins au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par fon ferment empêché,
Se dit dans le fond de fon ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri ;
Il l'adore, il en eft chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux efclavage ;
La feule Amine aura mon cœur,
Soyons heureux dans mon village.
L'archange auffi-tôt defcendit,
Pour lui reprocher fa faibleffe :
Le tendre amant lui répondit ;
Voyez feulement ma maîtreffe ;
Vous vous êtes moqué de moi,

Notre marché fait mon ſupplice;
Je ne veux qu'Amine & ſa foi,
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophête Mahomet
J'adore à jamais la prudence;
Aux élus l'amour il permet;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amines pour récompenſe.
Allez, mon très-cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zèle;
Vous pouvez retourner au ciel;
Je n'y veux pas aller ſans elle.

L'ORIGINE DES MÉTIERS.

QUAND Promethée eut formé fon image,
D'un marbre blanc façonné par fes mains,
Il époufa, comme on fait, fon ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.
Dès qu'elle put fe voir & fe connaître,
Elle effaya fon fourire enchanteur,
Son doux parler, fon maintien féducteur,
Parut aimer, & captiva fon maître;
Et Promethée à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.
Mars vifita cette beauté nouvelle;
L'éclat du dieu, fon air mâle & guerrier,
Son cafque d'or, fon large bouclier,
Tout le fervit, & Mars triompha d'elle.
Le dieu des mers en fon humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, & lui parla d'amour,
Qui cède à Mars peut fe rendre à Neptune.
Le blond Phébus de fon brillant féjour
Vit leurs plaifirs, eut la même efpérance;
Elle ne put faire de réfiftance
Au dieu des vers, des beaux-arts & du jour.
Mercure était le dieu de l'éloquence,
Il fut parler, il eut auffi fon tour.
Vulcain fortant de fa forge embrafée,
Déplut d'abord, & fut très-maltraité;

Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres dieux aiſée.
Ainſi Pandore occupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya ſans en ſavoir la cauſe.
Quand une femme aima dans ſon printems,
Elle ne peut jamais faire autre choſe.
Mais pour les dieux, ils n'aiment pas long-tems.
Elle avait eu pour eux des complaiſances;
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros ſatyre, & lui fit les avances.
Nous ſommes nés de tous ces paſſe-tems,
C'eſt des humains l'origine première;
Voila pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulçain, l'autre Mars pour ſon père,
L'aurre un ſatyre; & bien peu d'entre nous,
Sont deſcendus du dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts:
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, eſt encore le plus doux:
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

Fin des contes de Vadé.

LE MARSEILLOIS ET LE LION.

DANS les ſacrés cayers méconnus de profanes,
Nous avons vu parler les ſerpens & les ânes.
Un ſerpent fit l'amour à la femme d'Adam ; (*a*)
Un âne avec eſprit gourmanda Balaam. (*b*)
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achile. (*c*)
Les habitans des airs, des forêts & des champs,
Aux humains chez Eſope, enſeignent le bon ſens.
Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines. (*d*)
Il raiſonna beaucoup ſur les œuvres divines ;
Il en jugea fort mal & noya ſa raiſon
Dans ſes trois élémens au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora dans ſa phyſique obſcure
Et l'homme, & l'animal, & toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-tems les ſots.
Laiſſons-là ſa folie, & ſuivons nos propos.
Un jour un Marſeillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique.
Comme il ſe promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion
A la longue crinière, à la gueule enflammée,

Terrible ; & tout ſemblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi ſaiſit le voyageur.
Il n'était pas Hercule : & tout tranſi de peur
Il ſe mit à genoux , & demanda la vie.
Le monarque des bois, d'une voix radoucie ,
Mais qui faiſait encor trembler le Provençal ,
Lui dit en bon français ; ridicule animal ,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de ſouper je me paſſe ?
Ecoute, j'ai dîné : je veux te faire grace ,
Si tu peux me prouver qu'il eſt contre les loix
Que le ſoir un lion ſoupe d'un Marſeillois.
Le marchand à ces mots conçut quelque eſpérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de ſcience ;
Et pour devenir prêtre il apprit du latin ;
(*e*) Il ſavait Rabelais & ſon Saint Auguſtin.
D'abord il établit , ſelon l'uſage antique ,
Quel eſt le droit divin du pouvoir monarchique,
Q'au plus haut des degrès des êtres inégaux
L'homme eſt mis pour régner ſur tous les animaux ; (*f*)
Que la terre eſt ſon trône ; & que dans l'étendue
Les aſtres ſont formés pour réjouir ſa vue.
Il conclut qu'étant prince, un ſujet Africain
Ne pouvait ſans péché manger ſon ſouverain.
Le lion qui rit peu ſe mit pourtant à rire :
Et voulant par plaiſir connaître cet empire ,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque abſolu.
Il vit que ce grand roi lui cachait ſous le linge
Un corps faible , monté ſur deux feſſes de ſinge ,
A deux minces talons deux gros pieds attachés

Par cinq doigts ſuperflus dans leur marche empêchés,
Deux mammelles ſans lait, ſans grace, ſans uſage,
Un crâne étroit & creux couvrant un plat viſage,
Triſtement dégarni du tiſſu de cheveux
Dont la main d'un barbier coëffa ſon front craſſeux.
Tel était en effet ce roi ſans diadême,
Privé de ſa parure & réduit à lui-même.
Il ſentit qu'en effet il devait ſa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciſeaux d'un tailleur.
Ah! dit-il au lion : je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triſte figure :
Je penſais être roi : J'avais certes grand tort.
Vous êtes le vrai maître en étant le plus fort.
Mais ſongez qu'un héros doit dompter ſa colère,
Un roi n'eſt point aimé s'il n'eſt pas débonnaire.
Dieu comme vous ſavez, eſt au-deſſus des rois.
Jadis en Arménie il vous donna des loix,
Lorſque dans un grand coffre à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainſi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés ſi long-tems, (*g*)
Reſpirèrent enfin l'air natal de leurs champs :
Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte ſolemnel.... Oh! la plate impudence!
As-tu perdu l'eſprit par excès de frayeur?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous? ... Oui, Seigneur,
Il vous recommanda d'être clément & ſage,
De ne toucher jamais à l'homme ſon image : (*h*)
Et ſi vous me mangez, l'Eternel irrité
Fera payer mon ſang à votre majeſté.....
Toi, l'image de Dieu! toi, magot de Provence!

Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu.
Par qui fut-il écrit ! en quel tems ? dans quel lieu ? (*i*)
Je vais, t'en montrer un, plus sûr, plus véritable.
De mes quarante dents vois la fille effroyable, (*k*)
Ces ongles dont un ſeul pourrait te déchirer,
Ce goſier écumant prêt à te dévorer,
Cette gueule, ces yeux dont jailliſſent des flammes ;
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames.
Il ne fait rien en vain : te manger eſt ma loi ;
C'eſt-là le ſeul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on faſſe abſtinence.
Toi-même as fait paſſer ſous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile eſtomac, honte de la nature,
Ne pourrait ſeulement, ſans l'art d'un cuiſinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.
Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en hermite.
Et moi que l'appétit en tout tems ſollicite,
Conduit par la nature, attentif à mon bien,
Je puis t'avaler crud ſans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai ſans faute en moins d'une heure.
Le pacte univerſel eſt qu'on naiſſe & qu'on meure.
Apprends qu'il vaut autant, raiſonneur de travers,
Etre avalé par moi que rongé par les vers.....
Sire, les Marſeillois ont une ame immortelle.
Ayez dans vos repas quelque reſpect pour elle.
La mienne apparemment eſt immortelle auſſi.

Va, de ton eſprit gauche elle a peu de ſouci.
Je ne veux point manger ton ame raiſonneuſe.
Je cherche une pâture & moins fade & moins creuſe :
C'eſt ton corps qu'il me faut ; je le voudrais plus gras ;
Mais ton ame, crois-moi, ne me tentera pas.....
Vous avez ſur ce corps une entière puiſſance.
Mais quand on a dîné n'a-t-on point de clémence ?
Pour gagner quelque argent j'ai quitté mon pays,
Je laiſſe dans Marſeille une femme & deux fils ;
Mes malheureux enfans, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital ſi vous mangez leur père.....
Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir ?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni ſaiſir de ſes dents ton eſpèce craintive.
Je lui dois la parure ; il faut que chacun vive.
Eh ! pourquoi ſortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné ?
Pourquoi quitter ta femme & ce pays ſi rare
Où tu fêtais en paix Magdelaine & Lazare ? (*l*)
Dominé par le gain tu viens dans mon canton
Vendre, acheter, troquer, être dupe & fripon ;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtiſſe
De ta ſotte imprudence & de mon avarice ?
Réponds-moi donc, maraud ..... Sire je ſuis battu.
Vos griffes & vos dents m'ont aſſez confondu.
Ma tremblante raiſon cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre.
Ainſi Dieu le voulut ; & c'eſt pour notre bien.
Mais, ſire, on voit ſouvent un malheureux chrêtien
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on préfère,

Se racheter d'un Turc, & payer un corſaire,
Je comptais à Tunis paſſer deux mois au plus;
A vous y bien ſervir mes vœux ſont réſolus;
Je vous ferai garnir votre charnier auguſte
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au juſte.
Pendant deux mois entiers ils vous ſeront portés,
Par vos correſpondans chaque jour préſentés;
Et mon valet chez vous, reſtera pour ôtage.....
Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens ſigner le traité; ſuis-moi chez le cadi;
Donne des cautions: ſois-sûr, ſi tu m'abuſes,
Que je n'admettrai point tes mauvaiſes excuſes;
Et que ſans raiſonner tu ſeras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.
Le marché fut ſigné; tous les deux l'obſervèrent,
D'autant qu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainſi dans tous les tems nos ſeigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.

NOTES.

(*a*) UN *ferpent.* Il eft conftant que le ferpent parlait. La genèfe dit expreffément, *qu'il était le plus rufé de tous les animaux.* La genèfe ne dit point que Dieu lui donnât alors la parole par un acte extraordinaire de fa toute-puiffance pour féduire Eve. Elle rapporte la converfation du ferpent & de la femme comme on rapporte un entretien entre deux perfonnes qui fe connaiffent & qui parlent la même langue. Cela même eft fi évident que le Seigneur punit le ferpent d'avoir abufé de fon efprit & de fon éloquence ; il le condamne à fe traîner fur le ventre, au-lieu qu'auparavant il marchait fur fes pieds. Flavien Jofeph dans fes antiquités, Philon, St. Bafile, St. Ephrem n'en doutent pas. Le révérend père Dom Calmet dont le profond jugement eft reconnu de tout le monde, s'exprime ainfi. *Toute l'antiquité a reconnu les rufes du ferpent, & on a cru qu'avant la malédiction de Dieu, cet animal était encore plus fubtil qu'il ne l'eft à préfent. L'écriture parle de fes fineffes en plufieurs endroits ; elle dit qu'il bouche fes oreilles pour ne pas entendre la voix de l'enchanteur. Jéfus-Chrift dans l'évangile nous confeille d'avoir la prudence du ferpent.*

(*b*) *Un âne avec efprit.* Il n'en était pas ainfi de l'âne, ou de l'âneffe qui parla à Balaam. Il eft vraifemblable que les ânes n'avaient point le don de la parole ; car il eft dit expreffément que le Seigneur ouvrit la bouche de l'âneffe. Et même St. Pierre dans fa feconde épître, dit, *que cet animal muet parla d'une voix humaine.* Mais remarquons que St. Auguftin dans fa quarante-huitième queftion dit, que Balaam ne fut point étonné d'entendre parler fon âneffe. Il en conclut que Balaam était accoutumé à entendre parler les autres animaux. Le révérend père dom Calmet avoue que la chofe eft très-ordinaire. L'âne de Bacchus, dit-il, le belier de Phryxus, le cheval d'Hercule, l'agneau de Bochoris, les bœufs de Sicile, les arbres même de Dodone, & l'ormeau d'Apollonius de Thyane ont parlé diftinctement. Voilà de grandes autorités qui fervent merveilleufement à juftifier Mr. de St. Didier.

(*c*) *Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achille.* La remarque de madame Dacier fur cet endroit d'Homère, eft également importante & judicieufe. Elle appuie beaucoup fur la fage conduite d'Homère ; elle fait voir que les chevaux d'Achille, Xanthe & Ba-

lie, fils de Podarge sont d'une race immortelle; & qu'ayant déjà pleuré la mort de Patrocle, il n'est point du tout étonnant qu'ils tiennent un long discours à Achille. Enfin, elle cite l'exemple de l'ânesse de Balaam, auquel il n'y a rien à répliquer.

(*d*) *Descartes n'en eut point quand il les crut machines.* Descartes était certainement un bon géomètre & un homme de beaucoup d'esprit; mais toutes les nations savantes avouent qu'il abandonna la géométrie qui devait être son guide, & qu'il abusa de son esprit pour ne faire que des romans. L'idée que les animaux ont tous les organes du sentiment pour ne point sentir, est une contradiction ridicule. Ses tourbillons, ses trois élémens, son systême sur la lumière, son explication des ressorts du corps humain, ses idées innées, sont regardés par tous les philosophes comme des chimères absurdes. On convient que dans toute sa physique il n'y a pas une vérité physique. Ce grand exemple apprend aux hommes qu'on ne trouve ces vérités que dans les mathématiques & dans l'expérience.

(*e*) *Il savait Rabelais & St. Augustin.* Il est rapporté dans l'histoire de l'académie que La Fontaine demanda à un docteur, s'il croyait que St. Augustin eût autant d'esprit que Rabelais, & que le docteur répondit à la Fontaine, *prenez garde, monsieur, vous avez mis un de vos bas à l'envers*; ce qui était vrai.

Ce docteur était un sot. Il devait convenir que St. Augustin & Rabelais avaient tous deux beaucoup d'esprit; & que le curé de Meudon avait fait un mauvais usage du sien. Rabelais était profondément savant & tournait la science en ridicule; St. Augustin n'était pas si savant, il ne savait ni le grec, ni l'hébreu; mais il employa ses talens & son éloquence à son respectable ministère. Rabelais prodigua indignement les ordures les plus basses. St. Augustin s'égara dans des explications mystérieuses que lui-même ne pouvait entendre. On est étonné qu'un orateur tel que lui ait dit dans son sermon sur le pseaume VI.

« Il est clair & indubitable » que le nombre de quatre a » rapport au corps humain à » cause des quatre élémens & » des quatre qualités dont il » est composé; savoir le chaud » & le froid, le sec & l'humide. C'est pourquoi aussi Dieu » a voulu qu'il fût soumis à » quatre différentes saisons, » savoir l'été, le printems, » l'automne & l'hiver. — » Comme le nombre de quatre » a rapport au corps, le nombre de trois a rapport à l'ame, parce que Dieu nous » ordonne de l'aimer d'un triple amour, savoir de tout » notre cœur, de toute notre » ame, & de tout notre esprit.

» Lors donc que les deux » nombres de quatre & de » trois, dont le premier a » rapport au corps, c'est-à-dire au vieil homme & au vieux

» vieux testament; & le second » a rapport à l'ame, c'est-à-» dire au nouvel homme & au » nouveau testament, seront » passés & écoulés, comme » le nombre de sept jours passe » & s'écoule, parce qu'il n'y » a rien qui ne se fasse dans » le tems, & par la distribu-» tion du nombre quatre au » corps, & du nombre de « trois à l'ame; lors, dis-je, » que ce nombre de sept sera » passé, on verra arriver le » huitième qui sera celui du » jugement. »

Plusieurs savans ont trouvé mauvais qu'en voulant concilier les deux généalogies différentes données à St. Joseph, l'une par St. Matthieu, & l'autre par St. Luc, il dise dans son sermon 51, *qu'un fils peut avoir deux pères, puisqu'un père peut avoir deux enfans.*

On lui a encore reproché d'avoir dit dans son livre contre les manichéens, que les puissances céleftes se déguisaient ainsi que les puissances infernales en beaux garçons & en belles filles pour s'accoupler ensemble, & d'avoir imputé aux manichéens cette théurgie impure, dont ils ne furent jamais coupables.

On a relevé plusieurs de ses contradictions. Ce grand saint était homme, il a ses faiblesses, ses erreurs, ses défauts comme les autres saints. Il n'en est pas moins vénérable, & Rabelais n'est pas moins un bouffon grossier, un impertinent dans les trois quarts de son livre, quoiqu'il ait été l'homme le plus savant de son tems, éloquent, plaisant, & doué d'un vrai génie. Il n'y a pas sans doute de comparaison à faire entre un père de l'église très-vénérable & Rabelais; mais on peut très-bien demander lequel avait plus d'esprit. Et un bas à l'envers n'est pas une réponse.

(*f*) *L'homme est mis pour régner.* Dans le *Spectacle de la nature*, monsieur le prieur de Jonval, qui d'ailleurs est un homme fort estimable, prétend que toutes les bêtes ont un profond respect pour l'homme. Il est pourtant fort vraisemblable que les premiers ours & les premiers tigres qui rencontrèrent les premiers hommes, leur témoignèrent peu de vénération, surtout s'ils avaient faim.

Plusieurs peuples ont cru sérieusement que les étoiles n'étaient faites que pour éclairer les hommes pendant la nuit. Il a fallu bien du tems pour détromper notre orgueil & notre ignorance. Mais aussi plusieurs philosophes, & Platon entr'autres, ont enseigné que les astres étaient des dieux. St. Clément d'Alexandrie & Origène ne doutent pas qu'ils n'aient des ames capables de bien & de mal; ce sont des choses très-curieuses & très-instructives.

(*g*) *Par Noé mon aïeul.* Il faut pardonner au lion s'il ne connaissait pas Noé. Les Juifs sont les seuls qui l'aient jamais connu. On ne trouve ce nom chez aucun autre peuple de la terre. Sanchoniaton n'en a point parlé. S'il en avait dit

un mot, Eusèbe son abréviateur en aurait pris un grand avantage. Ce nom ne se trouve point dans le zendavesta de Zoroastre. Le sadder qui en est l'abrégé ne dit pas un seul mot de Noé. Si quelque auteur Egyptien en avait parlé, Flavien Joseph qui rechercha si exactement tous les passages des livres égyptiens qui pouvaient déposer en faveur des antiquités de sa nation, se serait prévalu du témoignage de ces auteurs. Noé fut entiérement inconnu aux Grecs; il le fut également aux Indiens & aux Chinois. Il n'en est parlé ni dans le védam, ni dans le shasta, ni dans les cinq kings; & il est très-remarquable que lui & ses ancêtres aient été également ignorés du reste de la terre.

(*h*) *De ne toucher jamais à l'homme son image.* Au chap. IX de la genèse, verset 10 & suivans, le seigneur fait un pacte avec les animaux, tant domestiques que de la campagne. Il défend aux animaux de tuer les hommes; il dit qu'il en tirera vengeance, parce que l'homme est son image. Il défend de même à la race de Noé de manger du sang des animaux mêlé avec de la chair. Les animaux sont presque toujours traités dans la loi juive à-peu-près comme les hommes. Les uns & les autres doivent être également en repos le jour du sabbat. (Exod. chap. XXIII.) un taureau qui a frappé un homme de sa corne est puni de mort. (Exod. chap. XXI.) une bête qui a servi de succube ou d'incube à une personne est aussi mise à mort. (Levit. chap. XX.) Il est dit que l'homme n'a rien de plus que la bête. (Ecclésiaste chap. III & XIX.) dans les plaies d'Egypte les premiers nés des hommes & des animaux sont également frappés. (Exod. chap. XII & XIII.) Quand Jonas prêche la pénitence à Ninive, il fait jeûner les hommes & les animaux. Quand Josué prend Jérico il extermine également les bêtes & les hommes. Tout cela prouve évidemment que les hommes & les bêtes étaient regardés comme deux espèces du même genre. Les Arabes ont encore le même sentiment. Leur tendresse excessive pour leurs chevaux & pour leurs gazelles en est un témoignage assez connu.

(*i*) *Par qui fut-il écrit?* Le grand Newton, Samuel Clarke, prétendent que le pentateuque fut écrit du tems de Saül. D'autres savans hommes pensent que ce fut sous Ozias; mais il est décidé que Moïse en est l'auteur malgré toutes les vaines objections fondées sur les vraisemblances, & sur la raison qui trompe si souvent les hommes.

(*k*) *De mes quarante dents.* Ceux qui ont écrit l'Histoire naturelle auraient bien dû compter les dents des lions, mais ils ont oublié cette particularité aussi-bien qu'Aristote. Quand on parle d'un guerrier, il ne faut pas omettre ses armes. Mr. de St. Didier qui avait vu disséquer à Marseille un lion nouvellement venu d'Afrique, s'assura qu'il avait quarante dents.

(*l*) *Où tu fêtais en paix Mag-*

delaine & Lazare? Ce lion paraît fort inſtruit, & c'eſt encore une preuve de l'intelligence des bêtes. La Sainte-Beaume où ſe retira Sainte Marie-Magdelaine eſt fort connue; mais peu de gens ſavent à fond cette hiſtoire. La *Fleur des ſaints* peut en donner quelques notions; il faut lire ſon article Tome II de la Fleur des ſaints, depuis la page 59. Ce fut Marie Magdelaine à qui deux anges parlèrent ſur le calvaire, & à qui notre Seigneur parut en jardinier. Ribadeneira le ſavant auteur de la Fleur des ſaints, dit expreſſément, que ſi cela n'eſt pas dans l'évangile, la choſe n'eſt pas moins indubitable. Elle demeura, dit-il, dans Jéruſalem auprès de la Vierge Marie avec ſon frère Lazare que Jeſus avait reſſuſcité, & Marthe ſa ſœur qui avait préparé le repas lorſque Jeſus avait ſoupé dans leur maiſon.

L'aveugle-né nommé Celedone à qui Jeſus donna la vue en frottant ſes yeux avec un peu de boue, & Joſeph d'Arimathie, étaient de la ſociété intime de Magdelaine. Mais le plus conſidérable de ſes amis fut le docteur St. Maximin, l'un des ſoixante & dix diſciples.

Dans la première perſécution qui fit lapider St. Etienne, les Juifs ſe ſaiſirent de Marie-Magdelaine, de Marthe, de leur ſervante Marcelle, de Maximin leur directeur, de l'aveugle-né, & de Joſeph d'Arimathie. On les embarqua dans un vaiſſeau ſans voiles, ſans rames & ſans mariniers. Le vaiſſeau aborda à Marſeille comme l'atteſte Baronius. Dès que Magdelaine fut à terre elle convertit toute la Provence. Le Lazare fut évêque de Marſeille; Maximin eut l'évêché d'Aix. Joſeph d'Arimathie alla prêcher l'évangile en Angleterre. Marthe fonda un grand couvent; Magdelaine ſe retira dans la Sainte-Beaume où elle brouta l'herbe toute ſa vie. Ce fut-là que n'ayant plus d'habits, elle pria toujours toute nue; mais ſes cheveux crurent juſqu'à ſes talons, & les anges venaient la peigner & l'enlever au ciel ſept fois par jour, en lui donnant de la muſique. On a gardé long-tems une fiole remplie de ſon ſang & ſes cheveux, & tous les ans, le jour du vendredi-ſaint, cette fiole a bouilli à vue d'œil. La liſte de ſes miracles avérés eſt innombrable.

LES

TROIS EMPEREURS EN SORBONNE.

Par Mr. l'abbé CAILLE.

L'HÉRITIER de Brunſwich & le roi des Danois,
Vous le ſavez, amis, ne ſont pas les ſeuls princes
Qu'un deſir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons eſprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus & Marc-Aurèle
Quitter le beau ſéjour de la gloire immortelle
Pour venir en ſecret s'amuſer dans Paris.
Quelque bien qu'on puiſſe être on veut changer de place.
C'eſt pourquoi les Anglais ſortent de leur pays.
L'eſprit eſt inquiet, & de tout il ſe laſſe,
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.
Le trio d'empereurs arrivés dans la ville,
Loin du monde & du bruit choiſit ſon domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un fauxbourg.
Ils évitaient l'éclat ; les vrais grands le dédaignent.
Les galans de la cour & les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur ſéjour.
A de ſemblables ſaints il ne faut que des ſages ;
Il n'en eſt pas en foule. On en trouva pourtant,
Gens inſtruits & profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des perſonnages,

Qui des ſots préjugés paiſiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui ſans craindre la mort ſavent goûter la vie;
Qui ne s'appellent point, *la bonne compâgnie*,
Qui la ſont en effet. Leur eſprit & leurs mœurs
Réuſſirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils ſoupèrent,
Moins ils cherchaient l'eſprit & plus ils en montrèrent;
Tous charmés l'un de l'autre ils étaient bien ſurpris
D'être ſur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en viſites;
Mais on les rencontrait aux arſenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux atteliers des arts.
Ils les encourageaient en peſant leurs mérites.
  On conduiſit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chefs-d'œuvre brillans d'Andromaque & d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du Cirque & de l'Elide.
Le plaiſir de l'eſprit paſſe celui des yeux.
  D'un plaiſir différent nos trois Céſars jouirent,
Lorſqu'à l'obſervatoire un verre induſtrieux
Leur fit enviſager la ſtructure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, & dont ils deſcendirent.
  De là, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, & peut-être des rois,
Marc-Aurèle apperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconſtans le vainqueur & le père;
Le voilà, diſaient-ils, nous le connaiſſons tous;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des ſages leur dit: Vous ſavez ſon hiſtoire,

On adore aujourd'hui sa valeur, sa bonté ;
Quand il était au monde il fut persécuté.
Buri même à présent lui conteste sa gloire. (*a*)
Pour dompter la critique on dit qu'il faut mourir ;
On se trompe ; & sa dent qui ne peut s'assouvir
Jusques dans le tombeau ronge notre mémoire.

Après ces monumens si grands, si précieux,
A leurs regards divins si dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baissèrent les yeux.
Ils voulurent enfin tout voir & tout connaître ;
Les boulevards, la foire & l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raison,
Les quatre facultés & jusqu'à la sorbonne.
Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient Saint Thomas & prenaient leurs degrès.
Au séjour de l'*Ergo*, Ribaudier en personne
Estropiait alors un discours en latin.
Quel latin, juste ciel ! les héros de l'empire
Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus quand un gros augustin
Du concile gaulois lut tout haut les censures.
Il disait anathême aux nations impures
Qui n'avaient jamais su dans leurs impiétés
Qu'auprès de l'estrapade il fût des facultés.

O morts ! s'écriait-il, vivez dans les supplices, (*b*)
Princes, sages, héros, exemples des vieux tems,
Vos sublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatans.
Dieu livre, selon nous, à la gêne éternelle
Epictète, Caton, Scipion l'Africain,

Ce coquin de Titus l'amour du genre humain,
(*c*) Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même,
Tous créés pour l'enfer & morts ſans ſacremens.
Mais parmi ſes élus nous plaçons les Clémens (*c*)
Dont nous avons ici ſolemniſé la fête;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes ſa tête:
Ravaillac & Damiens, s'ils ſont de vrais croyans, (*e*)
S'ils ſont bien confeſſés ſont ſes heureux enfans.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face; (*f*)
Et Turenne amoureux, mourant pour ſon pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Telle eſt notre plaiſir. Telle eſt la loi de grace.
Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De ſe voir en ſorbonne & de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très-débonnaire: (*g*)
Vous ne connaiſſez pas les gens dont vous parlez;
Les facultés par fois ſont aſſez mal inſtruites
Des ſecrets du Très-Haut quoiqu'ils ſoient révélés.
Dieu n'eſt ni ſi méchant ni ſi ſot que vous dites.
Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard
Dans des convulſions dignes de Saint Médard,
Nomma le demi-dieu déiſte, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône & de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.
Les Romains cependant ſortent de l'écurie.
Mon dieu, diſait Titus, ce monſieur Ribaudier
Pour un docteur Français me ſemble bien groſſier.
Nos ſages rougiſſaient pour l'honneur de la France;
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.

Nous n'aſſiſtons jamais à ces belles leçons.
Nous nous ſommes mépris ; Ribaudier nous étonne,
Nous penſions en effet vous mener en ſorbonne ;
Et l'on vous a conduits aux petites-maiſons.

NOTES.

(*a*) *Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire.* On dit qu'un écrivain, nommé Mr. de Buri, a fait une hiſtoire de Henri IV, dans laquelle ce héros eſt un homme très-médiocre. On ajoute qu'il y a dans Paris une petite ſecte qui s'élève ſourdement contre la gloire de ce grand homme. Ces meſſieurs ſont bien cruels envers la patrie ; qu'ils ſongent combien il eſt important qu'on regarde comme un être approchant de la divinité, un prince qui expoſa toujours ſa vie pour ſa nation, & qui voulut toujours la ſoulager. Mais il avait des faibleſſes. Oui, ſans doute ; il était homme : mais béni ſoit celui qui a dit que ſes défauts étaient ceux d'un homme aimable, & ſes vertus celles d'un grand homme. Plus il fut la victime du fanatiſme, plus il doit être preſque adoré par quiconque n'eſt pas convulſionnaire.

Chaque nation, chaque cour, chaque prince a beſoin de ſe choiſir un patron pour l'admirer & pour l'imiter. Eh ! quel autre choiſira-t-on que celui qui dégageait ſes amis aux dépens de ſon ſang dans le combat de Fontaine-Françaiſe, qui criait dans la victoire d'Ivry, *épargnez les compatriotes*, & qui au faîte de la puiſſance & de la gloire, diſait à ſon miniſtre, *Je veux que le payſan ait une poule au pot tous les dimanches.*

(*b*) *O morts ! s'écriait-il, vivez dans les ſupplices.* Il eſt néceſſaire de dire au public qui l'a oublié, qu'un nommé Ribaudier principal du collège Mazarin, & un régent nommé Cogé, s'étant aviſés d'être jaloux de l'excellent livre moral de *Béliſaire*, cabalèrent pendant un an pour le faire cenſurer par ceux qu'on appelle *docteurs de ſorbonne.* Au bout d'un an ils firent imprimer cette cenſure en latin & en français. Elle n'eſt cependant ni françaiſe ni latine ; le titre même eſt un ſolécíſme, *Cenſure de la faculté de théologie contre le livre*, &c. On ne dit point, *cenſure contre*, mais, *cenſure de.* Le public pardonne à la faculté de ne pas ſavoir le français, on lui pardonne moins de ne pas ſavoir le latin. *Determinatio ſacræ facultatis in libellum*, eſt une expreſſion ridicule. *Determinatio* ne ſe trouve ni dans Cice-

ron, ni dans aucun bon auteur; *determinatio in*, eſt un barbariſme inſupportable; & ce qui eſt encore plus barbare, c'eſt d'appeller *Béliſaire* un libelle en faiſant un mauvais libelle contre lui.

Ce qui eſt encore plus barbare, c'eſt de déclarer damnés tous les grands hommes de l'antiquité qui ont enſeigné & pratiqué la juſtice. Cette abſurdité eſt heureuſement démentie par St. Paul, qui dit expreſſément dans ſon épître aux Juifs tolérés à Rome: *Lorſque les Gentils qui n'ont point la loi ſont naturellement ce que la loi commande n'ayant point notre loi, ils ſont loi à eux-mêmes.* Tous les honnêtes gens de l'Europe & du monde entier ont de l'horreur & du mépris pour cette déteſtable ineptie qui va damnant toute l'antiquité. Il n'y a que des cuiſtres ſans raiſon & ſans humanité qui puiſſent ſoutenir une opinion ſi abominable & ſi folle, déſavouée même dans le fond de leur cœur. Nous ne prétendons pas dire que les docteurs de ſorbonne ſont des cuiſtres, nous avons pour eux une conſidération plus diſtinguée; & nous les plaignons ſeulement d'avoir ſigné un ouvrage qu'ils ſont incapables d'avoir fait, ſoit en français, ſoit en latin.

Remarquons pour leur juſtification qu'ils ſe ſont intitulés dans le titre *ſacrée faculté*, en langue latine, & qu'ils ont eu la diſcrétion de ſupprimer en français ce mot *ſacré.*

(*c*) *Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même.* En effet le Sr. Ribalier, qu'on nomme ici Ribaudier, venait de faire condamner en ſorbonne Mr. Marmontel pour avoir dit que Dieu pourrait bien avoir fait miſéricorde à Titus, à Trajan, à Marc-Aurèle. Ce Ribalier eſt un peu dur.

(*d*) *Mais parmi ſes élus nous plaçons les Clémens.* On ne peut trop répéter que la ſorbonne fit le panégyrique du jacobin Jacques Clément aſſaſſin de Henri III, étudiant en ſorbonne, & que d'une voix unanime elle déclara Henri III déchu de tous ſes droits à la royauté, & Henri IV incapable de régner.

Il eſt clair que ſelon les principes cent fois étalés alors par cette faculté, l'aſſaſſin parricide Jacques Clément qu'on invoquait publiquement alors dans les égliſes, était dans le ciel au nombre des ſaints, & que Henri III prince voluptueux, mort ſans confeſſion, était damné. On nous dira peut-être que Jacques Clément mourut auſſi ſans confeſſion. Mais il s'était confeſſé, & même avait communié l'avant-veille, de la main de ſon prieur Bourgoin ſon complice, qu'on dit avoir été docteur de ſorbonne, & qui fut écartelé. Ainſi Clément muni des ſacremens fut non-ſeulement ſaint, mais martyr. Il avait imité St. Judas, non pas Judas Iſcariote, mais Judas Maccabée; Ste. Judith qui coupait ſi bien les têtes des amans avec leſquels elle couchait; St. Salomon qui aſſaſſina ſon frère Adonias; St. David qui aſſaſſina Urie, & qui en mourant ordonna qu'on aſſaſſinât Joab; Ste. Jahel qui aſſaſſina le capitaine Sizara; St. Aod qui aſſaſſina ſon roi Eglon,

& tant d'autres ſaints de cette eſpèce. Jacques Clément était dans les mêmes principes, il avait la foi. On ne peut lui conteſter l'eſpérance d'aller au paradis, au jardin. De la charité, il en était dévoré, puiſqu'il s'immolait volontairement pour les rebelles. Il eſt donc auſſi sûr que Jacques Clément eſt ſauvé, qu'il eſt sûr que Marc-Aurèle eſt damné.

(*e*) *Ravaillac &c.* Selon les mêmes principes Ravaillac doit être dans le paradis; dans le jardin; & Henri IV dans l'enfer qui eſt ſous terre; car Henri IV mourut ſans confeſſion, & il était amoureux de la princeſſe de Condé. Ravaillac au contraire n'était point amoureux, & il ſe confeſſa à deux docteurs de ſorbonne. Voyez quelles douces conſolations nous fournit une théologie qui damne à jamais Henri IV, & qui fait un élu de Ravaillac & de ſes ſemblables. Avouons les obligations que nous avons à Ribaudier de nous avoir développée cette doctrine.

(*f*) *Un Fréron bien huilé.* Mr. l'abbé Caille a ſans doute accollé ces deux noms pour produire le contraſte le plus ridicule. On appelle communément à Paris un *Fréron*, tout gredin inſolent, tout poliſſon qui ſe mêle de faire de mauvais libelles pour de l'argent. Et Mr. l'abbé Caille oppoſe un de ces faquins de la lie du peuple qui reçoit l'extrême-onction ſur ſon grabat, au grand Turenne qui fut tué d'un coup de canon ſans le ſecours des ſaintes-huiles, dans les tems qu'il était amoureux de Madame de Coetquen. Cette note rentre dans la précédente, & ſert à confirmer l'opinion théologique qui accorde la poſſeſſion du jardin au dernier malotru couvert d'infamie, & qui la refuſe aux plus grands-hommes, & aux plus vertueux de la terre.

(*g*) *Marc-Aurèle lui dit.* On invite les lecteurs attentifs à relire quelques maximes de l'empereur Antonin, & à jeter les yeux, s'ils le peuvent, ſur la cenſure *contre Béliſaire.* Ils trouveront dans cette cenſure des diſtinctions ſur la foi & ſur la loi, ſur la grace prévenante, ſur la prédeſtination abſolue, & dans Marc-Antonin ce que la vertu a de plus ſublime & de plus tendre. On ſera peut-être un peu ſurpris que de petits Welches inconnus aux honnêtes gens, aient condamné dans la rue des Maçons ce que l'ancienne Rome adora, & ce qui doit ſervir d'exemple au monde entier. Dans quel abyme ſommes-nous deſcendus! la nouvelle Rome vient de canoniſer un capucin nommé Cucufin, dont tout le mérite, à ce que rapporte le procès de la canoniſation, eſt d'avoir eu des coups de pied dans le cu, & d'avoir laiſſé répandre un œuf frais ſur ſa barbe. L'ordre des capucins a dépenſé quatre cent mille écus aux dépens des peuples pour célébrer dans l'Europe l'apothéoſe de Cucufin ſous le nom de Saint Séraphin: & Ribaudier damne Marc-Aurèle! O Ribaudiers, la voix de l'Europe commence à tonner contre tant de ſottiſes!

Lecteur éclairé & judicieux, car je ne parle pas aux bégueules imbéciles qui n'ont lu que l'*Année ſainte* de Le Tourneux, ou le *Pédagogue chrétien*; de grace apprenez à vos amis quelle eſt l'énorme diſtance des offices de Ciceron, du manuel d'Epictète, des maximes de l'empereur Antonin à tous les plats ouvrages de morale écrits dans nos jargons modernes, bâtards de la langue latine, & dans les effroyables jargons du Nord. Avons-nous ſeulement dans tous les livres faits depuis ſix cents ans rien de comparable à une page de Sénèque? Non, nous n'avons rien qui en approche, & nous oſons nous élever contre nos maîtres!

RÉPONSE
A MONSIEUR DE VILL...

VOUS ſavez penſer comme écrire :
Les graces avec la raiſon
Vous ont confié leur empire ;
L'infame ſuperſtition,
Sous vos traits délicats expire :
Ainſi l'immortel Apollon
Charme l'olympe de ſa lyre ,
Tandis que les flèches qu'il tire ,
Ecraſent le ſerpent Python :
Il eſt Dieu , quand par ſon courage
Ce monſtre affreux eſt terraſſé ;
Il l'eſt , quand ſon brillant viſage
Rallume le jour éclipſé ;
Mais entre les genoux d'Iſſé ,
Je le crois Dieu bien davantage.

AU MÊME.

Ferney ce 11 *Décembre* 1765.

J'OUVRE une caiſſe, monſieur ; j'y vois, quoi ? moi-même en perſonne , deſſiné d'une belle main.

Je me ſouviens très-bien que ,

Ce Danſel , beau comme le jour ,

Soutien de l'amoureux empire,
A dans mon champêtre séjour
Dessiné le maigre contour
D'un vieux visage à faire rire.
En vérité c'était l'amour,
S'amusant à peindre un satyre
Avec les crayons de la Tour.

Il est vrai que dans l'estampe on me fait terriblement montrer les dents : cela fera soupçonner que j'en ai encore. Je dois au moins en avoir une contre vous, de ce que vous avez passé tant de tems sans m'écrire.

Bérénice disait à Titus :

Voyez-moi plus souvent, & ne me donnez rien.

Je pourrais vous dire :

Ecrivez-moi souvent, & ne me peignez point.

Mais si je suis flatté de votre galanterie, je ne peux me plaindre du burin. Je remercie le peintre, & je pardonne au graveur.

On prétend que vous avez des affaires & des procès. Qui terre n'a pas, souvent a guerre ; à plus forte raison qui terre a.

Dii tibi formam,
Dii tibi divitias dederunt, artemque fruendi.

Ajoutez-y surtout la santé, & ayez la bonté de m'en dire des nouvelles quand vous n'aurez rien à faire. L'absence ne m'empêchera jamais de m'intéresser à votre bien-être & à vos plaisirs. Si vous êtes dans le tourbillon, vous me négligerez ; si vous en êtes dehors, vous vous souviendrez, monsieur, d'un des plus vrais amis que vous ayez. Vous l'avez dit dans vos vers, & je ne vous démentirai jamais.

MADRIGAL A MADAME DE***.

SUR UN PASSAGE DE POPE.

POPE l'Anglais, ce ſage ſi vanté,
Dans ſa morale au parnaſſe embellie,
Dit que les biens, les ſeuls biens de la vie,
Sont le repos, l'aiſance & la ſanté.
Il s'eſt trompé. Quoi! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain ſéjour,
Ce triſte Anglais n'a pas compté l'amour?
Qu'il eſt à plaindre! il n'eſt heureux, ni ſage.

A LA MÊME.

En lui envoyant les œuvres myſtiques de Fénélon.

QUAND de la Guyon le charmant directeur
Diſait au monde, Aimez DIEU pour lui-même,
Oubliez-vous dans votre heureuſe ardeur,
On ne crut point à cet amour extrême:
On le traita de chimère & d'erreur.
On ſe trompait; je connais bien mon cœur,
Et c'eſt ainſi, belle Eglé, qu'il vous aime.

A LA MÊME

De votre eſprit la force eſt ſi puiſſante,
Que vous pourriez vous paſſer de beauté ;
De vos attraits la trace eſt ſi piquante,
Que ſans eſprit vous m'auriez enchanté.
Si votre cœur ne ſait pas comme on aime,
Ces dons charmans ſont des dons ſuperflus ;
Un ſentiment eſt cent fois au-deſſus
Et de l'eſprit, & de la beauté même.

A MADAME DE.***

LES DEUX AMOURS.

CERTAIN enfant qu'avec crainte on careſſe,
Et qu'on connaît à ſon malin ſouris,
Court en tous lieux précédé par les ris,
Mais trop ſouvent ſuivi de la triſteſſe.
Dans les cœurs des humains il entre avec ſoupleſſe,
Habite avec fierté, s'envole avec mépris.
Il eſt un autre amour, fils craintif de l'eſtime,
Soumis dans ſes chagrins, conſtant dans ſes deſirs,
Que la vertu ſoutient, que la candeur anime,
Qui réſiſte aux rigueurs & croît par les plaiſirs.
De cet amour le flambeau peut paraître
Moins éclatant; mais ſes feux ſont plus doux.
Voilà le dieu que mon cœur veut pour maître,
Et je ne veux le ſervir que pour vous.

A LA MEME.

TOUT eſt égal, & la nature ſage
Veut au niveau ranger tous les humains:
Eſprit, raiſon, beaux yeux, charmant viſage,
Fleur de ſanté, doux loiſir, jours ſereins;
Vous avez tout, c'eſt-là votre partage.
Moi, je parais un être infortuné,
De la nature enfant abandonné,
Et n'avoir rien ſemble mon appanage;
Mais vous m'aimez, les dieux m'ont tout donné.

LE CŒUR, PAR MR. LE CH. DE B.

LE Cœur eſt tout, diſent les femmes :
Sans le cœur point d'amour, ſans lui point de bonheur :
Le cœur ſeul eſt vaincu, le Cœur ſeul eſt vainqueur.
Mais qu'eſt-ce qu'entendent ces dames
En nous parlant toujours du Cœur ?
En y penſant beaucoup je me ſuis mis en tête
Que du ſens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on eſt convaincu de prendre un mot honnête
Au-lieu d'un mot qui ne l'eſt pas.
Sur le lien des Cœurs en vain Platon raiſonne ;
Platon ſe perd tout ſeul & n'égare perſonne :
Raiſonner ſur l'amour c'eſt perdre la raiſon,
Et dans cet art charmant la meilleure leçon,
C'eſt la nature qui la donne ;
A bon droit nous la béniſſons
Pour nous avoir formé des Cœurs de deux façons.
Car que deviendraient les familles
Si les cœurs des jeunes garçons
Etaient faits comme ceux des filles ?
Avec variété nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à ſa guiſe ;
Prince, manant, abbé, nonne, reine, marquiſe,
Celui qui dit *ſanctus*, celui qui crie *allah*,
Le bonze, le rabin, le carme, la ſœur griſe,
Tous reçurent un Cœur, aucun ne s'en tient là.
C'eſt peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons partout un autre.

Nature en fait de Cœur ſe prête à tous les goûts,
J'en ai vus de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes,
Meſdames & meſſieurs comment le voulez-vous ?
On fait partout d'un Cœur tout ce qu'on veut en faire ;
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend ;
Il s'élève, il s'abaiſſe, il s'ouvre, il ſe reſerre,
C'eſt un merveilleux inſtrument :
J'en jouais bien dans ma jeuneſſe,
Moins bien pourtant que ma maîtreſſe.
O vous qui cherchez le bonheur,
Sachez tirer parti d'un Cœur !
Un Cœur eſt bon à tout, partout on s'en amuſe ;
Mais à ce joli petit jeu,
Au bout de quelque tems il s'uſe,
Et chacune & chacun finiſſent en tout lieu
Par en avoir trop ou trop peu.
Ainſi comme un franc hérétique,
Je médiſais du DIEU de la terre & du ciel,
En amour j'étais tout phyſique,
C'eſt bien un point eſſentiel ;
Mais ce n'eſt pas le point unique,
Il eſt mille façons d'aimer ;
Et ce qui prouve mon ſyſtême,
C'eſt que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer.
Si de ces mille, ma bergère,
Par un mouvement généreux,
En cédait une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux.

RÉPONSE

A LA PIÈCE INTITULÉE LE CŒUR

CERTAINE dame honnête, & ſavante, & profonde,
Ayant lu le traité du Cœur,
Diſait en ſe pamant, que j'aime cet auteur !
Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand Cœur du monde.
De mon heureux printems j'ai vu paſſer la fleur,
Le Cœur pourtant me parle encore.
Du nom du petit cœur quand mon amant m'honore
Je ſens qu'il me fait trop d'honneur.
Helas ! faibles humains, quels deſtins ſont les nôtres !
Qu'on a mal placé la grandeur !
Qu'on ſerait heureux ſi les Cœurs
Etaient fait les uns pour les autres !
Illuſtre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires, & votre empire ;
Et dans vos vers heureux comme vous pleins d'appas,
C'eſt votre Cœur qui vous inſpire.
Quand liſette vous dit, Rodrigue, as-tu du cœur ?
Sur l'heure elle l'éprouve, & dit avec franchiſe,
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'égliſe.

RÉPONSE

A MR. LE CH. DE B.

CROYEZ qu'un vieillard cacochime,
Agé de ſoixante & douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque ſens,
Son ame & ſon corps au régime.

DIEU fit la douce illuſion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le ſage.

Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & St. Aulaire,
Tiraient encor quelque chanſon
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples ſont trompeurs:
Et quand les derniers jours d'automne
Laiſſent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printems donne.
Les bergères & les paſteurs
N'en forment point une couronne.
La parque, de ſes vilains doigts,
Marquait d'un ſept avec un trois
La tête froide & peu penſante

Du Fleuri qui donna des loix
A notre France languiſſante.
Il porta le ſceptre des rois,
Et le garda juſqu'à nonante.

Régner eſt un amuſement
Pour un vieillard triſte & peſant,
De toute autre choſe incapable;
Mais vieux bel eſprit, vieux amant,
Vieux chanteur eſt inſupportable.

C'eſt à vous, ô jeune Boufflers,
A vous dont notre Suiſſe admire
Le crayon, la proſe & les vers,
Et les petits contes pour rire;
C'eſt à vous à chanter Thémire,
Et de briller dans un feſtin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour, & du vin.

AU MÊME.

CE beau lac de Genève où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives ſombres.
Vous êtes un Orphée en ces lieux deſcendu
Pour venir enchanter les ombres.

AU MÊME.

SI vous brillez dans votre aurore
Quand je m'éteins à mon couchant,
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empreſſent d'éclore,
Lorſque mon terrain languiſſant
Eſt dégarni des dons de Flore :
Si votre voix jeune & ſonore
Prélude d'un ton ſi touchant,
Quand je frédonne à peine encore
Les reſtes d'un lugubre chant :
Si des graces qu'en vain j'implore,
Vous devenez l'heureux amant,
Et ſi ma vieilleſſe déplore
La perte de cet art charmant
Dont le dieu des vers vous honore ;
Tout cela peut m'humilier ;
Mais je n'y vois point de remède,
Il faut bien que l'on me ſuccède,
Et j'aime en vous mon héritier.

RÉPONSE

A une jolie petite piéce intitulée LES TORTS, *dans laquelle on disait que si Jean Calvin avait eu tort de faire brûler Michel Servet, on avait tort de le dire dans un territoire calviniste.*

❀ ❀

NON, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien ;
Et le sage qui ne craint rien,
A le beau droit de tout écrire.

❀ ❀

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tyrans des esprits ;
Et dans votre petit pays,
J'aurais grand tort de me dédire.

❀ ❀

Je sais que souvent le malin
A caché sa queue & sa griffe,
Sous la tiare d'un pontife,
Et sous le manteau de Calvin.

❀ ❀

Je n'ai point tort quand je déteste
Ces assassins religieux,

Employant le fer & les feux
Pour ſervir le père céleſte.

❀ ❀

Oui, jusqu'au dernier de mes jours
Mon ame ſera fière & tendre :
J'oſerai gémir ſur la cendre
Et des Servets & des Dubourgs.

❀ ❀

De cette horrible frénéſie
A la fin le tems eſt paſſé ;
Le fanatiſme eſt éclipſé,
Mais il reſte l'hypocriſie.

❀ ❀

Farceurs à manteaux étriqués,
Petits ſicophantes d'égliſe,
Prédicans à ſermons croqués,
Ai-je tort quand je vous mépriſe ?

LETTRE

DE MONSIEUR F.

TOUT le monde eſt inſtruit à Paris, à Londres, en Italie, en Allemagne, de ma querelle avec l'illuſtre Mr. B.....; on ne s'entretient dans toute l'Europe que de cette diſpute. Je croirais manquer au public, à la vérité, à ma profeſſion, & à moi-même (comme on dit) ſi je reſtais muet *vis-à-vis* de Mr. B.... J'ai pris des engagemens vis-àvis du public, il faut les remplir. L'univers a lu mes *Penſées raiſonnables*, que je donnai en 1759, au mois de Juin. Je ne ſais ſi je dois les preférer à la lettre que je lâchai ſous le nom de Mr. Gervaiſe Holmes en 1750. Tout Paris vis-à-vis des *Penſées raiſonnables* eſt pour la lettre de Mr. Gervaiſe Holmes, & tout Londres eſt pour les *Penſées*. Je peux dire vis-à-vis de Londres, & de Paris, qu'il y a quelque choſe de plus profond dans les *Penſées*, & je ne ſais quoi de plus brillant dans la lettre.

Le Journal de Trévoux du mois de Juin 1751, & l'*Avent-coureur* du 5 Juillet, ſont de mon avis. Il eſt vrai que le *Journal chrétien* ſe déclare abſolument contre les *Penſées raiſonnables*. Je vais reprendre cette matière, puiſque je l'ai diſcutée au long dans le mercure de Février 1753, pag. 55 & ſuivantes, comme *tout le monde le ſait*.

Quelques perſonnes de conſidération, pour qui j'aurai toute ma vie une déférence entière, m'ont conſeillé de ne point répondre à Mr. B... directement, attendu qu'il eſt mort il y a deux ans; mais avec tout le reſpect que je dois à ces meſſieurs, je leur dirai que je ne puis être de leur avis, par des raiſons tirées du

fond des choſes, que j'ai expliquées ailleurs. Et pour le prouver je rappellerai en peu de mots ce que j'ai dit dans le 295e. tome de ma bibliothèque impériale, pag. 75, rapporté très-infidélement dans le Journal littéraire, année 1759. Il s'agit, comme on ſait, des compoſſibles, & des idées contraires, qui ne répugnent point l'une à l'autre. J'avoue que le révérend père Hayet a traité cette matière dans ſon dix-ſeptième tome, avec ſa ſagacité ordinaire; mais tous ceux qui ont lu les 101, 102 & 103e. tomes de ma bibliothèque germanique, ont de quoi confondre le père Hayet : ils verront aiſément la différence entre les compoſſibles, les poſſibles ſimples, les non-poſſibles & les impoſſibles; il ſerait aiſé de s'y méprendre, ſi on n'avait pas étudié à fond cette matière dans les articles 7, 9 & 11 de ma diſſertation de 1760, qui a eu un ſi prodigieux ſuccès.

Feu Mr. de Cahuſac me manda quelque tems avant qu'il fût attaqué dans la pie-mère, qu'il avait entendu dire à Mr. l'abbé Trublet, que lui abbé tenait de Mr. de la Motte, que non-ſeulement madame de Lambert avait un mardi, mais qu'elle avait auſſi un mercredi, & que c'était dans une des aſſemblées du mercredi qu'on avait agité la queſtion ſi Mr. Needham fait des anguilles avec de la farine, comme l'aſſure poſitivement Mr. de Maupertuis. Ce fait eſt lié néceſſairement au ſyſtême des compoſſibles.

Je ne répondrai pas ici aux injures groſſières qu'on a vomies publiquement contre moi à Paris, dans la dernière aſſemblée du clergé. Le député de la province de Champagne dit à l'oreille du député de la province du Languedoc, que l'ennui & mes ouvrages étaient au rang des compoſſibles. Cette horreur a été répétée dans vingt-ſept journaux. J'ai déjà répondu à cette calomnie abominable, dans ma bibliothéque germanique, d'une manière victorieuſe.

Je distingue trois sortes d'ennuis 1°. L'ennui qui est fondé dans le caractère du lecteur, qu'on ne peut ni amuser, ni persuader. 2°. L'ennui qui vient du caractère de l'auteur, & cela se subdivise en quarante-huit sortes. 3°. L'ennui provenant de l'ouvrage; cet ennui vient de la matière ou de la forme; c'est pourquoi je reviens à Mr. B...., mon adversaire, que j'estimai toujours pour la conformité qu'il avait avec moi. Il fit en 1730 son Ame des bêtes. Un mauvais plaisant dit à ce sujet, que Mr. B... était un excellent citoyen; mais qu'il n'était pas assez instruit de l'histoire de son pays; cette plaisanterie est déplacée, comme il est prouvé dans le journal helvétique, Octobre 1739. Ensuite il donna ses admirables pensées, sur les pensées qu'un homme avait données à propos des pensées d'un autre.

On sait quel bruit cet ouvrage fit dans le monde. Ce fut à cette occasion que je conçus le premier dessein de mes pensées raisonnables. J'apprends qu'un savant de Vittemberg a écrit contre mon titre, & qu'il y trouve une double erreur. J'en ai écrit à Mr. Pitt en Angleterre, & à mylord Holdernesse; je suis étonné qu'ils ne m'aient point fait de réponse. Je persiste dans le dessein de faire l'Encyclopédie tout seul; si Mr. Cahusac n'était pas mort, nous aurions été deux.

J'oubliais un article assez important, c'est la fameuse réponse de Mr. Pfaf, recteur de l'université de Vittemberg, au révérend père Croust, recteur des révérends pères jésuites de Colmar. On en fait coup sur coup trois éditions, & tous les savans ont été partagés. J'ai pleinement éclairci cette matière, & j'ai même quatre volumes sous presse, dans lesquels j'examine ce qui m'avait échappé. Ils couteront trois livres le tome, c'est marché donné.

Il y a long-tems que je n'ai eu de nouvelles du célèbre professeur Vernet, connu dans tout l'univers par son zèle pour les manuscrits; son Catéchisme chrétien,

ainſi que mon philoſophe chrétien, & le journal chrétien, ſont les trois meilleurs ouvrages dont l'Europe puiſſe ſe vanter, depuis les bigarrures du Sr. Des-Accords

Mais juſqu'à préſent perſonne n'a aſſez approfondi le ſens du fameux paſſage qu'on trouve dans la vie de Pythagore, par le père Gretzer, dans ſon vingt-unième volume in-folio. Il s'eſt totalement trompé ſur ce chapitre, comme je le prouve.

Je reçois en ce moment par le chariot de poſte les dix-huit tomes de la théologie de mon illuſtre ami Mr. Onekre. J'en rendrai compte dans mon prochain journal. Il y a des ſouſcipteurs qui me doivent plus de ſix mois, je les prie de me lire & de me payer.

RÉPONSE

Au Sr. Bergier qui avait fait imprimer quelques lettres inutiles de l'auteur

J'Ai été touché, monſieur, de votre lettre du 12 Février. On m'a dit que vous êtes dévot, cependant je vous vois de la ſenſibilité & de l'honnêteté. Vous m'apprenez que vous avez été taillé de pierre il y a douze ans; je vous félicite de vivre ſi vous trouvez la vie plaiſante : j'ai toujours été affligé que dans le meilleur des mondes poſſibles il y eût des cailloux dans les veſſies, attendu que les veſſies ne ſont pas plus faites pour être des carrières que des lanternes; mais je me ſuis toujours ſoumis à la providence; je n'ai point été taillé; j'ai eu & j'ai ma bonne doſe de mal en autre monnoie; chacun a la ſienne; il faut ſavoir ſouffrir & mourir de toutes les façons.

Vous me mandez qu'on a imprimé je ne ſais quelles lettres que je vous écrivis il y a plus de trente années; vous m'apprenez qu'elles étaient tombées entre les mains d'un nommé Vaugé, qui n'en peut répondre, attendu qu'il eſt mort. Si ces lettres ont été ſon ſeul héritage, je conſeille aux hoirs de renoncer à la ſucceſſion. J'ai lu ce recueil, je m'y ſuis ennuyé, mais j'ai aſſez de mémoire dans ma ſoixante & douzième année pour aſſurer qu'il n'y a pas une de ces lettres qui ne ſoit falſifiée; je défie tous les Vaugé morts ou vivans; & tous les éditeurs de rapſodies, de montrer une ſeule page de ma main qui ſoit conforme à ce qu'on a eu la ſottiſe d'imprimer.

Il y a environ cinquante ans qu'on eſt en poſſeſſion de ſe ſervir de mon nom; je ſuis bien aiſe qu'il ait fait

gagner quelque chose à de pauvres diables ; il faut que le pauvre diable vive ; mais il faudrait au moins qu'il me consultât, pour gagner son argent plus honnêtement.

Vous m'apprenez, monsieur, que l'auteur de l'année littéraire a fait usage de ces lettres, vous ne me dites pas quel usage, & si c'est celui qu'on fait ordinairement de ses feuilles; tout ce que je peux répondre, c'est que je n'ai jamais lu l'année littéraire, & que je suis trop propre pour en faire usage.

Vous craignez que l'impression de ces chiffons ne me fasse mourir de chagrin, rassurez-vous, je ne suis point abandonné dans ma vieillesse décrépite, j'ai dans ma maison un jésuite qui m'a donné des leçons de patience; car si j'ai haï les jésuites quand ils étaient puissans & un peu insolens, je les aime quand ils sont humiliés : je ne vois d'ailleurs que des gens heureux, & cela regaillardit; mes paysans sont tous à leur aise ; ils ne voient jamais d'huissiers avec des contraintes. J'ai bâti comme Mr. de Pompignan, une jolie église, où je prie DIEU pour sa conversion, & pour celle de Catherine Fréron ; je le prie aussi qu'il vous inspire la discrétion de ne plus laisser prendre des copies infidelles des lettres qu'on vous écrit. Portez-vous bien, je suis vieux, vous n'êtes pas jeune, je vous pardonne de tout mon cœur votre faiblesse, j'ai pardonné dans d'autres jusqu'à l'ingratitude ; il n'y a que la méchanceté orgueilleuse & hypocrite qui m'a quelquefois ému la bile ; quant-à-présent, rien ne me fait de la peine que les mauvais vers qu'on m'envoie quelquefois de Paris.

A . . . . .

DEPUIS le prince de la mirandole, monſieur, on n'a jamais ſoutenu de thèſes ſi univerſelles. Je vous ſuis auſſi obligé de la bonté de m'en faire part, que je ſuis étonné de votre immenſe ſavoir. Vous qui enſeignez tout, & votre jeune homme qui apprend tout, vous êtes des prodiges; de tels progrès ſont non-ſeulement le fruit du génie, mais celui des méthodes, qui ſe ſont multipliées dans ces derniers tems. Plus il y a de carrières à parcourir, & plus on a eu de ſecours. On n'en avait aucun du tems de Pic de la Mirandole. Auſſi ſes thèſes ne contenaient aucune verité; l'immenſité de ſon ſavoir conſiſtait dans des mots, au-lieu que le vôtre eſt dans les choſes.

Ce qui me ſurprend autant que votre entrepriſe, c'eſt que vous m'apprenez qu'il y a encore des péripatéticiens, & qu'il ſubſiſte des reſtes de barbarie dans la ſeconde ville de France. Je croyais qu'à peine il reſtait des cartéſiens. Quiconque eſt d'une ſecte, ſemble afficher l'erreur. On dit, un platonicien, un épicurien, un péripatéticien, un cartéſien pour caractériſer des aveugles qui marchent ſous la bannière d'un borgne. On ne dit pas un euclidien, un archimédien; parce que la vérité n'eſt pas une ſecte. Auſſi en Angleterre, & parmi les philoſophes comme vous, on n'appelle point newtonien un homme qui ſe ſert du calcul intégral, ou qui répète les expériences ſur la lumière.

Ainſi, je ſuis perſuadé que quand vous parlez page 11 de l'explication des phénomènes de l'arc-en-ciel & de l'aimant, vous ne prétendez pas ſans doute mettre de niveau les démonſtrations de Newton ſur les réfractions & la réfrangibilité des rayons dans les gouttes d'eau, avec les ſyſtêmes haſardés ſur l'aimant. Et sûrement, quand

vous vous propofez de défendre en détail le traité d'optique de Newton, vous ne vous propofez que d'expliquer les vérités fenfibles qu'il a démontrées aux yeux.

Votre dernière queftion eft certainement auffi embarraffante que curieufe. Nous ne pouvons avoir autant de connaiffances fur l'acouftique que fur l'optique. Les fons ne donnent pas autant de prife à la géométrie qu'en donne la lumière. Cependant il me paraît qu'il y a fur la lumière la même difficulté que vous faites fur le fon. Vous demandez comment notre oreille entend à la fois diftinctement quatre parties, & moi je demande comment notre œil voit à la fois les points dont les rayons fe croifent néceffairement avant de frapper la rétine ? je ne fais pas comment les rayons fonores portent à cent mille oreilles la baffe & le deffus en même-tems ; je ne fais pas davantage comment les rayons vifuels font voir à cent mille yeux un point rouge & un point bleu qui doivent s'intercepter avant d'arriver à chaque prunelle.

Dès qu'il s'agit d'expliquer nos fenfations, les mathématiques deviennent impuiffantes ; & c'eft-là que nous demeurons dans notre première ignorance après avoir mefuré les cieux, & découvert la gravitation de tous des globes.

Si quelqu'un, monfieur, peut fervir à nous éclairer dans cette nuit profonde, c'eft vous. J'ai l'honneur d'être avec les fentimens que je vous dois.

A MONSIEUR MARIN,

SECRETAIRE GÉNÉRAL DE LA LIBRAIRIE,

A Ferney, ce 5 Juillet 1769.

VOus ſavez, monſieur, que vers la fin de l'année paſſée, il parut une brochure intitulée *Examen de la nouvelle hiſtoire de Henri IV, par Mr. le marquis de B****.

On eſt inondé de brochures en tout genre; mais celle-ci ſe diſtinguait par un ſtyle brillant, quoi qu'un peu inégal. Le titre porte qu'elle avait été lue dans une ſéance d'académie, & cela était vrai. De plus, tout ce qui regarde l'hiſtoire de France intéreſſe tous ceux qui veulent s'inſtruire, & ce qui concerne Henri IV eſt très-précieux. On traite dans cet écrit pluſieurs points d'hiſtoire qui avaient été juſqu'ici aſſez inconnus.

1°. On y aſſurait que le pape Grégoire XIII n'avait pas reconnu la légitimité du mariage de Jeanne d'Albret, & d'Antoine de Bourbon père de Henri IV.

2°. Que cette même Jeanne d'Albret avait pris la qualité de *majeſté fidéliſſime*.

3°. On affirmait que Marguerite de Valois eût en dot les ſénéchauſſées de Quercy & de l'Agénois, avec le pouvoir de nommer aux évêchés & aux abbayes de ces provinces.

Il y avait beaucoup d'anecdotes très-curieuſes; mais dont la plupart ſe ſont trouvées fauſſes par l'examen que Mr. l'abbé Boudot en a bien voulu faire.

Ce qui me choqua le plus dans cette critique, fut l'extrême injuſtice avec laquelle on y cenſure l'ouvrage

très-utile & très-eſtimable de Mr. le préſident Hénaut. Ce fut pour moi, vous le ſavez, monſieur, une affliction bien ſenſible quand vous m'apprîtes que pluſieurs perſonnes me faiſaient une injuſtice encore plus abſurde en m'attribuant cette même critique dans laquelle il y a des traits contre moi-même. Je demandai la permiſſion à Mr. le préſident Hénaut de réfuter cet ouvrage, & je priai Mr. l'abbé Boudot, par votre entremiſe, de conſulter les manuſcrits de la bibliothèque du roi ſur pluſieurs articles. Il eut la complaiſance de me faire parvenir quelques inſtructions; mais le nombre des choſes qu'il fallait éclaircir était ſi conſidérable, & cette critique fut bientôt tellement confondue dans la foule des ouvrages de peu d'étendue qui n'ont qu'un tems; enfin, je tombai ſi malade que cette affaire s'évanouit dans les délais.

Elle me ſemble aujourd'hui ſe renouveller par une nouvelle hiſt. du P. qu'on m'attribue. Je n'en connais d'autre que celle de Mr. Le Page, avocat à Paris, diviſée en pluſieurs lettres, & imprimée ſous le nom d'Amſterdam, en 1754.

Pour compoſer un livre utile ſur cet objet, il faut avoir fouillé pendant une année entière au moins dans les regiſtres; & quand on aura percé dans cet abyme il ſera bien difficile de ſe faire lire. Un tel ouvrage eſt plutôt un long procès verbal qu'une hiſtoire.

Si quelque libraire veut faire paſſer cet ouvrage ſous mon nom, je lui déclare qu'il n'y gagnera rien; & que loin que mon nom lui faſſe vendre un exemplaire de plus, il ne ſervirait qu'à décréditer ſon livre. Il y aurait de la folie à prétendre que j'ai pu m'inſtruire des formes judiciaires de France, & raſſembler un fatras énorme de dates, moi qui ſuis abſent de France depuis plus de vingt années, & qui ai preſque vécu avant ce tems loin de Paris à la campagne, uniquement occupé d'autres objets.

Au reſte, monſieur, ſi on voulait recueillir tous les ouvrages qu'on m'impute, & les mettre avec ceux que

l'on a écrits contre moi, cela formerait cinq à ſix cents volumes dont aucun ne pourrait être lu, Dieu merci.

Il eſt très-utile encore de ſe plaindre de cet abus; car les plaintes tombent dans le gouffre éternel de l'oubli, avec les livres dont on ſe plaint. La multitude des ouvrages inutiles eſt ſi immenſe, que la vie d'un homme ne pourrait ſuffire à en faire le catalogue.

Je vous prie, monſieur, de vouloir bien permettre que ma lettre ſoit publique pour le moment préſent; car le moment d'après, on ne s'en ſouviendra plus; & il en eſt ainſi de preſque toutes les choſes de ce monde.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

A L'AUTEUR DU MERCURE. 1661.

SIc vos, non vobis. Dans le nombre immenſe de tragédies, comédies, opéra comiques, diſcours moraux & facéties au nombre d'environ cinq cent mille qui font l'honneur éternel de la France, on vient d'imprimer une tragédie ſous mon nom, intitulée Zulime; la ſcène eſt en Afrique; il eſt bien vrai qu'autrefois ayant été avec Alzire en Amérique, je fis un petit tour en Afrique avec Zulime, avant d'aller voir Idamé à la Chine: mais mon voyage d'Afrique ne me réuſſit point. Preſque perſonne dans le parterre ne connaiſſait la ville d'Arſénie, qui était le lieu de la ſcène; c'eſt pourtant une colonie romaine nommée Arſinaria, & c'eſt encore par cette raiſon-là qu'on ne la connaiſſait pas.

Trémizène eſt un nom bien ſonore, c'eſt un joli petit royaume; mais on n'en avait aucune idée; la piéce ne donna nulle envie de s'informer du giſſement de ces côtes. Je retirai prudemment ma flotte, & *quæ deſperat tractata niteſcere poſſe relinquit.* Des corſaires ſe ſont enfin ſaiſis de la piéce, & l'ont fait imprimer; mais par droit de conquête ils ont ſupprimé deux ou trois cents vers de ma façon & en ont mis autant de la leur: je crois qu'ils ont très-bien fait, je ne veux point leur voler leur gloire, comme ils m'ont volé mon ouvrage. J'avoue que le dénouement leur appartient, & qu'il eſt auſſi mauvais que l'était le mien: les rieurs auront beau jeu, au-lieu d'avoir une piéce à ſiffler, ils en auront deux.

Il eſt vrai que les rieurs ſeront en petit nombre, car peu de gens pourraient lire les deux piéces; je ſuis de ce nombre; & de tous ceux qui priſent ces bagatelles ce

qu'elles valent, je ſuis peut-être celui qui y met le plus bas prix. Enchanté des chefs-d'œuvre du ſiècle paſſé autant que dégoûté du fatras prodigieux de nos médiocrités, je vais expier les miennes en me faiſant le commentateur de Pierre Corneille. L'académie a agréé ce travail; je me flatte que le public le ſecondera, en faveur des héritiers de ce grand nom.

Il vaut mieux commenter Héraclius que de faire Tancrède, on riſque bien moins. Le premier jour que l'on joua ce Tancrède, beaucoup de ſpectateurs étaient venus armés d'un manuſcrit qui courait le monde, & qu'on aſſurait être mon ouvrage : il reſſemblait à cette Zulime.

C'eſt ainſi qu'un honnête libraire, nommé G.... s'aviſa d'imprimer une *hiſtoire générale*, qu'il aſſurait être de moi, & il me le ſoutenait à moi-même; il n'y a pas grand mal à tout cela, quand on vexe un pauvre auteur les dix-neuf vingtièmes du monde l'ignorent, le reſte en rit, & moi auſſi. Il y a trente à quarante ans que je prenais ſérieuſement la choſe. J'étais bien ſot! Adieu, je vous embraſſe.

EXTRAIT DE LA GAZETTE DE LONDRES.

Du 20 Février 1762.

NOUS apprenons que nos voisins les Français sont animés autant que nous, au moins, de l'esprit patriotique. Plusieurs corps de ce royaume signalent leur zèle pour le roi, & pour la patrie. Ils donnent leur nécessaire pour fournir des vaisseaux, & on nous apprend que les moines, qui doivent aussi aimer le roi & la patrie, donneront de leur superflu.

On assure que les bénédictins qui possèdent environ neuf millions de livres tournois de rente dans le royaume de France, fourniront au moins neuf vaisseaux de haut bord.

Que l'abbé de Citeaux, homme très-important dans l'état, puisqu'il possède sans contredit les meilleures vignes de Bourgogne, & la plus grosse tonne, augmentera la marine d'une partie de ses fûtailles. Il fait bâtir actuellement un palais dont le devis est d'un million sept cent mille livres tournois, & il a déjà dépensé quatre cent mille francs à cette maison pour la gloire de DIEU. Il va faire construire des vaisseaux pour la gloire du roi.

On assure que Clervaux suivra cet exemple, quoique les vignes de Clervaux soient très-peu de chose; mais possédant quarante mille arpens de bois, il est très en état de faire construire de bons navires.

Il sera imité par les chartreux; qui voulaient même le prévenir, attendu qu'ils mangent la meilleure marée, & qu'il est de leur intérêt que la mer soit libre. Ils ont trois millions de rente en France, pour faire venir des turbots, & des soles. On dit qu'ils donneront trois beaux vaisseaux de ligne.

Les prémontrés & les carmes qui ſont auſſi néceſſaires dans un état que les chartreux, & qui ſont auſſi riches qu'eux, ſe propoſent de fournir le même contingent. Les autres moines donneront à proportion. On eſt ſi aſſuré de cette oblation volontaire de tous les moines, qu'il eſt évident qu'il faudrait les regarder comme ennemis de la patrie, s'il ne s'acquittaient pas de ce devoir.

Les Juifs de Bourdeaux ſe ſont cottiſés. Des moines qui valent bien des Juifs, feront jaloux, ſans doute, de maintenir la ſupériorité de la nouvelle loi ſur l'ancienne.

Pour les frères jéſuites, on n'eſtime pas qu'ils doivent ſe ſaigner en cette occaſion, attendu que la France va être inceſſamment purgée des dits frères.

P. S Comme la France manque un peu de gens de mer, le prieur des céleſtins a propoſé aux abbés réguliers, prieurs, ſous-prieurs, recteurs, ſupérieurs qui fourniront les vaiſſeaux, d'envoyer leurs novices ſervir de mouſſes, & leurs profès ſervir de matelots. Le dit céleſtin a démontré dans un beau diſcours, combien il eſt contraire à l'eſprit de charité de ne ſonger qu'à faire ſon ſalut, quand on doit s'occuper de celui de l'état : ce diſcours a fait un grand effet, & tous les chapitres dédélibéraient encore au départ de la poſte.

LETTRE

AUX

AUTEURS DE LA GAZETTE LITTÉRAIRE.

Vous avez dit, meſſieurs, en rendant compte de l'ouvrage de Mr. Hooke, que l'hiſtoire romaine eſt encore à faire parmi nous, & rien n'eſt plus vrai. Il était pardonnable aux hiſtoriens Romains d'illuſtrer les premiers tems de la république par des fables qu'il n'eſt plus permis de tranſcrire que pour les réfuter. Tout ce qui eſt contre la vraiſemblance doit au moins inſpirer des doutes ; mais l'impoſſible ne doit jamais être écrit.

On commence par nous dire que Romulus ayant raſſemblé trois mille trois cents bandits, bâtit le bourg de Rome de mille pas en quarré. Or mille pas en quarré ſuffiraient à peine pour deux métairies ; comment trois mille trois cents hommes auraient-ils pu habiter ce bourg ?

Quels étaient les prétendus rois de ce ramas de quelques brigands ? n'étaient-ils pas viſiblement des chefs de voleurs, qui partageaient un gouvernement tumultueux avec une petite horde féroce & indiſciplinée ?

Ne doit-on pas, quand on compile l'hiſtoire ancienne faire ſentir l'énorme différence de ces capitaines de bandits avec de véritables rois d'une nation puiſſante ?

Il eſt avéré par l'aveu des écrivains romains, que pendant près de quatre cents ans l'état romain n'eut pas plus de dix lieues en longueur, & autant en largeur. L'état de Gènes eſt beaucoup plus conſidérable aujourd'hui que la république romaine ne l'était alors.

Ce ne fut que l'an 360 que Veïes fut prise après une espèce de siége, ou de blocus qui avait duré dix années. Veïes était auprès de l'endroit où est aujourd'hui Civita-Vecchia, à cinq ou six lieues de Rome; & le terrain autour de Rome, capitale de l'Europe, a toujours été si stérile que le peuple voulut quitter sa patrie pour aller s'établir à Veïes.

Aucunes de ses guerres, jusqu'à celle de Pyrrhus, ne mériteraient de place dans l'histoire, si elles n'avaient été le prélude de ses grandes conquêtes. Tous ces événemens jusqu'au tems de Pyrrhus, sont pour la plupart si petits & si obscurs, qu'il fallut le relever par des prodiges incroyables, ou par des faits destitués de vraisemblance, depuis l'aventure de la louve qui nourrit Romulus & Rémus, & depuis celle de Lucrèce, de Clélie, de Curtius, jusqu'à la prétendue lettre du médecin de Pyrrhus, qui proposa, dit-on, aux Romains d'empoisonner son maître, moyennant une récompense proportionnée à ce service. Quelle récompense pouvaient lui donner les Romains, qui n'avaient alors ni or, ni argent? & comment soupçonne-t-on un médecin Grec d'être assez imbécille pour écrire une telle lettre?

Tous nos compilateurs recueillent ces contes sans le moindre examen; tous sont copistes, aucun n'est philosophe: on les voit tous honorer du nom de vertueux des hommes qui au fond n'ont été que des brigands courageux; ils nous répétent que la vertu romaine fut enfin corrompue par les richesses & par le luxe; comme s'il y avait de la vertu à piller les nations, & comme s'il n'y avait de vice qu'à jouir de ce qu'on a volé. Si on a voulu faire un traité de morale au-lieu d'une histoire, on a dû inspirer encore plus d'horreur pour les déprédations des Romains que pour l'usage qu'ils firent des trésors ravis à tant de nations qu'ils dépouillèrent l'une après l'autre.

Nos historiens modernes de ce tems reculés auraient

dû discerner au moins les tems dont ils parlent ; il ne faut pas traiter le combat peu vraisemblable des Horaces & des Curiaces, l'aventure romanesque de Lucrèce, celle de Clélie, celle de Curtius, comme les batailles de Pharsale & d'Actium. Il est essentiel de distinguer le siècle de Ciceron de ceux ou les Romains ne savaient ni lire, ni écrire, & ne comptaient les années que par des clous fichés dans le capitole. En un mot, toutes les histoires romaines que nous avons dans des langues modernes n'ont point encore satisfait les lecteurs.

Personne n'a encore recherché avec succès ce qu'était un peuple attaché scrupuleusement aux superstitions, & qui ne sut jamais régler le tems de ses fêtes, qui ne sut même pendant près de cinq cents ans ce que c'était qu'un cadran à soleil : un peuple dont le sénat se piqua quelquefois d'humanité, & dont ce même sénat immola aux dieux deux Grecs & deux Gauloises, pour expier la galanterie d'une de ses vestales ; un peuple toujours exposé aux blessures, & qui n'eut qu'au bout de cinq siècles un seul médecin, qui était à la fois chirurgien & apoticaire.

Le seul art de ce peuple fut la guerre pendant six cents années ; & comme il était toujours armé, il vainquit tour-à-tour les nations qui n'étaient pas continuellement sous les armes.

L'auteur du petit volume *sur la grandeur & sur la décadence des Romains*, nous en apprend plus que les énormes livres des historiens modernes. Il eût seul été digne de faire cette histoire, s'il eût pu résister surtout à l'esprit de systême, & au plaisir des donner souvent des pensées ingénieuses pour des raisons.

Un des défauts qui rendent la lecture des nouvelles histoires romaines peu supportables, c'est que les auteurs veulent entrer dans des détails comme Tite-Live. Ils ne songent pas que Tite-Live écrivait pour sa nation, àqui ces détails étaient précieux. C'est bien mal connaître les hommes

d'imaginer que des Français s'intéresseront aux marches & aux contre-marches d'un consul qui fait la guerre aux Samnites & aux Volsques, comme nous nous intéressons à la bataille d'Ivry, & au passage du Rhin à la nage.

Toute histoire ancienne doit être écrite différemment de la nôtre, & c'est à ces convenances que les auteurs des histoires anciennes ont manqué. Ils répètent & ils alongent des harangues qui ne furent jamais prononcées; plus soigneux de faire parade d'une éloquence déplacée que de discuter des vérités utiles. Les exagérations souvent puériles, les fausses évaluations des monnoies de l'antiquité & de la richesse des états, induisent en erreur les ignorans, & font peine aux hommes instruits. On imprime de nos jours qu'Archimède lançait des traits à quelque distance que ce fût, qu'il élevait une galère du milieu de l'eau, & la transportait sur le rivage en remuant le bout du doigt, qu'il en coûtait six cent mille écus pour nettoyer les égoûts de Rome, &c.

Les histoires plus anciennes sont encore écrites avec moins d'attention. La saine critique y est plus négligée : le merveilleux, l'incroyable y domine : il semble qu'on ait écrit pour des enfans plus que pour des hommes; le siècle éclairé où nous vivons exige dans les auteurs une raison plus cultivée.

AUX MÊMES.

Décembre 1764.

JE vois, meſſieurs, par une de vos dernières gazettes, que le gouvernement de la Suède a depuis plus de vingt ans perſévéré dans l'entrepriſe utile de connaître à fond les forces du pays, & de commencer par un dénombrement exact. Il eſt dit qu'on a trouvé dans toute l'étendue de la Suède, ſans compter la Poméranie, deux millions trois cent quatre-vingt-trois mille habitans. Ce calcul étonna. La Suède avec la Finlande eſt deux fois auſſi étendue que la France, qui paſſe pour contenir environ vingt millions de perſonnes; il eſt même conſtant par le relevé de tous les intendans du royaume en 1698, qu'on trouva à-peu-près ce nombre, & la Lorraine n'était point encore ajoutée à la France. Comment un pays qui n'eſt que la moitié d'un autre peut-il avoir environ dix fois plus de citoyens.

A territoire égal il faudrait que la France fût dix fois meilleure que la Suède; & le territoire n'étant que la moitié, il faut que la France ſoit vingt fois meilleure.

Conſidérons d'abord qu'on doit retrancher de la carte de la Suède la mer Baltique, le golfe de Finlande, & le golfe de Bothonie, qui rempliſſent près de la moitié de ce qui conſtitue la Suède. Otons-en le Lapmarck & la Lapponie; que l'on doit compter pour rien; retranchons encore des lacs immenſes, & il ſe trouvera que le territoire habitable de la France ſera plus grand d'un tiers que le terrain habitable de la Suède.

Or ce terrain habitable étant au moins dix fois plus fertile, il n'eſt pas étonnant qu'il y ait dix fois plus de citoyens.

Ce qui me paraît mériter beaucoup d'attention ; c'eſt que dans la Gothie, province la plus méridionale & la plus fertile de la Suède, il y a mille deux cent quarante-huit habitans par chaque lieue quarrée de Suède. Or la lieue quarrée de Suède, de dix & demi au degré, eſt à la lieue quarrée de France, de vingt-cinq au degré, comme quatre & deux tiers environ eſt à un.

Il réſulte du dénombrement de la France fait par les intendans du royaume en 1698, que la France a ſix cent trente-ſix perſonnes par lieue quarrée.

Or ſi la lieue quarrée de France, qui eſt à la lieue quarrée de Suède comme un eſt à quatre & deux tiers environ, a ſix cent trente-ſix habitans, & la lieue quarrée ſuédoiſe en a douze cent quarante-huit, il eſt clair que la lieue quarrée de Gothie qui devrait avoir quatre fois & deux tiers autant de colons, en nourrit à peine le double ; donc la même étendue de terrain en France a plus de la moitié de colons, ou d'habitans que la même étendue n'en a dans la Gothie.

Cette prodigieuſe ſupériorité d'un pays ſur un autre, peut-elle avec le tems être réduite à l'égalité ? Oui, ſi les habitans du climat diſgracié peuvent trouver le ſecret de changer la nature de leur ſol & de ſe rapprocher du tropique.

Le pays pourrait-il être peuplé du double, du triple ? Oui, ſi l'on faiſait deux fois, trois fois plus d'enfans : mais qui les nourrirait, ſi la terre ne rend pas deux ou trois fois davantage ?

Au défaut d'une récolte triple pour nourrir ce triple d'habitans, il faudrait donc avoir un commerce, par le bénéfice duquel on pût acquérir deux, & trois fois plus de denrées qu'on n'en conſomme aujourd'hui. Mais comment faire ce commerce avantageux, ſi la nature refuſe de quoi exporter à l'étranger ?

La commiſſion établie pour rendre compte aux états aſſemblés, de la dépopulation de la Suède, affirme dans

ſon mémoire, ſur des preuves hiſtoriques, que le pays était, il y a trois cents ans, preſque trois fois plus peuplé qu'aujourd'hui. Il eſt de l'intérêt de tous les hommes de connaître les preuves de cette étrange aſſertion ; ſe pourrait-il que la Suède ſans commerce, ſans induſtrie, & plus mal cultivée qu'à préſent, eût pu nourrir trois fois plus d'habitans ?

Il paraît que les pays du Nord n'ont jamais été plus peuplés qu'ils ne le ſont, parce que la nature a toujours été la même.

Céſar, dans ſes commentaires, dit, que les Helvétiens déſertant leur pays pour s'aller établir vers la Saintonge, partirent tous au nombre de trois cent ſoixante-huit mille perſonnes. Je ne crois pas que l'Helvétie en ait aujourd'hui davantage. Et ſi elle rappellait tous ſes citoyens répandus dans les pays étrangers, je doute qu'elle eût de quoi leur fournir des alimens.

On parle beaucoup de population depuis quelques années. J'oſe haſarder une réflexion. Notre grand intérêt eſt que les hommes qui exiſtent ſoient heureux autant que la nature humaine & l'extrême diſproportion entre les différens états de la vie le comportent ; mais ſi nous n'avons pu encore procurer ce bonheur aux hommes, pourquoi tant ſouhaiter d'en augmenter le nombre ? Eſt-ce pour faire de nouveaux malheureux ? La plupart des pères de famille craignent d'avoir trop d'enfans, & les gouvernemens deſirent l'accroiſſement des peuples. Mais ſi chaque royaume acquiert proportionnellement de nouveaux ſujets, nul n'acquérera de ſupériorité.

Quand un pays a un ſuperflu d'habitans, ce ſuperflu eſt employé utilement aux colonies de l'Amérique. Malheur aux nations qui ſont obligèes d'y envoyer les citoyens néceſſaires à l'état ! c'eſt dégarnir la maiſon paternelle pour meubler une maiſon étrangère. Les Eſpagnols ont commencé ; ils ont rendu ce malheur indiſpenſable aux autres nations.

L'Allemagne eſt une pépinière d'hommes, & n'a point de colonies, que doit-il en réſulter ? Que les Allemands qui ſont de trop chez eux peupleront les pays voiſins. C'eſt ainſi que la Pruſſe & la Poméranie ont réparé la diſette des hommes.

Très-peu de pays ſont dans le cas de l'Allemagne : l'Eſpagne & le Portugal, par exemple, ne feront jamais fort peuplés ; les femmes y ſont peu fécondes, les hommes peu laborieux, & le tiers de la contrée eſt aride.

L'Afrique fournit tous les ans environ quarante mille nègres à l'Amérique, & ne paraît pas épuiſée. Il ſemble que la nature ait favoriſé les noirs d'une fécondité qu'elle a refuſée à tant d'autres nations. Le pays le plus peuplé de la terre eſt la Chine, ſans qu'on ait jamais fait ni de livres, ni de réglemens pour favoriſer la population dont nous parlons ſans ceſſe. La nature fait tout ſans ſe ſoucier de nos raiſonnemens.

A MONSIEUR PAULET,

AU SUJET DE L'HISTOIRE DE LA PETITE VÉROLE.

Ferney, 22 *Avril* 1768.

JE crois, monſieur, que Dom-Quichotte n'avait pas lu plus de livres de chevalerie que j'en ai lu de médecine ; je ſuis né faible & malade, & je reſſemble aux gens qui ayant d'anciens procès de famille, paſſent leur vie à feuilleter les juriſconſultes ſans pouvoir finir leurs procès.

Il y a environ ſoixante & quatorze ans que je ſoutiens comme je peux mon procès contre la nature, j'ai gagné un grand incident, puiſque je ſuis encore en vie ; mais j'ai perdu tous les autres, ayant toujours vécu dans les ſouffrances.

De tous les livres que j'ai lus, il n'y en a point qui m'ait plus intéreſſé que le vôtre. Je vous ſuis très-obligé de m'avoir fait faire connaiſſance avec le Rhaſez. Nous étions de grands ignorans, & de miſérables barbares quand ces Arabes ſe décraſſaient. Nous nous ſommes formés bien tard en tout genre ; mais nous avons regagné le tems perdu. Votre livre, ſurtout, en eſt un bon témoignage. Il m'a beaucoup inſtruit ; mais j'ai encore quelques petits ſcrupules ſur la patrie de la petite vérole. J'avais toujours penſé qu'elle était native de l'Arabie déſerte, & couſine germaine de la lèpre, qui appartenait de droit au peuple Juif, peuple le plus infecté qui ait jamais été dans notre malheureux globe.

Si la petite vérole était native d'Egypte, je ne vois pas comment les troupes de Marc-Antoine, d'Auguſte & de

de ſes ſucceſſeurs ne l'auraient pas apportée à Rome. Preſque tous les Romains eurent des domeſtiques Egyptiens *Verna canopi*. Ils n'en eurent jamais d'Arabes. Les Arabes reſtèrent preſque toujours dans leur grande preſqu'iſle juſqu'au tems de Mahomet. Ce fut dans ce tems que la petite vérole commença à être connue. Voilà mes raiſons, mais je me défie d'elles, puiſque vous penſez différemment.

Vous m'avez convaincu, monſieur, que l'extirpation ſerait très-préférable à l'inoculation. La difficulté eſt de pouvoir mettre une ſonnette au cou du chat. Je ne crois pas les princes d'Europe portés à faire une ligue offenſive & défenſive contre ce fléau du genre humain. Mais ſi vous obtenez quelques arrêts contre la petite vérole, je vous prierai auſſi, ſans aucun intérêt, de préſenter requête contre ſa groſſe ſœur.

Je ne ſais laquelle de ces deux demoiſelles a fait de plus de mal au genre humain, mais la groſſe ſœur me paraît cent fois plus abſurde que l'autre. C'eſt un ſi énorme ridicule dans la nature d'empoiſonner les ſources de la génération, que je ne ſais plus où j'en ſuis quand je fais l'éloge de cette bonne mère. La nature eſt très-aimable & très-reſpectable, ſans doute; mais elle a des enfans bien infames.

Je conçois bien que ſi tous les gouvernemens de l'Europe s'entendaient enſemble, ils pourraient à toute force diminuer un peu l'empire des deux ſœurs. Nous avons actuellement plus de douze cent mille hommes qui montent la garde en pleine paix; ſi on les employait à extirper les deux virus qui déſolent le genre humain, ils ſeraient du moins bons à quelque choſe. On pourrait même leur donner encore à combattre le ſcorbut, les fiévres pourprées & les autres faveurs de ce genre, que la nature nous a faites.

Vous avez dans Paris un Hôtel-Dieu où règne une contagion éternelle, où les malades, entaſſés les uns ſur

les autres, ſe donnent réciproquement la peſte & la mort. Vous avez des boucheries dans de petites rues ſans iſſue, qui répandent en été une odeur cadavereuſe, capable d'empoiſonner tout un quartier. Les exhalaiſons des morts tuent les vivans dans vos égliſes, & les charniers des Innocens ou de St. Innocent ſont encore un témoignage de barbarie, qui nous met fort au-deſſous des Hottentots & des Nègres.

Nous ſerons long-tems fous & inſenſibles au bien public. On fait de tems en tems quelques efforts & on s'en laſſe le lendemain. La conſtance, le nombre d'hommes néceſſaire, & l'argent manquent pour tous les grands établiſſemens. Chacun vit pour ſoi. *Sauve qui peut* eſt la deviſe de chaque particulier. Plus les hommes ſont inattentifs à leur plus grand intérêt, plus vos idées patriotiques m'ont inſpiré d'eſtime.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE

DE MADAME LA MARQUISE D'ANTREMONT, A L'AUTEUR.

EN LUI ENVOYANT QUELQUES OUVRAGES EN VERS.

A Aubenaz, le 4 *Février* 1768.

MONSIEUR,

UNE femme qui n'eſt pas madame Desforges Maillard, une femme vraiment femme, & femme dans toute la force du terme, vous prie de lire les piéces renfermées ſous cette enveloppe; elle fait des vers parce qu'il faut faire quelque choſe; parce qu'il eſt auſſi amuſant d'aſſembler des mots que des nœuds, & qu'il en coûte moins de ſymétriſer des penſées que des pompons: vous ne vous appercevrez que trop, monſieur, que ces vers ont peu coûté, & vous lui direz que

Des vers faits aiſément ſont rarement aiſés.

Elle ſe rappelle vos préceptes ſur ce ſujet & ceux de Boileau, qui partage avec vous l'art de graver ſes écrits dans la mémoire de ſes lecteurs, & d'inſtruire l'eſprit ſans lui demander des efforts. Vos principes & les ſiens ſont admirables; mais ils ne s'accordent pas avec la légéreté d'une perſonne de vingt-un ans, qui a beaucoup d'antipatie pour tout ce qui eſt pénible. Heureuſement je rime ſans prétention, & mes ouvrages reſtent dans mon porte-feuille. S'ils en ſortent aujourd'hui, c'eſt parce

qu'il y a long-tems que je desirais d'écrire à l'homme de France que je lis avec le plus de plaisir, & que je me suis imaginée que quelques piéces de vers serviraient de passeport à ma lettre, je n'ai point eu d'autres motifs, monsieur;

Il est des femmes beaux esprits;
A Pindare autrefois dans les jeux olympiques,
Corinne, des succès lyriques,
Très-souvent disputa le prix:
Pindare assurément ne valait pas Voltaire;
Corinne valait mieux que moi:
Qu'il faudrait être téméraire
Pour entrer en lice avec toi!
Mais je le suis assez pour desirer de plaire
A l'écrivain dont le goût est ma loi.
Si tu daignais sourire à mes ouvrages,
Quel sort égalerait le mien!
Tu réunis tous les suffrages,
Et moi je n'aspire qu'au tien.

Il serait bien glorieux pour moi, monsieur, de l'obtenir; n'allez pourtant pas croire que j'ose me flatter de le mériter, mais croyez que rien ne peut égaler les sentimens d'estime & d'admiration avec lesquels j'ai l'honneur d'être.

RÉPONSE.

VOUS n'êtes point la Desforge Maillard;
De l'hélicon ce triste hermaphrodite

Paſſa pour femme, & ce fut ſon ſeul art;
Dès qu'il fut homme il perdit ſon mérite;
Vous n'êtes point, & je m'y connais bien,
Cette Corinne & jalouſe & bizarre
Qui par ſes vers, où l'on n'entendait rien,
En déraiſon l'emportait ſur Pindare.
Sapho plus ſage, en vers doux & charmans
Chanta l'amour, elle eſt votre modèle,
Vous poſſédez ſon eſprit, ſes talens;
Chantez, aimez; Phaon ſera fidèle.

Voilà, madame, ce que je dirais ſi j'avais l'âge de vingt-un ans; mais j'en ai ſoixante & quatorze paſſés; vous avez des beaux yeux, ſans doute, cela ne peut être autrement, & j'ai preſque perdu la vue: vous avez le feu brillant de la jeuneſſe, & le mien n'eſt plus que la cendre froide: vous me reſſuſcitez; mais ce n'eſt que pour un moment, & le fait eſt que je ſuis mort.

C'eſt du fond de mon tombeau que je vous ſouhaite des jours auſſi beaux que vos talens.

J'ai l'honneur d'être, &c.

RÉPONSE

AU SR. FEZ, LIBRAIRE D'AVIGNON.

Du 17 *Mai* 1762, *aux Délices.*

VOUS me propoſez par votre lettre datée d'Avignon, du 30 Avril, de me vendre pour mille écus l'édition entière d'un recueil de mes erreurs ſur *les faits hiſtoriques & dogmatiques*, que vous avez, dites vous, imprimé en

terre papale. Je ſuis obligé en conſcience de vous avertir qu'en reliſant en dernier lieu une nouvelle édition de mes ouvrages, j'ai découvert dans la précédente pour plus de deux mille écus d'erreurs. Et comme en qualité d'auteur je me ſuis probablement trompé de moitié à mon avantage, en voilà au moins pour douze mille livres. Il eſt donc clair que je vous ferais tort de neuf mille francs ſi j'acceptais votre marché.

De plus voyez ce que vous gagnerez au débit du dogmatique, c'eſt une choſe qui intéreſſe particuliérement toutes les puiſſances qui ſont en guerre, depuis la mer baltique juſqu'à Gibraltar. Ainſi je ne ſuis pas étonné que vous me mandiez *que l'ouvrage eſt deſiré univerſellement.*

Mr. le général de Laudhon, & toute l'armée impériale ne manqueront pas d'en prendre au moins trente mille exemplaires que vous vendez, dites-vous, deux livres piéce, ci . . . . . L. 60000.

Le roi de Pruſſe qui aime paſſionnément le dogmatique, & qui en eſt occupé plus que jamais, en fera débiter à-peu-près la meme quantité, ci 60000

Vous devez auſſi compter beaucoup ſur Mgr. le prince Ferdinand; car j'ai toujours remarqué quand j'avais l'honneur de lui faire ma cour, qu'il était enchanté qu'on relevât mes erreurs dogmatiques; ainſi vous pouvez lui en envoyer vingt mille exemplaires, ci . . . . 40000.

A l'égard de l'armée française, où l'on parle encore plus français que dans les armées Autrichiennes, & pruſſiennes, vous y en enverrez au moins cent mille exemplaires, qui a quarante ſols piéce, ſont . 200000.

L. 360000.

De l'autre part. . . L.	360000
Vous avez, ſans doute, écrit à Mr. l'amiral Anſon, qui vous procurera en Angleterre & dans les colonies, le débit de cent mille de vos recueils, ci . .	20000.
Quant aux moines & aux théologiens que le dogmatique regarde plus particuliérement, vous ne pouvez en débiter au-près deux moins de trois cent mille dans toute l'Europe, ce qui forme tout d'un coup un objèt de	600000.
Joignez à cette liſte environ cent mille amateurs du dogmatique parmi les ſéculiers, poſé	20000C.
Somme totale. L.	1360000.

ſur quoi il y aura peut-être quelques frais, mais le produit ne ſera au moins d'un million pour vous.

Je ne puis donc aſſez admirer votre déſintéreſſement, de me ſacrifier de ſi grands intérêts pour la ſomme de trois mille livres une fois payée.

Ce qui pourrait m'empêcher d'accepter votre propoſition, ce ſerait la crainte de déplaire à Mr. l'Inquiſiteur de la foi, ou pour la foi, qui a, ſans doute, approuvé votre édition. Son approbation une fois donnée, ne doit point être vaine; il faut que les fidèles en jouiſſent; & je craindrais d'être excommunié ſi je ſupprimais une édition ſi utile, approuvée par un jacobin, & imprimée à Avignon.

A l'égard de votre auteur anonyme, qui a conſacré ſes veilles à cet important ouvrage, j'admire ſa modeſtie; je vous prie de lui faire mes tendres complimens, auſſi-bien qu'à votre marchand d'encre.

FRAGMENT D'UNE FÊTE donnée à Court-Dimanche près de Fontainebleau, aux noces du marquis de Montconſeil, *& de Mlle.* de Curzai. *Le Curé étant ivre, on lui perſuada qu'il allait mourir, on lui fit cette exhortation, après quoi on lui chanta des couplets, & on danſa autour de lui ; c'était en 1724.*

CURÉ de Court-Dimanche & prêtre d'Apollon
Que je vois ſur ce lit étendu tout du long,
Après avoir vingt ans daus une paix profonde
Enterré, confeſſé, baptiſé votre monde,
Après tant d'oremus chantés ſi plaiſamment,
Après cent réquiem entonnés ſi gaiement ;
Pour nous, je l'avouerai, c'eſt une peine extrême
Qu'il nous faille aujourd'hui prier DIEU pour vous-même.
Mais tout paſſe & tout meurt, tel eſt l'arrêt du ſort,
L'inſtant où nous naiſſons eſt un pas vers la mort.
Le petit père André n'eſt plus qu'un peu de cendre,
Frère Frédon n'eſt plus, Diogène, Alexandre,
Céſar, le poëte Mai, La Fillon, Conſtantin,
Abraham, Brioché, tous ont même deſtin ;
Ce cocher ſi fameux à la cour, à la ville,
Amour des beaux eſprits, père du vaudeville,
Dont vous aviez été le très-digne aumônier,
Près St. Euſtache encor, eſt pleuré du quartier ;
Vous les ſuivrez bientôt ; c'eſt donc ici, mon frère,
Qu'il faut que vous ſongiez à votre grande affaire :

Si vous aviez été toujours homme de bien,
Un bon prêtre, un nigaud, je ne vous dirais rien;
Mais qui peut, entre nous, garder ſon innocence,
Quel curé n'a beſoin d'un peu de pénitence ?
Combien en a-t-on vu juſqu'au pied des autels
Porter un cœur pêtri de penchans criminels;
Et dans ce tribunal où par des loix ſévères,
Des fautes des mortels ils ſont dépoſitaires;
Convoiter les beautés qui vers eux s'accuſaient,
Et commettre la choſe alors qu'ils l'écoutaient ?
Combien en a-t-on vu dans une ſacriſtie
Conduire une dévote à peine repentie,
Et ſur un banc trop dur travailler en ce lieu
A faire à ſon prochain des ſerviteurs de DIEU !
Je veux que de la chair le démon redoutable
N'ait pu vous enchanter par ſon pouvoir aimable,
Que digne imitateur des ſaints des premiers tems,
Vous ayez pu dompter la révolte des ſens.
Vous viviez en châtré, c'eſt un bonheur extrême;
Mais ce n'eſt pas aſſez, curé, DIEU veut qu'on l'aime.
Avez-vous bien connu cette ardente ferveur,
Ce goût, ce ſentiment, cette ivreſſe du cœur,
La charité, mon fils ! le chrétien vit pour elle,
Qui ne ſait point aimer n'a qu'un cœur infidèle;
La charité fait tout; vous poſſédez envain
Les mœurs de nos prélats, l'eſprit d'un capucin,
D'un cordelier nerveu la timide innocence,
La ſcience d'un carme avec ſa continence,
Des fils de Loyola toute l'humilité;
Vous ne ſerez chrétien que par la charité.

Commencez donc, curé, par un effort ſuprême ;
Pour mieux ſavoir aimer, haiſſez-vous vous-même ;
Faites-nous humblement un expoſé ſuccinct
De cent petits péchés dont vous fûtes atteint,
Vos jeux, vos paſſe-tems, vos plaiſirs & vos peines,
Olivette, amoris, vos amours & vos haines,
Combien de muids de vin vous vuidiez dans un an,
Si Brunette avec vous a dormi bien ſouvent.
Après que vous aurez aux yeux de l'aſſemblée
Etalé les péchés dont votre ame eſt troublé ;
Avant que de partir il faudra prudemment
Dicter vos volontés, & faire un teſtament :
Bellébat perd en vous ſes plaiſirs & ſa gloire ;
Il lui faut un paſteur & des chanſons à boire ;
Il ne peut s'en paſſer : vous devez parmi nous
Choiſir un ſucceſſeur qui ſoit digne de vous ;
Il ſera votre ouvrage & vous pouvez le faire
De votre eſprit charmant unique légataire :
Tel Elie autrefois loin des profanes yeux,
Dans un char de lumière, emporté dans les cieux,
Avant que de partir pour ce rare voyage,
conſolait Eliſé, qui lui ſervait de page ;
Et dans un teſtament qu'on n'a point par écrit
Avec un vieux pourpoint lui laiſſa ſon eſprit.

GALIMATIAS PINDARIQUE,

Sur un carrousel donné par l'impératrice de Russie. 1768.

SORS du tombeau, divin Pindare,
Toi qui célébras autrefois
Les chevaux de quelques bourgeois
Ou de Corinthe ou de Mégare;
Toi qui possédas le talent
De parler beaucoup sans rien dire;
Et qui modulas savamment
Des vers que personne n'entend
Et qu'il faut toujours qu'on admire.
Mais commence par oublier
Tes petits vainqueurs de l'Elide;
Prends un sujet moins insipide,
Viens cueillir un plus beau laurier;
Cesse de vanter la mémoire
Des héros dont le premier soin
Fut de se battre à coups de poing
Devant les juges de la gloire.
    La gloire habite de nos jours
Dans l'empire d'une amazone,
Elle la possède & la donne;
Mars, Thémis, les jeux, les amours
Sont en foule autour de son trône.
Viens chanter cette Thalestris (*a*)

(*a*) Thalestris, reine des Amazones, sortit de ses états pour venir voir Alexandre le Grand, auquel elle avoua de

Qu'irait courtifer Alexandre ;
Sur tes pas je voudrais m'y rendre,
Si je n'étais en cheveux gris.
Sans doute, en dirigeant ta courfe
Vers les fept étoiles de l'ourfe,
Tu verras, dans ton vol divin,
Cette France fi renommée
Brillante encor à fon déclin ;
Car ta mufe eft accoutumée
A fe détourner en chemin ;
Tu verras ce peuple volage
Dont les modes & le langage,
Règnent dans vingt climats divers ;
Ainfi que la brillante Grèce,
Par fes arts, par fa politeffe,
Servit d'exemple à l'univers.
Mais il eft encor des barbares
Dans le fein même de Paris ;
Des pédans jaloux & bizarres,
Infenfibles aux bons écrits ;
Des fripons aux regards auftères,
Perfécuteurs atrabilaires
Des grands talens & des vertus ;
Et fi, dans ma patrie ingrate,
Tu rencontres quelque Socrate,
Tu trouveras vingt Anitus. (*a*)
Je m'apperçois que je t'imite.

bonne foi qu'elle defirait avoir des enfans de lui, fe croyant digne de donner des héritiers à fon empire. *Quinte-Curce.*

(*a*) Anitus fut le délateur, & l'accufateur calomnieux de Socrate.

Je veux, aux campagnes du Schyte,
Chanter les jeux, chanter les prix
Que la beauté donne au mérite ;
Je veux célébrer la grandeur,
Les généreuſes entrepriſes,
Chanter les vertus, le bonheur,
Et j'ai parlé de nos ſottiſes.

LETTRE
AU ROI STANISLAS.

Aux Délices, le 15 Août 1760.

SIRE,

JE n'ai jamais que des graces à rendre à V. M. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits, qui vous ont mérité votre beau titre. Vous inſtruiſez le monde, vous l'embelliſſez, vous le ſoulagez, vous donnez des préceptes & des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns & des autres autant que j'ai pu. Il faut que chacun faſſe à proportion autant de bien que V. M. en a fait dans ſes états : elle a bâti de belles égliſes royales ; j'édifie des égliſes de village. Diogène remuait ſon tonneau, quand les Athéniens conſtruiſaient des flottes. Si vous ſoulagez mille malheureux, il faut que nous autres petits nous en ſoulagions dix. Le devoir des princes, & des particuliers, eſt de faire chacun dans ſon état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de V. M. que le cher frère Ménou m'a envoyé de votre part, eſt un nouveau ſervice que V. M. rend au genre humain : ſi jamais il ſe trouve quelque athée dans le monde (ce que je ne crois pas), votre livre confondra l'abſurdité de cet homme. Les philoſophes de ce ſiècle ont heureuſement prévenu les ſoins de V. M. Elle bénit Dieu, ſans doute, de ce que depuis Deſcartes & Newton il ne ſe trouve plus d'athée. V. M. réfute très-bien ceux qui croyaient autrefois que le haſard pouvait avoir contribué à la formation de ce monde : elle voit ſans doute avec un plaiſir extrême qu'il n'y a aucun phyloſophe de nos jours, qui ne re-

garde le hasard comme un mot vuide de sens. Plus la physique a fait de progrès, plus nous avons trouvé partout la main du Tout-puissant.

Il n'y a point d'homme plus pénétré de respect pour la Divinité que les philosophes de nos jours. La philosophie ne s'en tient pas à une adoration stérile, elle influe sur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les philosophes ; ils aiment l'état, & le monarque ; il sont soumis aux loix ; ils donnent l'exemple de l'attachement, & de l'obéissance ; ils condamnent, ils couvrent d'opprobres ces factions pédantesques & furieuses également ennemies de l'autorité royale, & du repos des sujets ; il n'est aucun d'eux qui ne contribuât avec joie de la moitié de son revenu au soutien du royaume : c'est à vous, sire, à les seconder de votre autorité, & de votre éloquence ; continuez à faire voir au monde que les hommes ne peuvent être heureux, que quand les philosophes sont rois, & quand ils ont beaucoup de sujets philosophes, encouragés de votre voix puissante, la voix de ces citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits & dans leurs discours que l'amour de Dieu, du monarque, & de l'état ; confondez ces hommes insensés, livrés à la faction, ceux qui commencent à accuser d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis sur des choses indifférentes.

Le docteur Lange dit que les jésuites sont athées, parce qu'ils ne trouvent point la cour de Pékin idolâtre. Le frère Hardouin jésuite dit, que les Pascal, les Arnauld, les Nicole sont athées, parce qu'ils n'étaient pas molinistes. Frère Berthier soupçonne d'athéisme l'auteur de l'histoire générale, parce que l'auteur de cette histoire ne convient pas que des nestoriens conduits par des nuées bleues soient venus du pays de Jacin dans le 7me. siècle, faire bâtir des églises nestoriennes à la Chine : Frère Berthier devrait savoir que des nuées bleues ne conduisent personne à Pékin, &

qu'il ne faut pas mêler des contes bleus à nos vérités ſacrées.

Un gentilhomme Breton ayant fait, il y a quelques années, des recherches ſur la ville de Paris, les auteurs d'un journal qu'ils appellent chrétien, comme ſi les autres journaux étaient faits par des Turcs, l'ont accuſé d'irréligion au ſujet de la rue Tireboudin, & de la rue Trouſſevache ; & le Breton a été obligé de faire aſſigner ſon accuſateur au châtelet.

Les rois mépriſent toutes ces petites querelles ; ils font le bien général, tandis que leurs ſujets animés les uns contre les autres font les maux particuliers. Un prince roi, tel que vous, ſire, n'eſt ni janſéniſte, ni moliniſte, ni anti-encyclopédiſte, il n'eſt d'aucune faction : il ne prend parti ni pour ni contre un dictionnaire : il rend la raiſon reſpectable, & toutes les factions ridicules : il tâche de rendre les jéſuites utiles en Lorraine, quand ils ſont chaſſés du Portugal : il donne douze mille livres de rente, une belle maiſon, une bonne cave, à notre cher frère Ménou, afin qu'il faſſe du bien : il fait que la vertu & la religion conſiſtent dans les bonnes mœurs, & non pas dans les diſputes : il ſe fait bénir, & les calomniateurs ſe font déteſter.

Je me ſouviendrai toujours, ſire, avec la plus tendre, & la plus reſpectueuſe reconnaiſſance, des jours heureux que j'ai paſſés dans vos palais ; je me ſouviendrai que vous daigniez faire le charme de la ſociété, comme vous faiſiez la félicité de vos peuples ; & que ſi c'était un bonheur de dépendre de vous, c'en était un plus grand de vous approcher.

Je ſouhaite à V. M. que votre vie utile au monde s'étende au-delà des bornes ordinaires. Aureng-Zeb, & Muley-Iſmaël ont vécu l'un & l'autre au-delà de cent cinq ans : ſi Dieu accorde de ſi longs jours à des princes infidèles, que ne fera-t-il point pour Staniſlas le bienfaiſant ? Je ſuis avec un profond reſpect &c.

FRAGMENT

FRAGMENT

D'UNE LETTRE ÉCRITE A UN MEMBRE DE L'ACADÉMIE DE BERLIN.

A Poſtdam, 15 *Avril* 1752.

. . . .
. . . .

« JE réponds à toutes vos queſtions. La plupart des » anecdotes ſur Mlle. Lenclos ſont vraies, mais pluſieurs » ſont fauſſes. L'article de ſon teſtament dont vous me » parlez n'eſt point un roman; elle me laiſſa deux mille » francs; j'étais enfant; j'avais fait quelques mauvais » vers qu'on diſait bons pour mon âge. L'abbé de Châ- » teauneuf, frère de celui que vous avez vu ambaſſadeur » à la Haye, m'avait mené chez elle, & je lui avais plû » je ne ſais comment? C'eſt ce même abbé de Château- » neuf qui avait fini ſon *hiſtoire amoureuſe*; c'eſt lui à » qui cette célèbre vieille fit la plaiſanterie de donner ſes » triſtes faveurs, à l'âge de ſoixante & dix ans. Vous » devez être perſuadé que les lettres qui courent, ou plu- » tôt qui ne courent plus ſous ſon nom, ſont au rang » des *menſonges imprimés*. Il eſt vrai qu'elle m'exhorta » à faire des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à » n'en pas faire. C'eſt un métier trop dangereux, & » la miſérable fumée de la réputation fait trop d'ennemis » & empoiſonne trop la vie. La carrière de Ninon qui » ne fit point de vers, & qui eut & donna long-tems » beaucoup de plaiſir, eſt aſſurément préférable à la » mienne.

» On pouvait ſe paſſer d'écrire en forme ſa vie, mais

» du moins on a observé la bienséance de ne l'écrire que » long-tems après sa mort. Les biographes qui ont écrit » ma prétendue histoire, dont vous me parlez, se sont » un peu pressés & me font trop d'honneur. Il n'y a pas » un mot de véritable dans tout ce que ces messieurs » ont écrit. Les uns ont dit d'après l'équitable & véridique » abbé des Fontaines, que je ressemblais à Virgile par » ma naissance, & que je pouvais dire apparemment » comme lui.

» *O fortunatos nimium sua si bona norint*
» *Agricolas* !

» Je pense sur cela comme Virgile, & tout me paraît » fort égal. Mais le hasard à fait que je ne suis pas né dans » le pays des églogues & des bucoliques. Dans une autre » vie qu'on s'est avisé de faire encore de moi comme si » j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs du parle- » ment de Paris. Il n'y a point de tel emploi au parle- » ment. Mais qu'importe ? On ajoute une belle aventure » d'un carrosse avec l'épouse de Mr. le duc de Richelieu » dans le tems qu'il était veuf. Tous les autres contes » sont dans ce goût, & j'aime autant les amours du révé- » rend père de la Chaise avec Mlle. du Tron. On ne peut » empêcher les barbouilleurs de papier d'écrire des sot- » tises, les libraires Hollandais de les vendre, & les » laquais de les lire.

» L'article du *journal des savans* dont il est question; » n'est point dans le *journal de Paris*; il est dans celui » qu'on falsifie à Amsterdam, & se trouve sous l'année » 1750. *Le parlement a condamné*, dit ce journal, » *l'histoire de Louis XI de Mr. du Clos, successeur* » *de Mr. de Voltaire dans la place d'historiographe de* » *France, à cause de ce passage : La dévotion fut de tout* » *tems l'asyle des reines sans pouvoir.* Ce sont deux ca- » lomnies. Le parlement ne s'est point avisé de condam-

» ner ce livre, & le parlement ne se mêle point du tout » d'examiner si une reine est dévote ou non. On ajoute » une troisième calomnie, c'est *que je suis exilé de* » *France, & refugié en Prusse.* Quand cela serait, il me » semble que ce ne serait pas une de ces vérités instruc- » tives qui sont du ressort du *journal des savans.* Le fait » est que le roi de Prusse, qui m'honore de ses bontés » depuis quinze ans, m'a fait venir auprès de lui, qu'il » a fait demander au roi mon maître par son envoyé que » je pusse rester à sa cour en qualité de son chambellan, » que j'y resterais tant que je pourrai lui être de quelque » utilité dans son goût pour les belles-lettres, & que ma » mauvaise santé & mon âge me permettront de profiter » de ses lumières & de ses bontés; que le roi mon maître » en me cédant à lui, m'a daigné accorder une pension, » & m'a conservé la charge de gentilhomme ordinaire de » sa chambre. J'en demande pardon aux calomniateurs » & à ceux qui se mêlent d'être jaloux; mais la chose » est ainsi. Je n'y puis que faire, & j'ajoute qu'un » homme de lettres serait bien indigne de l'être s'il était » entêté de ces honneurs, & s'il n'était pas toujours » aussi prêt à les quitter, que reconnaissant envers ceux » qui l'en ont comblé. Je n'ai point sacrifié ma liberté » au roi de Prusse, & je la préférerai toujours à tous » les rois.

» Je vous envoie un exemplaire de l'édition que l'on a » faite à Paris de mes œuvres bonnes ou mauvaises. C'est » de toutes la plus passable; il y a pourtant bien des fautes. » Une des plus grandes est d'y avoir inséré quatre cha- » pitres du siècle de Louis XIV, qui est imprimé aujour- » d'hui séparément. C'est un double emploi; & il est bien » vrai, surtout en fait de livres, qu'il ne faut pas mul- » tiplier les êtres sans nécessité. C'est par cette raison » que je me donnerai bien de garde de vous envoyer les » petites piéces fugitives que vous me demandez. Tous » ces vers de société ne sont bons que pour les sociétés

» ſeules & pour les ſeuls momens où ils ont été faits. » Il eſt ridicule d'en faire confidence au public. De quoi » s'eſt aviſé ce compilateur des lettres de la reine Chriſ- » tine, de groſſir ſon énorme recueil d'une lettre que » j'écrivis il y a quelques années à la reine de Suède d'au- » jourd'hui ? Comment a-t-il eu cette lettre ? comment » a-t-il pu en eſtropier les vers au point où il l'a fait ? Le » public n'avait pas plus à faire de ces vers que de la plu- » part des lettres inutiles de la chancellerie de la reine » Chriſtine. Il eſt vrai qu'en écrivant à la reine Ulrique » avec cette liberté que ſes bontés & la poéſie per- » mettent, je feignais que Chriſtine m'avait apparu, & » je diſais :

» A ſa jupe courte & légère,
» A ſon pourpoint, à ſon collet,
» Au chapeau garni d'un plumet,
» Au ruban ponceau qui pendait
» Et par devant & par derrière,
» A ſa mine galante & fière
» D'Amazone & d'aventurière,
» A ce nez de conſul Romain,
» A ce front altier d'héroïne,
» A ce grand œil tendre & hautain,
» Moins beau que le vôtre & moins fin,
» Soudain je reconnus Chriſtine,
» Chriſtine des arts le maintien,
» Chriſtine qui céda pour rien
» Et ſon royaume & votre égliſe,
» Qui connut tout & ne crut rien,
» Que le ſaint père canoniſe,
» Que damne le luthérien,
» Et que la gloire immortaliſe.

» Voilà, monſieur, le morceau de cette lettre, que le » compilateur a falſifié. Ne vous fiez point à ces mains » lourdes qui fannent les fleurs qu'elles touchent : mais » comptez que la plupart de toutes ces petites pièces ſont » des fleurs éphémères qui ne durent pas plus que les » nouveaux ſonnets d'Italie & nos bouquets pour Iris. » On n'a que trop recueilli de ces bagatelles paſſagères » dans toutes les miſérables éditions qu'on a données de » moi, & auxquelles, DIEU merci, je n'ai aucune part. » Soyez perſuadé que de même qu'on ne doit pas écrire » tout ce que les rois ont fait, mais ſeulement ce qu'ils » ont fait de digne de la poſtérité ; de même on ne doit » imprimer d'un auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être » lu. Avec cette règle honnête il y aurait moins de livres » & plus de goût dans le public. J'eſpère que la nouvelle » édition qu'on a faite à Dreſde ſera meilleure que toutes » les précédentes. Ce ſera pour moi une conſolation, dans » le regret que j'ai d'avoir trop écrit.

» J'aurais voulu ſupprimer beaucoup de choſes qui » échappent à l'eſprit dans la jeuneſſe, & que la raiſon » condamne dans un âge avancé. Je voudrais même » pouvoir ſupprimer les vers contre Rouſſeau, qui ſe » trouvent dans l'épître *ſur la calomnie*, parce que je » n'aime à faire des vers contre perſonne, que Rouſ- » ſeau a été malheureux, & qu'en bien des choſes il » a fait honneur à la littérature françaiſe. Mais il me » réduiſit malgré moi à la néceſſité de répondre à ſes » outrages par des vérités dures. Il attaqua preſque » tous les gens de lettres de ſon tems qui avaient de » la réputation ; ſes ſatyres n'étaient pas, comme cel- » les de Boileau, des critiques de mauvais ouvrages, » mais des injures perſonnelles & atroces. Les termes » de *bélitre*, de *marouſle*, de *louve*, de *chien*, dés- » honorent ſes épîtres, dans leſquelles il ne parle que » de ſes querelles. Ces baſſes groſſiéretés révoltent » tout lecteur honnête-homme, & font voir que la ja-

» lousie rongeait son cœur du fiel le plus âcre & le
» plus noir. Voici les deux volumes intitulés *le porte-*
» *feuille*. Ce n'est qu'un recueil de mauvaises piéces
» dont la plupart ne sont point de Rousseau. Il n'y a
» que la rage de gagner quelques florins qui ait pu
» faire publier cette rapsodie. La comédie de l'Hypo-
» condre est de lui ; & c'est apparemment pour décrier
» Rousseau qu'on a imprimé cette sottise. Il avait voulu
» à la vérité la faire jouer à Paris ; mais les comédiens
» n'ayant osé s'en charger, il n'osa jamais l'imprimer.
» On ne doit pas tirer de l'oubli de mauvais ouvrages
» que l'auteur y a condamnés.

» Vous serez plus fâché de voir dans ce recueil une
» lettre sur la mort de la Motte, où l'on outrage la
» mémoire de cet académicien distingué, l'accusant
» des manœuvres les plus lâches, & lui reprochant
» jusqu'à la petite fortune que son mérite lui avait ac-
» quise. Cela indigne à la fois & contre l'auteur & contre
» l'éditeur.

» Ceux qui ont fait imprimer le recueil des lettres
» de Rousseau devaient pour son honneur les supprimer
» à jamais. Elles sont dépourvues d'esprit & très-souvent
» de vérité. Elles se contredisent : il dit le pour & le
» contre : il loue & il déchire les mêmes personnes : il
» parle de DIEU à des gens qui lui donnent de l'ar-
» gent, & il envoie des satyres à Brossette qui ne lui
» donne rien.

» La véritable cause de sa dernière disgrace chez
» le prince Eugène, puisque vous la voulez savoir,
» vient d'une ode intitulée la Palidonie, qui n'est pas
» assurément son meilleur ouvrage. Cette petite ode
» était contre un maréchal de France ministre d'état,
» (*a*) qui avait été autrefois son protecteur. Ce minis-
» tre mariait alors une de ses filles au fils du maréchal

(*a*) Le maréchal de Noailles.

» de Villars. Celui-ci informé de l'insulte que faisait » Rousseau au beau-père de son fils ; ne dédaigna pas » de l'en faire punir, toute méprisable qu'elle était. Il » en écrivit au prince Eugène, & ce prince retrancha » à Rousseau la pension qu'il avait la générosité de » lui faire encore, quoiqu'il crût avoir sujet d'être » mécontent de lui, dans l'affaire qui fit passer le » comte de Bonneval en Turquie. Madame la maréchale » de Villars, dont je serais forcé d'attester le témoi- » gnage s'il en était besoin, peut dire si je ne tâchai » pas d'arrêter les plaintes de Mr. le Maréchal, & » si elle-même ne m'imposa pas silence en me disant » que Rousseau ne méritait point de grace. Voilà des » faits, monsieur, & des faits authentiques. Cependant » Rousseau crut toujours que j'avais engagé Mr. le » maréchal de Villars à écrire contre lui au prince » Eugène.

» Si je ne fus pas la cause de sa disgrace auprès de » ce prince, je vous avoue que je fus cause malgré moi » qu'il fut chassé de la maison de monsieur le duc d'A- » remberg. Il prétendit dans sa mauvaise humeur que » je l'avais accusé auprès de ce prince d'être en effet » l'auteur des couplets pour lesquels il avait été banni » de France. Il eut l'imprudence de faire imprimer » dans un journal de du Sauzet cette imposture. Je me » sentis obligé pour toute explication d'envoyer le journal » à Mr. le duc d'Aremberg, qui chassa Rousseau sur ce » seul exposé. Voilà, pour le dire en passant, ce qu'a » produit la détestable & honteuse licence qu'on a prise » trop long-tems en Hollande d'insérer des libelles dans » des journaux, & de déshonorer par ces turpitudes » un travail littéraire imaginé en France pour avancer » les progrès de l'esprit humain. Ce fut ce libelle qui » rendit les dernières années de Rousseau bien malheu- » reuses. La presse, il le faut avouer, est devenue un » des fléaux de la société, & un brigandage intolérable.

» Au reste, monsieur, je vous l'avouerai hardiment,
» quoique je ne me fusse jamais ouvert à Mr. le duc
» d'Aremberg sur ce que je pensais des couplets in-
» fames, & de la subornation de témoins, qui atti-
» rèrent à Rousseau l'arrêt dont il fut flétri en France,
» cependant j'ai toujours cru qu'il était coupable. Il
» savait que je pensais ainsi; & c'était une des grandes
» sources de sa haine; mais je ne pouvais avoir une
» autre opinion. J'étais instruit plus que personne; la
» mère du petit malheureux qui fut séduit pour déposer
» contre Saurin servait chez mon père; c'est ce que
» vous trouverez dans le factum fait en forme judiciaire
» par l'avocat du Cornet en faveur de Saurin. J'interro-
» geai cette femme, & même plusieurs années après le
» procès criminel. Elle me dit toujours *que* DIEU *avait*
» *puni son fils, pour avoir fait un faux serment & pour*
» *avoir accusé un homme innocent*; & il faut remarquer
» que ce garçon ne fut condamné qu'au bannissement, en
» faveur de son âge & de la faiblesse de son esprit. Je
» n'entre point dans le détail des autres preuves; vous
» devez présumer qu'il est bien difficile que deux tribu-
» naux aient unanimement condamné un homme dont le
» crime n'eût pas paru avéré. Si vous voulez après cette
» réflexion songer quelle bile noire dominait Rousseau,
» si vous voulez vous souvenir qu'il avait fait contre le
» directeur de l'opéra, contre Bérin, contre Pécour &
» d'autres, des couplets entiérement semblables à ceux
» pour lesquels il fut condamné; si vous observez que
» tous ceux qui étaient attaqués dans ces couplets abo-
» minables, étaient ses ennemis & les amis de Saurin;
» votre conviction sera aussi entière que celle des juges.
» Enfin quand il s'agit de flétrir ou le parlement ou
» Rousseau, il est clair qu'après tout ce que je viens de
» vous dire il n'y a pas à balancer.

» C'est à cet horrible précipice que le conduisirent
» l'envie & la haine dont il était dévoré. Songez-y

» bien, monſieur ; la jalouſie, quand elle eſt furieuſe, » produit plus de crimes que l'intérêt & l'ambition.

» Ce qui vous a fait ſuſpendre votre jugement, c'eſt » la dévotion dont Rouſſeau voulut couvrir ſur la fin » de ſa vie de ſi grands égaremens & de ſi grands mal- » heurs. Mais lorſqu'il fit un voyage clandeſtin à Paris » dans ſes derniers jours, & lorſqu'il ſollicitait ſa grace, » il ne put s'empêcher de faire des vers ſatyriques, bien » moins bons à la vérité que ſes premiers ouvrages, mais » non moins diſtillans l'amertume & l'injure. Que vou- » lez-vous que je vous diſe ? La Brinvilliers était dévote, » & allait à confeſſe après avoir empoiſonné ſon père, » & elle empoiſonnait ſon frère après la confeſſion. Tout » cela eſt horrible. Mais après les excès où j'ai vu l'envie » s'emporter, après les impoſtures atroces que je l'ai vu » répandre, après les manœuvres que je lui ai vu faire, » je ne ſuis plus ſurpris de rien à mon âge. Adieu, » monſieur. Vous trouverez dans ce paquet des lettres » de Mr. de la Rivière. Je l'ai connu autrefois : il avait » un eſprit aimable ; mais il n'a bien écrit que contre » ſon beau-père. C'eſt encore là une affaire bien odieuſe » du côté de Buſſi-Rabutin. Le factum de la Rivière » vaut mieux que les ſept tomes de Buſſi ; mais il ne » fallait pas imprimer ſes lettres &c.

LETTRE

A MONSIEUR THOMAS.

Septembre 1765.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui, monſieur, le préſent dont vous m'avez honoré, & la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre réſident, chez qui le paquet eſt reſté long-tems, a retardé mon plaiſir, & je me hâte de vous témoigner ma reconnaiſſance. Vous ne ſavez pas combien je vous ſuis redevable. Ce n'eſt point là un diſcours académique; c'eſt un excellent ouvrage d'éloquence & de philoſophie. Autrefois nous donnions pour ſujet du prix des textes faits pour le ſéminaire de St. Sulpice; aujourd'hui les ſujets ſont dignes de vous. Il eſt plaiſant qu'à la ſuite d'un écrit ſi ſublime, il ſe trouve une approbation de deux docteurs: elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage, il eſt admirable malgré leur ſuffrage.

On ne lit plus Deſcartes; mais on lira ſon éloge, qui eſt en même tems le vôtre. Ah, monſieur, que vous y montrez une belle ame, & un eſprit éclairé! Quel morceau que l'*hiſtoire de la perſécution* du nommé Voët contre Deſcartes! Vous avez employé & fortifié les crayons de Démoſthène pour peindre un coquin abſurde qui oſe pourſuivre un grand-homme. Vous m'avez fait un vrai plaiſir de ne pas oublier le petit conſeiller de province qui mépriſait le philoſophe ſon frère. Tout votre ouvrage m'enchante d'un bout à l'autre, & je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre; car l'état où je ſuis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement ſéparé le génie de Deſcartes de ſes chimères,

& vous avez habilement montré combien l'auteur même des *tourbillons* était un homme fupérieur.

On m'a dit que vous faites un poëme épique fur le czar Pierre. Vous êtes fait pour célébrer les grands-hommes ; c'eft à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une philofophie fublime dans votre poëme. Le fiècle eft monté à ce ton là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites dans votre éloge de Defcartes un éloge de la folitude qui m'a bien touché. Plût-à-DIEU que vous vouluffiez partager la mienne, & y vivre avec moi comme un frère que l'éloquence, la poéfie, & la philofophie m'ont donné ! J'ai dans ma mazure un ami, qui eft, comme moi, votre admirateur, & avec qui je voudrais paffer le refte de ma vie ; c'eft Mr. Damilaville, qu'un malheureux emploi de finance rappelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurais fi vous daigniez venir tenir fa place. Il eft vrai que dans l'été nous avons un peu de monde & même des fpectacles ; mais je n'en fuis pas moins folitaire : vous travailleriez avec le plus grand loifir : vous feriez renaître ce tems que nos petits maîtres regardent comme des fables, où les talens & la philofophie réuniffaient des amis fous le même toit. J'ai bien peur que ma propofition ne foit auffi qu'une fable ; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus confolante pour votre ferviteur, pour votre admirateur, & permettez-moi de le dire, pour votre ami.

V ......

LETTRE

À Mr. L'ABBÉ D'OLIVET,

CHANCELIER DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Au château de Ferney, ce 20 *Août* 1761.

Vous m'aviez donné, mon cher chancelier, le conſeil de ne commenter que les piéces de Corneille qui ſont reſtées au théatre. Vous voulez me ſoulager ainſi d'une partie de mon fardeau, & j'y avais conſenti, moins par pareſſe, que par le deſir de ſatisfaire plutôt le public; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais plus de tems qu'on ne penſe; & ayant déjà commenté toutes les piéces da Corneille qu'on repréſente, je me vois en état de faire quelques notes utiles ſur les autres.

Il y a pluſieurs anecdotes curieuſes, qu'il eſt agréable de ſavoir. Il y a plus d'une remarque à faire ſur la langue. Je trouve, par exemple, pluſieurs mots qui ont vieilli parmi nous, qui ſont même entiérement oubliés, & dont nos voiſins les Anglais ſe ſervent heureuſement. Ils ont un terme pour ſignifier cette plaiſanterie, ce vrai comique, cette gaïeté, cette urbanité, ces ſaillies qui échappent à un homme ſans qu'il s'en doute; & ils rendent cette idée par le mot humeur, *humous*, qu'ils prononcent *yumor*; & ils croient qu'ils ont ſeuls cette humeur, que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'eſprit. Cependant c'eſt un ancien mot de notre langue, employé en ce ſens dans pluſieurs comédies de Corneille. Au reſte, quand je dis que cette humeur eſt une eſpèce d'urbanité, je parle à un homme inſtruit,

qui fait que nous avons appliqué mal-à-propos le mot d'urbanité à la politesse, & qu'*urbanitas* signifiait à Rome précisément ce qu'*humour* signifie chez les Anglais. C'est en ce sens qu'Horace dit, *Frontis ad urbanæ descendi præmia*, & jamais ce mot n'est employé autrement dans cette satyre que nous avons sous le nom de Pétrone, & que tant d'hommes sans goût ont prise pour l'ouvrage d'un consul Pétronius.

Le mot partie se trouve encore dans les comédies de Corneille pour esprit. Cet homme a des parties. C'est ce que les Anglais appellent parts. Ce terme était excellent; car c'est le propre de l'homme de n'avoir que des parties; on a une sorte d'esprit, une sorte de talent; mais on ne les a pas tous. Le mot esprit est trop vague: & quand on vous dit, cet homme a de l'esprit, vous avez raison de demander duquel.

Que d'expressions nous manquent aujourd'hui, qui étaient énergiques du tems de Corneille, & que de pertes nous avons faites, soit par pure négligence, soit par trop de délicatesse! On assignait, on apointait un tems, un rendez-vous; celui qui, dans le moment marqué, arrivait au lieu convenu, & qui n'y trouvait pas son prometteur, était désapointé Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette situation d'un homme qui tient sa parole, & à qui on en manque.

Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée, on est, quoi? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette situation: nous disions autrefois forclos; ce mot très-expressif n'est demeuré qu'au barreau. Les affres de la mort, les angoisses d'un cœur navré n'ont point été remplacés.

Nous avons renoncé à des expressions absolument nécessaires, dont les Anglais se sont heureusement enrichis. Une rue, un chemin sans issue, s'exprimait si bien par *non-passe*, *impasse*, que les Anglais ont imité; & nous sommes réduit au mot bas & impertinent de cu-de-sac, qui revient si souvent, & qui déshonore la langue française.

Je ne finirais point ſur cet article, ſi je voulais ſurtout entrer ici dans le détail des phraſes heureuſes que nous avions priſes des Italiens, & que nous avons abandonnées. Ce n'eſt pas d'ailleurs que notre langue ne ſoit abondante & énergique; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richeſſes, c'eſt cette multitude de livres frivoles, dans leſquels on ne trouve que le ſtyle de la converſation, & un vain ramas de phraſes uſées & d'expreſſions impropres. C'eſt cette malheureuſe abondance qui nous appauvrit.

Je paſſe à un article plus important, qui me détermine à commenter juſqu'à Pertharite. C'eſt que dans ces ruines on trouve des tréſors cachés. Qui croirait, par exemple, que le germe de Pyrrhus & d'Andromaque eſt dans Pertharite? Qui croirait que Racine en ait pris les ſentimens, les vers même? Rien n'eſt pourtant plus vrai; rien n'eſt plus palpable. Un Grimoald dans Corneille menace une Rodelinde de faire périr ſon fils au berceau, ſi elle ne l'épouſe.

Son ſort eſt en vos mains, aimer ou dédaigner
Le va faire périr, ou le faire régner.

Pyrrhus dit préciſément dans la même ſituation,

Je vous le dis, il faut, ou périr ou régner,

Grimoald dans Corneille veut punir

Sur ce fils innocent,
La dureté d'un cœur ſi peu reconnaiſſant.

Pyrrhus dans Racine:

Le fils me répondra des mépris de la mère.

Rodelinde dit à Grimoald:

Comte, penſes-y bien, & pour m'avoir aimée
N'imprime point de tache à tant de renommée ;
Ne crois que ta vertu, laiſſe-la ſeule agir,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que le cœur d'une femme,
Plus que ta propre gloire, aurait touché ton ame.
On dirait qu'un héros ſi grand, ſi renommé ;
Ne ſerait qu'un tyran, s'il n'avait point aimé.

Andromaque dit à Pyrrhus :

Seigneur, que faites-vous, & que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un ſi grand cœur montre tant de faibleſſe ?
Et qu'un deſſein ſi beau, ſi grand, ſi généreux,
Paſſe pour le tranſport d'un eſprit amoureux ?
Non, non, d'un ennemi reſpecter la misère,
Sauver des malheureux, rendre un fils à ſa mère,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur,
Sans lui faire payer ſon ſalut de mon cœur,
Malgré moi, s'il le faut, lui donner une aſyle,
Seigneur, voilà des ſoins dignes du fils d'Achile.

L'imitation eſt viſible, la reſſemblance eſt entière. Il y a bien plus, & je vais vous étonner. Tout le fonds des ſcènes d'Oreſte & d'Hermione eſt pris d'un Garibald & d'une Edvige, perſonnages inconnus de cette malheureuſe piéce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares, ils euſſent ſuffi pour faire tomber Pertharite ; & c'eſt à quoi Boileau fait alluſion quand il dit,

Qui de tant de héros va choiſir Childebrand.

Mais Garibald, tout Garibald qu'il eſt, ne laiſſe pas de

jouer avec ſon Edvige abſolument le même rôle qu'Oreſte avec Hermione. Edvige aime encore Grimoald, comme Hermione aime Pyrrhus : elle veut que Garibald la venge d'un traître qui la quitte pour Rodelinde. Hermione veut qu'Oreſte la venge de Pyrrhus, qui la quitte pour Andromaque.

EDVIGE.

Pour gagner mon amour il faut ſervir ma haine

HERMIONE.

Vengez-moi, je crois tous.

GARIBALDE.

Le pourrez-vous, madame, & ſavez-vous vos forces ?
Savez-vous de l'amour quelles ſont les amorces ?
Savez-vous ce qu'il peut, & qu'un viſage aimé
Eſt toujours trop aimable à ce qu'il a charmé ?
Non, vous vous abuſez, votre cœur vous abuſe, &c.

ORESTE.

Et vous le haïſſez ? Avouez le, madame,
L'amour n'eſt pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le ſilence, les yeux :
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Ces idées que le génie de Corneille avait jetées au hasard, ſans en profiter, le goût de Racine les a recueillies, & les a miſes en œuvre ; il a tiré de l'or en cette occaſion *de ſtercore Ennii*

Corneille ne conſultait perſonne, & Racine conſultait Boileau ; ainſi l'un tomba toujours depuis Héraclius, & l'autre s'éleva continuellement.

On croit aſſez communément que Racine amollit & avilit même le théatre par ces déclarations d'amour, qui

qui ne sont que trop en possession de notre scène. Mais la vérité me force d'avouer que Corneille en usait ainsi avant lui, & que Rotrou n'y manquait pas avant Corneille.

Il n'y a aucune de leurs piéces qui ne soit fondée en partie sur cette passion : la seule différence est que Corneille ne l'a jamais bien traitée. L'amour chez lui ne fait verser des larmes que dans les scènes du Cid, traduites de Guillain de Castro. Corneille a mis de l'amour jusques dans le sujet terrible d'Œdipe.

Vous savez que j'osai traiter ce sujet, il y a quarante-sept ans. J'ai encore la lettre de Mr. Dacier, à qui je montrai le quatrième acte imité de Sophocle. Il m'exhorte dans cette lettre de 1714 à introduire les chœurs, & à ne point parler d'amour dans un sujet où cette passion est si impertinente. Je suivis son conseil, je lus l'esquisse de la piéce aux comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs, & à mettre au moins quelque souvenir d'amour dans Philoctète, afin, disaient-ils, qu'on pardonnât l'insipidité de Jocaste & d'Œdipe en faveur des sentimens de Philoctète,

Le peu de chœurs même que je laissai ne furent point exécutés. Tel était le détestable goût de ce tems-là. On représenta, quelques tems après, Athalie, ce chef-d'œuvre du théâtre. La nation dut apprendre que la scène pouvait se passer d'un genre qui dégénère quelquefois en idylle & en églogue. Mais comme Athalie était soutenue par le pathétique de la religion, on s'imagina qu'il fallait toujours de l'amour dans les sujets profanes.

Enfin, Mérope, & en dernier lieu Oreste ont ouvert les yeux du public. Je suis persuadé que l'auteur d'Electre pense comme moi, & que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus sublime & le plus effrayant sujet de l'antiquité, s'il n'y avait été forcé par la malheureuse habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles, étrangères au sujet : on en sentait le ridicule, & on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers ſe moquaient de nous, mais nous n'en ſavions rien. Nous penſions qu'une femme ne pouvait paraître ſur la ſcène ſans dire *j'aime*, en cent façons & en vers chargés d'épithètes & de chevilles. On n'entendait que *ma flamme*, & *mon ame*; *mes feux* & *mes vœux*; *mon cœur*, & *mon vainqueur*. Je reviens à Corneille, qui s'eſt élevé au-deſſus de ces petiteſſes, dans ſes belles ſcènes des Horaces, de Cinna, de Pompée, &c. Je reviens à vous dire que toutes ſes piéces pourront fournir quelques anecdotes & quelques réflexions intéreſſantes.

Ne vous effrayez pas ſi tous ces commentaires produiſent autant de volumes que votre Ciceron. Engagez l'académie à me continuer ſes bontés, ſes leçons, & ſur-tout donnez-lui l'exemple.

RÉPONSE AU MÊME,

SUR LA NOUVELLE ÉDITION DE LA PROSODIE.

A Ferney, ce 5 Janvier 1767.

CHER doyen de l'académie,
Vous vîtes de plus heureux tems;
Des neuf ſœurs la troupe endormie
Laiſſe repoſer les talens:
Notre gloire eſt un peu flétrie.
Ramenez-nous ſur vos vieux ans,
Et le bon goût & le bon ſens,
Qu'eut jadis ma chère patrie.

Dites-moi ſi jamais vous vîtes dans aucun bon auteur de ce grand ſiècle de Louis XIV le mot de *vis-à-vis* employé une ſeule fois pour ſignifier *envers*, *avec*, *à l'égard*? Y en a-t-il un ſeul qui ait dit *ingrat vis-à-vis de moi*, au-lieu d'ingrat envers moi? *Il ſe ménageait vis-à-vis de ſes rivaux*, au-lieu de dire avec ſes rivaux. *Il était fier vis-à-vis de ſes ſupérieurs*, pour fier avec ſes ſupérieurs &c. enfin ce mot de *vis-à-vis* qui eſt très-rarement juſte & jamais noble, inonde aujourd'hui nos livres, & la cour & le barreau, & la ſociété; car dès qu'une expreſſion vicieuſe s'introduit, la foule s'en empare.

Dites-moi ſi Racine a *perſiflé* Boileau? ſi Boſſuet a *perſiflé* Paſcal? & ſi l'un & l'autre ont *miſtifié* La Fontaine en abuſant quelquefois de ſa ſimplicité? Avez-

vous jamais dit que Ciceron écrivait *au parfait*; que *la coupe* des tragédies de Racine était heureuſe ? On va juſqu'à imprimer que les princes ſont quelquefois mal éduqués. Il paraît que ceux qui parlent ainſi ont reçu eux-mêmes une fort mauvaiſe éducation. Quand Boſſuet, Fénélon, Péliſſon, voulaient exprimer qu'on ſuivait ſes anciennes idées, ſes projets, ſes engagemens, qu'on travaillait ſur un plan propoſé, qu'on rempliſſait ſes promeſſes, qu'on reprenait une affaire, &c. ils ne diſaient point, J'ai ſuivi mes *erremens*, j'ai travaillé ſur mes *erremens*.

Errement a été ſubſtitué par les procureurs au mot *erres*, que le peuple emploie au-lieu d'*arrhes* : *arrhes* ſignifie *gage*. Vous trouvez ce mot dans la tragi-comédie de Pierre Corneille, intitulée *Dom Sanche d'Arragon*.

Ce préſent donc renferme un tiſſu de cheveux
Que reçut Dom Fernand pour arrhes de mes vœux.

Le peuple de Paris a changé *arrhes* en *erres*; des *erres* au coche : donnez-moi des *erres*. De-là *erremens*; & aujourd'hui, je vois que, dans les diſcours les plus graves, le roi a ſuivi ſes derniers *erremens vis-à-vis* des rentiers

Le ſtyle barbare des anciennes formules commence à ſe gliſſer dans les papiers publics. On imprime que ſa majeſté *aurait* reconnu qu'une telle province *aurait* été endommagée par des inondations.

En un mot, monſieur, la langue paraît s'altérer tous les jours; mais le ſtyle ſe corrompt bien davantage : on prodigue les images, & les tours de la poéſie, en phyſique; on parle d'anatomie en ſtyle ampoulé; on ſe pique d'employer des expreſſions, qui étonnent, parce qu'elles ne conviennent point aux penſées.

C'eſt un grand malheur, il faut l'avouer, que, dans

un livre rempli d'idées profondes, ingénieuses & neuves, on ait traité du fondement des loix en épigrammes. La gravité d'une étude si importante, devait avertir l'auteur de respecter davantage son sujet, & combien a-t-il fait de mauvais imitateurs, qui n'ayant pas son génie, n'ont pu copier que ses défauts?

Boileau, il est vrai, a dit après Horace:

Heureux, qui, dans ses vers, sait, d'une voix légère,
Passer du grave au doux, du plaisant au sévère.

Mais il n'a pas prétendu qu'on mélangeât tous les styles. Il ne voulait pas qu'on mît le masque de Thalie sur le visage de Melpomène, ni qu'on prodiguât les grands mots dans les affaires les plus minces. Il faut toujours conformer son style à son sujet.

Il m'est tombé entre les mains l'annonce imprimée d'un marchand, de ce qu'on peut envoyer de Paris en province pour servir sur table. Il commence par un éloge magnifique de l'agriculture & du commerce; il pèse dans ses balances d'épicier, le mérite du duc de Sulli, & du grand ministre Colbert; & ne pensez pas qu'il s'abaisse à citer le nom du duc de Sulli: il l'appelle l'ami d'Henri IV, & il s'agit de vendre des saucissons & des harengs frais! Cela prouve au moins que le goût des belles-lettres a pénétré dans tous les états; il ne s'agit plus que d'en faire un usage raisonnable: mais on veut toujours mieux dire qu'on ne doit dire, & tout sort de sa sphère.

Des hommes, même de beaucoup d'esprit, ont fait des livres ridicules, pour vouloir avoir trop d'esprit. Le jésuite Castel, par exemple, dans sa mathématique universelle, veut prouver que, si le globe de Saturne était emporté par une comète dans un autre systême solaire, ce serait le dernier de ses satellites, que la loi

de la gravitation mettrait à la place de Saturne. Il ajoute à cette bizarre idée, que la raifon pour laquelle le fatellite le plus éloigné prendrait cette place, c'eft que les fouverains éloignent d'eux, autant qu'ils le peuvent, leurs héritiers préfomptifs.

Cette idée ferait plaifante & convenable dans la bouche d'une femme, qui pour faire taire des philofophes, imaginerait une raifon comique d'une chofe dont ils chercheraient la caufe en vain. Mais que le mathématicien faffe ainfi le plaifant quand il doit inftruire, cela n'eft pas tolérable.

Le déplacé, le faux, le gigantefque, femblent vouloir dominer aujourd'hui; c'eft à qui renchérira fur le fiècle paffé. On appelle de tous côtés les paffans pour leur faire admirer des tours de force qu'on fubftitue à la démarche fimple, noble, aifée, décente des Péliffons, des Fénélons, des Boffuets, des Maffillons. Un charlatan eft parvenu jufqu'à dire dans je ne fais quelles lettres, en parlant de l'angoiffe & de la paffion de *Jefus-Chrift* que fi Socrate mourut en fage, *Jefus-Chrift* mourut en Dieu : comme s'il y avait des dieux accoutumés à la mort, comme fi on favait comment ils meurent, comme fi une fueur de fang était le caractère de la mort de DIEU, enfin comme fi c'était DIEU qui fût mort.

On defcend d'un ftyle violent & effréné au familier le plus bas & le plus dégoûtant; on dit de la mufique du célèbre Rameau l'honneur de notre fiècle, qu'elle *reffemble à la courfe d'une oye graffe & au galop d'une vache.* On s'exprime enfin auffi ridiculement que l'on penfe; *rem verba fequuntur*; & à la honte de l'efprit humain, ces impertinences ont eu des partifans.

Je vous citerais cent exemples de ces extravagans abus, fi je n'aimais pas mieux me livrer au plaifir de vous remercier des fervices continuels que vous rendez à notre langue, tandis qu'on cherche à la déshonorer.

Tous ceux qui parlent en public doivent étudier votre traité de la profodie, c'eſt un livre claſſique qui durera autant que la langue françaiſe.

Avant d'entrer avec vous dans des détails ſur votre nouvelle édition, je dois vous dire que j'ai été frappé de la circonſpection avec laquelle vous parlez du célèbre, j'oſe preſque dire de l'inimitable Quinault, le plus concis peut-être de nos poëtes dans les belles ſcènes de ſes opéra, & l'un de ceux qui s'exprimèrent avec le plus de pureté comme avec le plus de grace. Vous n'aſſurez point, comme tant d'autres, que Quinault ne ſavait que ſa langue. Nous avons ſouvent entendu dire, madame Dennis & moi, à Mr. de Baufrant ſon neveu, que Quinault ſavait aſſez de latin pour ne lire jamais Ovide que dans l'original, & qu'il poſſédait encore mieux l'Italien. Ce fut un Ovide à la main qu'il compoſa ces vers harmonieux & ſublimes de la première ſcène de Proſerpine.

Les ſuperbes géans armés contre les dieux,
Ne vous cauſent plus d'épouvante,
Ils ſont enſevelis ſous la maſſe peſante
Des monts qu'ils entaſſaient pour attaquer les cieux.
Nous avons vu tomber leur chef audacieux
Sous une montagne brûlante.
Jupiter l'a contraint de vomir à nos yeux
Les reſtes enflammés de ſa rage mourante.
Jupiter eſt victorieux,
Et tout cède à l'effort de ſa main foudroyante.

S'il n'avait pas été rempli de la lecture du Taſſe, il n'aurait pas fait ſon admirable opéra d'Armide. Une mauvaiſe traduction ne l'aurait pas inſpiré.

Tout ce qui n'eſt pas dans cette piéce air détaché compoſé ſur le canevas du muſicien, doit être re-

gardé comme une tragédie excellente. Ce ne ſont pas là de

> Ces lieux communs de morale lubrique,
> Que Lulli réchauffa des ſons de ſa muſique.

On commence à ſavoir que Quinault valait mieux que Lulli. Un jeune homme d'un rare mérite, déjà célèbre par les prix qu'il a remportés à notre académie, & par une tragédie qui a mérité ſon grand ſuccès, a oſé s'exprimer ainſi en parlant de Quinault & de Lulli :

> Aux dépens du poëte on n'entend plus vanter
> De ces airs languiſſans la triſte pſalmodie
> Que réchauffa Quinault du feu de ſon génie.

Je ne ſuis pas entiérement de ſon avis. Le récitatif de Lulli me paraît très-bon, mais les ſcènes de Quinault encore meilleures.

Je viens à une autre anecdote. Vous dites *que les étrangers ont peine à diſtinguer quand la conſonne finale a beſoin ou non, d'être accompagnée d'un* e *muet*, & vous citez les vers du philoſophe de Sans-ſouci.

> La nuit compagne du repos,
> De ſon crêp couvrant la lumière,
> Avait jeté ſur ma paupière
> Les plus létargiques pavots.

Il eſt vrai que dans les commencemens nos *e* muets embarraſſent quelquefois les étrangers ; le philoſophe de Sans-ſouci était très-jeune quand il fit cette épître : elle a été imprimée à ſon inſu par ceux qui recherchent toutes les piéces manuſcrites, & qui, dans leur empreſſement de les imprimer, les donnent ſouvent au public toutes défigurées

Je peux vous aſſurer que le phyloſophe de Sans-ſouci ſait parfaitement notre langue. Un de nos plus illuſtres confrères & moi, nous avons l'honneur de recevoir quelquefois de ſes lettres écrites avec autant de pureté que de génie & de force, *eodem animo ſcribit quo pugnat* : & je vous dirai en paſſant que l'honneur d'être encore dans ſes bonnes graces, & le plaiſir de lire les penſées les plus profondes exprimées d'un ſtyle énergique, font une des conſolations de ma vieilleſſe. Je ſuis étonné qu'un ſouverain chargé de tout le détail d'un grand royaume, écrive couramment & ſans effort ce qui coûterait à un autre beaucoup de tems & de ratures.

Mr. l'abbé de Dangeau en qualité de puriſte, en ſavait ſans doute plus que lui ſur la grammaire françaiſe. Je ne puis toutefois convenir avec ce reſpectable académicien, qu'un muſicien en chantant *la nuit eſt loin encore* prononce pour avoir plus de graces, la nuit eſt *loing* encore. Le philoſophe de Sans-ſouci, qui eſt auſſi grand muſicien qu'écrivain ſupérieur, ſera, je crois, de mon opinion.

Je ſuis fort aiſe qu'autrefois St. Gelais ait juſtifié le *crêp* par ſon *Bucephal.* Puiſqu'un aumônier de François I retranche un *e* à *Bucephale*, pourquoi un prince royal de Pruſſe n'aurait-il pas retranché un *e* à *crêpe* ? Mais je ſuis un peu fâché que Melin de St. Gelais, en parlant au cheval de François I, lui ait dit,

> Sans que tu ſois un Bucephal,
> Tu portes plus grand qu'Alexandre.

L'hyperbole eſt trop forte, & j'y aurais voulu plus de fineſſe.

Vous me critiquez, mon cher doyen, avec autant de politeſſe que vous rendez de juſtice au ſingulier génie du philoſophe de Sans-ſouci. J'ai dit, il eſt vrai, dans

le *Siècle de Louis XIV*, à l'article des muficiens, que nos rimes féminines terminées toutes par un *e* muet font un effet très-défagréable dans la mufique lorfqu'elles finiffent un couplet. Le chanteur eft abfolument obligé de prononcer

Si vous aviez la rigueur
De m'ôter votre cœur,
Vous m'ôteriez la *vi-ue.*

Arcabone eft forcée de dire :

Tout me parle de ce que *j'aim-eu.*

Médor eft obligé de s'écrier :

Ah ! quel tourment d'aimer fans *efpérance-eu.*

La gloire & la victoire à la fin d'une tirade, font prefque toujours là *gloir-eu*, la *victoir-eu*. Notre modulation exige trop fouvent ces triftes défínances. Voilà pourquoi Quinault a grand foin de finir, autant qu'il le peut, fes couplets par des rimes mafculines : & c'eft ce que recommandait le grand muficien Rameau à tous les poëtes qui compofaient pour lui.

Qu'il me foit donc permis, mon cher maître, de vous repréfenter que je ne puis être d'accord avec vous quand vous dites qu'*il eft inutile*, *& peut-être ridicule*, *de chercher l'origine de cette* prononciation *gloir-eu*, *victoir-eu*, *ailleurs que dans la bouche de nos villageois.* Je n'ai jamais entendu de payfan prononcer ainfi en parlant ; mais ils y font forcés lorfqu'ils chantent. Ce n'eft pas non plus une prononciation vicieufe des acteurs & des actrices de l'opéra. Au contraire, ils font ce qu'ils peuvent pour fauver la longue tenue de cette finale défagréable, & ne peuvent fouvent en venir à bout. C'eft un petit défaut attaché à notre langue, défaut bien

compenſé par le bel effet que font nos *e* muets dans la déclamation ordinaire.

Je perſiſte encore à vous dire, qu'il n'y a aucune nation en Europe qui faſſe ſentir les *e* muets excepté la nôtre. Les Italiens & les Eſpagnols n'en ont pas. Les Allemands & les Anglais en ont quelques-uns ; mais ils ne ſont jamais ſenſibles ni dans la déclamation, ni dans le chant.

Venons maintenant à l'uſage de la rime, dont les Italiens & les Anglais ſe ſont défaits dans la tragédie, & dont nous ne devons jamais ſecouer le joug. Je ne ſais ſi c'eſt moi que vous accuſez d'avoir dit que la rime eſt une invention des ſiècles barbares. Mais ſi je ne l'ai pas dit, permettez-moi d'avoir la hardieſſe de vous le dire.

Je tiens en fait de langue, tous les peuples pour barbares en comparaiſon des Grecs & de leurs diſciples les Romains, qui ſeuls ont connu la vraie proſodie. Il faut ſurtout que la nature eût donné aux premiers Grecs des organes plus heureuſement diſpoſés que ceux des autres nations, pour former en peu de tems un langage tout compoſé de brèves & de longues, & qui par un mélange harmonieux de conſonnes & de voyelles était une eſpèce de muſique vocale. Vous ne me condamnerez pas, ſans doute, quand je vous répéterai que le grec & le latin ſont à toutes les autres langues du monde ce que le jeu d'échecs eſt au jeu de dames, & ce qu'une belle danſe eſt à une démarche ordinaire.

Malgré cet aveu je ſuis bien loin de vouloir proſcrire la rime comme feu Mr. de la Motte; il faut tâcher de ſe bien ſervir du peu qu'on a ; quand on ne peut atteindre à la richeſſe des autres. Taillons habilement la pierre, ſi le porphyre & le granite nous manquent. Conſervons la rime ; mais permettez moi toujours de croire que la rime eſt faite pour les oreilles, & non pas pour les yeux.

J'ai encore une autre représentation à vous faire. Ne serais-je point un de ces téméraires que vous accusez de vouloir changer l'orthographe ? J'avoue qu'étant très-dévot à St. François, j'ai voulu le distinguer des Français. J'avoue que j'écris Danois & Anglais : il m'a toujours semblé qu'on doit écrire comme on parle, pourvu qu'on ne choque pas trop l'usage, pourvu que l'on conserve les lettres qui font sentir l'étymologie & la vraie signification du mot.

Comme je suis très-tolérant, j'espère que vous me tolérerez. Vous pardonnerez surtout ce style négligé à un Français ou à un François, qui avait, ou qui avoit été élevé à Paris dans le centre du bon goût, mais qui s'est un peu engourdi depuis treize ans au milieu des montagnes de glace dont il est environné. Je ne suis pas de ces phosphores qui se conservent dans l'eau. Il me faudrait la lumière de l'académie pour m'éclairer & m'échauffer ; mais je n'ai besoin de personne pour ranimer dans mon cœur les sentimens d'attachement & de respect que j'ai pour vous, ne vous en déplaise, depuis plus de soixante années.

EXTRAIT

D'UN OUVRAGE NOUVEAU,

DES DICTIONNAIRES DE CALOMNIES.

ARTICLE 15.

UN nouveau poifon fut inventé depuis quelques années dans la baffe littérature. Ce fut l'art d'outrager les vivans & les morts par ordre alphabétique : on n'avait point encore entendu parler de ces dictionnaires d'injures. Si nous ne nous trompons pas, ils commencèrent lorfque monfieur Lavocat, bibliothécaire de la forbonne, l'un des plus fages & des plus modérés littérateurs, comme l'un des plus favans, eut donné fon dictionnaire hiftorique vers l'an 1740. Un janfénifte (car pour le malheur de la France il y avait encore des janféniftes & des moliniftes) fit imprimer contre monfieur l'abbé Lavocat un libelle diffamatoire en fix volumes, fous le titre & dans la forme de dictionnaire.

Il commence par remercier DIEU de ce qu'il eft venu à bout de finir ce rare ouvrage fous les yeux & avec le fecours de l'auteur clandeftin de la gazette eccléfiaftique, *dont la plume*, dit-il, *eft une flèche femblable à la flèche de* Jonathas *fils de* Saül, *laquelle n'eft jamais retournée en arrière, & eft toujours teinte du fang des morts & de la graiffe des plus vigoureux*. L'abbé Lavocat lui répondit qu'il voyait peu de rapport entre la flèche de Jonathas teinte de graiffe, & la plume d'un prêtre Normand qui vendait des gazettes. D'ailleurs il perfifta à fe rendre utile, dût-il être percé de quelque flèche de ces convulfionnaires. Le libelle du janfénifte attaqua tous les gens

de lettres qui n'étaient pas du parti : sa flèche fut lancée contre les Fontenelle, les La Motte, les Saurin, & qui n'en sentirent rien.

Nous avions mis au-devant du Siècle de Louis XIV une liste assez détaillée de tous les artistes qui firent honneur à la France dans ces tems illustres. Deux ou trois personnes se sont associées depuis peu pour faire un pareil catalogue des artistes de trois siècles ; mais ces auteurs s'y sont pris différemment : ils ont insulté par ordre alphabétique à tous ceux dont ils ont cru qu'il était de leur intérêt d'attaquer la réputation. Nous ignorons si leur flèche est retournée ou non en arrière, & si elle a été teinte de la graisse des vigoureux. Celui de la troupe qui tirait le plus fort & le plus mal était un abbé Sabatier, natif d'un village auprès de Castres, homme d'ailleurs différent en tout des gens de mérite qui portent le même nom.

Il fut payé pour tirer ses traits sur tous ceux qui font aujourd'hui honneur à la littérature par leur érudition & par leurs talens. Dans la foule de ceux qu'il attaque, on trouve feu Mr. Helvétius. Il le qualifie lui & ses amis de maniaques. *Nous pouvons assurer*, dit-il, *par de justes observations que ses illusions phylosophiques étaient une espèce de manie involontaire..... Il se contentait de gémir dans le sein de l'amitié, de l'extravagance & des excès de maniaques, qui se glorifiaient de l'avoir pour confrère.*

L'abbé Sabatier a raison de dire qu'il était à portée de faire de justes observations sur Mr. Helvétius, puisqu'il avait été tiré par lui de la plus extrême misère, & que réchauffé dans sa maison (comme Tartuffe chez Orgon) il n'avait vécu que de ses libéralités. La première chose qu'il fait après la mort d'Helvétius est de déchirer le cadavre de son bienfaicteur.

Nous n'étions pas de l'avis de monsieur Helvétius sur plusieurs questions de métaphysique & de morale ; &

nous nous en sommes assez expliqués, sans blesser l'estime & l'amitié que nous avions pour lui. Mais qu'un homme nourri chez lui par charité prenne le masque de la dévotion pour l'outrager avec fureur, lui & tous ses amis, & tous ceux même qui l'ont assisté, nous pensons qu'il ne s'est rien fait de plus lâche dans les trois siècles dont cet homme parle, & qu'il connaît si peu.

Lui!... un abbé Sabatier!... oser feindre de défendre la religion! oser traiter d'impies les hommes du monde les plus vertueux! S'il savait que nous avons en notre possession son abrégé du spinosisme, intitulé Analyse de Spinosa, à Amsterdam: ouvrage rempli de sarcasmes & d'ironies, écrit tout entier de sa main, finissant par ces mots: *point de religion & j'en serai plus honnête homme. La loi ne fait que des esclaves, elle n'arrête que la main*, enfin elle signe *adieu baptisabit.*

S'il savait que nous possédons aussi écrits de sa main les vers infames qu'il fit dans sa prison à Strasbourg, & d'autres vers aussi libertins que mauvais, que dirait-il? Rentrerait-il en lui même? Non, il irait demander un bénéfice; & il l'obtiendrait peut-être.

Le cœur le plus bas & le plus capable de tous les crimes de lâches est celui d'un athée hypocrite.

Nous fûmes toujours persuadés que l'athéisme ne peut faire aucun bien, & qu'il peut faire de très-grands maux. Nous fîmes sentir la distance infinie entre les sages qui ont écrit contre la superstition, & les fous qui ont écrit contre DIEU. Il n'y a dans tous les systêmes d'athéisme ni philosophie ni morale.

Nous n'y voyons point de philosophie: car en effet est-ce raisonner que de reconnaître du génie dans une sphère d'Archimède, de Possidonius, dans un de ces *créris* qu'on vend en Angleterre, & de n'en point reconnaître dans la fabrication de l'univers; d'admirer la copie & de s'obstiner à ne point voir d'intelligence dans l'original? Cela n'est-il pas encore plus fou que si on disait: les estampes

de Raphaël font faites par un ouvrier intelligent ; mais le tableau s'eft fait tout feul ?

L'athéifme n'eft pas moins contraire à la morale, à l'intérêt de tous les hommes ; car fi vous ne reconnaiffez point de DIEU, quel frein aurez-vous pour les crimes fecrets ?

duræ faltem virtutis amator,
Quære quid eft virtus, & pofce exemplar honefti.

Nous ne difons pas qu'en adorant un Etre fuprême ; jufte & bon, nous devions admettre la barque à Caron, Cerbère, les Euménides, ou l'ange de la mort Samaël, qui vient demander à DIEU l'ame de Moïfe, & qui fe bat avec Michaël à qui l'aura. Nous ne prétendons point qu'Hercule ait pu ramener Alcefte des enfers, ou que le Portugais Xavier ait reffufcité neufs morts.

De même qu'il faut diftinguer foigneufement la fable de l'hiftoire, il faut auffi difcerner entre la raifon & la chimère.

Il eft très-certain que la croyance d'un DIEU jufte ne peut être qu'utile. Quel eft l'homme qui, ayant feulement une peuplade de fix cents perfonnes à gouverner, voudrait qu'elle fût compofée d'athées ?

Quel eft l'homme qui n'aimerait pas mieux avoir à faire à un Marc-Aurèle, ou a un Epictète qu'à un abbé Sabatier ? Nous favons & nous l'avons fouvent avoué qu'il eft des athées par principes, dont l'efprit n'a point corrompu le cœur.

On a vu fouvent des athées
Vertueux malgré leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point infecté leurs mœurs.
Spinofa fut doux, jufte, aimable ;
Le dieu, que fon efprit coupable

Avait

Avait follement combattu,
Prenant pitié de la faibleſſe
Lui laiſſa l'humaine ſageſſe,
Et les ombres de la vertu.

Nous dirons à tous ces athées argumentans, qui n'admettent aucun frein, & qui cependant ſe ſont fait celui de l'honneur; qui raiſonnent mal & qui ſe gouvernent bien: Meſſieurs, gardez-vous de l'abbé Sabatier qui ſe conduit comme il raiſonne. Auſſi ne le voient-ils point; il eſt également en horreur aux devots & aux philoſophes.

Quand le *Syſtême de la nature* fit tant de bruit, nous ne diſſimulâmes point notre opinion ſur ce livre; il nous parut une déclamation quelquefois éloquente, mais fatigante, contraire à la ſaine raiſon, & pernicieuſe à la ſociété. Spinoſa du moins avait ambraſſé l'opinion des ſtoïciens, qui reconnaiſſaient une intelligence ſuprême; mais dans le *Syſtême de la nature* on prétend que la matière produit elle-même l'intelligence. S'il n'y avait là que de l'abſurdité, on pourrait ſe taire. Mais cette idée eſt pernicieuſe; parce qu'il peut ſe trouver des gens qui, ne croyant pas plus à l'honneur & à l'humanité qu'à DIEU, feront leurs dieux à eux-mêmes, & s'immoleront tout ce qu'ils croiront pouvoir s'immoler impunément. Les athées Tartuffes ſeront encore plus à craindre. Un brave déiſte, un ſectateur du grand Lama un peu courageux, peut avoir la conſolation de tuer un athée ſanguinaire qui lui demande la bourſe le piſtolet à la main; mais comment ſe défendre d'un athée hypocrite & calomniateur qui paſſe ſa journée dans l'antichambre d'un évêque? &c.

LETTRE

A MR. ROSSET, MAITRE DES COMPTES,

AUTEUR D'UN POEME SUR L'AGRICULTURE, DÉDIÉ AU ROI.

Vous pardonnerez ſans doute à mon grand âge & à mes maladies continuelles, ſi je ne vous ai pas remercié plutôt du beau préſent dont vous m'avez honoré.

J'ai lu avec beaucoup d'attention votre poëme ſur l'agriculture. J'y ai trouvé l'utile & l'agréable, la variété néceſſaire, & la difficulté preſque toujours heureuſement ſurmontée.

On dit que vous n'avez jamais cultivé l'art que vous enſeignez. Je l'exerce depuis plus de vingt ans, & certainement je ne l'enſeignerai pas après vous.

J'ai été étonné que dans votre premier chant vous adoptiez la méthode de Mr. Tull, Anglais, de ſemer par planches. Pluſieurs de nos Français (que vous appellez toujours François, & que par conſéquent vous n'avez jamais oſé mettre au bout d'un vers) ont voulu mettre en crédit cette innovation. Je puis vous aſſurer qu'elle eſt déteſtable, du moins dans le climat que j'habite. Un homme qui a été long-tems loué dans les Journaux, & qui était cultivateur par livres, ſe ruinait à ſemer par planches, & était obligé d'emprunter de l'argent, tandisque ſon nom brillait dans le Mercure.

J'ai défriché les terrains le plus ingrats, qui n'avaient jamais pu ſeulement produire un peu d'herbe groſſière. Mais je ne conſeillerai à perſonne de m'imiter, excepté à des moines, parce qu'eux ſeuls ſont aſſez riches pour

ſuffire à ces frais immenſes, & pour attendre de vingt ans le fruit de leurs travaux.

Voilà pourquoi l'illuſtre & reſpectable Mr. de Saint-Lambert, que vous avouez être diſtingué par ſes talens, a dit très-juſtement qu'il a fait des *Géorgiques pour les hommes chargés de protéger les campagnes & non pour ceux qui les cultivent ; que* les Géorgiques de Virgile *ne peuvent être d'aucun uſage aux payſans ; que donner à cet ordre d'hommes des leçons en vers ſur leur métier, eſt un ouvrage inutile ; mais qu'il ſera utile à jamais d'inſpirer à ceux que les loix élevent au-deſſus des cultivateurs, la bienveillance & les égards qu'ils doivent à des citoyens eſtimables.*

Rien n'eſt plus vrai, monſieur : ſoyez sûr que, ſi je liſais aux payſans de mes villages les *Œuvres & les jours* d'Héſiode, les Géorgiques de Virgile & les vôtres, ils n'y comprendraient rien. Je me croirais même en conſcience obligé de leur faire reſtitution, ſi je les invitais à cultiver la terre en Suiſſe, comme on la cultivait auprès de Mantoue.

Les Géorgiques de Virgile feront toujours les délices des gens de lettres ; non pas à cauſe de ſes préceptes, qui ſont pour la plupart les vaines répétitions des préjugés les plus groſſiers ; non pas à cauſe des impertinentes louanges & de l'infame idolâtrie qu'il prodigue au triumvir Octave ; mais à cauſe de ſes admirables épiſodes, de ſa belle deſcription de l'Italie, de ce morceau ſi charmant de poéſie & de philoſophie, qui commence par ces vers :

O fortunatos nimium, &c.

à cauſe de ſa terrible & touchante deſcription de la peſte ; enfin à cauſe de l'épiſode d'Orphée.

Voilà pourquoi M. de Saint-Lambert donne aux Géorgiques l'épithète de charmantes, que vous ſemblez condamner.

— J'aurais mauvaiſe grace, monſieur, de me plaindre

que vous ayez été plus févère envers moi, qu'envers Mr de Saint-Lambert. Vous me reprochez d'avoir dit dans mon difcours à l'académie, qu'on ne pouvait faire des Géorgiques en français. J'ai dit qu'on ne l'ofait pas, & je n'ai jamais dit qu'on ne pouvait pas. Je me fuis plaint de la timidité des auteurs, & non pas de leur impuiffance. J'ai dit en propres mots qu'on avait refferré les agrémens de la langue dans des bornes trop étroites. Je vous ai annoncé à la nation ; & il me paraît que vous traitez un peu mal votre précurfeur.

Il femble que vous en vouliez auffi à la poéfie dramatique, quand vous dites *que la profe a eu au moins autant de part à la formation de notre langue que la poéfie de notre théatre*, & que *quand* Corneille *mit au jour fes chefs-d'œuvre*, Balzac & Péliffon *avaient écrit*, & Pafcal *écrivait.*

Premiérement ; on ne peut compter Balzac ; cet écrivain de phrafes ampoulées, qui changea le naturel du ftyle épiftolaire en fades déclamations recherchées.

A l'égard de Péliffon, il n'avait rien fait avant le Cid & Cinna.

Les *Lettres provinciales* de Pafcal ne parurent qu'en 1654 ; & la tragédie de Cinna, faite en 1642, fut jouée en 1643. Ainfi, il eft évident, monfieur, que c'eft Corneille qui, le premier, a fait de véritablement beaux ouvrages en notre langue.

Permettez-moi de vous dire que ce n'eft pas à vous de rabaiffer la poéfie. J'aimerais autant que Mr. d'Alembert & Mr. le marquis de Condorcet rabaiffaffent les mathématiques. Que chacun jouiffe de fa gloire. Celle de Mr. de Saint-Lambert eft d'avoir enfeigné aux poffeffeurs des terres à être humains envers leurs vaffaux ; aux miniftres, à adoucir le fardeau des impots, autant que l'intérêt de l'état peut le permettre. Il a orné fon poëme d'épifodes très-agréables. Il a écrit avec fenfibilité & avec imagination.

Vous avez joint, monfieur, l'exactitude aux ornemens; vous avez lutté à tout moment contre les difficultés de la langue ; & vous les avez vaincues. Mr. de Saint-Lambert a chanté pour fa maîtreffe, & vous avez écrit pour le roi. La Fontaine a dit :

On ne peut trop louer trois fortes de perfonnes ;
Les dieux, fa maîtreffe & fon roi.
Efope *le difait ; j'y foufcris quant à moi.*

Efope n'a jamais rien dit de cela ; mais n'importe.

J'ai l'honneur d'être avec la plus refpectueufe eftime, &c.

LETTRE

AU RÉDACTEUR D'UN NOUVEAU JOURNAL INTITULÉ, LE SECRETAIRE DU PARNASSE.

A Ferney, ce 7 Décembre 1770.

MONSIEUR,

J'AI reçu votre Secretaire du Parnaſſe. S'il y a beaucoup de piéces de vers telles que la vôtre dans ce recueil, il y a bien de l'apparence qu'il réuſſira long-tems. Mais je vois que votre ſecretaire n'eſt pas le mien. Il m'impute une épître à Mlle. Ch.... actrice de la comédie de Marſeille. Je n'ai jamais connu Mlle. Ch...., & je n'ai jamais eu le bonheur de courtiſer aucune Marſeilloiſe. Le Journal Encyclopédique m'avait déjà attribué ces vers dans leſquels je promets à Mlle. Ch....

> Que malgré les Tyſiphônes
> L'amour unira nos perſonnes.

Je ne ſais pas quelles ſont ces Tyſiphônes, mais je vous jure que jamais la perſonne de Mlle. Ch.... n'a été unie à la mienne, ni ne le ſera.

Soyez bien sûr encore que je n'ai jamais fait rimer Tyſiphônes qui eſt long à perſonnes qui eſt bref. Autrefois quand je faiſais des vers je ne rimais pas trop pour les yeux, mais j'avais grand ſoin de l'oreille.

Soyez très-perſuadé, monſieur, *que mon barbare ſort ne m'a jamais ôté la lumière des yeux de Mlle. Ch.....*

& que *je n'erre point dans ma triste carrière* Je suis si loin d'errer dans ma carrière, que depuis deux ans je sors très-rarement de mon lit, & que je ne suis jamais sorti de celui de Mlle. Ch.....: si je m'y étais mis, elle aurait été bien attrapée.

Je prends cette occasion pour vous dire qu'en général c'est une chose fort ennuyeuse que cet amas de rimes redoublées qui ne disent rien, ou qui répètent ce qu'on a dis mille fois. Je ne connais point l'amant de votre gentille Marseilloise, mais je lui conseille d'être un peu moins prolixe.

D'ailleurs, toutes ces épîtres à Aglaure, à Flore, à Philis, ne sont guère faites pour le public; ce sont des amusemens de société: il est quelquefois aussi ridicule de les livrer à un libraire qu'il le serait d'imprimer ce qu'on a dit dans la conversation.

Messieurs Cramer m'ont rendu un très-mauvais service en publiant les fadaises dans ce goût qui me sont souvent échappées. Je leur ai écrit cent fois de n'en rien faire. Ces vers médiocres sont ce qu'il y a de plus insipide au monde, j'en ai fait beaucoup comme un autre, mais je n'y ai jamais mis mon nom, & je ne le mettais à aucun de mes ouvrages.

Je suis très-fâché qu'on me rende responsable depuis si long-tems de ce que j'ai fait & de ce que je n'ai point fait; cela m'est arrivé dans des choses plus sérieuses: je ne suis qu'un vieux laboureur réformé à la suite des Ephémérides du citoyen, défrichant des campagnes arides & sémant avec le semoir; n'ayant nul commerce avec Mlle. Ch.... ni avec aucune Tysiphône, ni avec aucune personne de son espèce agréable.

J'ai l'honneur d'être &c.

J'ajoute que je ne suis point né en 1695, comme le dit votre graveur, mais en 1694, dont je suis beaucoup plus fâché que du peu de ressemblance.

ÉPITRE

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

ELEVE d'Apollon, de Thémis & de Mars,
Qui ſur ton trône auguſte as placé les beaux-arts,
Qui penſes en grand-homme, & qui permets qu'on penſe;
Toi, qu'on voit triompher du tyran de Bizance,
Et des ſots préjugés, tyrans plus odieux;
Prête à ma faible voix des ſons mélodieux;
A mon feu qui s'éteint rend ſa clarté première:
C'eſt du Nord aujourd'hui que nous vient la lumière.
On m'a trop accuſé d'aimer peu Mouſtapha;
Ses viſirs, ſes divans, ſon muphti, ſes fetfa,
Fetfa! ce mot arabe eſt bien dur à l'oreille;
On ne le trouve point chez Racine & Corneille;
Du dieu de l'harmonie il fait frémir l'archet.
On l'exprime en français par *lettres de cachet.*
Oui, je les hais, MADAME, il faut que je l'avoue.
Je ne veux point qu'un turc à ſon plaiſir ſe joue
Des droits de la nature & des jours des humains;
Qu'un bacha dans mon ſang trempe à ſon gré ſes mains;
Que prenant pour ſa loi ſa pure fantaiſie,
Le viſir au bacha puiſſe arracher la vie,
Et qu'un heureux ſultan dans le ſein du loiſir
Ait le droit de ſerrer le cou de ſon viſir.
Ce code en mon eſprit fait naître des ſcrupules.

Je ne ſaurais ſouffrir les affronts ridicules
Que d'un faquin châtré les groſſières hauteurs (*a*)
Font ſubir gravement à nos ambaſſadeurs.
Tu venges l'univers en vengeant la Ruſſie.
Je ſuis homme, je penſe; & je te remercie.
Puiſſent les dieux ſurtout, ſi ces dieux éternels
Entrent dans les débats des malheureux mortels,
Puiſſent ces purs eſprits émanés du grand Etre,
Ces moteurs de deſtins, ces confidens du maître,
Que jadis dans la Grèce imagina Platon,
Conduire tes guerriers aux champs de Marathon, (*b*)
Aux remparts de Platée, aux murs de Salamine;
Que ſortant des débris qui couvrent ſa ruine.
Athène reſſuſcite à ta puiſſante voix!
Rends-lui ſon nom, ſes dieux, ſes talens & ſes loix.
Les deſcendans d'Hercule & la race d'Homère,
Sans cœur & ſans eſprit couchés dans la pouſſière,
A leurs divins aïeux craignant de reſſembler,
Sont des fripons rampans qu'un aga fait trembler. (*c*)
Ainſi dans la cité d'Horace & de Scévole
On voit des récollets aux murs du capitole.
Ainſi cette Circé qui ſavait dans ſon tems
Diſpoſer de la lune & des quatre élémens,
Gourmandant la nature au gré de ſon caprice
Changeait en chiens barbets les compagnons d'Ulyſſe.
Tu changeras les Grecs en guerriers généreux,
Ton eſprit à la fin ſe répandra ſur eux.
Ce n'eſt point le climat qui fait ce que nous ſommes.
Pierre était créateur, il a formé des hommes.
Tu formes des héros. -- Ce ſont les ſouverains

Qui font le caractère & les mœurs des humains.
Un grand-homme du tems a dit dans un beau livre,
Quand Auguste buvait la Pologne était ivre (*d*)
Ce grand-homme a raison. Les exemples d'un roi
Feraient oublier Dieu, la nature & la loi.
Si le prince est un sot, le peuple est sans génie.
Qu'un vieux sultan s'endorme avec ignominie
Dans les bras de l'orgueil & d'un repos fatal:
Ses bachas assoupis le serviront fort mal.
Mais CATHERINE veille au milieu des conquêtes;
Tous ses jours sont marqués de combats & de fêtes,
Elle donne le bal, elle dicte des loix,
De ses braves soldats dirige les exploits,
Par les mains des beaux-arts enrichit son empire,
Travaille jour & nuit, & daigne encor m'écrire;
Tandis que Moustapha caché dans son palais,
Bâille, n'a rien à faire, & ne m'écrit jamais.
Si quelque chiaoux lui dit que Sa Hautesse
A perdu cent vaisseaux dans les mers de la Grèce,
Que son visir battu s'enfuit très-à-propos,
Qu'on lui prend la Dacie, & Nimphée & Colchos,
Colchos où Mithridate expira sous Pompée, (*e*)
De tous ces vains propos son ame est peu frappée;
Jamais de Mithridate il n'entendit parler.
Il prend sa pipe, il fume; & pour se consoler
Il va dans son harem où languit sa maîtresse,
Fatiguer ses appas de sa molle faiblesse.
Son vieil eunuque noir, témoin de son transport,
Lui dit qu'il est Hercule; il le croit & s'endort.
O sagesse des dieux, je te crois très-profonde;

Mais à quels plats tyrans as-tu livré le monde !
Achève, CATHERINE, & rends tes ennemis,
Le grand Turc, & les sots, éclairés & soumis.

NOTES

SUR L'ÉPITRE

A SA MAJESTÉ IMPÉRIALE DE RUSSIE.

(*a*) QUE *d'un faquin châtré.* Le chiaoux bacha qui est d'ordinaire un eunuque blanc, veut toujours prendre la main sur l'ambassadeur quand il vient le complimenter. Quand le grand eunuque noir marche, il faut, si un ambassadeur se trouve sur son passage, qu'il s'arrête jusqu'à ce que tout le cortège de l'eunuque soit passé. Il en est à plus forte raison de même avec le grand-visir, les deux cadilesker & le muphti; mais l'excès de l'insolence barbare, est de faire enfermer au château des sept tours les ambassadeurs des puissances auxquelles ils veulent faire la guerre. Le sultan Moustapha avant de déclarer la guerre à la Russie, a commencé par mettre en prison le résident Obreskow au mépris du droit des gens.

(*b*) *Aux champs de Marathon.* On connaît assez les batailles de Marathon, de Platée & de Salamine. La victoire de Marathon fut remportée par Miltiade & neuf autres chefs ses collègues qui n'avaient que dix mille Athéniens contre cent mille hommes de pied & dix mille cavaliers, commandés par les généraux du roi de Perse Darius. Cet événement ressemble à la bataille de Poitiers; mais ce qui rend la victoire des Grecs plus étonnante, c'est qu'ils n'étaient point retranchés comme les Anglais l'étaient auprès de Poitiers, & qu'ils attaquèrent les ennemis. Au reste, il n'est pas bien sûr que les Perses fussent au nombre de cent dix mille; il faut toujours rabattre de ces exagérations.

La bataille de Salamine est un combat naval dans lequel Thémistocle défit la flotte de Xerxès, après que ce monarque eut réduit en cendres la ville d'Athènes. Cette journée est encore plus surprenante, les Athéniens avant cette guerre n'avaient jamais combattu sur mer.

C'eſt-à-peu-près ainſi que la petite flotte de l'impératrice CATHERINE II, ſous le commandement du comte Alexis Orlof, a détruit entiérement la flotte ottomane le 6 Juin 1770. Le nom d'Orlof n'eſt pas ſi harmonieux que celui de Miltiade, mais il doit aller de même à la poſtérité.

La journée de Platée eſt ſemblable à celle de Marathon. Ariſtide & Pauſanias avec environ ſoixante mille Grecs défirent entiérement une armée de cinq cent mille Perſes ſelon Diodore de Sicile; ſuppoſé qu'une armée de cinq cent mille hommes ait pu ſe mettre en ordre de bataille dans les défilés dont la Grèce eſt coupée. Mardonius chef de l'armée perſanne y fut tué; ſuppoſé qu'un Perſe ſe ſoit jamais appellé Mardonius, ce qui eſt auſſi ridicule que ſi on l'avait appellé Villars ou Turenne.

Xerxès poſſédait les mêmes pays que Mouſtapha. Le comte de Romanzow a battu le grand-viſir Turc, comme Pauſanias & Ariſtide battirent celui de Xerxès; mais il n'a pas eu à faire à cinq cent mille Turcs. Nous ſommes plus modeſtes aujourd'hui.

(*c*) *Sont des fripons rampans.* Ceci ne doit pas s'entendre de tous les Grecs, mais de ceux qui n'ont pas ſecondé les Ruſſes comme ils le devaient.

(*d*) *Quand Auguſte buvait, la Pologne était ivre.* Ce vers cité eſt du roi de Pruſſe. Il eſt dans une épître à ſon frère.

Lorſqu'Auguſte buvait la Pologne était ivre,
Lorſque le grand Louis brûlait d'un tendre amour,
Paris devint Cithère, & tout ſuivit la cour.
Quand il ſe fit dévot, ardent à la prière,
Le lâche courtiſan marmota ſon bréviaire.

(*e*) *Colchos où Mithridate expira ſous Pompée.* Pompée défit Mithridate ſur la route de l'Ibérie à la Colchide, mais Mithridate ſe donna la mort à Panticapée.

A L'IMPÉRATRICE DE RUSSIE,

Qui l'invitait à faire ce voyage.

DIEUX ! qui m'ôtez les yeux & les oreilles,
Rendez-les-moi ,je pars au même inſtant !
Heureux qui voit vos auguſtes merveilles,
O Catherine ! heureux qui vous entend !
Plaire & régner, voilà votre talent ;
Mais le premier me flatte davantage.
De votre eſprit vous étonnez le ſage ;
Il ceſſerait de l'être en vous voyant.

ÉPITRE

AU ROI DE SUÈDE.

GUSTAVE, jeune roi, digne de ton grand nom,
Je n'ai donc pu goûter le plaiſir & la gloire
De voir dans mes déſerts en mon humble maiſon
Le fils de ces héros que célébra l'hiſtoire!
J'aurais cru reſſembler à ce vieux Philémon
Qui recevait les dieux dans ſon pauvre hermitage.
Je les aurais connus à leur noble langage,
A leurs mœurs, à leurs traits, ſurtout à leur bonté; (*a*)
Ils n'auraient point rougi de ma ſimplicité;
Et Guſtave ſurtout pour le prix de mon zèle
N'aurait jamais changé mon logis en chapelle.
Je ſerais peu content que le pouvoir divin
En un dortoir béni transformant mon jardin,
De ma ſalle à manger fît une ſacriſtie.
La grand'meſſe pour moi n'a que peu d'harmonie.
Envain mes chers vaſſaux me croiraient honoré
Si le ſeigneur du lieu devenait leur curé.
J'ai le cœur très-profane, & je ſais me connaître.
Je ne me flatte pas de me voir jamais prêtre.
Si Philémon le fut pour un mauvais ſouper,
L'éclat de ce haut rang ne ſaurait me frapper.
 Le grand roi des Bretons qu'à St. Pierre on condamne.

(*a*) Le prince ſon frère était avec lui.

Eſt le premier prélat de l'égliſe anglicane.
Sur les bords du Volga Catherine tient lieu
D'un grand patriarche, ou ſi l'on veut de Dieu.
De cette ambition je n'ai point l'ame épriſe,
Et je ſuis tout-au-plus ſerviteur de l'égliſe.
J'aurais mis mon bonheur à te faire ma cour,
A contempler de près tout l'eſprit de ta mère
Qui forma tes beaux ans dans le grand art de plaire;
A revoir Sans-ſouci, ce fortuné ſéjour
Où règne la victoire & la philoſophie,
Où l'on voit le pouvoir avec la modeſtie.
Jeune héros du Nord entouré de héros,
A ces nobles plaiſirs je ne peux plus prétendre.
Il ne m'eſt pas permis de te voir, de t'entendre.
Je reſte en ma chaumière attendant qu'Atropos
Tranche le fil uſé de ma vie inutile :
Et je crie aux deſtins du fond de mon aſyle,
Deſtins qui faites tout, & qui trompez nos vœux,
Ne trompez pas les miens ; rendez GUSTAVE *heureux.*

AU MÊME.

JEUNE & digne héritier du grand nom de Gustave,
Sauveur d'un peuple libre, & roi d'un peuple brave,
Tu viens d'exécuter tout ce qu'on a prévu :
Gustave a triomphé si-tôt qu'il a paru.
On t'admire aujourd'hui, cher prince, autant qu'on t'aime;
Tu viens de ressaisir es droits du diadême.
Et quels sont en effet ses véritables droits?
De faire des heureux en protégeant les loix;
De rendre à son pays cette gloire passée,
Que la discorde obscure a long-tems éclipsée;
De ne plus distinguer ni bonnets, ni chapeaux,
Dans un trouble éternel infortunés rivaux;
De couvrir de lauriers ces têtes égarées,
Qu'à leurs dissentions la haine avait livrées,
Et de les réunir sous un roi généreux :
Un état divisé fut toujours malheureux
De sa liberté vaine il vante le prestige;
Dans son illusion sa misère l'afflige;
Sans forces, sans projets pour la gloire entrepris,
De l'Europe étonnée il devient le mépris.
Qu'un roi ferme & prudent prenne en ses mains les rênes,
Le peuple avec plaisir reçoit ses douces chaînes;
Tout change, tout renaît, tout s'anime à sa voix;
On marche alors sans crainte aux pénibles exploits.

ÉPITRE

AU ROI DE DANNEMARCK,

Sur la liberté de la presse accordée dans tous ses états.

MONARQUE vertueux quoique né despotique,
Crois-tu régner sur moi de ton golfe Baltique ?
Suis-je un de tes sujets pour me traiter comme eux,
Pour consoler ma vie & pour me rendre heureux ?
Peu de rois comme toi transgressent les limites
Qu'à leur pouvoir sacré la nature a prescrites.
L'empereur de la Chine à qui j'écris souvent,
Ne m'a pas jusqu'ici fait un seul compliment.
Je suis plus satisfait de l'auguste amazone
Qui du gros Moustapha vient d'ébranler le trône.
Et Stanislas le sage, & Fréderic le grand
(Avec qui j'eus jadis un petit différend)
Font passer quelquefois dans mes humbles retraites
Des bontés dont la Suisse embellit ses gazettes.
Avec Ganganelli je ne suis pas si bien.
Sur mon voyage en Prusse il m'a cru peu chrétien.
Ce pape s'est trompé, bien qu'il soit infaillible.
Mais sans examiner ce qu'on doit à la bible,
S'il vaut mieux dans ce monde être pape que roi,
S'il est encor plus doux d'être obscur comme moi,
Des déserts du Jura ma tranquille vieillesse

Oſe ſe faire entendre à ta ſage jeuneſſe ;
Et libre avec reſpect, hardi ſans être vain,
Je me jette à tes pieds au nom du genre humain.
Il parle par ma voix, il bénit ta clémence,
Tu rends ſes droits à l'homme, & tu permets qu'on penſe.
Sermons, romans, phyſique, ode, hiſtoire, opéra,
Chacun peut tout écrire : & ſiffle qui voudra.
Ailleurs on a coupé les ailes à Pégaſe.
Dans Paris quelquefois un commis à la phraſe
Me dit « à mon bureau venez vous adreſſer.
» Sans l'agrément du roi vous ne pouvez penſer.
» Pour avoir de l'eſprit allez à la police.
» Les filles y vont bien ſans qu'aucune en rougiſſe.
» Leur métier vaut le vôtre il eſt cent fois plus doux ;
» Et le public ſenſé leur doit bien plus qu'à vous.
C'eſt donc ainſi, grand roi, qu'on traite le parnaſſe
Et les ſuivans honnis de Plutarque & d'Horace !
Béliſaire à Paris ne peut rien publier (*a*)
S'il n'eſt pas de l'avis de monſieur Ribalier !
Hélas ! dans un état l'art de l'imprimerie
Ne fut en aucun tems fatal à la patrie.
Les pointes de Voiture & l'orgueil des grands mots (*b*)
Que prodigua Balzac aſſez mal à propos,
Les romans de Scaron n'ont point troublé le monde ;
Chapelain ne fit point la guerre de la Fronde.
Chez le Sarmate altier la diſcorde en fureur (*c*)
Sous un roi ſage & doux ſemant partout l'horreur,
De l'empire Ottoman la ſplendeur éclipſée,
Sous l'aigle de Moſcou ſa force terraſſée,
Tous ces grands mouvemens ſeraient-ils donc l'effet

D'un obſcur commentaire ou d'un méchant ſonnet ?
Non, lorſqu'aux factions un peuple entier ſe livre,
Quand nous nous égorgeons, ce n'eſt pas pour un livre.
Eh ! quel mal après tout peut faire un pauvre auteur ?
Ruiner ſon libraire, excéder ſon lecteur,
Faire ſiffler partout ſa charlatanerie,
Ses creuſes viſions, ſa folle théorie.
Un livre eſt-il mauvais ! rien ne peut l'excuſer.
Eſt-il bon ? tous les rois ne peuvent l'écraſer.
On le ſupprime à Rome, & dans Londre on l'admire ;
Le pape le proſcrit, l'Europe le veut lire.
Un certain charlatan qui s'eſt mis en crédit,
Prétend qu'à ſon exemple on n'ait jamais d'eſprit.
Tu n'y parviendras pas apoſtat d'Hippocrate.
Tu guérirais plutôt les vapeurs de ma rate.
Va, ceſſe de vexer les vivans & les morts ;
Tyran de ma penſée, aſſaſſin de mon corps,
Tu peux bien empêcher tes malades de vivre,
Tu peux les tuer tous, mais non pas un bon livre.
Tu les brûles, Jérôme ; & de ces condamnés
La flamme en m'éclairant noircit ton vilain nez.
Mais, voilà, me dis-tu, des phraſes mal-ſonnantes,
Sentant ſon philoſophe, au vrai même tendantes.
Eh bien, réfute-les, n'eſt-ce pas ton métier ?
Ne peux-tu comme moi barbouiller du papier ?
Le public à profit met toutes nos querelles ;
De nos cailloux frottés il ſort des étincelles,
La lumière en peut naître ; & nos grands érudits
Ne nous ont éclairés qu'en étant contredits.
Sifflez-moi librement, je vous le rends, mes frères.

Sans le droit d'examen & ſans des adverſaires
Tout languit comme à Rome, ou depuis huit cents ans (*d*)
Le tranquille eſclavage écraſa les talens.
Tu ne veux pas, grand roi, dans ta juſte indulgence
Que cette liberté dégénère en licence :
Et c'eſt auſſi le vœu de tous les gens ſenſés.
A conſerver les mœurs ils ſont intéreſſés.
D'un écrivain pervers ils font toujours juſtice.
Tous ces libelles vains dictés par l'avarice,
Enfans de l'impudence élevés chez Marteau (*),
Y trouvent en naiſſant un éternel tombeau.
Que dans l'Europe entière on me montre un libelle
Qui ne ſoit pas couvert d'une honte éternelle,
Ou qu'un oubli profond ne retienne englouti
Dans le fond du bourbier dont il était ſorti ?
On punit quelquefois & la plume, & la langue,
D'un ligueur turbulent la dévote harangue,
D'un Guignard, d'un Bourgoin les horribles ſermons (*e*)
Au nom de Jeſus-Chriſt prêchés par des démons.
Mais quoi, ſi quelque main dans le ſang s'eſt trempée,
Vous eſt-il défendu de porter une épée ?
En coupables propos ſi l'on peut s'exhaler,
Doit-on faire une loi de ne jamais parler ?
Un cuiſtre en ſon taudis compoſe une ſatyre.
En ai-je moins le droit de penſer & d'écrire ?
Qu'on puniſſe l'abus ; mais l'uſage eſt permis.
De l'auguſte raiſon les ſombres ennemis

(*) Célèbre imprimeur de ſottiſes ; tous les libelles contre Louis XIV étaient imprimés à Cologne chez Pierre Marteau.

Se plaignent quelquefois de l'inventeur utile
Qui fondit en métal un alphabet mobile,
L'arrangea ſous la preſſe & ſut multiplier
Tout ce que notre eſprit peut tranſmettre au papier.
Cet art, diſait Boyer, a troublé des familles (*f*),
Il a trop rafiné les garçons & les filles.
Je le veux ; mais auſſi quel bien n'a-t-il pas faits,
Tout peuple, excepté Rome, a ſenti ſes bienfaits.
Avant qu'un Allemand trouvât l'imprimerie
Dans quel cloaque affreux barbotait ma patrie !
Quel opprobre, grand Dieu ! quand un peuple indigent
Courait à Rome à pied porter ſon peu d'argent,
Et revenait content de la ſainte Madône,
Chantant ſa litanie, & demandant l'aumône !
Du temple au lit d'hymen un jeune époux conduit (*g*)
Payait au ſacriſtain pour ſa première nuit.
Un teſtateur mourant ſans léguer à St. Pierre (*h*)
Ne pouvait obtenir l'honneur du cimetière.
Enfin, tout un royaume interdit & damné (*i*)
Au premier occupant reſtait abandonné,
Quand du pape & de Dieu s'attirant la colère,
Le roi ſans payer Rome épouſait ſa commère.
Rois ! qui briſa les fers dont vous étiez chargés,
Qui put vous affranchir de vos vieux préjugés ?
Quelle main favorable à vos grandeurs ſuprêmes
A du triple bandeau vengé cent diadêmes ?
Et qui du fond du puits tirant la vérité
A ſu donner une ame au public hébêté ?
Les livres ont tout fait : & quoi qu'on puiſſe dire,
Rois ! vous n'avez régné que lorſqu'on a ſu lire.

Soyez reconnaiſſans, aimez les bons auteurs :
Il ne faut pas du moins vexer vos bienfaicteurs.
Et comptez-vous pour rien les plaiſirs qu'ils vous donnent?
Plaiſirs purs que jamais les remords n'empoiſonnent.
Les pleurs de Melpomène, & les ris de ſa ſœur
N'ont-ils jamais guéri votre mauvaiſe humeur ?
Souvent un roi s'ennuie ; il ſe fait lire à table
De Charle ou de Louis l'hiſtoire véritable ;
Si l'auteur fut gêné par un cenſeur bigot,
Ne décidez-vous pas que l'auteur eſt un ſot ?
Il faut qu'il ſoit à l'aiſe ; il faut que l'aigle altière
Des airs à ſon plaiſir franchiſe la carrière.
Je ne plains point un bœuf au joug accoutumé.
C'eſt pour baiſſer ſon cou que le ciel l'a formé.
Au cheval qui vous porte un mords eſt néceſſaire.
Un moine eſt de ſes fers eſclave volontaire.
Mais au mortel qui penſe on doit la liberté.
Des neuf ſavantes ſœurs la parnaſſe habité,
Serait-il un couvent ſous une mère abbeſſe
Qu'un évêque bénit, & qu'un Grizel confeſſe ?
On ne leur dit jamais, gardez-vous bien ma ſœur
De vous mettre à penſer ſans votre directeur.
Et quand vous écrirez ſur l'almanach de Liège,
Ne parlez des ſaiſons qu'avec un privilège.
Que dirait Uranie à ces plaiſans propos ?
Le Parnaſſe ne veut ni tyrans, ni bigots :
C'eſt une république éternelle & ſuprême
Qui n'admet d'autres loix que la loi de Thélême (*) :

(*) Abbaye de la fondation de Rabelais. On avait gravé ſur la porte : *Fais ce que voudras.*

Elle eſt plus libre encor que le vaillant Bernois,
Le noble de Veniſe & l'eſprit Genevois.
D'un bout du monde à l'autre elle étend ſon empire,
Parmi ſes citoyens chacun voudrait s'inſcrire.
Chez nos ſœurs, ô grand roi ! le droit d'égalité,
Ridicule à la cour, eſt toujours reſpecté :
Mais leur gouvernement à tant d'autres contraire,
Reſſemble encor au tien, puiſqu'à tous il ſait plaire.

NOTES

SUR L'ÉPITRE

AU ROI DE DANNEMARCK.

(*a*) BELIZAIRE *à Paris.* Le chapitre quinzième du roman moral de Bélizaire, passe en général pour un des meilleurs morceaux de littérature, de philosophie & de vraie piété qui aient jamais été écrits dans la langue française. Son succès universel irrita un principal de collège, docteur de sorbonne nommé Ribalier, qui avec un autre régent de collège nommé Cogé, souleva une grande partie de la sorbonne contre Mr. de Marmontel auteur de cet ouvrage. Les docteurs cherchèrent pendant six mois entiers des propositions mal sonnantes, téméraires, sentant l'hérésie. Il fallut bien qu'ils en trouvassent. On en trouverait dans le pater noster en transposant un mot & en abusant d'un livre. (*Voyez l'article* LIVRE *dans les Questions sur l'Encyclopédie.*)

La faculté fit enfin imprimer sa censure en latin comme en français, & elle commençait par un solécisme. Le public en rit & bientôt on n'en parla plus.

(*b*) *Les pointes de Voiture,* &c. Voiture qui fut frivole & qui ne chercha que le bel esprit; Balzac qui fut toujours ampoulé, & qui ne dit presque jamais rien d'utile, eurent une très-grande réputation dans leur tems. Chapelain en eut encore davantage; ils étaient les rois de la littérature. Les querelles dont ils furent l'objet ne servirent qu'à faire naître enfin le bon goût, & ne causèrent d'ailleurs aucun mal.

(*c*) *Chez le Sarmate altier.* Ce sera aux yeux de la postérité un événement unique, même en Pologne, qu'une guerre civile si acharnée & si cruelle sous un roi auquel la faction opposée n'a jamais pu reprocher la moindre contravention aux loix, le plus léger abus de l'autorité, ni même la moindre action qui pût déplaire dans un particulier. C'est pour la première fois qu'on a vu un roi se borner à plaindre ceux qui se rendaient malheureux eux-mêmes en ravageant leur patrie. Il ne leur a donné que l'exemple de la modération.

(*d*) *Où depuis huit cents ans.* On ne voit pas en effet, depuis ce tems, un seul livre écrit à Rome, qui soit un ouvrage de

génie, & qui entre dans la bibliothèque des nations. Les Dante, les Pétrarque, les Bocace, les Machiavel, les Guichardin, les Boyardo, les Taſſe, les Arioſte, ne furent point Romains.

(*e*) *D'un Guignard, d'un Bourgouin.* C'étaient des écrivains, des prédicateurs de la ligue. Guignard était un jéſuite qui fut pendu, & Bourgoin un jacobin qui fut roué. Il eſt vrai qu'ils étaient des fanatiques imbécilles; mais avec leur imbécillité ils mettaient le couteau dans les mains des parricides.

(*f*) *Cet art, diſait Boyer,* Boyer, théatin, évêque de Mirepoix, diſait toujours que l'imprimerie avait fait un mal effroyable, & que depuis qu'il y avait des livres, les filles ſavaient plus de ſottiſes à dix ans qu'elles n'en avaient ſu auparavant à vingt.

(*g*) *Du temple au lit d'hymen.* Juſqu'au ſeizième ſiècle il n'était pas permis chez les catholiques à un nouveau marié de coucher avec ſa femme, ſans avoir fait bénir le lit nuptial, & cette bénédiction était taxée.

(*h*) *Un teſtateur mourant.* Quiconque ne faiſait pas un legs à l'égliſe par ſon teſtament était déclaré déconfez, on lui refuſait la ſépulture, & par accommodement l'official ou le curé, ou le prieur le plus voiſin, faiſait un teſtament au nom du mort, & léguait pour lui à l'égliſe en conſcience ce que le teſtateur aurait dû raiſonnablement donner.

(*i*) *Un royaume interdit & damné.* Le commun des lecteurs ignore la manière dont on interdiſait un royaume. On croit que celui qui ſe diſait le père commun des chrétiens ſe bornait à priver une nation de toutes les fonctions du chriſtianiſme, afin qu'elle méritât ſa grace en ſe révoltant contre le ſouverain. Mais on obſervait dans cette ſentence des cérémonies qui doivent paſſer à la poſtérité. D'abord on défendait à tout laïque d'entendre la meſſe, & on n'en célébrait plus au maître-autel. On déclarait l'air impûr. On ôtait tous les corps ſaints de leurs châſſes, & on les étendait par terre dans l'égliſe, couverts d'un voile. On dépendait les cloches & on les enterrait dans des caveaux. Quiconque mourait dans le tems de l'interdit était jeté à la voirie. Il était défendu de manger de la chair, de ſe raſer, de ſe ſaluer. Enfin, le royaume appartenait de droit au premier occupant; mais le pape prenait toujours ſoin d'annoncer ce droit par une bulle particulière, dans laquelle il déſignait le prince qu'il gratifiait de la couronne vacante.

AU ROI DE DANNEMARCK,

Qui avait envoyé une ſomme pour les Sirven, accuſés de parricide comme les Calas.

Pourquoi, généreux prince, ame tendre & ſublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans de lointains climats,
Des cœurs infortunés que l'injuſtice opprime ?
C'eſt qu'on n'en peut trouver au ſein de tes états.
Tes vertus ont franchi, par ce bienfait auguſte,
Les bornes des pays, gouvernés par tes mains ;
Et partout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on ſoit heureux, & tu veux qu'on ſoit juſte.
Hélas! aſſez de rois que l'hiſtoire a fait grands,
Chez leurs triſtes voiſins ont porté les alarmes :
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes;
Ceux qui font des heureux, ſont les vrais conquérans.

LETTRE AU MEME.

SIRE,

LA lettre dont V. M. m'a honoré, m'a fait répandre des larmes de tendresse & de joie. V. M. donne de bonne heure des grands exemples. Ses bienfaits pénètrent dans des pays presque ignorés du reste du monde: elle se fait des sujets de tous ceux qui entendent parler de sa générosité bienfaisante. C'est dans le Nord qu'il faudra voyager pour apprendre à penser & à sentir: si ma caducité & mes maladies me permettaient de suivre les mouvemens de mon cœur, je viendrais me jeter aux pieds de V. M. Du tems que j'avais de l'imagination, *Sire*, je n'aurais fait que trop de vers, pour répondre à votre charmante prose. Pardonnez aux efforts mourans d'un homme qui ne peut plus exprimer l'étendue des sentimens que vos bontés font naître en lui. Je souhaite à V. M. autant de bonheur, qu'elle aura de véritable gloire.

J'ai l'honneur d'être, &c.

Pourquoi généreux prince, ame tendre & sublime,
Pourquoi vas-tu chercher dans nos lointains climats
Des cœurs infortunés que l'injustice opprime ?
C'est qu'on n'en peut trouver au sein de tes états.
Tes vertus ont franchi par ce bienfait auguste
Les bornes des pays gouvernés par tes mains :
Et partout où le ciel a placé des humains,
Tu veux qu'on soit heureux, tu veux que l'on soit juste.
Helas ! assez de rois que l'histoire a fait grands,
Chez leurs tristes voisins ont porté les allarmes.
Tes bienfaits vont plus loin que n'ont été leurs armes.
Ceux qui font des heureux sont les vrais conquérans.

EPITRE

A Mr. D'ALEMBERT.

ESPRIT juſte & profond, parfait ami, vrai ſage,
D'alembert, que dis-tu de mon dernier ouvrage ?
Le roi Danois & toi, mes juges ſouverains,
Vous donnez carte blanche à tous les écrivains.
Le privilège eſt beau. Mais que faut-il écrire ?
Me permettriez-vous quelques grains de ſatyre ?
Virgile a-t-il bien fait de pincer Mœvius ?
Horace a-t-il raiſon contre Nomentanus ?
Oui, ſi ces deux latins montés ſur le Parnaſſe
S'egayaient aux dépens de Virgile & d'Horace.
La défenſe eſt de droit ; & d'un coup d'aiguillon
L'abeille en tous les tems repouſſa le frelon.
La guerre eſt au Parnaſſe, au conſeil, en Sorbonne.
Allons défendons-nous, mais n'attaquons perſonne.

Vous m'avez endormi, diſait ce bon Trublet (*a*).
Je réveillai mon homme à grands coups de ſifflet.
Je fis bien : chacun rit, & j'en ris même encore.
La critique a du bon, je l'aime & je l'honore ;
Le parterre éclairé juge les combattans,
Et la ſaine raiſon triomphe avec le tems.

Lorſque dans ſon grenier certain Larchet réclame (*b*)
La loi qui proſtitue & ſa fille & ſa femme,

Lorſqu'il veut de Paris faire un vaſte bordel,
Mon cher abbé Bazin lui répond qu'il eſt tel;
Et que ſur cet article on n'a plus rien à faire,
Mais que jamais la loi n'ordonna l'adultère.
Alors on examine, & le public inſtruit
Se moque de Larchet qui jure en ſon réduit.
L'abbé François écrit; le Léthé ſur ſes rives (c)
Reçoit avec plaiſir ſes feuilles fugitives.
Tancrède en vers croiſés fait-il bâiller Paris,
On m'ennuie à mon tour des plus peſans écrits,
A Danchet, à Brunet le pont-neuf me compare; (d)
On profère à mes vers Crébillon le barbare; (e)
Cette longue diſpute échauffe les eſprits.
Alors, du plus beau feu vingt poëtes épris,
De chefs-d'œuvre ſans nombre enrichiſſant la ſcène,
Sur de ſublimes tons font ronfler Melpomène.
Qu'importe que mon nom s'efface dans l'oubli,
L'eſprit, le goût s'épure, & l'art eſt embelli.

Mais ne pardonnons pas à ces folliculaires
De libelles affreux écrivains téméraires,
Aux ſtances de la Grange, aux couplets de Rouſſeau, (f)
Que Mégère en courroux tira de ſon cerveau.
Pour gagner vingt écus ce fou de la Beaumelle (g)
Inſulte de Louis la mémoire immortelle.
Il croit déshonorer dans ſes obſcurs écrits,
Princes, ducs, maréchaux, qui n'en ont appris.
Contre le vil croquant tout honnête homme éclate
Avant que ſur ſa joue ou ſur ſon omoplate,
Des rois & des héros les grands noms ſoient vengés
Par l'empreinte des lys qu'il a tant outragés.

Ces ferpens odieux de la littérature,
Abreuvés de poifons & rampans dans l'ordure,
Sont toujours écrafés fous les pieds des paffans.
Vive le cigne heureux qui par fes doux accens
Célébra les faifons, leurs dons & leurs ufages,
Les travaux, les vertus & les plaifirs des fages.
Vainement de Dijon l'impudent écolier (*h*)
Croaffa contre lui du fond de fon bourbier.
Nous laiffons le champ libre à ces petits critiques
De l'ivrogne Fréron difciples faméliques,
Qui ne pouvant apprendre un honnête métier,
De vers Saint-innocent vont falir du papier,
Et fur les dons des dieux porter leurs mains impies;
Animaux malfaifans, femblables aux harpies,
De leurs ongles crochus & de leur fouffle affreux,
Gâtant un bon dîner qui n'était pas pour eux.

NOTES

SUR L'ÉPITRE

A Mr. D'ALEMBERT.

(*a*) *CE bon abbé Trublet.* Voyez la piéce intitulée le Pauvre diable.

(*b*) *Lorfque dans fon grenier certain Larchet réclame.* Larchet répétiteur au collège Mazarin; il foutint opiniâtrément que dans la grande ville de Babylone toutes les femmes & les filles de la cour étaient obligées par la loi de fe proftituer une fois dans leur vie au premier venu pour de l'argent; & cela dans le temple de Vénus, quoique Vénus fût inconnue à Babylone. Il trouvait fort mauvais qu'on ne crût pas à cette impertinence, puifqu'Hérodote l'avait dit expreffément. Le

même Larchet difputa fortement fur le grand ferpent Ophionée, fur le bouc de Mendès qui couchait avec les dames hébraïques; il traita notre auteur de vilain athée pour avoir dit *que la Providence envoie la peste & la famine fur la terre.* Il y a encore dans la pouffière des collèges de ces cuiftres qui femblent être du quinzième fiècle. Notre auteur ne fit que fe moquer de ce Larchet, & il fut fecondé de tout Paris à qui il le fit connaître.

(*c*) *L'abbé François écrit.* Il y a en effet un abbé nommé François, des ouvrages duquel le fleuve Léthé s'eft chargé entiérement. C'eft un pauvre imbécille qui a fait un livre en deux volumes contre les philofophes; livre que perfonne ne connaît ni ne connaîtra.

(*d*) *A Danchet, à Brunet.* Danchet eft un de ces poëtes médiocres qu'on ne connaît plus. Il a fait quelques tragédies & quelques opéra; pour Brunet nous ne favons qui c'eft, à moins que ce ne foit un nommé Mr. Le Brun, qui avait fait autrefois une ode pour engager notre auteur à prendre chez lui mademoifelle Corneille. Quelqu'un lui dit méchamment qu'on avait voulu recevoir mademoifelle Corneille, mais point fon ode, qui ne valait rien. Alors Mr. Le Brun écrivit contre le même homme auquel il venait de donner tant de louanges. Cela eft dans l'ordre; mais il paraît dans l'ordre auffi qu'on fe moque de lui.

(*e*) *Crébillon le barbare.* Nous ne favons fi par *barbare* on entend ici la barbarie d'Atrée, ou la barbarie du ftyle qu'on a reproché à Crébillon; c'eft peut-être l'un & l'autre. Mais ce n'eft pas parce qu'Aftrée eft trop cruel qu'on ne joue point cette piéce, & qu'elle paffe pour mauvaife chez tous les gens de goût. Car dans Rodogune, Cléopatre eft plus cruelle encore; & cette atrocité même femblerait devoir être plus révoltante dans une femme que dans un homme: cependant, cette fin de la tragédie de Rodogune eft un chef-d'œuvre du théatre & réuffira toujours.

Nous trouvons dans le Mercure de Novembre 1770, page 83, les réflexions les plus judicieufes qu'on ait encore faites fur l'Atrée; les voici.

« En général les vengeances pour être intéreffantes au » théatre doivent être promptes, fubites, violentes; il » faut toujours frapper de » grands coups fur la fcène. » Les horreurs longues & dé» taillées ne font que rebutan» tes. Mr. Crébillon, malgré » ce précepte, a rifqué la coupe » d'Atrée; mais elle n'a pu » réuffir à beaucoup près. — » Quelques efprits faux, quel» ques jeunes têtes qui n'ont » pas réfléchi, croient que les » atrocités font le plus grand » effort de l'efprit humain, & » que l'horreur eft ce qu'il y a » de plus tragique: Elles fe » trompent beaucoup; c'eft » tout ce qu'il y a de plus » facile à trouver. Nous avons » des romans inconnus & fort » au-deffous du médiocre où

» l'on a rassemblé assez d'hor-
» reurs pour faire cinquante
» tragédies détestables. »

Il y a bien d'autres raisons qui font voir qu'Atrée est une fort mauvaise piéce.

1°. C'est qu'elle est extrêmement mal écrite. D'abord Atrée-- *Voit enfin renaître l'espoir & la douceur de se venger d'un traître. Les vents qu'un dieu contraire enchaînaient loin de lui, semblent exciter son courroux avec les flots. Le calme si long-tems fatal à sa vengeance, n'est plus d'intelligence avec ses ennemis; le soldat ne craint plus qu'un indigne repos avilisse l'honneur de ses derniers travaux.*

Aussi-tôt après Atrée commande que la flotte d'Atrée se prépare à voguer loin de l'isle d'Eubée; il ordonne qu'on porte à tous ses chefs ses ordres absolus, & il dit, *que ce jour tant souhaité, ranime dans son cœur l'espoir de la fierté.*

Cet énorme galimatias, cet assemblage de paroles vagues, oiseuses, incohérentes, qui ne disent rien, qui n'apprennent ni où l'on est, ni l'acteur qui parle, ni de qui on parle, sont insupportables à quiconque a la plus légère connaissance du théatre & de la langue.

Les maximes qu'Atrée débite dès cette première scène, sont d'une extravagance qui va jusqu'au ridicule. Atrée dit :

Je voudrais me venger fût-ce même des dieux :
Du plus puissant de tous j'ai reçu la naissance ;
Je le sens au plaisir que me fait la vengeance.

Cette plaisanterie monstrueuse n'est-elle pas bien placée! La Fontaine a dit en riant :

. . . . Je sais que la vengeance
Est un morceau de roi, car vous vivez en dieux.

Mais mettre une telle raillerie sérieusement dans une tragédie, cela est bien déplacé; & exprimer de tels sentimens sans avoir dit encore de quoi il veut se venger, cela est contre les principes du théatre & du sens commun.

2°. Il y a bien plus, c'est que cette fureur de vengeance au bout de vingt ans, est néceſſairement de la plus grande froideur, & ne peut intéresser personne.

3°. Un homme qui jure à la première scène qu'il se vengera, & qui exécute son projet

projet à la dernière sans aucun obstacle, ne peut jamais faire aucun effet. Il n'y a ni intrigue, ni péripétie, rien qui vous tienne en suspens, rien qui vous surprenne; rien qui vous émeuve, ce n'est qu'une atrocité longue & plate.

4° La piéce péche encore par un défaut plus grand s'il est possible, c'est un amour insipide & inutile entre un fils d'Atrée nommé Plisthène & Theodamie fille de Thieste; amour postiche qui ne sert qu'à remplir le vuide de la piéce.

5°. Le style est digne de cette conduite : ce sont des répétitions continuelles du plaisir de la vengeance :

Un ennemi ne peut pardonner une offense;
Il faut un terme au crime & non à la vengeance.
Rien ne peut *arrêter mes transports* furieux.
Tout est prêt, *& déjà dans mon* cœur furieux
Je goûte le plaisir *le plus parfait* des dieux,
Je vais être vengé, *Thieste*, *quelle joie*!

La plupart des vers sont obscurs & ne sont pas français.

Ah! si je vous suis cher, que mon respect extrême
M'acquitte bien, seigneur; de mon bonheur suprême.
Mon amitié pour vous, par vos maux consacrée,
A semblé redoubler par les rigueurs d'Atrée.
Et bravant sans respect & les dieux & son père,
Son cœur pour eux & lui n'a qu'une foi légère:
Mais dût tomber sur moi les plus affreux courroux,
Je ne saurais trahir ce que je sens pour vous.
Que pour mieux m'obliger à lui percer le flanc,
De sa fille au refus il doit verser le sang.
Et je vais, s'il le faut, aux dépens de ma foi
Prouver à vos beaux yeux ce qu'ils peuvent sur moi.
D'une indigne frayeur je vois ton ame atteinte.
Thieste, chassés-en les soupçons & la crainte.

Une piéce écrite ainsi d'un bout à l'autre pourrait-elle réussir?

Pour comble d'impertinence la piéce finit par ce vers abominable.

Et je jouis enfin du fruit de mes forfaits.

Un tel vers est d'un scélérat ivre. Et remarquez qu'Atrée, a ci-devant regardé la vengeance comme une vertu, dans un autre vers non moins extravagant.

Il faut un terme au crime & non à la vengeance.

Nous avouons que la Sémiramis du même auteur, son Pyrrhus, son Xerxès, son Catilina, son Triumvirat, sont des piéces encore plus mauvaises, & que tout cela pouvait bien lui mériter le nom de barbare. Mais nous ne convenons pas que son Electre, & surtout son Rhadamiste méritent le mépris profond que Boileau avait pour ces deux tragédies. Le public a décidé qu'il y a de très-belles choses, particuliérement dans Rhadamiste; & quand le public a décidé constamment pendant soixante ans, il ne faut pas en appeller. Si les défauts subsistent, les beautés l'emportent. Boileau fut trop rebuté des défauts; Rhadamiste sera toujours jouée avec un grand succès: & même on verra Electre avec plaisir, malgré l'amour qui défigure cette piéce. Il y a dans ces deux ouvrages un fond de tragique qui attache le spectateur.

L'abbé de Chaulieu disait que la piéce de Rhadamiste aurait été très-claire n'eût été l'exposition. Mais quoique le premier acte soit un peu obscur, il me semble qu'il y a dans les autres de très-grandes beautés.

(*f*) *Aux stances de La Grange, aux couplets de Rousseau.* Les Philippiques de La Grange & les couplets de Rousseau passèrent assez long-tems pour être écrits avec force & avec enthousiasme. Mais les esprits bien faits & les gens de bon goût ne s'y sont jamais laissé tromper. En effet, ôtez les injures, il ne reste rien. Le succès ne fut dû qu'à la malignité humaine. Mais quel succès qui conduisit La Grange en prison & le portrait de Rousseau à la Grève!

La Grange était le plus coupable des deux sans contredit: on pouvait le punir capitalement pour crime de lèze-majesté au second chef; mais le duc d'Orléans régent eut encore plus de clémence que La Grange n'avait eu de folie.

(*g*) *Ce fou de la Beaumelle.* On ne peut mieux connaître cet homme que par la lettre que nous allons copier. N'ayant ni le génie de la Grange, ni celui de Rousseau, il s'est rendu aussi criminel qu'eux, mais infiniment plus méprisable. Il est né dans un village des Cevennes auprès de Castres. Il a passé quelques années à Genève, & a été répétiteur des enfans de Mr. de Budé de Boisy. Il y fut proposant pour être ministre en 1745.

Voici la lettre qui le fera connaître.

LETTRE

A MR. DE LA CONDAMINE,

De l'Académie française et de l'Académie des sciences, &c.

A Ferney 8 *Mars* 1771.

MONSIEUR,

Monsieur l'envoyé de Parme m'a fait parvenir votre lettre. J'ai l'honneur d'être votre confrère dans plus d'une académie : je suis votre ami depuis plus de quarante ans. Vous me parlez avec candeur, je vais vous répondre de même.

Le Sr. La Beaumelle en 1752, vendit à Francfort au libraire Eslinger pour dix-sept louis, le *Siécle de Louis XIV* que j'avais composé (autant qu'il avait été en moi) à l'honneur de la France & de ce monarque.

Il plut à cet écrivain de tourner cet éloge véridique en libelle diffamatoire. Il le chargea de notes, dans lesquelles il dit : Qu'il soupçonne Louis XIV d'avoir fait empoisonner le marquis de Louvois son ministre dont il était excédé, & qu'en effet ce ministre craignait que le roi ne l'empoisonnât. (Tom. III, p. 269 & 271.)

Que Louis XIV ayant promis à madame de Maintenon de la déclarer reine, madame la duchesse de Bourgogne irritée, engagea le prince son époux, père du roi régnant, à ne point secourir Lille, assiégée alors par le prince Eugène, & à trahir son roi, son aïeul & sa patrie. Il ajoute que l'armée des assiégeans jetait dans Lille des billets dans lesquels il était écrit : *Rassurez-vous, français, la Maintenon ne sera pas reine ; nous ne lèverons pas le siége.*

La Beaumelle rapporte la même anecdote dans les mémoires qu'il a fait imprimer sous le nom de *Madame de Maintenon*. Tom. IV. pag. 109.)

Qu'on trouva l'acte de célébration de mariage de Louis XIV avec madame de Maintenon, dans les vieilles culottes de l'archevêque de Paris, mais qu'un *tel mariage n'est pas extraordinaire, attendu que Cléopatre déjà vieille, enchaîna Auguste.* (T. III. p. 75.)

Que le duc de Bourbon étant premier ministre, fit assassiner Vergier ancien commissaire de marine, par un officier auquel il donna la croix de St. Louis pour récompense. (Tom. III. du siècle, p. 323.)

Que le grand-père de l'empereur aujourd'hui régnant, avait ainsi que sa maison, des empoisonneurs à gages. (T. II, p. 345.)

Les calomnies absurdes contre le duc d'Orléans, régent du royaume, sont encore plus exécrables; on ne veut pas en souiller le papier. Les enfans de la Voisin, de Cartouche & de Damiens n'auraient jamais osé écrire ainsi, s'ils avaient su écrire. L'ignorance de ce malheureux égalait sa détestable impudence.

Cette ignorance est poussée jusqu'à dire que la loi qui veut que le premier prince du sang hérite de la couronne au défaut d'un fils du roi, *n'exista jamais.*

Il assure hardiment que le jour que le duc d'Orléans se fit reconnaître à la cour des pairs, régent du royaume, le parlement suivit constamment l'instabilité de ses pensées, que le premier président de Maisons était prêt à former un parti pour le duc Du Maine, quoiqu'il n'y ait jamais eu de premier président de ce nom.

Toutes ces inepties écrites du style d'un laquais qui veut faire le bel esprit & l'homme important, furent reçues comme elles le méritaient, on n'y prit pas garde; mais on rechercha le malheureux qui pour un peu d'argent avait vomi tant de calomnies atroces contre toute la famille royale, contre les ministres, les généraux, & les plus honnêtes-gens du royaume. Le gouvernement fut assez indulgent pour se contenter de le faire enfermer dans un cachot le 24 Avril 1753. Vous m'apprenez dans votre lettre qu'il fut enfermé deux fois, c'est ce que j'ignorais.

Après avoir publié ces horreurs il se signala par un autre libelle intitulé *Mes pensées*, dans lequel il insulta nommément messieurs d'Erlach, de Watteville, de Diesbach, de Sinner, & d'autres membres du conseil souverain de Berne qu'il n'avait jamais vus. Il voulut ensuite en faire une nouvelle édition; monsieur le comte d'Erlach en écrivit en France où La Beaumelle était pour lors; on l'exila dans le pays des Cevennes dont il est natif. Je ne vous parle, monsieur, que papier sur table & preuves en main.

Il avait outragé la maison de Saxe dans le même libelle (page 108), & s'était enfui de Gotha avec une femme de chambre qui venait de voler sa maîtresse.

Lorsqu'il fut en France il demanda un certificat de madame

la ducheſſe de Gotha. Cette princeſſe lui fit expédier celui-ci.

« On ſe rappelle très-bien » que vous partîtes d'ici avec la » gouvernante des enfans d'une » dame de Gotha, qui s'éclipſa » furtivement avec vous après » avoir volé ſa maîtreſſe; ce dont » tout le public eſt pleinement » inſtruit ici. Mais nous ne di- » ſons pas que vous ayez part à » ce vol. A Gotha 24 Juillet » 1767. *Signé* ROUSAULT, » conſeiller aulique de ſon al- » teſſe ſéréniſſime. »

Son alteſſe eut la bonté de m'envoyer la copie de cette atteſtation, & m'écrivit enſuite ces propres mots le 15 Auguſte 1767 : « Que vous êtes aimable » d'entrer ſi bien dans mes vues » au ſujet de ce miſérable La » Beaumelle. Croyez-moi, nous » ne pourrions rien faire de » plus ſage que de l'abandonner » lui & ſon aventure, &c. » Je garde les originaux de ces lettres écrites de la main de madame la ducheſſe de Gotha. Je pouvais alléguer des choſes beaucoup plus graves; mais comme elles pourraient être trop funeſtes à cet homme, je m'arrête par pitié.

Voilà une petite partie du procès bien conſtatée. Je vous en fais juge, monſieur, & je m'en rapporte à votre équité.

Dans ce cloaque d'infamies ſur lequel j'ai été forcé de jeter les yeux un moment, j'ai été bien conſolé par votre ſouvenir. Je vous ſouhaite du fond de mon cœur une vieilleſſe plus heureuſe que la mienne, ſous laquelle je ſuccombe dans des ſouffrances continuelles.

J'ai l'honneur d'être &c.

Nous n'ajouterons rien à une lettre auſſi authentique & auſſi déciſive. Nous nous contenterons de féliciter notre auteur philoſophe d'avoir pour ennemis de tels miſérables.

(*h*) *Vainement de Dijon l'impudent écolier.* Un nommé Clément, jeune homme, fils d'un procureur de Dijon, & ci-devant maître de quartier dans une penſion, a fait un livre entier contre Mr. de St. Lambert, Mr. de l'Iſle, Mr. Dorat, Mr. Vatelet & Mr. Le Mierre. Ce jeune homme s'eſt aviſé de dicter des arrêts du haut d'un tribunal qu'il s'eſt érigé. Il commence par prononcer qu'il ne faut point traduire Virgile en vers. Et enſuite il décide que Mr. de l'Iſle a fort mal traduit les Géorgiques. Sa traduction eſt pourtant de l'aveu de tous les connaiſſeurs, la meilleure qui ait été faite dans aucune langue, & il y en a eu quatre éditions en deux ans. Ce Clément ſans reſpect pour le public, décide d'un ton de maître, que tel vers eſt ridicule, tel autre plat, tel autre groſſier ſans en alléguer la plus faible raiſon. Il reſſemble à ces juges qui ne motivent jamais leurs arrêts.

Nous ne connaiſſons point ce critique, nous ne connaiſſons point Mr. de l'Iſle, mais nous remercions Mr. de l'Iſle du plaiſir qu'il nous a fait. Nous avouons qu'il a égalé Virgile en pluſieurs endroits, & qu'il a vaincu les plus grandes difficultés. Nous

osons dire qu'il a rendu un signalé service à la langue française, & Clément n'en a rendu qu'à l'envie.

Il attaque avec plus d'orgueil encore l'estimable poëme des *Saisons* de Mr. de St. Lambert; mais quel chef-d'œuvre avait fait ce Clément, pour être en droit de condamner si fiérement? à quels bons ouvrages avait-il donné la vie pour être en droit de porter ainsi des arrêts de mort? Il avait lu une tragédie de sa façon aux comédiens de Paris qui ne purent en écouter que deux actes. Le *Pauvre diable* mourant de honte & de faim se fit satyrique pour avoir du pain. Vous trouverez dans l'histoire du *Pauvre Diable*, la véritable histoire de tous ces petits écoliers qui, ne pouvant rien faire, se mettent à juger ce que les autres font.

A Mr. MARMONTEL.

Mon très-aimable ſucceſſeur,
De la France hiſtoriographe ;
Votre indigne prédéceſſeur
Attend de vous ſon épitaphe.

Au bout de quatre vingts hivers,
Dans mon obſcurité profonde,
Enſeveli dans mes déſerts
Je me tiens déjà mort au monde.

Mais ſur le point d'être jeté
Au fond de la nuit éternelle,
Comme tant d'autres l'ont été,
Tout ce que je vois me rappelle
A ce monde que j'ai quitté.

Si vers le ſoir un triſte orage
Vient ternir l'éclat d'un beau jour,
Je me ſouviens qu'à votre cour
Le tems change encor davantage

Si mes paons de leur beau plumage
Me font admirer les couleurs,
Je crois voir nos jeunes ſeigneurs
Avec leur brillant étalage ;
Et mes coqs-d'inde ſont l'image
De leurs peſans imitateurs.

De vos courtiſans hypocrites
Mes chats me rappellent les tours ;
Les renards, autres chatemites,
Se gliſſant dans mes baſſes-cours,
Me font penſer à des jéſuites.

Puis-je voir mes troupeaux bêlans
Qu'un loup impunément dévore,
Sans ſonger à des conquérans
Qui ſont beaucoup plus loups encore ?

Lorſque les chantres du printems
Réjouiſſent de leurs accens
Mes jardins & mon toit ruſtique,
Lorſque mes ſens en ſont ravis,
On me ſoutient que leur muſique
Cède aux bémols de Mocignis
Qu'on chante à l'opéra comique

Quel bruit chez le peuple Helvétique !
Brionne arrive, on eſt ſurpris,
On croit voir Pallas ou Cypris,
Ou la reine des immortelles ;
Mais chacun m'apprend qu'à Paris
Il en eſt cent preſqu'auſſi belles.

Je lis cet éloge éloquent
Que Tomas a fait ſavamment,
Des dames de Rome & d'Athène ;
On me dit, partez promptement,
Venez ſur les bords de la Seine,

Et vous en direz tout autant
Avec moins d'efprit & de peine.

Ainfi du monde détrompé
Tout m'en parle, tout m'y ramène,
Serais-je un efclave échappé
Que tient encor un bout de chaîne ?
Non, je ne fuis point faible affez
Pour regretter des jours ftériles,
Perdus, bien plutôt que paffés,
Parmi tant d'erreurs inutiles.

Adieu, faites de jolis riens,
Vous encor dans l'âge de plaire,
Vous que les amours & leur mère
Tiennent toujours dans leurs liens.
Nos folides hiftoriens
Sont des auteurs bien refpectables ;
Mais à vos chers concitoyens
Que faut-il, mon ami ? ... des fables.

RÉPONSE

DE Mr. MARMONTEL.

AINSI par vous tout s'embellit,
Ainſi tout s'anime & tout penſe.
Divine & féconde influence
Du beau feu qui vous rajeunit !
Pour vous l'âge n'a point de glaces.
Les fleurs ſont de toute ſaiſon ;
Enfant, vous orniez la raiſon ;
Vieillard, vous couronnez les graces.
Quand vous parcourez vos hameaux,
La joie avec vous ſe promène ;
Partout dans votre heureux domaine,
Vos ſemblables ſont vos égaux ;
Le ſoin de ſoulager leur peine
Vous fait oublier tous vos maux.
Et pour mieux égayer la ſcène,
Vous obſervez vos animaux
Avec les yeux de la Fontaine.
Oui, le monde eſt tel à-peu-près
Que vous en tracez la peinture.
L'art doit cauſer peu de regrets
A qui jouit de la nature.
Elle a de ſublimes erreurs,
Et l'art n'a que de vains caprices.
Elle eſt belle dans ſes horreurs,

Et l'homme eſt ſi laid dans ſes vices.
Croyez-moi, vos renards, vos loups
Sont bien moins cruels que les nôtres,
Et nos chiens, ſoit dit entre nous,
Sont moins vigilans que les vôtres.
De la Ruette & de Clairval
Grettry fait briller le ramage;
Mais le roſſignol leur rival
De leurs chanſons vous dédommage.
Ne croyez pas tous les récits.
De Thomas les traits adoucis
Ont eux-mêmes flatté nos dames.
Près de Neker il était aſſis
Lorſqu'il fit de ſi belles ames.
Sur la Vénus des Médicis
Il nous a peint toutes les femmes.
Des Brionne! ah qu'il eſt loin
Le tems où l'on en comptait mille.
Notre pays, j'en ſuis témoin,
N'eſt plus en beautés ſi fertile.
On eſt plus jolie à préſent,
Et d'un minois plus ſéduiſant
On a les piquantes fineſſes;
Mais du beau les tems ſont paſſés.
De nymphes il en eſt aſſez,
Mais nous avons peu de déeſſes.
Cependant Paris doit avoir
Pour vous encor aſſez de charmes.
Et quand Zaïre ſur le ſoir
Les remplit de tendres alarmes,

Il vous ferait doux de le voir
Applaudir & verser des larmes.
Ne dédaignez pas les honneurs
Que l'on décernait aux Corneilles.
Venez, nos transports & nos pleurs
Sont un digne prix de vos veilles.
Ah! si j'approchais des grandeurs,
Je dirais bien que c'est dommage
Que vous n'adoriez qu'une image,
Qu'il est d'innocentes faveurs
Qu'on peut accorder à votre âge,
Et qu'on devrait changer l'usage
Des baisers par ambassadeur.
Mais si Paris qui vous desire
Vous demande aux dieux vainement,
J'aurai du moins en vous aimant
La douceur d'aller vous le dire.
Oui, j'irai les voir ces heureux
Qui peuplent les lieux où vous êtes.
J'irai vous bénir avec eux,
Et jouir du bien que vous faites.
Du flambeau de la vérité
J'irai ravir quelques étincelles,
Pour éclairer l'obscurité
Du nuage qui la recèle;
J'ai fait vœu de suivre ses pas.
Je sais bien qu'elle a moins d'appas
Que des fables enchanteresses;
Mais ce sont de folles maîtresses
Qu'on aime & qu'on n'estime pas.

ÉPITRE

AU ROI DE LA CHINE.

Sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer.

Reçois mes complimens, charmant roi de la Chine. (*a*)
Ton trône eſt donc placé ſur la double colline !
On ſait dans l'Occident que malgré mes travers,
J'ai toujours fort aimé les rois qui font des vers.
David même me plut ; quoi qu'à parler ſans feinte
Il prône trop ſouvent ſa triſte cité ſainte,
Et que d'un même ton ſa muſe à tout propos
Faſſe danſer les monts & reculer les flots.
Fréderic a plus d'art, & connaît mieux ſon monde ;
Il eſt plus varié, ſa veine eſt plus féconde,
Il a lu ſon Horace, il l'imite : & vraiment
Ta majeſté chinoiſe en devrait faire autant.
Je vois avec plaiſir que ſur notre hémiſphère
L'art de la poéſie à l'homme eſt néceſſaire.
Qui n'aime point les vers a l'eſprit ſec & lourd ;
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un ſourd.
Les vers ſont en effet la muſique de l'ame.
O toi que ſur le trône un feu céleſte enflamme :
Dis-moi, ſi ce grand art dont nous ſommes épris,
Eſt auſſi difficile à Pékin qu'à Paris
Ton temple eſt-il ſoumis à cette loi ſi dure

Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins côte-à-côte marchans,
L'un serve pour la rime, & l'autre pour le sens ?
Si bien que sans rien perdre, en bravant cet usage,
On pourrait retrancher la moitié d'un ouvrage.
Je me flatte, grand roi, que tes sujets heureux
Ne sont point opprimés sous ce joug onéreux,
Plus importun cent fois que les aides, gabelles,
Contrôle, édits nouveaux, remontrances nouvelles,
Bulle unigénitus; billets aux confessés, (*b*)
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.
Parmis nous le sentier qui mène aux deux collines,
Ainsi que tout le reste, est parsemé d'épines.
A la Chine sans doute il n'en est pas ainsi.
Les biens sont loin de nous & les maux sont ici :
C'est de l'esprit français la devise éternelle.
Je veux m'y conformer, & d'un crayon fidèle
Peindre notre parnasse à tes regards chinois.
Ecoute, mon partage est d'ennuyer les rois.
Tu sais (car l'univers est plein de nos querelles)
Quels débats inhumains, quelles guerres cruelles
Occupent tous les mois l'infatigable main
Des sales héritiers d'Etienne & de Plantin. (*c*)
Cent rames de journaux, des rats fatale proie,
Sont le champ de bataille où le sort se déploie.
C'est-là qu'on vit briller ce grave magistrat, (*d*)
Qui vint de Montauban pour gouverner l'état.
Il donna des leçons à notre académie;
Et fut très-mal payé de tant de prud'hommie.
Du jansénisme obscur le fougueux gazetier, (*e*)

Aux beaux eſprits du tems ne fait aucun quartier.
Hayet pourſuit de loin les encyclopédiſtes ; (*f*)
Linguet fond en courroux ſur les économiſtes ; (*g*)
A brûler les païens (*h*) Ribalier ſe morfond :
Beaumont pouſſe à Jean Jacque & Jean Jacque (*i*)
à Beaumont :
Paliſſot contr'eux tous puiſſamment s'évertue : (*k*)
Que de fiel s'évapore & que d'encre eſt perdue !
Parmi les combattans vient un rimeur (*l*) Gaſcon,
Prédicant petit-maître, ami d'Aliboron,
Qui pour ſe ſignaler refait la Henriade.
Et tandis qu'en ſecret chacun ſe perſuade
De voler en vainqueur au haut du mont ſacré ;
On vit dans l'amertume & l'on meurt ignoré ;
La diſcorde eſt par tout & le public s'en raille.
On ſe hait au Parnaſſe encore plus qu'à Verſaille.
Grand roi de qui les vers & l'eſprit ſont ſi doux,
Crois-moi, reſte à Pékin ; ne viens jamais chez nous.
Au bord du fleuve jaune un peuple entier t'admire ;
Tes vers ſeront toujours très-bons dans ton empire.
Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers.
Les Français ſont malins & ſont grands chanſonniers.
Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année (*m*)
Sur les pas d'une étoile, à marcher obſtinée,
Combler l'enfant Jéſu des plus rares préſens,
N'emportent de Paris pour tous remerciemens,
Que des couplets fort gais qu'on chante ſans ſcrupule.
Collet dans ſes refrains les tourne en ridicule.
Les voilà bien payés d'apporter un tréſor !
Tout mon étonnement eſt de les voir encor.

Le roi me diras-tu de la Zone cimbrique, (*n*)
Accompagné partout de l'eſtime publique,
Vit Paris ſans rien craindre; & régna ſur les cœurs.
On reſpecta ſon nom comme on chérit ſes mœurs.
Oui; mais cet heureux roi qu'on aime & qu'on révère,
Se connaît en grands vers, & ſe garde d'en faire.
Nous ne les aimons plus; notre goût s'eſt uſé:
Boileau craint de ſon ſiècle au nôtre eſt mépriſé:
Le tragique étonné de ſa métamorphoſe;
Fatigué de rimer va ne pleurer qu'en proſe.
De Molière oublié le ſel s'eſt affadi.
Envain pour ranimer le Parnaſſe engourdi,
Du peintre des ſaiſons la main féconde & pure, (*o*)
Des plus brillantes fleurs a paré la nature;
Vainement de Virgile élégant traducteur,
De l'*Isle* a quelquefois égalé ſon auteur. (*p*)
D'un ſiècle dégoûté, la démence imbécile
Préfère les remparts & Faxhall à Virgile.
On verrait Ciceron ſifflé dans le palais.
Le léger vaudeville & les petits couplets
Maintiennent notre gloire à l'opéra comique;
Tout le reſte eſt paſſé, le ſublime eſt gothique.
N'expoſe point ta muſe à ce peuple inconſtant.
Les Frérons te loueraient pour quelque argent comptant;
Mais tu ſerais peu lu, malgré tout ton génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réuſſir en France, il faut prendre ſon tems.
Tu ſeras bien reçu de quelques grands ſavans,
Qui penſent qu'à Pékin tout monarque eſt athée, (*q*)
Et que la compagnie autrefois tant vantée,

En

En difant à la Chine un éternel adieu,
Vous a permis à tous de renoncer à Dieu.
Mais fans approfondir ce qu'un Chinois doit croire,
Séguier t'affublerait d'un beau requifitoire : (*r*)
La cour pourrait te faire un fort mauvais parti :
Et *blâmer* par arrêt tes vers & ton *Changti.*
La forbonne en latin (mais non fans folécifmes)
Soutiendra que ta mufe a befoin d'exorcifmes ;
Qu'il n'eft des gens de bien *que nous & nos amis* :
Que l'enfer, grace à Dieu, t'eft pour jamais promis.
Difpenfateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont rôti Trajan & bouilli Marc-Aurèle.
Ils t'en feront autant : & partout condamné,
Tu ne feras venu que pour être damné.
Le monde en factions dès-long-tems fe partage.
Tout peuple a fa folie ainfi que fon ufage.
Ici les Ottomans bien sûrs que l'Eternel
Jadis à Mahomet députa Gabriel,
Vont fe laver le coude aux baffins des mofquées. (*s*)
Plus loin du grand Lama les reliques mufquées (*t*)
Paffent de fon derrière au cou des plus grands rois.
Quand la troupe écarlate à Rome a fait un choix,
L'élu, fût-il un fot, eft dès-lors infaillible.
Dans l'Inde le Veidam, & dans Londre la Bible, (*u*)
A l'hôpital des fous ont logé plus d'efprits
Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris. (*x*)
Monarque au nez camus des fertiles rivages,
Peuplés, à ce qu'on dit, de fripons & de fages,
Règne en paix, fais des vers & goûte de beaux jours.
Tandis que fans argent, fans amis, fans fecours,

Le Mogol eſt errant dans l'Inde enſanglantée,
Que d'orages nouveaux la Perſe eſt agitée,
Qu'une pipe à la main, ſur un large ſofa,
Mollement étendu, le peſant Mouſtapha
Voit le Ruſſe entaſſer des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles;
Et qu'un bacha du Caire à ſa place eſt aſſis
Sur le trône où les chats régnaient avec Iſis.
Nous autres cependant, au bout de l'hémiſphère,
Nous, des Welches groſſiers poſtérité légère,
Livrons-nous en riant, dans le ſein des loiſirs.
A nos frivolités que nous nommons plaiſirs;
Et puiſſe, en corrigeant trente ans d'extravagances, (y)
Monſieur l'abbé Terrai rajuſter nos finances! (z)

NOTES

(*a*) *Reçois mes complimens, charmant roi de la Chine.* Kien-Long, roi ou empereur de la Chine, actuellement régnant, a composé vers l'an 1743 de notre ère vulgaire un poëme en vers chinois & en vers tartares. Ce n'est pas à beaucoup près son seul ouvrage. On vient de publier la traduction française de ce poëme.

Les Chinois & les Tartares ont le malheur de n'avoir pas comme presque tous les autres peuples, un alphabet, qui à l'aide d'environ vingt-quatre caractères puisse suffire à tout exprimer. Au-lieu de lettres, les Chinois ont trois mille trois cent quatre-vingt-dix caractères primitifs, dont chacun exprime une idée. Ce caractère forme un mot; & ce mot avec une petite marque additionnelle en forme un autre. J'aime, *gnao*, se peint par une figure. J'ai aimé, j'aurais aimé, j'aimerai demandent des figures un peu différentes, dont le caractère qui peint *gnao* est la racine.

Cette méthode a produit plus de quatre-vingt mille figures qui composent la langue; & à mesure qu'on fait de nouvelles découvertes dans la nature & dans les arts, elles exigent de nouveaux caractères pour les exprimer. Toute la vie d'un Chinois lettré se consume donc dans le soin pénible d'apprendre à lire & à écrire.

Rien ne marque mieux la prodigieuse antiquité de cette nation, qui ayant d'abord exprimé comme toutes les autres le petit nombre d'idées absolument nécessaires par des lignes & par des figures simboliques pour chaque mot, a persévéré dans cette méthode antique lors même qu'elle est devenue insupportable.

Ce n'est pas tout: les caractères ont un peu changé avec le tems, & il y en a de trente-deux espèces différentes. Les Tartares Mantchoux se sont trouvés accablés du même embarras; mais ils n'étaient point encore parvenus à la gloire d'être surchargés de trente-deux façons d'écrire. L'empereur Kien-Long qui est, comme on sait, de race Tartare, a voulu que ses compatriotes jouissent du même honneur que les Chinois. Il a inventé lui-même des caractères nouveaux, aidé dans l'art de multiplier les difficultés par les princes de son sang, par un de ses frères, un de ses oncles, & les principaux colao de l'empire.

On s'est donné une peine incroyable, & il a fallu des années pour faire imprimer de soixante-quatre manières différentes son

poëme de Moukden, qui aurait été imprimé facilement en deux jours, si les Chinois avaient voulu se réduire à l'alphabet des autres nations.

Le respect pour l'antique & pour le difficile se montrent ici dans tout leur faste & dans toute leur misère. On voit pourquoi les Chinois, qui sont peut-être le premier des peuples policés pour la morale, sont le dernier dans les sciences, & que leur ignorance est égale à leur fierté.

Le poëme de l'empereur Kien-Long a plus d'un mérite, soit dans le sujet qui est l'éloge de ses ancêtres & où la piété filiale semble naturelle, soit dans les descriptions instructives pour nous, de la ville de Moukden & des animaux, des plantes de cette vaste province, soit dans la clarté du style, perfection si rare parmi nous. Il est encore à croire que l'auteur parle purement : c'est un avantage qui manque à plus d'un de nos poëtes.

Ce qui est surtout très-remarquable, c'est le respect dont cet empereur paraît pénétré pour l'Être suprême. On doit peser ses paroles à la page 103 de la traduction. *Un tel pays, de tels hommes ne pouvaient manquer d'attirer sur eux des regards de prédilection de la part du souverain maître qui règne dans le plus haut des cieux.* Voilà bien de quoi confondre à jamais tous ceux qui ont imprimé dans tant de livres que le gouvernement Chinois est athée. Comment nos théologiens détracteurs ont-ils pu accorder les sacrifices solemnels avec l'athéisme ? N'était-ce pas assez de se contredire continuellement dans leurs opinions, fallait-il se contredire encore pour calomnier d'autres hommes au bout de l'hémisphère ?

Il est triste que l'empereur Kien-Long, auteur d'ailleurs fort modeste, dise qu'il descend d'une vierge qui devint grosse par la faveur du ciel, après avoir mangé d'un fruit rouge. Cela fait un peu de tort à la sagesse de l'empereur & à celle de son ouvrage. Il est vrai que c'est une ancienne tradition de sa famille. Il est encore vrai qu'on en avait dit autant de la mère de Gengis-Kan.

Une chose qui fait plus d'honneur à Kien-Long, c'est l'extrême considération qu'il montre pour l'agriculture, & son amour pour la frugalité.

N'oublions pas que tout originaire qu'il est de la Tartarie, il rend hommage à l'antiquité incontestable de la nation Chinoise. Il est bien loin de rêver que les Chinois sont une colonie d'Egypte ; les Egyptiens, dans le tems même de leurs hiéroglyphes, eurent un alphabet, & les Chinois n'en ont jamais eu. Les Egyptiens eurent douze signes du zodiaque empruntés mal-à-propos des Caldéens, & les Chinois en eurent toujours vingt-huit : tout est différent entre ces deux peuples. Le père Parennin réfuta pleinement cette imagination il y a quelques années dans ses lettres à Mr. de Mairan.

(*b*) *Bulle unigénitus, billets aux confessés, -- Et le refus d'un gite aux chrétiens trépassés.* Ce passage n'a guère besoin de commentaire. On sait assez quelles peines la sagesse du roi très-chrétien & du ministère ont eues à calmer toutes ces querelles aussi odieuses que ridicules. Elles ont été poussées jusqu'à refuser la sépulture aux morts. Ces horribles extravagances sont certainement inconnues a la Chine, où nous avons eu pourtant la hardiesse d'envoyer des missionnaires.

(*c*) *Des sales héritiers d'Etienne & de Plantin.* Probablement, l'auteur donne l'épithète de *sales* aux imprimeurs, parce que leurs mains sont toujours noircies d'encre. Les Etiennes & les Plantins étaient des imprimeurs très-savans & très-corrects, tels qu'il s'en trouve aujourd'hui rarement.

(*d*) *C'est-là qu'on vit briller ce grave magistrat.* L'auteur fait allusion sans doute à un principal magistrat de la ville de Montauban, qui dans son discours de reception à l'académie Française, sembla insulter plusieurs gens de lettres, qui lui répondirent par un déluge de plaisanteries. Mais ces facécies ne portent point sur l'essentiel, & laissent subsister le mérite de l'homme de lettres, & celui du galant homme.

(*e*) *Du jansénisme obscur le fougueux gazetier.* On ne peut méconnaître à ce portrait l'auteur du libelle hebdomadaire qu'on débite clandestinement & régulièrement sous le nom de nouvelles ecclésiastiques, depuis plusieurs années. Rien ne ressemble moins à l'ecclésiastique ou à l'ecclésiaste, que ce libelle dans lequel on déchire tous les écrivains qui ne sont pas du parti, & où l'on accable des plus fades louanges ceux qui en sont encore. Je ne suis pas étonné que l'auteur de la lettre au roi de la Chine, donne le nom d'obscur au jansénisme. Il n'était pas du tems de Pascal, d'Arnauld & de la duchesse de Longueville; mais depuis qu'il est devenu une caverne de convulsionnaires, il est tombé dans un assez grand mépris. Au reste, il ne faut pas confondre avec les jansénistes convulsionnaires les gens de bien éclairés, qui soutiennent les droits de l'église gallicane & de toute église, contre les usurpations de la cour de Rome. Ce sont de bons citoyens & non des jansénistes; ils méritent les remercimens de l'Europe.

(*f*) *Hayet poursuit de loin les encyclopédistes.* On croit que cet Hayet était un moine récollet qui avait part à un journal, dans lequel on disait des injures au dictionnaire encyclopédique. On appellait ce journal *chrétien*, comme si les autres journaux de l'Europe avaient été païens. Les injures n'étaient pas chrétiennes. Bien des gens doutent que ce journal ait existé. Cependant, il est certain qu'il a été imprimé plusieurs années de suite.

(*g*) *Linguet fond en courroux sur les économistes.* Les économistes sont une société qui a donné d'excellens morceaux

ſur l'agriculture, ſur l'économie champêtre, & ſur pluſieurs objets qui intéreſſent le genre humain. Mr. Linguet eſt un avocat de beaucoup d'eſprit, auteur de pluſieurs ouvrages, dans leſquels on a trouvé des vues philoſophiques & des paradoxes. Il a eu des querelles aſſez vives avec les économiſtes auteur des éphémérides du citoyen, & s'eſt tiré avec un ſuccès plus brillant de celles que l'abbé la Bléterie lui a ſuſcitées.

(*h*) *A brûler les païens Ribalier ſe morfond.* Ceci eſt une alluſion viſible à la grande querelle de Mr. Ribalier principal du collège Mazarin, avec Mr. Marmontel de l'académie françaiſe, auteur du célèbre ouvrage moral, intitulé *Béliſaire.* Il s'agiſſait de ſavoir ſi tous les grands-hommes de l'antiquité qui avaient pratiqué la juſtice & les bonnes œuvres, ſans pouvoir connaître notre ſainte religion, étaient plongés dans un gouffre de flammes éternelles. L'académicien ſoupçonnait que le père de tous les hommes, en mettant la vertu dans leurs cœurs, leur avait fait miſéricorde. Le principal du collège, membre de la ſorbonne, affirmait qu'ils étaient en enfer, comme ayant invinciblement ignoré la ſcience du ſalut.

L'Europe fut pour Mr. Marmontel, & la ſorbonne pour Mr. Ribalier. Mr. de Beaumont archevêque de Paris prit auſſi le parti de la faculté. Ce procédé déplut beaucoup à l'empereur Kien-Long qui en fut informé par le père Amiot, l'un des jéſuites conſervés à la Chine pour ſon ſavoir & pour ſes ſervices : mais ce n'eſt pas le ſeul roi qui a eu de petits démêlés avec Mr. de Beaumont. L'empereur Kien-Long n'en gouverna pas moins bien ſes états, & continua à faire des vers.

(*i*) *Beaumont pouſſe à Jean Jacques & Jean Jacques à Beaumont.* Jean Jacques Rouſſeau natif de la ville de Genève, était un original qui avait voulu à toute force qu'on parlât de lui; pour y parvenir, il compoſa des romans, & écrivit contre les romans. Il fit des comédies, & publia que la comédie, était une œuvre du malin. Jean Jacques dans ſes livres diſait *ô mon ami ?* avec effuſion de cœur, & ſe brouillait avec tous ſes amis. Jean Jacques s'écriait dans les préfaces de ſes brochures *ô ma patrie, ma chère patrie* ! & il renonçait à ſa patrie. Il écrivait de gros livres en faveur de la liberté, & il préſentait requête au conſeil de Berne pour le prier de le faire enfermer, afin d'avoir ſes coudées franches. Il écrivait que les prédicans de Genève étaient ortodoxes, & puis il écrivait que ces prédicans étaient des fripons & des hérétiques. O *mon cher paſteur de Boverеſſe à bovibus !* S'écriait-il encore dans ſes brochures, que je vous aime, & que vous êtes un paſteur ſelon le cœur de Dieu & ſelon le mien ! & que vous m'avez fait verſer de larmes de joie ! mais le lendemain il imprimait que le paſteur de Boverеſſe était un coquin qui avait voulu le faire lapider par

tous les petits garçons du village.

Delà, Jean Jacques vêtu en arménien, s'en allait en Angleterre avec un ami intime qu'il n'avait jamais vu ; & comme la nation anglaise faisait usage de sa liberté en se moquant outrageusement de lui, il imprima que son ami intime, qui lui rendait des services inouis, était le cœur le plus noir & le plus perfide qu'il y eût dans les trois royaumes.

Mr. de Beaumont archevêque de Paris, qui était d'un caractère tout différent, & qui écrivait dans un goût tout opposé, prit Jean Jacques sérieusement, & donna un gros mandement, non pas un mandement sur ses fermiers, pour fournir à Jean Jacques quelques rétributions par la main des diacres, selon les règles de la primitive église ; mais un mandement pour lui dire qu'il était un hérétique coupable d'expressions mal-sonnantes, téméraires, offensives des oreilles pieuses, tendantes à insinuer qu'on ne peut être en même tems à Rome & à Pékin, & qu'il y a du vrai dans les premières règles de l'arithmétique.

Jean Jacques de son côté répondit sérieusement à Mr. l'archevêque de Paris. Il intitula sa lettre *Jean Jacques à Christophe de Beaumont*, comme César écrivait à Ciceron, *Cæsar imperator Ciceroni imperatori*. Il faut avouer encore que c'était aussi le style des premiers siècles de l'église. St. Jérôme qui n'était qu'un pauvre savant prêtre retiré à Bethléem pour apprendre l'idiome hébraïque, écrivait ainsi à Jean évêque de Jérusalem son ennemi capital.

Jean Jacques dans sa lettre à Christophe dit, (pag. 2.) *je devins homme de lettre par mon mépris même pour cet état* : cela parut fier & grand. On remarqua dans un journal que Jean Jacques, fils d'un mauvais ouvrier de Genève, nourri de l'hôpital, méprisait le titre d'homme de lettres dont l'empereur de la Chine & le roi de Prusse s'honorent. Il ne doute pas dans cette lettre que *l'univers entier n'ait sur lui les yeux*. Il prie (pag. 12) l'archevêque de lire son roman d'héloïse dans lequel le héros gagne un mal vénérien au bordel, & l'héroïne fait un enfant avec le héros avant de se marier à un ivrogne. Après quoi Jean Jacques parle de Jesus-Christ, de la grace prévenante, du péché originel & de la Trinité. Et il conclut par déclarer positivement (pag. 127.) que tous les gouvernemens de l'Europe *lui devaient élever des statues à frais communs*.

Enfin, après avoir traité à fond avec Christophe tous les points abstrus de la théologie, il a fini par faire un petit opéra en prose.

De son côté, Christophe commence par avertir les fidèles (pag. 4.) que *Jean Jacques est amateur de lui-même, fier, & même superbe, même enflé d'orgueil, impie, balsphémateur ; & calomniateur*, & qui

pis eſt, *amateur des voluptés plutôt que de Dieu ; enfin, d'un eſprit corrompu & perverti dans la foi.*

On demandera peut-être à la Chine ce que le public de Paris a penſé de ces traits d'éloquence ? il a ri.

(*k*) *Paliſſot contr'eux tous puiſſamment s'évertue.* Monſieur Paliſſot eſt l'auteur de la comédie des philoſophes, dans laquelle on repréſenta Jean-Jacque marchant à quatre pattes, & des ſavans volant dans la poche. Il eſt auſſi l'auteur d'un poëme, intitulé *la Dunciade*, d'après la Dunciade de Pope. Ce poëme eſt rempli de trairs contre meſſieurs Marmontel, abbé Coyer, abbé Reinal, abbé le Blanc, Mayol, Baculard, d'Arnaud, le Mierre, du Belloi, Sedaine, Dorat, la Morlière, Rochon, Boitel, Taconnet, Poinſinet, du Roſoi, Blin, Colardau, Baſtide, Moni, Portelance, Sauvigni, Robé, l'Attaignant, Jonval, Acard, Bergier, meſdames Grafigni, Rubiconi, Unci, Curé, &c.

Ce poëme eſt en trois chants. Fréron y eſt inſtallé chancelier de la ſottiſe. Sa ſouveraine le change en âne. Fréron qui ne peut courir, la prie de vouloir bien lui faire préſent d'une paire d'ailes. Elle lui en donne, mais elle les lui ajuſte à contre-ſens ; de ſorte que Fréron quand il veut voler en haut tombe toujours en-bas avec la ſottiſe qu'il porte ſur ſon dos. Cette imagination a été regardée comme la meilleure de tout l'ouvrage. On apprend dans les notes ajoutées à ce poëme par l'auteur, *que Fréron était ci-devant jéſuite, chaſſé du collège pour ſes mœurs, fut enſuite abbé, puis ſous-lieutenant, & ſe déguiſa en comteſſe*, (pag. 62, chant 3me.) Le grand nombre de gens de mérite attaqués dans ce poëme, nuiſit à ſon ſuccès : mais la métamorphoſe de Fréron en âne réunit tous les ſuffrages.

(*l*) *Vient un rimeur gaſcon.* Voyez les notes ſur l'épître à Mr. d'Alembert.

(*m*) *Les trois rois d'Orient que l'on voit chaque année.* Voyez l'article Epiphanie dans les *Queſtions ſur l'Encyclopédie.* On a été dans l'habitude à Paris de faire preſque tous les ans des couplets ſur le voyage des trois mages ou des trois rois qui vinrent conduits par une étoile à Bethléem, & qui reconnurent l'enfant Jeſus pour leur ſuzerain dans ſon étable, en lui offrant de l'encens, de la myrrhe & de l'or. On appelle ces chanſons des noël, parce que c'eſt aux fêtes de Noël qu'on les chante. On en a fait des recueils dans leſquels on trouve des couplets extrêmement plaiſans.

(*n*) *Le roi me diras-tu, de la zone cimbrique.* Le roi de Dannemarck, glorieuſement régnant.

(*o*) *Du peintre des ſaiſons la main féconde & pure.* Monſieur de St. Lambert meſtre de camp, auteur du charmant poëme des ſaiſons.

(*p*) *De* l'Isle *a quelquefois égalé son auteur.* Monsieur de l'Isle auteur d'une traduction des Géorgiques très-estimée des gens de lettres.

(*q*) *Qui pensent qu'à Pékin tout monarque est athée.* Une faction dans Paris a soutenu pendant trente ans que le gouvernement de la Chine est athée. L'empereur de la Chine qui ne sait rien des sottises de Paris, a bien confondu cette horrible impertinence, dans son poëme où il parle de la Divinité avec autant de sentiment que de respect.

(*r*) *Séguier t'affublerait d'un beau requisitoire.* Avocat-général qui a fait trop d'honneur au livre du *Systême de la nature*, livre d'un déclamateur qui se répète sans cesse, & d'un très-grand ignorant en physique qui a la sotise de croire aux anguilles de Néedham. Il vaut mieux croire en Dieu avec Epictète & Marc-Aurèle. C'est une grande consolation pour la France que ce requisitoire n'attaque que des livres anglais.

(*s*) *Vont se laver le coude aux bassins des mosquées* Il est ordonné aux musulmans de commencer l'ablution par le coude. Les prêtres catholiques ne se lavent que les trois doigts.

(*t*) *Plus loin du grand Lama les reliques musquées.* Il est très-vrai que le grand Lama distribue quelquefois sa chaise percée à ses adorateurs.

(*v*) *Dans l'Inde le Véidam & dans Londres la Bible.* Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de disputes sur la Bible qu'à Londres, & où les théologiens aient débité plus de rêveries depuis Prinn jusqu'à Warburton.

(*x*) *Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris.* Grizel fameux dans le métier de directeur.

(*y*) *Et puisse, en corrigeant trente ans d'extravagances.* L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans.* Car le systême de Lass est de cette date. Mais on prétend en France que *cinquante-deux* ne peut pas entrer dans un vers.

(*z*) *Monsieur l'abbé Terrai rajuster nos finances* C'est ce que nous attendons avec concupiscence. S'il en vient à bout, il sera couvert de gloire, & nous le chanterons.

EPITRE

A HORACE.

TOUJOURS ami de vers & du diable pouſſé,
Au rigoureux Boileau j'écrivis l'an paſſé.
Je ne ſais ſi ma lettre aurait pu lui déplaire,
Mais il me répondit par un plat ſecretaire,
Dont l'écrit froid & long déjà mis en oubli
Ne fut jamais connu que de l'abbé Mabli.

Je t'écris aujourd'hui, voluptueux Horace,
A toi qui reſpiras la molleſſe & la grace,
Qui facile en tes vers, & gai dans tes diſcours,
Chantas les doux loiſirs, les vins & les amours ;
Et qui connus ſi bien cette ſageſſe aimable
Que n'eut point de Quinault le rival intraitable.

Je ſuis un peu fâché pour Virgile & pour toi,
Que tous deux nés Romains vous flattiez tant un roi.
Mon Fréderic du moins, né roi très-légitime,
Ne doit point ſes grandeurs aux baſſeſſes du crime.
Ton maître était un fourbe, un tranquille aſſaſſin,
Pour voler ſon tuteur il lui perça le ſein ;
Il trahit Ciceron père de la patrie ;
Amant inceſtueux de ſa fille Julie,
De ſon rival Ovide il proſcrivit les vers,
Et fit tranſir ſa muſe au milieu des déſerts.

Je ſais que prudemment ce politique Octave
Payait l'heureux encens d'un plus adroit eſclave.
Fréderic exigeait des ſoins moins complaiſans.
Nous ſoupions avec lui ſans lui donner d'encens;
De ſon goût délicat la fineſſe agréable
Faiſait ſans nous gêner les honneurs de ſa table;
Nul roi ne fut jamais plus fertile en bons mots
Contre les préjugés, les fripons & les ſots.
Maupertuis gâta tout. L'orgueil philoſophique
Aigrit de nos beaux jours la douceur pacifique.
Le plaiſir s'envola, je partis avec lui.

Je cherchai la retraite. On diſait que l'ennui
De ce repos trompeur eſt l'inſipide frère.
Oui, la retraite pèſe à qui ne ſait rien faire;
Mais l'eſprit qui s'occupe y goûte un vrai bonheur.
Tibur était pour toi la cour de l'empereur;
Tibur dont tu nous fais l'agréable peinture,
Surpaſſa les jardins vantés par Epicure.
Je crois Ferney plus beau. Les regards étonnés
Sur cent vallons fleuris doucement promenés,
De la mer de Genève admirent l'étendue;
Et les Alpes de loin, s'élevant dans la nue,
D'un long amphithéatre enferment ces côteaux,
Où le pampre en feſtons rit parmi les ormeaux.
Là, quatre états divers arrêtent ma penſée.
Je vois de ma terraſſe à l'équerre tracée,
L'indigent Savoyard, utile en ſes travaux,
Qui vient couper mes bleds pour payer ſes impôts.
Des riches Genevois les campagnes brillantes,

Des Bernois valeureux les cités floriſſantes,
Enfin cette Comté, franche aujourd'hui de nom,
Qu'avec l'or de Louis conquit le grand Bourbon :
Et du bord de mon lac à tes rives du Tibre,
Je te dis, mais tout bas, heureux un peuple libre !

Je le ſuis en ſecret dans mon obſcurité.
Ma retraite & mon âge ont fait ma ſûreté.
D'un pédant d'Anniki j'ai confondu la rage,
J'ai ri de ſa ſottiſe : & quand mon hermitage
Voyait dans ſon enceinte arriver à grands flots
De cent divers pays les belles, les héros,
Des rimeurs, des ſavans, des têtes couronnées,
Je laiſſais du vilain les fureurs acharnées
Heurler d'une voix rauque au bruit de mes plaiſirs.
Mes ſages voluptés n'ont point de repentirs.
J'ai fait un peu de bien ; c'eſt mon meilleur ouvrage.
Mon ſéjour eſt charmant, mais il était ſauvage.
Depuis le grand édit (*a*) inculte, inhabité,
Ignoré des humains dans ſa triſte beauté ;
La nature y mourait, je lui portai la vie ;
J'oſai ranimer tout. Ma pénible induſtrie
Raſſembla des colons par la misère épars.
J'appellai les métiers qui précèdent les arts ;
Et pour mieux cimenter mon utile entrepriſe,
J'unis le proteſtant avec ma ſainte égliſe.

Toi qui vois d'un même œil frère Ignace & Calvin,
Dieu tolérant, Dieu bon, tu bénis mon deſſein !
André Ganganelli ton ſage & doux vicaire,
Sait m'approuver en roi s'il me blâme en ſaint père.

L'ignorance en frémit : & Nonotte hébêté
S'indigne en ſon taudis de ma félicité.

Ne me demande pas ce que c'eſt qu'un Nonotte,
Un ignace, un Calvin, leur cabale bigotte,
Un prêtre roi de Rome, un pape, un vice-Dieu,
Qui deux clefs à la main commande au même lieu
Où tu vis le ſénat aux genoux de Pompée,
Et la terre en tremblant par Céſar uſurpée,
Aux champs Eliſiens tu dois en être inſtruit.
Vingt ſiècles deſcendus dans l'éternelle nuit
T'ont dit comme tout change, & par quel ſort bizarre
Le laurier des Trajans fit place à la tiare ;
Comment ce fou d'Ignace étrillé dans Paris,
Fut mis au rang des ſaints, même des beaux eſprits,
Comment il en déchut, & par quelle aventure
Nous vint l'abbé Nonotte après l'abbé Depure.

Ce monde, tu le ſais eſt un mouvant tableau,
Tantôt gai, tantôt triſte, éternel & nouveau.
L'empire des Romains finit par Auguſtule ;
Aux horreurs de la fronde a ſuccédé la bulle ;
Tout paſſe, tout périt hors ta gloire & ton nom ;
C'eſt là le ſort heureux des vrais fils d'Apollon.
Tes vers en tout pays ſont cités d'âge en âge.

Hélas! je n'aurai point un pareil avantage.
Notre langue un peu ſéche & ſans inverſions
Peut-elle ſubjuguer les autres nations ?
Nous avons la clarté, l'agrément, la juſteſſe.
Mais égalerons-nous l'Italie & la Grèce ?
Eſt-ce aſſez en effet d'une heureuſe clarté,

Et ne péchons-nous pas par l'uniformité ?
Sur vingt tons différens tu ſus monter ta lyre ;
J'entends ta Lalagé, je vois ſon doux ſourire ;
Je n'oſe te parler de ton Ligurinus :
Mais j'aime ton Mécène, & ris de Catius.
Je vois de tes rivaux l'importune phalange,
Sous ſes traits redoublés enterrés dans la fange.
Que pouvaient contre toi ces ſerpens ténébreux?
Mécène & Pollion te défendaient contr'eux.
Il n'en eſt pas ainſi chez nos Welches modernes.

Un vil tas de grimauds, de rimeurs ſubalternes,
A la cour quelquefois ont trouvé des prôneurs ;
Ils font dans l'antichambre entendre leurs clameurs.
Souvent en balayant dans une ſacriſtie,
Ils traitent un grand roi d'hérétique & d'impie.
L'un dit que mes écrits à Cramer (*b*) bien vendus
Ont fait dans mon épargne entrer cent mille écus.
L'autre que j'ai traité la Genèſe de fable,
Que je n'aime point Dieu, mais que je crains le diable.
Soudain Fréron l'imprime ; & l'avocat Marchand (*c*)
Prétend que je ſuis mort, & fait mon teſtament.
Un autre moins plaiſant, mais plus hardi fauſſaire,
Avec deux faux temoins s'en va chez un notaire,
Au mépris de la langue, au mépris de la hart
Rédiger mon ſymbole en patois ſavoyard. (*d*)

Ainſi lorſqu'un pauvre homme au fond de ſa chaumière
En dépit de Tiſſot (*e*) finiſſait ſa carrière,
On vit avec ſurpriſe une troupe de rats
Pour lui ronger les pieds ſe gliſſer dans ſes draps.

Chaſſons loin de chez moi tous ces rats du Parnaſſe ;
Jouiſſons, écrivons, vivons mon cher Horace.
J'ai déjà paſſé l'âge où ton grand protecteur
Ayant joué ſon rôle en excellent acteur,
Et ſentant que la mort aſſiégeait ſa vieilleſſe,
Voulut qu'on l'applaudît lorſqu'on finit ſa piéce.
J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes ſoins
A ſuivre les leçons de ta philoſophie,
A mépriſer la mort en ſavourant la vie,
A lire tes écrits pleins de grace & de ſens,
Comme on boit d'un vin vieux qui rajeunit les ſens.

Avec toi l'on apprend à ſouffrir l'indigence,
A jouir ſagement d'une honnête opulence,
A vivre avec ſoi-même, à ſervir ſes amis;
A ſe moquer un peu de ſes ſots ennemis,
A ſortir d'une vie ou triſte ou fortunée
En rendant grace aux dieux de nous l'avoir donnée.
Auſſi, lorſque mon pouls inégal & preſſé
Faiſait peur à Tronchin près de mon lit placé,
Quand la vieille Atropos, aux humains ſi ſévère,
Approchait ſes ciſeaux de ma trame légère,
Il a vu de quel air je prenais mon congé.
Il ſait ſi mon eſprit, mon cœur était changé.
Hubert (*f*) me faiſait rire avec ſes paſquinades ;
Et j'entrais dans la tombe au ſon de ſes aubades.

Tu dus finir ainſi. Tes maximes, tes vers,
Ton eſprit juſte & vrai, ton mépris des enfers, (*g*)
Tout m'aſſure qu'Horace eſt mort en honnête homme.

Le moindre citoyen mourait ainſi dans Rome.
Là, jamais on ne vit Mr. l'abbé Grizel
Ennuyer un malade au nom de l'Eternel;
Et fatigant en vain ſes oreilles laſſées,
Troubler d'un ſot effroi ſes dernières penſées.

Voulant réformer tout, nous avons tout perdu.
Quoi donc! un vil mortel, un ignorant tondu,
Au chevet de mon lit viendra ſans me connaître
Gourmander ma faibleſſe & me parler en maître!
Ne ſuis-je pas en droit de rabaiſſer ſon ton
En lui faiſant moi-même un plus ſage ſermon?
A qui ſe porte bien qu'on prêche la morale.
Mais il eſt ridicule en notre heure fatale
D'ordonner l'abſtinence à qui ne peut manger.
Un mort dans ſon tombeau ne peut ſe corriger.
Profitons bien du tems; ce ſont là tes maximes.

Cher Horace, plains-moi de les tracer en rimes.
La rime eſt néceſſaire à nos jargons nouveaux,
Enfans demi-polis des Normands & des Goths;
Elle flatte l'oreille; & ſouvent la céſure
Plaît, je ne ſais comment, en rompant la meſure.
Des beaux vers pleins de ſens le lecteur eſt charmé.
Corneille, Deſpréaux & Racine ont rimé.
Mais j'apprends qu'aujourd'hui Melpomène propoſe
D'abaiſſer ſon cothurne & de pleurer en proſe.

NOTES.

NOTES.

(*a*) DEPUIS *le grand édit inculte, inhabité.* A la révocation de l'édit de Nantes, tous les principaux habitans du petit pays de Gex paſsèrent à Genève & dans les terres helvétiques. Cette langue de terre qui eſt dans la plus belle ſituation de l'Europe, fut déſerte ; elle ſe couvrit de marais, il y eut quatre-vingts charrues de moins, plus d'un village fut réduit à une ou deux maiſons, tandis que Genève par ſa ſeule induſtrie, & preſque ſans territoire, a ſu acquérir plus de quatre millions de rentes en contrats ſur la France, ſans compter ſes manufactures & ſon commerce.

(*b*) *L'un dit que mes écrits.* Parmi les calomnies dont on a régalé l'auteur ſelon l'uſage établi, on a imprimé dans vingt libelles qu'il avait gagné quatre ou cinq cent mille francs à vendre ſes ouvrages. C'eſt beaucoup. Mais auſſi d'autres écrivains ont aſſuré qu'après ſa mort ſes écrits n'auraient plus de débit, & cela les conſole.

(*c*) *Soudain Fréron l'imprime; & l'avocat Marchand.* Marchand, avocat de Paris, s'eſt amuſé à faire le prétendu teſtament de l'auteur, & pluſieurs perſonnes y ont été trompées.

(*d*) *Rédiger mon ſymbole en patois ſavoyard.* Il y eut en effet le 15 Avril 1769 une déclaration faite pardevant notaire, d'une prétendue profeſſion de foi, que des poliſſons inconnus diſaient avoir entendu prononcer. Les fauſſaires qui rédigèrent cette piéce écrite d'un ſtyle ridicule, ne pouſsèrent pas leur inſolence juſqu'à prétendre qu'elle fût ſignée par l'auteur.

(*e*) *En dépit de Tiſſot finiſſait ſa carrière.* Célèbre médecin de Lauſanne, capitale du pays Roman.

(*f*) *Hubert me faiſait rire avec ſes paſquinades.* Neveu de la célèbre mademoiſelle Hubert auteur de *La religion eſſentielle à l'homme*, livre très-profond. Mr. Hubert avait le talent de faire des portraits en caricature, & même de les faire en papier avec des ciſeaux.

(*g*) *Ton eſprit juſte & vrai, ton mépris des enfers.* On devait ſans doute mépriſer les enfers des payens qui n'étaient que des fables ridicules ; mais l'auteur ne mépriſe pas les enfers des chrétiens qui ſont la vérité même conſtatée par l'égliſe.

RÉPONSE

D'HORACE,

PAR Mr. DE LA HARPE.

AU plus gai des vieillards, au plus grand des poëtes,
A l'Orphée attendu dans nos belles retraites,
Des champs élyſiens, ſalut, paix & longs jours.
Tous nos morts beaux eſprits hier en grand concours,
Sont venus m'annoncer ton épître charmante,
Du feu de ton printems encore étincelante.
Car nous aimons tes vers, & toujours tes écrits
Ont charmé l'Elyſée auſſi bien que Paris.
Nous avons admiré ta muſe octogénaire,
Son humeur enjouée & ſa marche légère.
Il n'eſt donné qu'à toi de croître à ſon déclin.
D'être au ſoir de ſes ans ce qu'on eſt au matin,
D'être un prodige en tout. Lachéſis étonnée,
Compoſant de tes jours la trame fortunée,
Voit leur brillant tiſſu, dont l'or devrait pâlir,
Rajeuni ſous ſes doigts, s'étendre & s'embellir.
Et comment, dans cet âge où la froide vieilleſſe
Ote à tous nos reſſorts leur flexible ſoupleſſe,
Où les organes durs & les ſens engourdis,
Par un ſentiment prompt ne ſont plus avertis,
As-tu donc conſervé ce goût, cette harmonie,
Cette facilité, la grace du génie,

Ces mouvemens, ces traits, ce naturel heureux,
Et des tons différens l'accord ingénieux ?
   Nous avions grand beſoin de cet écrit aimable,
Que nous daigne envoyer ta muſe inépuiſable.
Vos modernes eſprits, vantés dans vos journaux,
Avec peu de reſpect ont traité nos héros.
Des ſoupers du ſophi (*a*) l'admirateur groteſque,
Hériſſant de grands mots ſon cyniſme burleſque,
Inſulte Monteſquieu, dénigre Ciceron.
On écrit à Racine en ſtyle de Pradon.
Des dogmes de Queſnel un triſte proſélyte ;
En bourgeois du Marais a fait parler Tacite.
La Fontaine ſe plaint, que rêvant un beau jour,
A ** près de Pſyché crut remplacer l'amour.
Deſpréaux, plus fâché qu'il ne put jamais l'être,
A ſu qu'Aliboron l'oſait nommer ſon maître. (*b*)
Il ne s'attendait pas à ce ton familier :
Il ne veut point, dit-il, d'un ſi ſot écolier.
Il ne veut point ſurtout de ce *plat ſecretaire*,
Sous un nom qu'il dément très-mal-adroit fauſſaire.
Il oſe t'aſſurer, ſans trop de vanité,
Que ſon ſtyle à ce point n'eſt pas encore gâté.
   Mais moi, quoique ta main légère & délicate
Ait brûlé ſur ma tombe un encens qui me flatte,
Je pourrais cependant me plaindre un peu de toi.
Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi (*c*) ?
D'un roi ? de ce nom ſeul mon ombre eſt offenſée ;
L'oreille d'un Romain en eſt toujours bleſſée.
Ce nom ſeul fit jadis ſous cent coups de poignard,
Au milieu du ſénat, tomber le grand Céſar.

Octave triumvir fut un tyran coupable;
Mais il fut quarante ans magiſtrat équitable.
J'ai loué ſes vertus & non pas ſes forfaits.
Il fut mon bienfaicteur, je chantais ſes bienfaits;
J'applaudis à ſes loix, je louais ſa police,
Je célébrais, peut-être avec quelque juſtice,
Ce eſprit qui joignait tant de talens divers.
Qui commandait au monde, & ſe connut en vers.
Que dis-je ? il poſſéda cet art ſi difficile.
Que ſes vers ſont touchans, quand il pleure Virgile !
C'eſt un dieu qui l'inſpire; ou bien c'eſt l'amitié :
Quel tribut par les grands plus rarement payé ?
Trop heureux les mortels, quand leur maître eſt ſenſible,
Quand ſon orgueil eſt noble & n'eſt pas inflexible,
Qu'il aime les neuf ſœurs, leurs jeux & leurs concerts,
Le ſon de la louange eſt celui des beaux vers !
Qui veut être loué mérite un jour de l'être.

Qui l'a mieux ſu que toi ? qui l'a mieux fait connaître ?
Quel homme vers la gloire & l'immortalité,
D'un plus rapide élan fut jamais emporté ?
Ton génie a voulu, dans ſes vaſtes ouvrages,
Embraſſer tous les arts, dominer tous les âges.
Partout il jette au loin des rayons éclatans,
Que n'éteindra jamais le long oubli des tems.
Les morts, tu le ſais bien, parlent ſans flatterie;
Ils ſont ſans préjugés, comme ſans jalouſie;
Et Voltaire vivant eſt jugé dans ces lieux,
Comme il doit l'être un jour par nos derniers neveux.
Français, Grec ou Romain, ici chacun t'admire :
A l'Elyſée en pleurs Racine a lu Zaïre;

Corneille a cru revivre en écoutant Brutus ;
Sophocle & Ciceron, embellis & vaincus,
Se retrouvent plus grands ſous ton pinceau tragique,
Et ta Jeanne a charmé le chantre d'Angélique.
Plutarque revoyant la liſte de ſes rois,
Cherche à qui comparer ton héros Suédois.
Que tes vers ont flatté le bon goût de Virgile !
Souvent avec Homère il parle de ton ſtyle :
Ils diſent qu'en effet, pour les vaincre tous deux,
Il ne t'a rien manqué que leur langue & leurs dieux.

J'ai moins écrit que toi, j'ai voulu moins de gloire.
J'arrivai moins brillant au temple de Mémoire.
J'aimais les voluptés, les jeux & le loiſir :
J'eus des momens d'étude, & des jours de plaiſir.
Né ſous un ciel heureux, j'en ſentis l'influence :
J'abandonnais ma vie à la molle indolence ;
Et mon goût pour les arts, mes faciles talens,
Variaient mon bonheur & ſervaient mes penchans.
Je reçus Apollon comme on reçoit à table
Un ami qui nous plaît, un convive agréable,
Non comme un maître dur qui ſe fait obéir.
Il vint charmer ma vie, & non pas l'aſſervir.
Souvent à Tivoli, dans mon champêtre aſyle,
Ou ſous le frais abri des bois de Lucrétile,
Quand j'attendais Glycère au déclin d'un beau jour,
Couché ſur des carreaux diſpoſés pour l'amour,
Tandis que la vapeur des parfums d'Arabie
Pénétrait & mes ſens & mon ame amollie ;
Qu'au loin, des inſtrumens l'accord mélodieux
Portait à mon oreille un bruit voluptueux :

Alors dans les tranſports d'un aimable délire,
Inſpiré tout-à-coup je demandais ma lyre.
Je chantais l'eſpérance & les doux ſouvenirs,
Le doux refus qui triomphe & nourrit les deſirs,
La piquante gaieté, la naïve tendreſſe.
Je vis dans l'art des vers que nous apprit la Grèce,
Un langage enchanteur dans l'Olympe inventé,
Fait pour parler aux dieux ou bien à la beauté.
Quelquefois, élevant ma voix & ma penſée,
Emule audacieux de Pindare & d'Alcée,
Je montais dans l'Olympe ouvert à mes accens :
Ou, choqué des travers & des vices du tems,
J'exerçais ſur les ſots ma gaieté ſatyrique :
J'eſquiſſais même un jour un code poétique.
Mais la gloire & les arts ne bornaient point mes vœux ;
Le plaiſir fut toujours le premier de mes dieux.
Octave, qui goûta mon heureux caractère,
M'offrit auprès de lui le rang de ſecretaire.
Je refuſais ſon offre, il n'en fut point bleſſé.
Accueilli dans ſa cour, à ſa table placé,
Je ne lui voulus point aſſujettir ma vie :
Il aurait dérobé mes momens à Lydie,
A Philis, à Chloé, qui valaient mieux que lui :
L'eſclavage bientôt eût amené l'ennui.
J'aimais beaucoup Octave, & plus l'indépendance.
Voltaire, je le ſais, eut plus de complaiſance ;
A la cour autrefois il attacha ſon ſort.
Nous connaiſſons ici ton Salomon du Nord,
Er ſa proſe éloquente, & ſes rimes hardies.
D'argens, qu'il déſolait par ſes plaiſanteries,

Ne nous vanta pas moins ſon ton, ſes agrémens,
Sa chère un peu guerrière & ſes ſoupers charmans;
Où ceſſant d'être roi, pour être plus aimable,
Laiſſait la liberté préſider à ſa table,
Fréderic n'avait plus d'ennemis que le ſots;
Et même contre lui permettait les bons mots.
Il avait bien raiſon; dans le rang qu'il occupe,
Faut-il de ſa grandeur être toujours la dupe?
De la ſociété perdre tous les appas?
L'étiquette eſt l'eſprit de ceux qui n'en ont pas.
La dignité ſouvent maſque l'inſuffiſance;
On s'enferme avec art dans un noble ſilence:
Mais qui ſait bien répondre, encourage à parler.
Vos jours étaient ſi beaux! qui pouvait les troubler?
C'eſt donc ce Maupertuis, ce bizarre génie,
Géomètre chagrin que tourmentait l'envie;
Qui, des biens & des maux ſombre calculateur,
Jadis ſi triſtement nous parla du bonheur?
Il fut jaloux & vain: mais, pardonne à ſes manes.
Pardonne à ce ramas de détracteurs profanes,
Dont le nom par toi ſeul, juſqu'à nous eſt venu.
Quant à monſieur Fréron, il nous eſt plus connu:
Au Bedlam (*d*) de Pluton, fuſtigés par Mégère,
Viſé, Gâcon, Zoïle, attendent leur confrère.
Quel ſiècle n'a pas vu de ces obſcurs pédans,
Condamnés au malheur de haïr les talens,
Qui flattent tour-à-tour l'envie & la ſottiſe?
Quelquefois on les lit; toujours on les mépriſe.
Laiſſe ces vils ſerpens qui ſifflent ſur tes pas:
Alors que Linus chante, on ne les entend pas.

Et qui n'adore point ta muſe enchantereſſe ?
Tu crains d'être au-deſſous de Rome & de la Grèce,
De vivre moins que moi dans la poſtérité :
C'eſt bien là d'un Français l'aimable urbanité.
Jadis, je l'avouerai, j'eus moins de modeſtie,
Je promis à mes vers une éternelle vie :
Et ſi j'en crois les tiens, je me ſuis peu mépris.
Mon nom eſt sûr de vivre alors que tu m'écris.
Tu m'as cité ſouvent : c'eſt mon plus bel éloge.
  Mais toi qui, des confins du pays Allobroge,
Sais occuper l'Europe attentive à tes chants,
Eſt-ce à toi de douter, dans tes ſuccès brillans,
Du pouvoir d'une langue à jamais conſacrée,
Dont tu pourrais toi ſeul garantir la durée ?
Ah ! trop heureux Français ! vous faites plus que nous.
Quand la terre aſſervie était à nos genoux,
La langue des vainqueurs devint celle du monde :
En chefs-d'œuvre des arts la France plus féconde,
Par l'attrait des talens, par le charme des vers,
Sans l'avoir ſubjugué, règne ſur l'univers.
Vos drames éloquens, honneur de Melpomène,
Monumens qui manquaient à la grandeur romaine,
Charment vingt nations avides d'en jouir ;
Et vos voiſins jaloux vous doivent leur plaiſir.
Faut-il à votre gloire encor un nouveau titre ?
Des intérêts des rois votre langue eſt l'arbitre :
Diſputant contre Orlof, l'orateur du divan,
Oſman plaide en français les droits de ſon ſultan ;
Et dans Fokiani, le Turc & la Ruſſie
Décident en Français des deſtins de l'Aſie.
  A tant de gloire encor que peut-on ajouter ?

Qu'on la maintienne au moins, en ſachant t'imiter.
Qu'on ſe garde à jamais de bannir de la ſcène
Ce langage des dieux qu'adopta Melpomène.
Pour la première fois je t'écris dans le tien ;
Daigne d'un étranger excuſer l'entretien :
Et ſi j'ai bégayé la langue de Voltaire,
Je vais te lire encor pour apprendre à mieux faire.

NOTES.

(*a*) *Des ſoupers du ſophi l'admirateur groteſque.* Mr. L** fameux par ſes métaphores, s'écrie quelque part avec un enthouſiaſme très-plaiſant : *Vive le ſophi ! vive le grand homme qui mange avec ſes amis ! qui ſatisfait, par le plus délicieux de tous les mêlanges, ſon appétit & ſon cœur !*

(*b*) *A ſu qu'Aliboron l'oſait nommer ſon maître.* Mr. Fréron qui aime beaucoup les figures de rhétorique, quoiqu'il n'ait été que régent de ſixième, répète ſouvent dans ſes feuilles, *Manes de Deſpréaux ! O mon maître !* &c.

(*c*) *Pourquoi me reprocher d'être flatteur d'un roi ?* Le gouvernement d'Auguſte fondé ſur les loix partagé avec le ſénat, conſervant toutes les formes républicaines, pouvait s'appeller *une magiſtrature ſuprême*, bien plutôt qu'*une royauté.* Ses ſucceſſeurs en firent un deſpotiſme abominable.

(*d*) *Au Bedlam de Pluton, fuſtigés par Mégère.* Nom de l'hôpital des fous de Londres.

LETTRE

A MONSIEUR PIGAL.

CHER Phidias, votre ſtatue
Me fait mille fois trop d'honneur;
Mais quand votre main s'évertue
A ſculpter votre ſerviteur,
Vous égaiez l'eſprit railleur
De certain peuple rimailleur
Qui depuis ſi long-tems me hue.
L'ami Fréron le barbouilleur
D'écrits qu'on jette dans la rue,
Sourdement de ſa main crochue
Mutilera votre labeur.
Attendez que le deſtructeur
Qui nous conſume & qui nous tue,
Le tems, aidé de mon paſteur,
Ait d'un bras exterminateur
Enterré ma tête chenue.
Que ferez-vous d'un pauvre auteur
Dont la taille & le cou de grue,
Et la mine très-peu joufflue
Feront rire le connaiſſeur ?
Sculptez-nous quelque beauté nue
De qui la chair blanche & dodue.
Séduiſe l'œil du ſpectateur ;
Et qui dans ſon ame inſinue

Ces doux desirs & cette ardeur,
Dont Pigmalion le sculpteur,
Votre digne prédécesseur,
Brûla, si la fable en est crue.
Au marbre il sut donner un cœur,
Cinq sens, instrument du bonheur,
Une ame en ces sens répandue;
Et soudain fille devenue
Cette fille resta pourvue,
De doux appas que sa pudeur
Ne dérobait point à la vue.
Même elle fut plus dissolue
Que son père & son créateur.
Que cet exemple si flatteur
Par vos beaux soins se perpétue!

LES DEUX SIECLES.

Siecle où je vis briller un I ſuivi d'un quatre,
Siècle où l'on ſut écrire auſſi bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaiſirs a ſuccédé l'ennui ?
Reſſemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui
Qui fier dans l'indigence, & grand dans ſes misères,
Vante en tendant la main les tréſors de ſes pères ?
Non; d'un plus noble orgueil notre eſprit eſt bleſſé.
Nous croyons valoir mieux que le bon tems paſſé.
La ſageſſe en nos jours a ſur nous tant d'empire
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'eſt dommage; autrefois Molière était plaiſant;
Il ſut nous égayer, mais en nous inſtruiſant!
Le comique pleureur aujourd'hui veut ſéduire,
Et ſans nous amuſer renonce à nous inſtruire.
Que je plains un français quand il eſt ſans gaieté!
Loin de ſon élément le pauvre homme eſt jeté;
Je n'aime point Thalie alors que ſur la ſcène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes ſœurs ont bien changé de ton.
Hors de ſon caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, & Racine en ſoupire.
Il ne peut ſupporter l'inſipide délire
De tous ces plats romans mis en vers bourſouflés;
Apoſtrophes aux dieux, lieux communs ampoulés,
Maximes ſans raiſon, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la ſcène françaiſe en proie à des barbares.
Tant mieux, dit un rêveur ſoi-diſant financier,

Qui gouverne l'état du haut de ſon grenier ;
La chûte des beaux-arts eſt un bien pour la France ;
Dss revenus du roi ma main tient la balance :
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'état, & moi je l'enrichis.
J'ai ſu fertiliſer la terre avec ma plume.
J'ai fait contre Colbert un excellent volume ;
Le public n'en ſait rien : mais la poſtérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité :
Et pour prix des calculs où mon eſprit ſe tue,
Je veux avec Jean Jacque avoir une ſtatue. (*a*)
   Taiſez-vous, lui répond un philoſophe altier,
Et ne vous vantez-plus de votre obſcur métier ;
Vous gouvernez l'état ! quelle triſte manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie !
Prenez un vol plus haut, gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts ſont formés par les mers,
Jetez les Apennins dans l'abyme de l'onde,
Deſcendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame & nos ſens inégaux,
Allez des Patagons diſſéquer les cerveaux ;
Et tandis que Néedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lappons & ramenez des filles.
Voilà comme on s'illuſtre en ce ſiècle profond :
De la nature enfin mes yeux ont vu le fond.
Que Dieu parle à ſon gré, qu'à ſa voix tout s'arrange ;
Ce trait a ſes beautés ; moi je parle, & tout change.

(*a*) On a déjà vu que Jean Jacque Rouſſeau le Genevois, s'aviſa d'écrire dans une lettre à monſieur l'archevêque de Paris ; que l'Europe aurait dû lui élever nne ſtatue à lui Jean-Jacque.

Va, ne t'amuse plus aux finances du roi,
Viens-t-en créer un monde & sois Dieu comme moi.
A ces discours brillans, saisi d'un saint scrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante & recule;
Et pour charmer la cour qui s'y connaît si bien,
Avec un récollet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui commentant Moïse,
Pour quinze sous par mois sont l'appui de l'église.
Ils travaillent long-tems : leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait son salut.
Un autre fou paraît suivi de sa sorcière;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois,
Mortels, vivez contens, sans secours & sans loix;
Ou si vous persistez dans l'abus effroyable
De goûter les plaisirs d'un être sociable,
A mes soins vigilans osez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuisier.
Ma Julie avec moi perdant son pucelage,
Accouche d'un fœtus, & n'en est que plus sage.
Rien n'est mal; rien n'est bien; je mets tout de niveau;
Je marie au Dauphin la fille du bourreau :
Les petites-maisons où toujours j'étudie,
Valent bien la sorbonne & sa théologie.
Ainsi sur le pont-neuf, parmi les charlatans,
L'échappé de Genève ameute les passans,
Grimpé sur les tréteaux, qui jadis dans Athène
Avaient servi de loge au chien de Diogène.
Si la philosophie a pris ce noble essor,
L'histoire sous nos mains va s'embellir encore.
Des riens approfondis dans un long répertoire,

Sans éclairer l'esprit surchargent la mémoire.
Allons, poudreux valets d'insolens imprimeurs,
Petits abbés crotés, faméliques auteurs,
Ressassez-moi Pétau, copiez-moi Du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mêlange.
Servez d'antiques mets sous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés:
Mais surtout écrivez en prose poétique:
Dans un style ampoulé parlez-moi de physique:
Donnez du gigantesque; étourdissez les sots.
Si vous ne pensez pas, créez de nouveaux mots:
Et que votre jargon digne en tout de notre âge,
Nous fasse de Racine oublier le langage.
Jadis en sa volière un riche curieux
Rassembla des oiseaux le peuple harmonieux;
Le chantre de la nuit, le serin, la fauvette,
De leurs sons enchanteurs égayaient sa retraite;
Il eut soin d'écarter les lézards & les rats.
Ils n'osaient approcher: ce tems ne dura pas.
Un nouveau maître vint; ses gens se négligèrent,
La volière tomba; les rats s'en emparèrent;
Ils dirent aux lézards, Illustres compagnons,
Les oiseaux ne sont plus: & c'est nous qui régnons.

LE PÈRE NICODÈME
ET
JEANNOT.

LE PERE NICODEME.

JEANNOT, ſouviens-toi bien que la philoſophie
Eſt un démon d'enfer à qui l'on ſacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain ;
Newton dans notre tems fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes & de filles
Que Laſs à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raiſonne a le cerveau bleſſé.
Béniſſons les mortels qui n'ont jamais penſé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonotte,
Que de tous vos écrits la peſanteur dévote
Toujours pour mon eſprit eut de charmes puiſſans !
Le péché n'eſt, dit-on, que l'abus du bon ſens ;
Et de peur de l'abus vous banniſſez l'uſage.
Ah ! fuyons ſaintement le danger d'être ſage.
Pour faire ton ſalut ne penſe point, Jeannot ;
Abrutis bien ton ame, & fais vœu d'être un ſot.

JEANNOT.

Je ſens de vos diſcours l'influence bénigne,

Je baille; & de vos foins je me crois déja digne.
J'ai toujours remarqué que l'efprit rend malin.
Vous vous reffouvenez du bon curé Fantin,
Qui prêchant, confeffant les dames de Verfailles;
Careffait tour-à-tour, & volait fes ouailles;
Ce cher Monfieur Billard, & fon ami Curfel,
Grands porteurs de cilice, & chanteurs de miffel,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies.
Tous ces gens-là mon père, étaient de grands génies!

LE PERE NICODEME.

Mon fils n'en doute pas, ils ont philofophé;
Et foudain leur efprit par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupifcence.
Dans les bofquets d'Eden l'arbre de la fcience
Portait un fruit de mort & de corruption.
Notre bon père en eut une indigeftion.
Pour lui bien conferver fa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'eft bien dit; mais fouffrez que Jeannot l'hébêté
Propofe avec refpect une difficulté:
De tous les écrivains dont la pefante plume
Barbouilla fans penfer tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,
C'eft notre ami Fréron de Kimper-Corentin.
Sa groffe ame pourtant dans le vice eft plongée.
De cent mortels poifons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais delà, fi j'ofais raifonner,

Que le pauvre d'efprit peut encore fe damner.

LE PERE NICODEME.

Oui, mais c'eft quand ce pauvre ofe fe croire riche,
C'eft quand du bel efprit un lourd pédant s'entiche,
Quand le démon d'orgueil, & celui de la faim
Saififfent à la gorge un maudit écrivain;
Le déloyal alors eft poffédé du diable.
Chez tout fot bel efprit le vice eft incurable;
Il va trouver enfin pour prix de fes travers
Desfontaine & Chauffon dans le fond des enfers.
Au pur fein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans fon humble étage il eû fu fe connaître;
Mais il fut réprouvé fi-tôt qu'il entreprit
D'allier la fottife avec le bel efprit.
Autrefois un hibou formé par la nature,
Pour fuir l'aftre du jour au fond de fa mafure,
Laffé de fa retraite eut le projet hardi
De voir comment eft fait le foleil à midi.
Il pria de fon antre une aigle fa voifine
De daigner le conduire à la fphère divine,
D'où le blond Apollon de fes rayons dorés
Perce les vaftes cieux par lui feul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta fur fes ailes.
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles
Dont l'éclat n'eft pas fait pour fes débiles yeux,
Le mangeur de fouris tomba du haut des cieux.
Les oifeaux accourus à fes plaintes funèbres,
Dévorèrent foudain le courier des ténèbres.
Profite de fa faute; &, tapi dans ton trou,

Fuis le jour à jamais en fidèle hibou.

JEANNOT.

On a beau ſe ſoumettre & fermer la paupière ;
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière
J'entends dire en tous lieu que le monde eſt inſtruit,
Qu'avec Saint Loyola le menſonge s'enfuit,
Qu'Arando dans l'Eſpagne, éclairant les fidèles,
A l'inquiſition vient de rogner les aîles.
Chez les Italiens les yeux ſe ſont ouverts.
Une auguſte cité ſouveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le ſouverain chéri qui naquit dans Verſailles
Annulla, m'a-t-on dit, ces billets ſi fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux.
Avec diſcrétion la ſage tolérance,
D'une éternelle paix nous permet l'eſpérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces diſcours ;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appéſantie :
Et j'ai de raiſonner la plus terrible envie.

LE PERE NICODEME.

Ah! te voilà perdu. Jeannot n'eſt plus à moi.
Tous les cœurs ſont gâtés -- l'eſprit bannit la foi!
L'eſprit s'étend partout. -- O divine Bêtiſe,
Verſez tous vos pavots ; ſoutenez mon égliſe.
A quels ſaints recourir dans cette extrêmité ?
O mon fils, cher enfant de la ſtupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux ſein de ta mère ?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire.
Ne va point contriſter les cœurs des gens de bien.

Courage; allons, rends-toi, lis le journal chrétien;
De Jean-George, crois-moi, lis le discours sublime.
C'est pour ton mal qui presse un excellent régime.
Tu peux guérir encor. Oui, Paris dans ses murs
Voit encor, grace à Dieu, des esprits lourds, obscurs,
D'argumens rebattus déterminés copistes,
Tous farcis de lambeaux des premiers jansénistes.
Jette-toi dans leurs bras; dévore leurs leçons;
Apprend deux à donner des mots pour des raisons.
Fait des phrases, Jeannot; m'a douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta blessure.
Ne sois point philosophe.

JEANNOT.

Ah! vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goute; & chérissons l'erreur.
C'est vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un sot au sortir du collège?

LE PERE NICODEME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat.
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

L'ANNIVERSAIRE
DE LA
St. BARTHELEMI,
POUR L'ANNÉE 1772.

TU reviens après deux cents ans
Jour affreux, jour fatal au monde.
Que l'abyme éternel du tems
Te couvre de ſa nuit profonde.
Tombe à jamais enſeveli
Dans le grand fleuve de l'oubli,
Sejour de notre antique hiſtoire.
Mortels, à ſouffrir condamnés,
Ce n'eſt que des jours fortunés
Qu'il faut conſerver la mémoire.

❀ ❀

C'eſt après le Triumvirat
Que Rome devint floriſſante.
Un poltron tyran de l'état,
L'embellit de ſa main ſanglante.
C'eſt après les proſcriptions
Que les enfans de Scipions
Se croyaient heureux ſous Octave.
Tranquille & ſoumis à ſa loi

On vit danser le peuple roi
En portant des chaînes d'esclave.

❀ ❀

Virgile, Horace, Pollion
Couronné de myrte & de lière,
Sur la cendre de Ciceron
Chantaient les baisers de Glicère.
Ils chantaient dans les mêmes lieux
Où tombèrent cent demi-dieux
Sous des assassins mercénaires.
Et les familles des proscrits
Rassemblaient les jeux & les ris
Entre les tombeaux de leurs pères.

❀ ❀

Bellone a dévasté nos champs
Par tous les fléaux de la guerre.
Cérès par ses dons renaissans,
A bientôt consolé la terre.
L'enfer engloutit dans ses flancs
Les déplorables habitans
De Lisbonne aux flammes livrée.
Abandonna-t-on son séjour ? ...
On y revint, on fit l'amour ;
Et la perte fut réparée.

❀ ❀

Tout mortel a versé des pleurs,
Chaque siècle a connu les crimes ;

Ce monde eſt un amas d'horreurs,
De coupables & de victimes.
Des maux paſſés le ſouvenir,
Et les terreurs de l'avenir
Seraient un poids inſupportable;
Dieu prit pitié du genre humain:
Il le créa frivole & vain
Pour le rendre moins miſérable.

LA BÉGUEULE,

CONTE MORAL.

DANS ſes écrits un ſage Italien
Dit que le mieux eſt l'ennemi du bien.
Non qu'on ne puiſſe augmenter en prudence,
En bonté d'ame, en talens, en ſcience.
Cherchons le mieux ſur ces chapitres-là :
Partout ailleurs évitons la chimère.
Dans ſon état, heureux qui peut ſe plaire,
Vivre à ſa place, & garder ce qu'il a !

Le belle Arsène en eſt la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, & ſouffrant ſes mépris.
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-père,
Ne brillaient pas parmi les beaux eſprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis ; des amis fréquentaient ;
Beaucoup d'aiſance, une aſſez bonne chère
Les paſſe-tems que nos gens connaiſſaient,
Jeu, bal, ſpectacle & ſoupers agréables
Rendaient ſes jours à-peu-près tolérables.
Gar vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu ; pour l'homme il n'eſt pas fait.
Madame Arsène était fort peu contente

De ſes plaiſirs. Son ſuperbe dégoût
Dans ſes dédains fuyait ou blâmait tout :
On l'appellait la belle impertinente.

Or admirez la faibleſſe des gens.
Plus elle était diſtraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des ſoins complaiſans
D'apprivoiſer ſon humeur mépriſante ;
Et plus auſſi notre belle abuſait
De tous les pas que vers elle on faiſait.
Pour ſes amans encor plus intraitable ;
Aiſe de plaire ; & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſait conſumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable.
D'elle à la fin chacun ſe retira.
De courtiſans elle avait une liſte ;
Tout prit partit, ſeule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur & triſte :
Bouffi, mais ſec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame & ne la nourrit pas.

La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On ſait que ces eſprits
Sont mitoyens entre l'eſpèce humaine
Et la divine, & monſieur Gabalis
Mit par écrit leur hiſtoire certaine.
La fée allait quelquefois au logis
De ſa filleule, & lui diſait : « Arsène,
» Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
» As-tu des goûts & des amuſemens ?
» Tu dois mener une aſſez douce vie ».

L'autre en deux mots répondait *je m'ennuie.*
» C'eſt un grand mal (dit la fée) & je crois
» Qu'un beau ſecret c'eſt de vivre chez ſoi ».

Arsène enfin conjura ſon Aline
De la tirer de ſon maudit pays.
« Je veux aller à la ſphère divine,
» Faites-moi voir votre beau paradis ;
» Je ne ſaurais ſupporter ma famille,
» Ni mes amis. J'aime aſſez ce qui brille,
» Le beau, le rare ; & je ne puis jamais
» Me trouver bien que dans votre palais.
» C'eſt un goût vif dont je me ſens coëffée ».
Très-volontiers, dit l'indulgente fée.

Tout auſſi-tôt dans un char lumineux
Vers l'orient la belle eſt tranſportée :
Le char volait ; & notre dégoûtée,
Pour être en l'air, ſe croyait dans les cieux.
Elle deſcend au ſéjour magnifique
De la marraine. Un immenſe portique,
D'or ciſelé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & paſſablement beau ;
Mais ce n'eſt rien, quand on voit le château.
Pour les jardins c'eſt un miracle unique ;
Marly, Verſailles, & leurs petits jets-d'eau
N'ont rien auprès qui ſurprenne & qui pique.
La dédaigneuſe à cette œuvre angelique
Sentit un peu de ſatisfaction.
Aline dit : « Voilà votre maiſon,
» Je vous y laiſſe un pouvoir deſpotique,

» Commandez-y. Toute ma nation
» Obéira ſans aucune replique.
» J'ai quatre mots à dire en Amérique,
» Il faut que j'aille y faire quelques tours :
» Je reviendrai vers vous en peu de jours.
» J'eſpère au moins, dans ma douce retraite,
» Vous retrouver l'ame un peu ſatisfaite ».

Aline part. La belle en liberté
Reſte & s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine ou plutôt en déeſſe.
De cent beautés une foule s'empreſſe
A prévenir ſes moindres volontés.
A-t-elle faim ? Cent plats ſont apportés;
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets ſont de pure ambroſie ;
Les vaſes ſont du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'inſtant
Dans les jardins, ſur les bords des fontaines,
Sur les gazons, reſpirer les halaines
Et les parfums des fleurs & des zéphirs.
Vingt chars brillans de rubis, de ſaphirs,
Pour la porter ſe préſentent d'eux-mêmes :
Comme autrefois les trepiés de Vulcain
Allaient au ciel par un reſſort divin
Offrir leur ſiége aux majeſtés ſuprêmes.
De mille oiſeaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit ſur l'argent des rigoles,
Ont accordé leurs murmures charmans :
Les parroquets répétaient ſes paroles,
Et les échos les diſaient après eux.

Telle Psyché par le plus beau des dieux
A ses parens avec art enlevée,
Au seul amour dignement réservée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandait à son gré.
Madame Arsène est encor mieux servie;
Plus d'agrémens environnaient sa vie;
Plus de beautés décoraient son séjour:
Elle avait tout, mais il manquait l'amour.
On lui donna le soir une musique,
Dont les accords & les accens nouveaux
Feraient pâmer soixante cardinaux.
Ces sons vainqueurs allaient au fond des ames.
Mais elle vit, non sans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton!
A quoi (dit-elle) à pensé ma marraine?
Point d'homme ici! Suis-je dans un couvent?
Je trouve bon que l'on me serve en reine;
Mais sans sujets la grandeur est du vent.
J'aime à régner, sur des hommes s'entend:
Ils sont tous nés pour ramper dans ma chaîne.
C'est leur destin, c'est leur premier devoir;
Je les méprise & je veux en avoir.
Ainsi parlait la recluse intraitable.
Et cependant les nymphes sur le soir
Avec respect ayant servi sa table,
On l'endormit au son des instrumens.

Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes festins, pareille sérénade;

Et le plaiſir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade.
Le lendemain fut triſte & fatiguant.
Le lendemain lui fut inſupportable.

Je me ſouviens du tems trop peu durable,
Où je chantais dans mon heureux printems
Dès lendemains plus doux & plus plaiſans.

La belle enfin chaque jour fétoyée
Fut tellement de ſa gloire ennuyée,
Que déteſtant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faiſait mal au cœur.
Se trouvant ſeule elle aviſe une brèche
A certain mur; & ſemblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame ſaute, & vous franchit le parc.

Au même inſtant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,
Tout diſparaît à ſes yeux ébaubis.
Elle ne voit que les ſtériles plaines
D'un grand déſert, & des rochers affreux:
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de ſes ſottiſes.
La nuit venait; & déjà ſes mains griſes
Sur la nature étendaient ſes rideaux.
Les cris perçans des funèbres oiſeaux,
Les hurlemens des ours & des panthères
Font retentir les antres ſolitaires.
Quelle autre fée, helas! prendra le ſoin
De ſecourir ma folle aventurière?

Dans ſa détreſſe elle apperçut de loin,
A la faveur d'un reſte de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier,
Qui s'en allait par un petit ſentier
Tout en ſifflant retrouver ſa chaumière.
« Qui que tu ſois (lui dit la beauté fière)
» Vois en pitié le malheur qui me ſuit;
» Car je ne ſais où coucher cette nuit. »
Quand on a peur, tout orgueil s'humaniſe.

Le noir pataût, la voyant ſi bien miſe,
Lui répondit : « Quel étrange démon
» Vous fait aller dans cet état de criſe,
» Pendant la nuit, à pied, ſans compagnon?
» Je ſuis encore très-loin de ma maiſon.
» Ça, donnez-moi votre bras, ma mignonne;
» On recevra ſa petite perſonne
» Comme on pourra. J'ai du lard & des œufs.
» Toute Françaiſe, à ce que j'imagine,
» Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
» Je n'ai qu'un lit; c'eſt aſſez pour nous deux. »

Diſant ces mots, le ruſtre vigoureux,
D'un gros baiſer ſur ſa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute repartie;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas! (dit la dame affligée)
Il faudra donc qu'ici je ſois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups!
Le déſeſpoir, la honte, le courroux
L'ont ſuffoquée; elle eſt évanouie.

Notre galant la rendait à la vie :
La fée arrive, & peut-être un peu tard.
Préſente à tout elle était à l'écart.
« Vous voyez bien (dit-elle à ſa filleule)
» Que vous étiez une franche bégueule.
» Ma chère enfant, rien n'eſt plus périlleux
» Que de quitter le bien pour être mieux. »

La leçon faite, on reconduit ma belle
Dans ſon logis : tout y changea pour elle
En peu de tems, ſi-tôt qu'elle changea.
Pour ſon profit elle ſe corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du ſieur Moncrif, & ſans livre elle plut.
Que fallait-il à ſon cœur ?.... Qu'il voulût.
Elle fut douce, attentive, polie,
Vive & prudente ; & prit même en ſecret
Pour charbonnier un jeune amant diſcret,
Et fut alors une femme accomplie.

LES SISTÊMES.

LORSQUE le ſeul puiſſant, le ſeul grand, le ſeul ſage,
De ce monde, en ſix jours, eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eût arrangé tous les céleſtes corps,
De ſa vaſte machine il cacha les reſſorts,
Et mit ſur la nature un voile impénétrable.

J'ai lu chez un rabin que cet Etre ineffable
Un jour, devant ſon trône, aſſembla nos docteurs,
Fiers enfans, du ſophiſme, éternels diſputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin (*a*), Scot (*b*), & Bonaventure (*c*),
Et juſqu'au Provençal élève d'Epicure (*d*),
Et ce maître René (*e*) qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou perſécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux eſprits dont le ſavant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.

Ça, *mes amis*, dit Dieu, *devinez mon ſecret:*
Dites-moi qui je ſuis, & comment je ſuis fait.
Et dans un ſupplément dites moi qui vous êtes:
Quelle force, en tout ſens, fait courir les comètes,
Et pourquoi, dans ce globe, un deſtin trop fatal,
Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.
Je ſais que, grace aux ſoins des plus nobles génies,
Des prix ſont propoſés par les académies:
J'en donnerai. Quiconque approchera du but,
Aura beaucoup d'argent, & ſera ſon ſalut.

Il dit. Thomas ſe lève à l'auguſte parole,

Thomas

Thomas le jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent argumens se tira toujours bien,
Et répondit à tout sans se douter de rien.

Vous êtes, lui dit-il, *l'existence & l'essence* (*f*)
Simple avec attributs, acte pur & substance,
Dans les tems, hors des tems : fin, principe & milieu,
Toujours présent partout sans être en aucun lieu.

L'Eternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : *courage Thomas* ! & se mit à sourire
Descartes prit sa place avec quelque fracas,
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas ;
Et le front tout poudreux de matière subtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'évangile.

Seigneur, dit-il à Dieu ; *ce bon homme Thomas*
Du rêveur Arioste a trop suivi les pas.
Voici mon argument, qui me semble invincible :
Pour être, c'est assez que vous soyez possible (*g*)
Quant à votre univers, il est fort imposant ;
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant (*h*) :
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Elémens, animaux, tourbillons & lumière,
Lorsque du mouvement je saurai mieux les loix.
Dieu sourit de pitié pour la seconde fois

L'incertain Gassendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton souffrir l'audace insigne,
Et proposait à Dieu ses atômes crochus (*i*),
Quoique passés de mode, & de long-tems déchus.

Mais il ne disait rien sur l'essence suprême.

Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais satisfait; pensif & retiré;
Esprit subtil & creux, moins lu que célébré,
Caché sous le manteau de Descartes son maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Etre.
Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas;
Mais je pense, entre nous, que vous n'existez pas (*k*).
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers, & de mauvais critiques.
Jugez-nous-- A ces mots, tout le globe trembla;
Et d'horreur & d'effroi St. Thomas recula.
Mais Dieu clément & bon, plaignant cet infidèle,
Ordonna seulement qu'on purgeât sa cervelle.
Ne pouvant désormais composer pour les prix,
Il partit, escorté de quelques beaux esprits.

Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagances,
Etalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, disputaient, & criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu'à dîner une vieille rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.

D'un air persuadé Mallebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra (*l*).

Arnaud dit que de Dieu la bonté souveraine,

Exprès pour nous damner, forma la race humaine (*m*).

Leibnitz avertissait le turc & le chrétien,
Que sans son harmonie on ne comprendra rien (*n*);
Que Dieu, le monde & nous, tout n'est rien sans monades.

Le courrier des Lappons, dans ses turlupinades (*o*),
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour se former l'esprit, disséquer des géans.
Notre consul Maillet, (*p*) (non pas consul de Rome)
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
Le berceau très-changeant fut du plus fin crystal;
Et les mers des Chinois sont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrénées.
Chacun fit son systême; & leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites maisons.

Dieu ne se fâcha point: c'est le meilleur des pères:
Et sans nous engourdir par des loix trop austères,
Il veut que ses enfans, ces petits libertins,
S'amusent en jouant de l'œuvre de ses mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année;
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambassadeur de paix,
Tout pêtri d'indulgence, & porteur de bienfaits.
Le ministre emplumé vola dans vingt provinces,
Il visita des saints, des papes & des princes,
De braves cardinaux & des inquisiteurs,
Dans le siècle passé dévots persécuteurs.
Messeigneurs, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*
De vous bien divertir, sans molester personne.

Il a su qu'en ce monde on voit certains savans,
Qui sont ainsi que vous, de fieffés ignorans :
Ils n'ont ni volonté, ni puissance de nuire :
Pour penser de travers, hélas ! faut-il les cuire ?
Un livre, croyez-moi, n'est pas fort dangereux ;
Et votre signature est plus funeste qu'eux.
En sorbonne, aux Charniers (q), tout se mêle d'écrire :
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.

NOTES

PAR MR. DE MORZA.

(*a*) *Le bon Thomas d'Aquin..* Nous n'avons de St. Thomas d'Aquin que dix-fept gros volumes bien avérés ; mais nous en avons vingt-un d'Albert. Auffi celui-ci a été furnommé *le Grand.*

(*b*) *Scot.....* Scot eft le fameux rival de Thomas. C'eft lui qu'on a cru mal-à-propos l'inftituteur du dogme de l'*Immaculée conception* ; mais il fut le plus intrépide défenfeur de l'*Univerfel de la part de la chofe.*

(*c*) *Bonaventure..........* Nous avons de St. Bonaventure le Miroir de l'âme, l'Itinéraire de l'efprit à Dieu, la Diète du falut, le Roffignol de la paffion, le Bois de vie, l'Aiguillon de l'amour, les Flammes de l'amour, l'Art d'aimer, les Vingt-cinq mémoires, les Quatre vertus cardinales, les Sept chemins de l'éternité, les Six ailes des chérubins, les Six ailes des féraphins, les Cinq fêtes de l'enfant Jefus, &c.

(*d*) ... *Provençal élève d'Epicure.* Gaffendi, qui reffufcita pendant quelque tems le fyftême d'Epicure. En effet, il ne s'éloigne pas de penfer que l'homme a trois ames, la végétative qui fait circuler toutes les liqueurs, la fenfitive qui reçoit toutes les impreffions, & la raifonnable qui loge dans la poitrine. Mais auffi il avoue l'ignorance éternelle de l'homme fur les premiers principes des chofes ; & c'eft beaucoup pour un philofophe.

(*e*) *Et ce maître René.......* Defcartes était le contraire de Gaffendi : celui-ci cherchait, & l'autre croyait avoir trouvé. On fait affez que toute la philofophie de Defcartes n'eft qu'un roman mal tiffu, qu'on ne fe donne plus la peine ni de réfuter, ni d'examiner. Quel homme aujourd'hui perd fon tems à rechercher comment des dez, tournant fur eux-mêmes dans le plein, ont produit des foleils, des planètes, des terres & des mers ? Les partifans de ces chimères les appellaient les hautes fciences, & ils fe moquaient d'Ariftote, & ils difaient : Nous avons de la méthode. On peut comparer le fyftême de Defcartes à celui de Lafs, tous deux étaient fondés fur la fynthèfe. Defcartes vint dans un tems où la raifon humaine était égarée. Lafs fe mit à philofopher en France, lorfque l'argent du royaume était plus égaré encore. Tous deux élevèrent leur édifice fur des veffies. Les tourbillons de Defcartes durèrent une quarantaine d'années, ceux de Lafs ne fubfiftèrent que dix-huit mois. On eft plutôt détrompé en arithmétique qu'en philofophie.

(*f*) .... *L'exiſtence & l'eſſence, &c.* Ce ſont les propres paroles de St. Thomas d'Aquin. D'ailleurs toute la partie métaphyſique de ſa *ſomme* eſt fondée ſur la métaphyſique d'Ariſtote.

(*g*) *Pour être, c'eſt aſſez que vous ſoyez poſſible.* Voici où eſt (ce me ſemble) le défaut de cet argument ingénieux de Deſcartes. Je conclus l'exiſtence de l'être néceſſaire & éternel, de ce que j'ai apperçu clairement que quelque choſe exiſte néceſſairement & de toute éternité; ſans quoi il y aurait quelque choſe qui aurait été produit du néant & ſans cauſe, ce qui eſt abſurde: donc un Être a exiſté toujours néceſſairement & par lui-même. J'ai donc conclu ſon exiſtence de l'impoſſibilité qu'il ne ſoit pas, & non de la poſſibilité qu'il ſoit. Cela eſt délicat, & devient plus délicat encore, quand on oſe fonder la nature de cet Être éternel & néceſſaire. Il faut avouer que tous ces raiſonnemens abſtraits ſont aſſez inutiles, puiſque la plupart des têtes ne les comprennent pas. Il ſerait aſſurément d'une horrible injuſtice & d'un énorme ridicule, de faire dépendre le bonheur & le malheur éternel du genre humain de quelques argumens que les neuf-dixièmes des hommes ne ſont pas en état de comprendre. C'eſt à quoi ne prennent pas garde tant de ſcholaſtiques orgueilleux & peu ſenſés qui oſent enſeigner & menacer. Quand un philoſophe ſerait le maître du monde, encore devrait-il propoſer ſes opinions modeſtement. C'eſt ainſi qu'en uſait Marc-Aurèle & même Julien. Quelle différence de ces grands hommes à Garaſſe, à Nonotte, à l'abbé Guyon, à l'auteur de la Gazette eccléſiaſtique, à Paulian l'ex-jéſuite, & tant d'autres!

(*h*) *J'en ferai tout autant. Donnez-moi de la matière & du mouvement, & je ferai un monde.* Ces paroles de Deſcartes ſont un peu téméraires; elles n'auraient pas été permiſes à Platon. Paſſe qu'Archimède ait dit: Donnez-moi un point fixe dans le ciel, & j'enlèverai la terre: il ne s'agiſſait plus que de trouver le lévier. Mais qu'avec de la matière & du mouvement on faſſe des organes penſans & des têtes penſantes, cela eſt bien fort. Je doute même que Deſcartes & le père Merſenne enſemble euſſent pu donner à la matière la gravitation vers un centre. Après tout, Deſcartes avait de la matière & du mouvement; nous n'en manquons pas. Que ne travaillait-il? Que ne faiſait-il un petit automate de monde? Avouons que dans toutes ces imaginations on ne voit que des enfans qui ſe jouent.

(*i*) .... *Ses atômes crochus.* Démocrite, Epicure, & Lucrèce, avec leurs atômes déclinans dans le vuide, étaient pour le moins auſſi enfans que Deſcartes avec ſes tourbillons tournoyans dans le plein; & l'on ne peut que déplorer la perte d'un tems précieux employé à étudier ſérieuſement ces fadaiſes par des hommes qui auraient pu être utiles.

Où eſt l'homme de bons ſens qui ait jamais conçu clairement que des atômes ſe ſoient aſſem-

blés pour aller en ligne droite, & pour se détourner ensuite à gauche ; moyennant quoi ils ont produit des astres, des animaux, des pensées ? Pourquoi de tant de fabricateurs de mondes, ne s'en est-il pas trouvé un seul qui soit parti d'un principe vrai, & reçu de tous les hommes raisonnables ? Il ont adopté des chimères, & ont voulu les expliquer ; mais quelle explication ! Ils ressemblaient parfaitement aux commentateurs des anciens historiens. La tour de Babel avait vingt milles pieds de haut ; donc les maçons avaient des grues de plus de vingt milles pieds pour élever leurs pierres. Le lit du roi Og était de quinze pieds. Le serpent, qui eut de longues conversations avec Eve, ne put lui parler qu'en hébreu : car il devait lui parler en sa langue pour être entendu, & non en la langue des serpens ; & Eve devait parler le pur hébreu, puisqu'elle était la mère des Hébreux, & que ce langage n'avait pu encore se corrompre. C'est sur des raisons de cette force que furent appuyés longtems tous les commentaires & tous les systêmes. Hérodote a dit que le soleil avait changé deux fois de levant & de couchant ; & sur cela on a recherché par quel mouvement ce phénomène s'était opéré. Des savans se sont distillés le cerveau pour comprendre comment le cheval d'Achilles avait parlé grec ; comment la nuit que Jupiter passa avec Alcmène fut une fois plus longue qu'elle ne devait être, sans que l'ordre de la nature fût dérangé, comment le soleil avait reculé au souper d'Atrée & de Thieste, par quel secret Hercule était resté trois jours & trois nuits enseveli dans le ventre d'une baleine, par quel art au son d'un instrument les murs de.. Enfin on a compilé & empilé des écrits sans nombre pour trouver la vérité dans les plus absurdes & les plus insipides fables.

(*k*) *Mais je pense entre nous que vous n'existez pas.* Spinosa, dans son fameux livre, si peu lu, ne parle que de Dieu ; & on lui a reproché de ne point reconnaître de Dieu. C'est qu'il n'a point séparé la Divinité du grand Tout qui existe par elle. C'est le Dieu de Straton, c'est le Dieu des stoïciens.

Jupiter est quodcumque vides, quòcumque moveris.

C'est le Dieu d'Aratus dans le sens d'une philosophie audacieuse.

In Deo vivimus, movemur & sumus.

La marche de Spinosa est plus géométrique que celle de tous les philosophes de l'antiquité. C'est le premier athée qui ait procédé par lemmes & par théorêmes.

Bayle, en prenant la doctrine de Spinosa à la lettre, en raisonnant d'après ses paroles, trouve cette doctrine contradictoire & ridicule. En effet, qu'est-ce qu'un Dieu dont tous les êtres seraient des modifications, qui serait jardinier & plante, mé-

decin & malade, homicide & mourant, destructeur & détruit ?

Bayle paraît opposer à Spinosa une dialectique très-supérieure. Mais quel est le sort de toutes les disputes! Jurieu regardait Bayle comme un compilateur d'idées plus dangereuses que Spinosa. Arnaud & ses partisans tombaient sur Jurieu comme sur un fanatique absurde. Les jésuites accusaient Arnaud d'être au fond un ennemi de la religion, & tout Paris voyait dans les jésuites les corrupteurs de la raison & de la morale, & des fabricateurs de lettres de cachet. Pour Spinosa, tout le monde en parlait, & personne ne le lisait.

Voici l'analyse de tous ses principes.

Il ne peut exister qu'une substance; car qui est par soi doit être un, & ne peut être limité. La substance doit donc être infinie.

Il est impossible qu'une substance en produise une autre sans qu'il y ait quelque chose de commun entr'elles. Or ce quelque chose de commun ne peut exister avant la substance produite; donc la création est impossible.

Une substance ne peut en faire une autre; puisqu'étant infinie par sa nature, un infini ne peut en créer un autre.

Il n'y a donc qu'un infini, donc tout est mode.

L'intelligence & la matière existent; donc l'intelligence & la matière entrent dans la nature de cet infini.

La substance étant infinie doit avoir une infinité d'attributs, donc l'unité d'attributs est Dieu; donc Dieu est tout.

Ce systême a été assez réfuté par l'humain Fénélon, par le subtil Lami, & surtout de nos jours, par Mr. l'abbé de Condillac, par Mr. l'abbé Pluquet.

Si d'illustres adversaires peuvent servir en quelque sorte à la gloire d'un auteur, on voit que jamais homme n'a été honoré d'ennemis plus respectables. Il a été attaqué par deux cardinaux des plus savans & des plus ingénieux qu'ait eu la France, tous deux chéris à la cour, tous deux ministres & ambassadeurs à Rome. Le premier lui fait la guerre en beaux vers latins dans sont anti-Lucrèce, le second en beaux vers français dans une épître instructive & égréable.

Voici quelques-uns des vers latins.

Dogmata complexus, partim vesana Stratonis
Restituit commenta, suisque erroribus auxit
Omnigeni Spinosa Dei fabricator, & orbem
Appellare Deum, ne quis Deus imperet orbi,
Tanquam esset domus ipsa domum qui condidit, ausus.
Sic rediviva novo se se munimine cinxit
Impietas, tumidumque altâ caput extulit arce.
Scilicet ex toto rerum glomeramine numen
Construxit, cum sint pro corpore corpora cuncta,

Et cunctæ mentes pro mente, ſimulque perenni
Pro vitâ atque ævo, fuga temporis ipſa caduci
Et qui ſæclorum jugis devolvitur ordo.
Pana putes.

Voici quelques-uns des vers français.

Ceſſe de méditer dans ce ſauvage lieu,
Homme, plante, animaux, eſprit, corps, tout eſt Dieu
Spinoſa le premier connut mon exiſtence;
Je ſuis l'être complet & l'unique ſubſtance;
La matière & l'eſprit en ſont les attributs,
Si je n'embraſſais tout, je n'exiſterais plus.
Principe univerſel, je comprends tous les êtres,
Je ſuis le ſouverain de tous les autres maîtres;
Les membres différens de ce vaſte univers
Ne compoſent qu'un tout dont les modes divers
Dans les airs, dans les cieux, ſur la terre & ſur l'onde,
Embelliſſent entr'eux le théatre du monde;
Et c'eſt l'accord heureux des êtres réunis,
Qui comblent mes tréſors & les rend réunis.

Le livre du *Syſtême de la nature*, qu'on nous a donné depuis peu, eſt d'un genre tout différent; c'eſt une Philippique contre Dieu. L'auteur prétend que la matière exiſte ſeule, & qu'elle produit ſeule la ſenſation & la penſée. Pour avancer une idée auſſi étrange, il faudrait au moins tâcher de l'appuyer ſur quelque principe, & c'eſt ce que l'auteur ne fait pas. Il a pris cette opinion chez Hobbes, mais Hobbes ſe borne à la ſuppoſer, il ne l'affirme pas; il dit que des philoſophes ſavans ont prétendu que tous les corps ont du ſentiment. *Qui corpora omnia ſenſu eſſe prædita ſuſtinuerunt.*

Depuis Brama, Zoroaſtre & Thaut, juſqu'à nous, chaque philoſophe fait ſon ſyſtême; & il n'y en a pas deux qui ſoient de même avis. C'eſt un chaos d'idées, dans lequel perſonne ne s'eſt entendu. Le petit nombre de ſages eſt toujours parvenu à détruire les châteaux enchantés, mais jamais à pouvoir en bâtir un logeable. On voit par ſa raiſon ce qui n'eſt pas; on ne voit point ce qui eſt. Dans ce conflit éternel de témérités & d'ignorances, le monde eſt toujours allé comme il va; les pauvres ont travaillé les riches ont joui; les puiſſans ont gouverné & les philoſophes ont argumenté, tandis que des ignorans ſe partagaient la terre.

(*l*) *Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra.* Par quelle fatalité le syſtême de Mallebranche paraît-il retomber dans celui de Spinoſa, comme deux vagues qui ſemblent ſe combattre dans une tempête, & le moment d'après s'uniſſent l'une dans l'autre ?

Dieu, dit Mallebranche, *eſt le lieu des eſprits, de même que l'eſpace eſt le lieu des corps. Notre ame ne peut ſe donner d'idées. -- Nos idées ſont efficaces, puiſqu'elles agiſſent ſur notre eſprit. Or rien ne peut agir ſur notre eſprit que Dieu. -- Donc il eſt néceſſaire que nos idées ſe trouvent dans la ſubſtance efficace de la Divinité.* Livre 3, de l'eſprit pur, partie 2.

Voilà les propres paroles de Mallebranche. Or ſi nous ne pouvons avoir de perceptions que dans Dieu, nous ne pouvons donc avoir de ſentiment que dans lui, ni faire aucune action que dans lui ; cela me paraît évident. On peut donc en inférer que nous ne ſommes que des modifications de lui-même. Il n'y a donc dans l'univers qu'une ſeule ſubſtance. Voilà le ſpinoſiſme, le ſtratoniſme tout pur. Et Mallebranche pouſſe les illuſions qu'il ſe fait à lui-même juſqu'à vouloir autoriſer ſon ſyſtême par des paſſages de St. Paul & de St. Auguſtin.

Je ne dis pas que ce ſavant prêtre de l'oratoire fût ſpinoſiſte, à Dieu ne plaiſe ? je dis qu'il ſervait d'un plat dont un ſpinoſiſte aurait mangé très-volontiers. On ſait que depuis il s'entretint familiérement avec le Verbe. Eh ! pourquoi avec le Verbe plutôt qu'avec le St. Eſprit ? Mais comme il n'y avait perſonne en tiers dans la converſation, nous ne rendons point compte de ce qui s'eſt dit. Nous nous contentons de plaindre l'eſprit humain, de gémir ſur nous-mêmes, & d'exhorter nos pauvres confrères les hommes à l'indulgence.

(*m*) *Exprès pour nous damner.* Il faut avouer que ce ſyſtême, qui ſuppoſe que l'Être tout-puiſſant, & tout bon, a créé exprès des millions de milliards d'êtres raiſonnables & ſenſibles, pour en favoriſer quelques douzaines, & pour tourmenter tous les autres à tout jamais, paraîtra toujours un peu brutal à quiconque a des mœurs douces.

(*n*) *Que ſans ſon harmonie . . . .* Notre ame étant *ſimple*, (car on ſuppoſe que ſon exiſtence & ſa *ſimplicité* ſont prouvées) elle peut réſider dans l'étoile du nord ou du petit chien, & notre corps végéter ſur ce globe. L'ame a des idées là-haut, & notre corps fait ici les fonctions correſpodantes à ces idées, à-peu-près comme un homme prêche, tandis qu'un autre fait les geſtes ; plutôt l'ame eſt l'horloge, & le corps ſonne les heures. Il y a des gens qui ont étudié cela ſérieuſement ; & l'inventeur de ce ſyſtême eſt celui qui a diſputé contre Newton, & qui peut même avoir eu raiſon ſur quelques points.

Quant aux *monades*, tout être phyſique étant compoſé doit être un réſultat d'êtres ſimples ; car dire qu'il eſt fait d'êtres compoſés, c'eſt ne rien

dire. Des *monades* ſans parties & ſans étendue font donc l'étendue & les parties ; elles n'ont ni lieu, ni figure, ni mouvement, quoiqu'elles conſtituent des corps qui ont figure & mouvement dans un lieu.

Chaque *monade* doit être différente d'une autre, ſans quoi ce ferait un double emploi.

Chaque *monade* doit avoir des rapports avec toutes les autres ; parce qu'il y en a entre les corps dont ces *monades* ſont l'aſſemblage une union néceſſaire. Ces rapports entre ces *monades ſimples-inétendues*, ne peuvent être que des idées, des perceptions. Il n'y a pas de raiſon, pour laquelle une monade, ayant des rapports avec une de ſes compagnes, n'en ait pas avec toutes. Chaque monade voit donc toutes les autres, & par conſéquent eſt un miroir concentrique de l'univers. Il y a un pays où cela s'eſt enſeigné dans des écoles à des gens qui avaient de la barbe au menton.

(*o*) . . . . *Dans ces turlupinades.* On a fait aſſez connaître l'idée d'aller diſſéquer des cervelles de Patagons pour voir la nature de l'ame, d'examiner les ſonges, pour ſavoir comment on penſe dans la veille; d'enduire les malades de poix réſine, pour empêcher l'air de nuire ; de creuſer un trou juſqu'au centre de la terre, pour voir le feu central. Et ce qu'il y a de plus déplorable, c'eſt que ces folies ont cauſé des querelles & des infortunes.

(*p*) *Notre conſul Maillet....* On connaît auſſi le ſyſtème vraiſemblable par lequel la mer a formé les montagnes, & la terre eſt de verre ; mais celui-là n'a encore rien de funeſte. Certes ceux qui ont inventé la charrue, la navette & les poulies, étaient des dieux bienfaiſans, en comparaiſon de tous ces rêveurs. Et il eſt vrai qu'un opéra comique vaut mieux que les ſyſtèmes de Cudworth, de Wiſton, de Burnet & de Woodward. Car ces ſyſtêmes n'ont appris aucune vérité & n'ont fait aucun plaiſir ; mais l'opéra des gueux & le déſerteur ont fait paſſer très-agréablement le tems à plus de cent mille hommes.

(*q*) . . . . *Aux Charniers tout ſe mêle d'écrire.* Charniers des Sts. Innocens, belle place de Paris, près du palais royal, & non loin du Louvre. C'eſt-là qu'on enterre tous les gueux, au-lieu de les porter hors de la ville, comme on fait partout ailleurs. On y voit pluſieurs écrivains qui font les placets au roi, les lettres des cuiſinières à leurs amans, & les critiques des piéces nouvelles. On y a travaillé long-tems à l'Année littéraire. Il y a le ſtyle à cinq ſous, & le ſtyle à dix ſous.

Qu'on écrive les imaginations de Mr. Ouſle, les mémoires d'un homme de qualité, les ſoliloques d'une ame dévote : que l'on condamne les idées innées, & que l'on condamne enſuite ceux qui les rejettent ; qu'on donne au public les lettres de Thérèſe à Sophie, ou qu'on diſe en mauvais latin, (*a*) *que la vraie religion a été ſelon la variété des tems, variée & diverſe, quant à ſa forme & quant*

à la clarté de la révélation, & que cependant elle a toujours été la même depuis Adam, quant à ce qui appartient à la ſubſtance; que ces belles choſes, dis-je, partent des charniers St. Innocent, ou de l'imprimerie de la veuve Simon, cela eſt bien égal; *imitons le bon Dieu, qui n'en a fait que rire.*

Concluons ſurtout, qu'une nation qui s'amuſe continuellement de tant de ſottiſes, doit être une nation extrêmement opulente & extrêmement heureuſe, puiſqu'elle eſt ſi oiſive.

(*b*) *Veram religionem, etſi quantùm ad ſui formam & revelationis perſpicuitatem, &c.* pag. 21 d'un ouvrage latin, rempli de ſolécíſmes & de barbariſmes, imputé fauſſement à la ſorbonne; il eſt intitulé, *Determinatio Sacræ Facultatis Pariſienſis in libellum cui titulus, BELISAIRE. Pariſiis* 1767. Cenſure de la faculté de théologie de Paris, contre le livre qui a pour titre BELISAIRE. A Paris 1767, chez la veuve Simon, &c.

Voyez auſſi les trente-ſept vérités oppoſées aux trente-ſept impiétés, par un bachelier ubicuiſtre.

LES CABALES.

BArbouilleurs de papier, d'où viennent tant d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues ?
S'agit-il d'un emploi de fermier-général,
Ou du large chapeau qui coëffe un cardinal ?
Etes-vous au conclave ? Aſpirez-vous au trône (*a*)
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone ?
Çà, que prétendez-vous ? -- De la gloire -- Ah ! gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain ?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls & de peines
Aux Condés, Aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont ſacré,
De ſultan mouſtapha pour jamais ignoré ?
Je ne m'attendais pas qu'un crapaud du Parnaſſe
Eût pu, dans ſon bourbier, s'enfler de tant d'audace.

« Monſieur, écoutez-moi, j'arrive de Dijon,
» Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
» J'ai fait de méchans vers ; & vous pouvez bien croire
» Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire ;
» Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
» Dans ce noble métier l'ami Fréron m'inſtruit ;
» Monſieur l'abbé Profond m'introduit chez les dames ;
» Avec deux beaux eſprits nous ourdiſſons nos trames.
» Nous ſerons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
» Mais le beſoin préſent nous tient encor unis.
» Je me forme ſous eux dans le bel art de nuire ;

» Voilà mon ſeul talent ; c'eſt la gloire où j'aſpire.

Laiſſons-là de Dijon ce pauvre garnement (*b*),
Des bâtards de Zoïle imbécille inſtrument,
Qu'il coure à l'hôpital où ſon deſtin le mène.

Allons-nous réjouir aux jeux de Melpomène.
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre oppoſés.
Léon dix & Luther étaient moins diviſés.
L'un claque ; l'autre ſiffle, & l'antre du parterre (*c*)
Et les cafés voiſins ſont le champ de la guerre.

Je vais chercher la paix au temple des chanſons,
J'entends crier, « Lulli, Campra, Rameau, Bouffons (*d*);
» Etes-vous pour la France ou bien pour l'Italie ?
Je ſuis pour mon plaiſir, meſſieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, ſans vouloir écouter ?
Ne ſuis-je à l'opéra que pour y diſputer ?

Je ſors, je me dérobe aux flots de la cohue,
Les laquais aſſemblés cabalaient dans la rue.
Je me ſauve avec peine aux jardins ſi vantés
Que la main de Le Nôtre avec art a plantés.

D'autres fous à l'inſtant une troupe m'arrête,
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête....
» Avez-vous lu ſa piéce ? Il tombe, il eſt perdu,
» Par le dernier journal je le tiens confondu.
Qui ? de quoi parlez-vous ? D'où vient tant de colère ?
Quel eſt votre ennemi ? -- « C'eſt un vil téméraire,
» Un rimeur inſolent qui cauſe nos chagrins ;
» Il croit nous égaler en vers alexandrins.
Fort bien : de vos débats je conçois l'importance.

Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
» Choisissez, (me dit-on) du vieux ou du nouveau.
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit sans eau ;
Et qu'on examinait si les gourmets de France
D'une vendange heureuse avaient quelque espérance,
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle & le vieux testament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Passait de Clodion la royale coëffure (*e*),
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci,
» Ce sont nos parlemens dont il s'agit ici.
» Lequel préférez-vous ? -- Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès ; & dans ma vie obscure
Je laisse au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le soin de son royaume, où je ne prétends rien.
Assez de grands esprits, dans leur troisième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage (*f*),
Se sont mis, par plaisir, à régir l'univers.
Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers ;
Ils raniment l'état, le peuplent, l'enrichissent ;
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir & ma loi.
Tout confus d'un édit, qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses.
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès,
Ses fertiles bontés garnissent mes guérêts.
La campagne en tout tems, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On est un peu fâché ; mais qu'y faire ? -- obéir.

A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir ?

» Mais, monſieur, des Capets les loix fondamentales,
» Et le grenier à ſel, & les cours féodales,
» Et le gouvernement du chancelier Duprat....

Monſieur, je n'entends rien aux matières d'état.
Ma loi fondamentale eſt de vivre tranquile.
La fronde était plaiſante ; & la guerre civile (*g*)
Amuſait la grand'chambre & le coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis, ſerviteur.

A peine ai-je quité mon jeune énergumène,
Qu'un groupe de ſavans m'enveloppe & m'entraîne.
D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part....
» Je vous goûtai, dit-il, lorſque de Saint Médard (*h*)
» Vous crayonniez gaiement la cabale groſſière
» Gambadant pour la grace au coin d'un cimetière ;
» Les billets au porteur des chrétiens trépaſſés,
» Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés ;
» Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
» Lorſque vous nous prouviez qu'un marouſle à beſace
» Dans ſa craſſe orgueilleuſe à charge au genre humain,
» S'il eût béché la terre, eût ſervi ſon prochain.
» Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée.
» Acceptez à la fin votre brevet d'athée.

Ah ! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé Saint Médard & la bulle ;
Mais j'ai ſur la nature encor quelque ſcrupule.
L'univers m'embarraſſe, & je ne puis ſonger

Que

Que cet horloge existe, & n'ait point d'horloger (*i*)
Mille abus, je le sais, ont régné dans l'église:
Fleuri le confesseur en parle avec franchise (*k*)
J'ai pu de les siffler prendre un peu trop de soin,
Eh! quel auteur, hélas! ne va jamais trop loin?
De saint Ignace encore on me voit souvent rire,
Je crois pourtant un Dieu, puisqu'il faut vous le dire...
» Ah traître! ah malheureux! je m'en étais douté,
» Va, j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
» Alors que de Maillet insultant la mémoire, (*l*),
» Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire...
» Ignorant! vois l'effet de mes combinaisons,
» Les hommes autrefois ont été des poissons,
» La mer de l'Amérique a marché vers le Phase,
» Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase,
» Nous te l'avions appris, mais tu t'es éloigné
» Du vrai sens de Platon par nous seuls enseigné,
» Lâche! oses-tu bien croire une essence suprême?
» Mais oui.-- » De la nature as-tu lu le systême?
» Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé?
» Que dis-tu de ce livre? Il m'a fort ennuyé... (*m*)
» C'en est assez, ingrat! ta perfide insolence
» Dans mon premier concile aura sa récompense,
» Va, sot adorateur d'un fantôme impuissant,
» Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant.
» Nous t'y ferons rentrer ainsi que ce grand Etre
» Que tu prends bassement pour ton unique maître,
» De mes amis, de moi, tu seras méprisé.--
Soit.-- » Nous insulterons à ton génie usé.--
J'y consens.-- » Des fatras de brochures sans nombre

» Dans ta bière à grands flots vont tomber sur ton ombre.
» Je n'en sentirai rien.--Nous t'abandonnerons
» Aux puissans Langlevieux, aux immortels Frérons (*n*).

Ah ! bachelier du diable, un peu plus d'indulgence.
Nous avons, vous & moi, besoin de tolérance.
Que deviendrait le monde & la société,
Si tout, jusqu'à l'athée, était sans charité !
Permettez qu'ici-bas chacun fasse à sa tête.
J'avouerai Qu'Epicure avait une ame honnête;
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon ; Ciceron valait mieux.
Spinosa pardonnait à ceux dont la faiblesse
D'un moteur éternel admirait la sagesse.
Je crois qu'il est un Dieu ; vous osez le nier.
Examinons le fait sans nous injurier.

J'ai desiré cent fois, dans ma verte jeunesse,
De voir notre St. père, au sortir de la messe,
Avec le grand Lama, dansant un cotillon ;
Bossuet le funèbre embrassant Fénélon ;
Et le verre à la main, Le Tellier & Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Versailles.
Je préférais Chaulieu coulant en paix ses jours
Entre le dieu des vers & celui des amours,
A tous ces froids savans dont les vieilles querelles
Traînaient si pesamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé ;
J'espérais en jouir, je me suis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre.

Dans Londres, dans Paris, les efprits font en guerre;
Ils y feront toujours. La difcorde autrefois,
Ayant brouillé les dieux, defcendit chez les rois;
Puis dans l'églife fainte établit fon empire,
Et l'étendit bientôt fur tout ce qui refpire.
Chacun vantait la paix que partout on chaffa.
On dit que feulement par grace on lui laiffa
Deux afyles fort doux, c'eft le lit & la table.
Puiffe-t-elle y fixer un règne un peu durable!
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons,
Cabalons pour Cloris, & faifons des chanfons.

NOTES

PAR MR. DE MORZA.

(*a*) *Le trône.* Ce trône est très-respectable. Il est sans doute l'objet d'une louable émulation. Simon, fils de Jones, nommé Céphas ou Pierre, est un très-grand saint; mais il n'eut point de trône. Celui au nom duquel il parlait, avait défendu expressément à tous ses envoyés de prendre même le nom de *docteur*, de *maître*, & avait déclaré que qui voudrait être le premier serait le dernier. Les choses sont changées; & dans la suite des tems le trône devint la récompense de l'humilité passée.

(*b*) *De Dijon ce pauvre garnement.* Ce garnement de Dijon est un nommé Clément, maître de quartier dans un collège de Dijon, qui a fait un livre contre messieurs de St. Lambert, de l'Isle, de Vatelet, Dorat & plusieurs autres personnes. L'auteur des Cabales fut mal traité dans ce livre où règne un air de suffisance, un ton décisif & tranchant qui a été tant blâmé par tous les honnêtes gens dans les hommes les plus accrédités de la littérature, & qui est le comble de l'insolence & du ridicule dans un jeune provincial sans expérience & sans génie. Il s'est couvert d'opprobre par des libelles aussi affreux qu'absurdes, que la police n'a pas punis parce qu'elle les a ignorés. Les malheureux qui ont composé de tels libelles pour vivre comme Clément, la Beaumelle, Sabatier natif de Castres, ressemblent précisément au *Pauvre Diable*, qui est si naturellement peint dans la piéce de ce nom. Il n'est point de vie plus déplorable que la leur.

(*c*) *Et l'antre du parterre.* C'est principalement au paterre de la comédie française, à la représentation des piéces nouvelles, que les cabales éclatent avec le plus d'emportement. Le parti qui fronde l'ouvrage, & le parti qui le soutient, se rangent chacun d'un côté. Les émissaires reçoivent à la porte ceux qui entrent, & leur disent: Venez-vous pour siffler, mettez-vous là: venez-vous pour applaudir, mettez-vous ici. On a joué quelquefois au dez la chûte ou le succès d'une tragédie nouvelle au café de Procope. Ces cabales ont dégoûté les hommes de génie, & n'ont pas peu servi à décréditer un spectacle qui avait fait si long-tems la gloire de la nation.

(*d*) *Rameau, Bouffons.* La même manie a passé à l'opéra & a été encore plus tumultueuse. Mais les cabales au théatre français ont un avantage que les cabales de l'opéra n'ont pas; c'est celui de la satyre raisonnée. On

ne peut à l'opéra critiquer que des sons. Quand on a dit cette chaconne, cette loure me déplaît, on a tout dit. Mais à la comédie on examine des idées, des raisonnemens, des passions, la conduite, l'exposition, le nœud, le dénouement, le langage. On peut vous prouver méthodiquement, & de conséquence en conséquence, que vous êtes un sot, qui avez voulu avoir de l'esprit, & qui avez assemblé quinze cents personnes pour leur prouver que vous en savez plus qu'eux. Chacun de ceux qui vous écoutent est sans le savoir un peu jaloux de vous; il est en droit de vous critiquer, & vous êtes en droit de lui répondre. Le seul malheur est que vous êtes trop souvent un contre mille.

Il en va autrement en fait de musique; il n'y a que le potier qui soit jaloux du potier, & le musicien du musicien, disait Hésiode. Il y faut seulement ajouter encore les partisans du musicien; mais ceux-là sont ennemis, & ne sont point jaloux. Dans les talens de l'esprit au contraire, tout le monde est jaloux en secret; & voilà pourquoi tous les gens de lettres, méprisés quand ils n'ont pas réussi, ont été persécutés dès qu'ils ont eu de la réputation.

(*e*) *La royale coëffure.* Il n'y a pas long-tems que les jeunes conseillers allaient au tribunal les cheveux étalés, & poudrés blanc, ou blanc poudrés.

(*f*) *N'ayant pu gouverner.* L'Europe est pleine de gens qui, ayant perdu leur fortune, veulent faire celle de leur patrie, ou de quelque état voisin. Ils présentent aux ministres des mémoires qui rétabliront les affaires publiques en peu de tems; & en attendant ils demandent une aumône qu'on leur refuse. Boisguilbert qui écrivit contre le grand Colbert, & qui ensuite osa attribuer sa *Dixme royale* au maréchal de Vauban, s'était ruiné. Ceux qui sont assez ignorans pour le citer encore aujourd'hui, croyant citer le maréchal de Vauban, ne se doutent pas que si on suivait ses beaux systêmes, le royaume serait aussi misérable que lui. Celui qui a imprimé le *Moyen d'enrichir l'état*, sous le nom du comte de Boulainvilliers, est mort à l'hôpital. Le petit Jonchère, qui a donné tant d'argent au roi en quatre volumes, demandait l'aumône. Tels sont les gens qui enseignent l'art de s'enrichir par le commerce après avoir fait banqueroute, & ceux qui font le tour du monde sans sortir de leur cabinet, & ceux qui n'ayant jamais possédé une charrue remplissent nos greniers de froment. D'ailleurs la littérature ne subsiste presque plus que d'infames plagiats ou de libelles. Jamais cette profession si belle n'a été ni si universelle ni si avilie.

(*g*) *La fronde était plaisante.* La fronde en effet était fort plaisante, si on ne regarde que ses ridicules. Le président le Cogneux qui chasse de chez lui son fils le célèbre Bachaumont, conseiller au parlement, pour avoir opiné en faveur de la cour, & qui fait mettre ses chevaux dans la rue, Bachaumont qui lui dit: Mon père, mes chevaux n'ont pas opiné, & qui de raillerie en raillerie fait boire son père à la

ſanté du cardinal Mazarin proſcrit par le parlement; le gentilhomme ami du coadjuteur qui vient pour le ſervir dans la guerre civile, & qui trouvant un de ſes camarades chez ce prélat, lui dit: Il n'eſt pas juſte que les deux plus grands fous du royaume ſervent ſous le même drapeau, il faut ſe partager, je vais chez le cardinal Mazarin, & qui en effet va de ce pas battre les troupes auxquelles il était venu ſe joindre; ce même coadjuteur qui prêche & qui fait pleurer des femmes, un de ſes convives qui leur dit: Meſdames, ſi vous ſaviez ce qu'il a gagné avec vous, vous pleureriez bien davantage: ce même archevêque qui va au parlement avec un poignard, & le peuple crie, C'eſt ſon bréviaire; & toutes les expéditions de cette guerre méditées au cabaret, & les bons mots, & les chanſons qui ne finiſſaient point; tout cela ſerait bon ſans doute pour un opéra comique. Mais les fourberies, les pillages, les rapines, les ſcélérateſſes, les aſſaſſinats, les crimes de toute eſpèce dont ces plaiſanteries étaient accompagnées, formaient un mêlange hideux des horreurs de la ligue & des farces d'arlequin. Et c'étaient des gens graves, des *patres conſcripti*, qui ordonnaient ces abominations & ces ridicules. Le cardinal de Retz dit dans ſes mémoires *que le parlement faiſait par des arrêts la guerre civile, qu'il aurait condamnée lui-même par les arrets les plus ſanglans.*

L'auteur que je commente, avait peint cette guerre de ſinges dans le *Siécle de Louis XIV*; un de ſes magiſtrats qui, ayant acheté leurs charges quarante ou cinquante mille francs, ſe croyait en droit de parler orgueilleuſement aux lettrés, écrivit à l'auteur que meſſieurs pourraient le faire repentir d'avoir dit ces vérités, quoique reconnues. Il lui répondit: « Un empereur de la » Chine dit un jour à l'hiſtoriographe de l'empire, je ſuis » averti que vous mettez par » écrit mes fautes, tremblez. » L'hiſtoriographe prit ſur le champ des tablettes. Qu'oſez-vous écrire là? Ce que votre majeſté vient de me dire. L'empereur ſe recueillit, & dit: Ecrivez tout, mes fautes ſeront réparées.

(*h*) *Lorſque de Saint Médard.* On connaît le fanatiſme des convulſions de St. Médard, qui durèrent ſi long-tems dans la populace, & qui furent entretenues par le préſident Dubois, le conſeiller Carré, & d'autres énergumènes. La terre a été mille fois inondée de ſuperſtitions plus affreuſes: mais jamais il n'y en eut de plus ſotte & de plus aviliſſante. L'hiſtoire des billets de confeſſion & l'expulſion des jéſuites ſuccédèrent bientôt à ces facéties. Obſervez ſurtout que nous avons une liſte de miracles opérés par ces malheureux, ſignée de plus de cinq cents perſonnes. Les miracles d'Eſculape, ceux de Veſpaſien, & d'Apollonius de Thiane, n'ont pas été plus authentiques.

(*i*) *Que cet horloge exiſte.* Si un horloge prouve un horloger, ſi un palais annonce un architecte, comment en effet l'univers ne démontre-t-il pas une intelligence ſuprême? Quelle

plante, quel animal, quel élément, quel aftre ne porte pas l'empreinte de celui que Platon appellait l'Eternel géomètre? Il me femble que le corps du moindre animal démontre une profondeur & une unité de deffein qui doit à la fois nous ravir en admiration, & atterrer notre efprit. Non-feulement ce chétif infecte eft une machine dont tous les refforts font faits exactement l'un pour l'autre; non-feulement il eft né, mais il vit par un art que nous ne pouvons ni imiter, ni comprendre; mais fa vie a un rapport immédiat avec la nature entière, avec tous les élémens, avec tous les aftres dont la lumière fe fait fentir à lui. Le foleil le réchauffe, & les rayons qui partent de Sirius à quatre cent millions de lieues au-delà du foleil, pénètrent dans fes petits yeux, felon toutes les règles de l'optique. S'il n'y a pas là immenfité & unité de deffein qui démontrent un fabricateur intelligent, immenfe, unique, incompréhenfible, qu'on nous démontre donc le contraire. Mais c'eft ce qu'on n'a jamais fait. Platon, Newton, Locke, ont été frappés également de cette grande vérité. Ils étaient théiftes dans le fens le plus rigoureux & le plus refpectable.

Des objections! on nous en fait fans nombre; des ridicules! on croit nous en donner en nous appellant caufe finaliers; mais des preuves contre l'exiftence d'une intelligence fuprême, on n'en a jamais apporté aucune. Spinofa lui-même eft forcé de reconnaître cette intelligence; & Virgile avant lui, & après tant d'autres avait dit: *Mens agitat molem.* C'eft ce *Mens agitat molem* qui eft le fort de la difpute entre les athées & les théiftes, comme l'avoue le géomètre Clarke dans fon livre de l'exiftence de Dieu, livre le plus éloigné de notre bavarderie ordinaire, livre le plus profond & le plus ferré que nous ayons fur cette matière, livre auprès duquel ceux de Platon ne font que des mots, & auquel je ne pourrais préférer que le naturel & la candeur de Locke.

(*k*) *Fleuri le confeffeur en parle avec franchife.* Fleuri, célèbre par fes excellens difcours qui font d'un fage écrivain & d'un citoyen zélé, connu auffi par fon hiftoire eccléfiaftique qui reffemble trop en plufieurs endroits à la légende dorée.

(*l*) *Alors que de Maillet, &c.* Ce conful Maillet fut un de ces charlatans dont on a dit qu'ils voulaient imiter DIEU, & créer un monde avec la parole. C'eft lui qui, abufant de l'hiftoire de quelques boulverfemens avérés arrivés dans ce globe, prétend que les mers avaient formé les montagnes, & que les poiffons avaient été changés en hommes. Auffi quand on a imprimé fon livre, on n'a pas manqué de le dédier à Cyrano de Bergerac.

(*m*) *Il m'a fort ennuyé.* Il y a des morceaux éloquens dans ce livre; mais il faut avouer qu'il eft diffus, & quelquefois déclamateur; qu'il fe contredit, qu'il affirme trop fouvent ce qui eft en queftion, & furtout qu'il eft fondé fur de prétendues expériences dont la fauffeté & le ridicule font aujourd'hui reconnus

& sifflés de tout le monde. Tenons-nous-en à ce dernier article qui est le plus palpable de tous. C'est cette fameuse transmutation qu'un pauvre jésuite Anglais nommé Néedham crut avoir faite de jus de mouton & de bled pourri, en petites anguilles, lesquelles produisaient bientôt une race innombrable d'anguilles. Nous en avons parlé ailleurs.

On disait au jésuite Néedham que cela n'était bon que du tems d'Aristote, de Gamaliel, de Flavien-Joseph, & de Philon, où l'on croyait que la génération s'opérait par la corruption, & que le limon de l'Egypte formait des rats. Il répondait que notre Sauveur lui-même & ses apôtres avaient dit plusieurs fois qu'il faut que le bled pourrisse & meure pour lever & pour produire, & que par conséquent son bled pourri & son jus de mouton faisaient naître des races d'anguilles infailliblement. On avait beau lui repliquer que JESUS-CHRIST daignait se conformer aux idées fausses & grossières des paysans Galiléens, ainsi qu'il daignait se vêtir à leur mode, parler leur langage, & observer tous leurs rites; mais que la sagesse incarnée devait bien savoir que rien ne peut naître sans germe; que son systême était aussi dangereux qu'extravagant; que si on pouvait former des anguilles avec du jus de mouton, on ne manquerait pas de former des hommes avec du jus de perdrix; qu'alors on croirait pouvoir se passer de DIEU, & que les athées s'empareraient de la place. Néedham n'en démordait point; & aussi mauvais raisonneur que mauvais chymiste, il persista long-tems à se croire créateur d'anguilles. De sorte que par une étrange bizarrerie, un jésuite se servait des propres paroles de JESUS-CHRIST pour établir son opinion ridicule, & les athées se servaient de l'ignorance & de l'opiniâtreté d'un jésuite pour se confirmer dans l'athéisme. On citait partout la découverte de Néedham. Un des plus intrépides athées m'assurait que dans la ménagerie du prince Charles à Bruxelles, il y avait un lapin qui faisait tous les mois des lapreaux à une poule. Enfin, l'expérience du jésuite fut reconnue pour ce qu'elle était; & les athées furent obligés de se pourvoir ailleurs.

Spinosa, circonspect & fort honnête homme; nous l'appellons ici Baruc, parce que c'est son véritable nom. On ne lui a donné celui de Benoît que par erreur. Il ne fut jamais baptisé. Nous avons fait une note plus longue sur ce sophiste à la suite du petit poëme sur les systêmes.

(*n*) *Au puissant Langlevieux.* C'est ce même Langlevieux la Beaumelle, dont il est parlé dans les *Notes sur l'épître à Mr. d'Alembert*, pag. 194 & suiv.

Ce même homme s'est depuis associé avec Fréron, & malgré tant d'horreurs & tant de bassesses, il a surpris la protection d'une personne respectable qui ignorait ses excès ridicules : mais *oportet cognosci malos.*

Nous ajouterons à cette note que Boileau attaqua toujours

des perſonnes dont il n'avait pas le moindre ſujet de ſe plaindre, & que notre auteur eſt toujours borné à repouſſer les injures & les calomnies des *Rollets* de ſon tems. Il y avait deux partis à prendre, celui de négliger les impoſtures atroces que la Beaumelle a vomi pendant vingt ans, & celui de les relever. Nous avons jugé le dernier plus juſte & plus convenable.

☞ C'eſt rendre un ſervice eſſentiel à plus de cent familles de faire connaître le vil ſcélérat qui a oſé les outrager.

Les miniſtres d'état, & tous ceux qui ſont chargés de maintenir l'ordre public, doivent ſavoir que ces libelles mépriſables ſont recherchés dans l'Allemagne, dans l'Angleterre, dans tout le Nord; qu'il y en a de toute eſpèce; qu'on les lit avidement, comme on y boit pour du vin de Bourgogne les vins faits à Liége; que la faim & la malice produiſent tous les jours de ces ouvrages infames, écrits quelquefois avec aſſez d'artifice; que la curioſité les dévore, qu'ils font pendant un tems une impreſſion dangereuſe; que depuis peu l'Europe a été inondée de ces ſcandales; & que plus la langue françaiſe a de cours dans les pays étrangers, plus on doit l'employer contre les malheureux qui en font un ſi coupable uſage, & qui ſe rendent ſi indignes de leur patrie.

JEAN QUI PLEURE ET QUI RIT.

QUELQUEFOIS le matin quand j'ai mal digéré,
Mon eſprit abattu, triſtement éclairé,
Contemple avec effroi la funeſte peinture
Des maux dont gémit la nature :
Aux erreurs, aux tourmens, le genre humain livré,
Les crimes, les fléaux de cette race impure,
Dont le diable s'eſt emparé.
Je dis au mont Etna : pourquoi tant de ravages
Et ces ſources de feu qui ſortent de tes flancs ;
Je redemande aux mers, tous ces triſtes rivages
Diſparus autrefois ſous leurs flots écumans ;
Et je redis aux tyrans,
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde,
Et les flammes des volcans :
Enfin lorſque j'enviſage
Dans ce malheureux ſéjour
Quel eſt l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour ;
Et que la loi ſuprême eſt qu'on ſouffre, & qu'on meure,
Je pleure
Mais lorſque ſur le ſoir avec des libertins,
Et plus d'une femme agréable
Je mange mes perdreaux, & je bois les bons vins
Dont monſieur d'Aranda vient de garnir ma table ;
Quand loin des fripons, & des ſots,
La gaieté, les chanſons, les graces, les bons mots

Ornent les entremets d'un fouper déle&table,
Quand fans regretter mes beaux jours
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon, & de fa maîtreffe,
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur eft lié,
Me fait oublier ma vieilleffe;
Cent plaifirs renaiffans réchauffent mes efprits,
Je ris.
Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales
Qui foufflent dans Paris, vainement agité
Des inimitiés infernales;
Et verfent leurs poifons fur la fociété:
L'infame calomnie avec perverfité,
Répend fes ténébreux fcandales,
On me parle fouvent du Nord enfanglanté,
D'un roi fage & clément chez lui perfécuté,
Qui dans fa royale demeure
N'a pu trouver fa fûreté;
Que fes propres fujets pourfuivent à toute heure;
Je pleure.
Mais fi monfieur Terrey veut bien me rembourfer;
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embéliffent,
Si mes vaffaux fe réjouiffent,
Et fous l'orme viennent danfer,
Si par fois, pour me délaffer,
Je relis l'Ariofte, ou même la Pucelle,
Toujours Catin toujours fidelle,
Ou quelqu'autre impudent dont j'aime les écrits,
Je ris.

Il le faut avouer, telle eſt la vie humaine ;
Chacun a ſon lutin, qui toujours le promène
Des chagrins aux amuſemens.
De cinq ſens tout au plus malgré moi je dépends,
L'homme eſt fait, je le ſais, d'une pâte divine ;
Nous ſerons tous un jour des eſprits glorieux ;
Mais dans ce monde-ci l'ame eſt un peu machine :
La nature change à nos yeux,
Et le plus triſte Héraclite,
Quand ſes affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

RÉPONSE A L'AUTEUR,

Par Mr. l'abbé de VOIS***.

DU tems vous trompez les efforts,
Et moi j'en éprouve l'outrage ;
Vous ſavez vous paſſer de corps,
Votre eſprit ne change point d'âge,
Les neiges ſont devant vos yeux,
Le printems eſt dans votre tête,
Tous vos vers ſont des fleurs de fête,
Tous vos jours ſont des jours heureux.
D'Apollon vous tenez la caiſſe,
De ce dieu vous viſez les *bons*,
Et, quoique vous payiez ſans ceſſe,
Vous ne dites pas, *point de fonds*.

Pour moi, débile créature,
La trifte main de la nature
Etend un crêpe fur mes jours :
Mes yeux m'étaient d'un grand fecours
Pour lire les fruits de vos veilles ;
Je les perds, & j'ai des oreilles
Pour entendre de fots difcours.
Pourfuivi par la calomnie,
Je ne fens plus que le poids de la vie ;
Mon bonheur eft dans le cercueil
De mon irréparable amie ;
L'univers me paraît en deuil.
O vous ! rare ornement de notre académie,
Vous nous garantiffez fon immortalité.
Que les cris aigus de l'envie
N'altèrent point votre gaieté !
Vous ne mourez jamais : moi je meurs à toute heure,
Vous êtes *Jean qui rit*, & je fuis *Jean qui pleure*.

LETTRE

SUR UN ÉCRIT ANONYME.

A Ferney 20 *Avril* 1772.

Dans ce ſaint tems nous ſavons comme
On doit expier ſes délits,
Et bien dépouiller le vieil homme,
Pour rajeunir en paradis.

UNE bonne ame voulant ſeconder mes intentions, m'a envoyé par la poſte la veille de Pâques, la deux centième brochure qu'on a brochée contre moi depuis quelques années. On m'y fait ſouvenir d'un de mes péchés que j'avais malheureuſement oublié ; tant à mon âge on a la mémoire débile. Ce péché eſt la jalouſie, l'envie. Je la regarde vraiment comme le huitième péché mortel. On me fait appercevoir que j'en ſuis très-coupable. Je n'ai plus qu'à faire pénitence & à m'amander.

1°. L'on m'apprend que je ſuis indignement jaloux de Bernard de Paliſſi qui vivait ſur la fin du ſeizième ſiècle. Il avança que le fallun de Touraine, n'eſt qu'un amas de coquilles dont les lits s'amoncelèrent les uns ſur les autres pendant cinquante mille ſiècles plus ou moins, lorſque la place où eſt la ville de Tours était le rivage de la mer. Ma jalouſe fureur ayant fait venir une caiſſe de ce fallun, dans lequel je n'ai trouvé qu'une coquille de colimaçon, j'ai pris inſolemment ce fallun pour une eſpèce de pierre calcaire friable, pulvériſée par le tems. J'ai cru y reconnaître évidemment mille parcelles d'un talc informe ; & j'ai conclu avec un orgueil puniſſable, que c'eſt une mine

qui occupe environ deux lieues & demi. J'ai hasardé cette idée criminelle avec une audace d'autant plus lâche, que ce fallun ne se trouve dans aucun autre pays, ni à quarante lieues de la mer, ni à vingt, ni à dix; & que si c'était un monceau de coquilles déposé par la mer dans une prodigieuse suite de siècles, il y en aurait certainement sur d'autres côtés.

C'est avec cette espèce de marne qu'on fume les champs voisins; & j'ai eu l'impudence de dire, moi qui suis laboureur, que des coquilles de cinquante mille siècles ne me donneraient jamais du bled. Mais j'avoue que je ne l'ai dit que par jalousie contre les Tourangeaux.

2°. Cette déteſtable jalousie que j'ai toujours eue des succès du consul Maillet, m'a porté jusqu'à douter qu'il y ait des amas de coquilles sur les hautes Alpes. J'avoue que j'en ai fait chercher pendant quatre ans, & qu'on n'y en a pas trouvé une seule. On n'en trouve pas plus, dit-on, sur les montagnes de l'Amérique; mais ce n'est pas ma faute.

3°. Je confesse que les pierres lenticulaires, les étoilées, les glossopètres, les cornes d'Ammon dont mon voisinage est plein, ne m'ont jamais paru des poissons; mais il ne m'était pas permis de le dire.

4°. Cette même jalousie m'a fait douter aussi que l'Océan eût produit le mont Atlas, & que la Méditerranée eût fait naître le mont Caucase. J'ai même osé soupçonner que les hommes n'ont pas été originairement des marsouins, dont la queue fourchue s'est changée visiblement en cuisses & en jambes, comme Maillet le prétend avec beaucoup de vraisemblance.

5°. C'est avec une malice d'enfer qu'ayant examiné la chaux dont je me sers depuis vingt ans pour bâtir, je n'y ai trouvé ni coquilles ni oursins de mer.

6°. J'avoue que la même envie diabolique m'a em-

pêché de convenir jusqu'à présent que ce globe soit de verre. Je crois que les gens qui l'habitent sont très-fragiles, & surtout moi. Mais pour peu qu'on veuille absolument que la terre soit de verre comme l'était autrefois le firmament, j'y consens du meilleur de mon cœur pour le bien de la paix.

7°. Cette rage qui m'a toujours dominé, m'a égaré jusqu'au point de douter que la terre fût un soleil encroûté, ou qu'elle fût originairement une comète. J'ai poussé surtout ma jalousie contre l'apoticaire Arnoud, jusqu'à dire que ses sachets n'ont pas toujours prévenu l'apoplexie. Mais aussi comme il ne faut pas se faire plus méchant qu'on ne l'est, je n'ai point porté la perversité jusqu'à prétendre qu'il y eût la moindre charlatanerie dans les sciences & dans les arts. J'ai toujours reconnu, graces au ciel, qu'il n'y a de charlatan en aucun genre.

8°. Il est vrai que j'ai été si horriblement jaloux de l'*Esprit des loix* dans mon métier de jurisconsulte, que j'ai osé avoir quelques opinions différentes de celles qu'on trouve dans ce livre ; en avouant pourtant qu'il est plein d'esprit & de grandes vues, *qu'il respire l'amour des loix & de l'humanité.* J'ai même parlé très-durement de ses détracteurs. Ce procédé est d'un malhonnête-homme, il faut en convenir.

J'ai fait plus, car dans un livre auquel plusieurs gens de lettres ont travaillé avec un grand succès, l'article *gouvernement anglais* est de moi; & je finis cet article par dire, *après avoir relu celui de Montesquieu j'ai voulu jeter au feu le mien.* C'est-là le langage de l'envie la plus détestable.

9°. Je m'accuse d'avoir osé m'élever avec une colère peu chrétienne, contre certains persécuteurs d'Helvétius, & de plusieurs gens de lettres ; d'avoir pris le parti des opprimés contre les oppresseurs ; d'avoir seul bravé leur orgueil, leurs cabales & leur malice ; mais

d'avoir

d'avoir en même tems par un eſprit de jalouſie, manifeſté une très-petite partie des opinions dans leſquelles je diffère abſolument de lui, de l'avoir dit à lui-même, parce que je l'aimais & l'eſtimais ; c'eſt une infamie qui ne peut s'excuſer.

10°, Je me ſouviens auſſi que cette même jalouſie qui me ronge, m'a forcé autrefois de prouver que les tourbillons de Deſcartes étaient mathématiquement impoſſibles ; que ſa matière ſubtile, globuleuſe, cannelée, rameuſe ; était une chimère ; qu'il eſt faux que la lumière vienne du ſoleil à nous dans un inſtant ; qu'il eſt faux qu'il y ait également toujours égale quantité de mouvement dans la nature : qu'il eſt faux que les planètes ſoient des ſoleils ; qu'il eſt faux que les mines de ſel & les fontaines viennent de la mer. Qu'il eſt faux que le chyle devienne ſang dans le foie, &c. &c. &c. &c. &c. &c.

Mon indigne envie contre Deſcartes m'emporta juſqu'à cette baſſeſſe. Mais je confeſſe que je fus entraîné dans ce crime par Ariſtote, qui me fit donner une penſion ſur la caſſette d'Alexandre, ſeule penſion dont j'aie été réguliérement payé.

11°. Je dois confeſſer encore que Scudéri, Claveret, d'Aubignac, Boiſrobert, Colletet & autres, me firent donner beaucoup d'argent par le tréſorier du cardinal de Richelieu pour écrire contre Corneille, dont j'ai perſécuté la famille. Je me ſuis oublié juſqu'à dire que *ſi ce grand-homme n'était pas égal à lui-même dans Attila & dans Agéſilas, on ne jugeait des génies tels que lui que par leurs extrêmes beautés, & non par leurs défauts.*

12°. Enfin, ma plus grande faute a été de ne pouvoir ſupporter l'éclat de la gloire dont notre ami Fréron a ébloui l'univers. Mais ce n'eſt que par degrés que je me ſuis livré à l'envie que ce grand-homme a excitée en moi. D'abord ce fut une émulation louable, ſi j'oſe le dire ; mais enfin les ſerpens de l'envie me piquèrent.

J'ai rendu mon maître ridicule. J'ai goûté le plaiſir infernal de rire quand ſon nom s'eſt trouvé trop ſouvent au bout de ma plume.

Etant ainſi convenu avec mon charitable directeur de conſcience, que je ſuis d'un naturel *jaloux*, *bas*, *rampant*, *avide*, *ennemi des arts*, *ennemi de la tolérance*, *flatteur des gens en place*, *&c.* Et les péchés avoués étant à demi pardonnés ; je me flatte que cet honnête homme que je connais très-bien, ſera content de ma confeſſion ſincère.

Je ne ſuis plus jaloux, mon crime eſt expié.
J'éprouve un ſentiment plus doux, plus légitime,
L'auteur d'une lettre anonyme
Me fait une grande pitié.

Mais en même tems j'avertis que voilà la première & la dernière fois que je répondrai aux lettres anonymes des poliſſons & des fous, & même aux lettres des perſonnes que je n'ai pas l'honneur de connaître ; car bien que je ſois très-jeune, & que je n'aie que ſoixante & dix-huit ans, cependant le tems eſt cher ; & il faut tâcher de ne le pas perdre quand on veut apprendre quelque choſe.

J'ajoute encore un mot ; & aſſez ſérieuſement. Quoique j'aie paſſé à deux repriſes quarante ans loin de Paris, dans une profonde retraite, je connais les cabales de la littérature & du théatre, & même les autres cabales. Je ſais combien on ſe paſſionne pour un ſyſtême chimérique, pour un mauvais ouvrage prôné & oublié, pour une opinion du tems, qui s'évanouit, enfin comme les formes ſubſtantielles, les idées innées & l'harmonie préétablie. Trois ou quatre énergumènes s'uniſſent pour décrier, pour injurier, pour perdre même s'ils le peuvent quiconque n'eſt pas de leur avis. J'ai vu les emportemens & les artifices employés contre

ceux qui n'admettaient pour mesure de la force des corps en mouvement, que la masse multipliée par la vîtesse. J'ai été témoin des inimitiés les plus vives & les plus cruelles entre ceux qui croyaient parvenir à une mesure exacte & uniforme de tous les méridiens, & ceux qui la croyaient impossible & inutile pour la navigation.

Doutiez-vous des miracles de St. Pâris & des convulsionnaires, vous étiez un lâche flatteur de la cour, un traître, un impie, un ennemi de St. Augustin. Aviez-vous quelques scrupules sur les miracles du bienheureux Régis jésuite, osiez-vous examiner si un cancre avait en effet rapporté à St. Xavier son crucifix tombé au fond de la mer, on vous appellait athée dans vingt libelles.

Il a été un tems (fort court à la vérité), mais il a été, ce tems honteux & ridicule, où quelques gens de lettres ne pouvaient pas supporter un homme qui pensait que la subordination est nécessaire dans la société, qu'un garçon charcutier n'est pas égal en tout à un duc & pair, à un ministre d'état, à un prince; & qu'enfin le mariage de l'héritier d'une couronne avec la fille du bourreau ne serait pas tout-à-fait sortable.

Lorsqu'on fit paraître le *Systême de la nature*, livre diffus, incorrect, ennuyeux, fondé sur un seul argument, & encore argument équivoque, livre stérile en bons raisonnemens, & pernicieux par les conséquences, mais éblouissant dans un petit nombre de pages par la peinture, quoiqu'usée, de nos misères. Lors, dis-je, qu'on prôna ce livre, on ne voulait pas permettre à un philosophe d'être de l'avis de Ciceron & de Platon, & on disait qu'un homme qui reconnaît un DIEU trahit la cause du genre humain. Je ne doute pas que l'auteur & trois fauteurs de ce livre ne deviennent mes implacables ennemis pour avoir dit ma pensée. Et je leur déclare que je la dirai tant que je respirerai, sans craindre ni les énergumènes athées, ni les énergumènes superstitieux.

Encore une fois, je connais l'insensé méchant, qui

dans ſa lettre anonyme m'oſe accuſer *de careſſer les gens en place, & d'abandonner ceux qui n'y ſont plus.* Je lui répondrai ſans détour qu'il en a menti. Il ne s'agit pas ici des petits vers qui ont formé les coraux, & de la mer qui a formé les montagnes, & de toutes ces pauvretés. Non, infame calomniateur, non, je n'ai point oublié un homme hors de place qui m'a comblé de bienfaits. J'ai témoigné publiquement la reſpectueuſe eſtime, la tendre reconnaiſſance dont je ſerai pénétré pour lui juſqu'au dernier moment de ma vie. Périſſe le monſtre qui ſerait ingrat envers ſon bienfaicteur. Il n'y a ni miniſtre ni roi qui ne doive approuver ces ſentimens. Vous ne ſavez pas, miſérable, juſqu'où j'ai pouſſé la fermeté de mon caractère inébranlable dans ſes attachemens, comme dans ſon mépris pour des lâches tels que vous. Non, je n'ai point careſſé les gens en place, mais j'ai admiré l'aboliſſement de la vénalité; abus infame, contre lequel je m'étais élevé tant de fois; abus qui ne ſubſiſtait qu'en France, & qui la déshonorait.

J'ai ſenti le bonheur des provinces qui m'entourent, & dont les citoyens ne ſont plus obligés d'aller à cent cinquante lieues payer un procureur à trois mots par ligne, & conſumer le reſte de ſon patrimoine à la porte d'un citoyen orgueilleux qui avait acheté dix mille écus le droit d'achever leur ruine. Je bénis le roi qui nous a délivrés du joug le plus inſupportable. J'avais propoſé cette réforme il y a vingt ans, je remercie la main qui l'a faite. Je ſuis citoyen, & vous ne parviendrez à faire regarder comme des flatteurs, ni moi, ni mes parens qui ſervent l'état dans une place qu'ils n'ont point achetée, mais qu'ils ont méritée, qui joignent la fermeté à la modeſtie, l'équité à la ſenſibilité, & qui mépriſent vos cabales abſurdes autant que vos lettres anonymes.

LA TACTIQUE,

AVEC DES NOTES NOUVELLES.

J'ETAIS lundi paſſé chez mon libraire Caille,
Qui dans ſon magaſin n'a ſouvent rien qui vaille;
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Néceſſaire aux humains, & ſage autant que beau :
C'eſt à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique ;
Il fait ſeul nos deſtins ; prenez, c'eſt la tactique.
 La tactique ? lui dis-je, hélas ! juſqu'à préſent,
J'ignorais la valeur de ce mot ſi ſavant.
 Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence ; (*a*)
Des plus nobles eſprits il remplit tous les vœux.
 J'achetai ſa tactique, & je me crus heureux.
J'eſpérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle eſt pourſuivie,
De cultiver mes goûts, d'être ſans paſſion,
D'aſſervir mes deſirs au joug de la raiſon,
D'être juſte envers tous, ſans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi ; je lis ; je ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre ſi divin.
Mes amis ! c'était l'art d'égorger ſon prochain.
 J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre (*b*)
Pêtrit, pour s'amuſer, du ſoufre & du ſalpêtre :
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas ;
Que d'un tube de bronze auſſi-tôt la mort vole

Dans la direction qui fait la parabole, (c)
Et renverse en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus, à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bon, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on tue.
L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui, dans un chemin creux, sans tambour & sans bruit,
Discrétement chargés de sabres & d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles.
Puis, montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les dames,
Ecrasent les enfans; & las de tant d'efforts
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église
Rendre grace au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville en feu, l'on n'eût rien fait sans lui,
Qu'on ne peut ni voler; ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.
Etrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encor épouvanté;
Je lui rends son volume, & lui dis en colère......
Allez, de Belzébut détestable libraire!
Portez votre tactique au chevalier de Tot,
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
A tuer les chrétiens instruit les infidèles.
Allez; adressez-vous à Monsieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout sanglans de Bender & d'Azof.

A FRÉDERIC ſurtout offrez ce bel ouvrage ; (*d*)
Et ſoyez convaincu qu'il en fait davantage :
Lucifer l'inſpira bien mieux que votre auteur ;
Il eſt maître paſſé dans cet art plein d'horreur ;
Plus adroit meurtrier que GUSTAVE & qu'EUGENE.
Allez ; je ne crois pas que la nature humaine
Sortit (je ne ſais quand) des mains du Créateur,
Pour inſulter ainſi l'éternel bienfaicteur,
Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance.
L'homme avec ſes dix doigts, ſans armes, ſans défenſe,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la néceſſité rendait déjà ſi courts.
La goutte avec ſa craie ; & la glaire endurcie
Qui ſe forme en cailloux au fond de la veſſie,
La fièvre, le catarre, & cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encore plus dangereux,
Auraient ſuffi, ſans doute, au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, depuis le grand Cyrus
Juſqu'à ce roi brillant qui forma Lentulus. (*e*)
On a beau me vanter leur conduite admirable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, & je les donne au diable.
En m'expliquant ainſi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'obſervait avec ſoin ;
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De ſon grade à la guerre éclatans interprètes ;
Ses regards aſſurés, mais tranquilles & doux,
Annonçaient ſes talens, ſans marquer de courroux ;
De la tactique, enfin, c'était l'auteur lui-même.
Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême

Qu'un vieillard philoſophe, ami du monde entier,
Dans ſon cœur attendri ſe ſent pour mon métier ;
Il n'eſt pas fort humain, mais il eſt néceſſaire.
L'homme eſt né bien méchant ; Caïn tua ſon frère ;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Viſigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point déſolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux ſu la tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je profeſſe aujourd'hui
L'art de garder ſon bien, non de voler autrui.
Eh quoi ! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre ?
Seriez vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux ?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il eſt (n'en doutez point) des guerres légitimes ;
Et tous les grands exploits ne ſont pas de grands crimes.
Vous même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois ;
Il ſoutenait le droit de ſa naiſſance auguſte ;
La ligue était coupable ; Henri quatre était juſte.
Mais ſans vous retracer les faits de ce grand roi,
Ne vous ſouvient-il plus du jour de Fontenoi ?
Quand la colonne angiaiſe avec ordre animée
Marchait à pas comptés à travers notre armée ?
Trop fortuné badaut ! .... dans les murs de Paris
Vous faiſiez, en riant, la guerre aux beaux eſprits ;
De la douce Goſſin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner ſur les bancs du théâtre ;
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas ! qu'auriez-vous fait, vous & tous les auteurs ?

Qu'aurait fait tout Paris, ſi LOUIS, en perſonne,
N'eût paſſé le matin ſur le pont de Calonne?
Et ſi tous vos Céſars, à quatre ſous par jour,
N'euſſent bravé l'Anglais qui partit ſans retour?
Vous ſavez quel mortel, amoureux de la gloire,
Avec quatre canons ramena la victoire.
Ce fut au prix du ſang du généreux Grammont,
Et du ſage Luttaux, & du jeune Craon,
Que de vos beaux eſprits les bruyantes cohues
Compoſaient les chanſons qui couraient dans les rues;
Ou qu'ils venaient gaiement, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope & l'Orphelin.
Ainſi que le dieu Mars Appollon prend les armes;
L'égliſe, le barreau, la cour ont leurs alarmes.
Au fond d'un galetas Clément & Savatier (*f*)
Font la guerre au bon ſens ſur des tas de papier.
Souffrez donc qu'un ſoldat prenne au moins la défenſe
D'un art qui fit long-tems la grandeur de la France,
Et qui des citoyens aſſure le repos.
   Monſieur Guibert ſe tut après ce long propos.
Moi, je me tus auſſi, n'ayant rien à redire.
De la droite raiſon je ſentis tout l'empire:
Je conçus que la guerre eſt le premier des arts;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards, (*g*)
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il eſt maître.
   Mais, je vous l'avouerai, je formais des ſouhaits
Pour que ce beau métier ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner ſur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.

NOTES

(*a*) TACTIQUE vient originairement du verbe *taſſo*, j'arrange. Tactique eſt proprement l'art d'aller par rangs ; c'eſt l'arrangement des troupes. C'eſt ce qui fit que Pyrrhus en voyant le camp des Romains ne les trouva pas ſi barbares.

(*b*) *Autrefois un bon prêtre.* On ne ſait encore qui employa le premier les canons dans les batailles & dans les ſiéges. Une invention qui a changé entiérement l'art de la guerre dans toute la terre connue, méritait plus de recherches ; mais preſque toutes les origines ſont ignorées. Qui le premier inventa un bateau ? qui imagina de plier une branche de frêne, de l'aſſujettir avec une corde faite d'un inteſtin d'un animal, & d'y ajuſter une verge garnie d'un os, ou d'un fer pointu à un bout, & de quatre plumes à l'autre bout ? qui inventa la navette, les fours, les moulins ? De cette prodigieuſe multitude d'arts qui ſecourent notre vie, ou qui la détruiſent, il n'y en a pas un dont l'inventeur ſoit connu. C'eſt que perſonne n'inventa l'art entier.

Les architectes ne ſont venus que des milliers de ſiècles après les cavernes & les huttes.

Les Chinois connaiſſaient la poudre inflammable & la faiſant ſervir à leurs divertiſſemens ingénieux, à leurs fêtes, deux mille ans avant que les jéſuites Shall & Verbieſt fondiſſent du canon pour les conquérans Tartares vers l'an 1630. Ce furent donc deux religieux Allemands qui enſeignèrent l'uſage de l'artillerie dans cette vaſte partie du monde, comme ce fut, dit-on, un autre moine Allemand nommé Shwartz, ou moine noir, qui trouva le ſecret de la poudre inflammable au quatorzième ſiècle, ſans qu'on ait jamais ſu l'année de cette invention.

On a prétendu que Roger Bacon moine Anglais, antérieur d'environ cent années au moine Allemand, était le véritable inventeur de la poudre. Nous avons rapporté ailleurs les paroles de ce Roger, qui ſe trouvent dans ſon *Opus majus*, page 454 grande édition d'Oxford. . . . . . *Nous avons une preuve des exploſions ſubites dans ce jeu d'enfans qu'on fait partout le monde. On enfonce du ſalpêtre dans une balle de la groſſeur d'un pouce, & on la fait crever avec un bruit ſi violent, qu'elle ſurpaſſe le rugiſſement du tonnerre, & il en ſort une plus grande exhalaiſon de feu que celle de la foudre.*

Il y a bien loin, ſans doute, de cette petite boule de ſim-

ple salpêtre à notre artillerie, mais elle a pu mettre sur la voie.

Il paraît qu'il est très-faux que les Anglais eussent employé le canon dans leur victoire de Crecy en 1346, & dans celle de Maupertuis dix ans après. Les actes de la Tour de Londres, recueillis par Rymer, en diraient quelque chose.

Plusieurs de nos historiens ont assuré qu'il existe encore dans la ville d'Amberg du haut Palatinat, un canon fondu en 1301, & que cette date est encore gravée sur la culasse.

Et voilà justement comme on écrit l'histoire.

On écrivait & on imprimait à Paris cette erreur avec tant d'assurance, que je fis écrire à Mr. le comte de Holnstein de Bavière, gouverneur du pays de Amberg. Il donna un certificat authentique qu'un fondeur de canons nommé M.... assez fameux pour son tems, était mort en 1501. On mit un petit canon sur son tombeau avec la date 1501. Il eut la bonté d'envoyer une copie figurée de l'inscription. Il est étonnant qu'on ait pris 1501 pour 1301; mais les historiens aiment l'antique & le merveilleux.

Je n'ai guère plus de foi à la bombarde de Froissard qui avait plus de cinquante pieds de long, & qui menait si grande noise au décliquer qu'il semblait que tous les diables d'enfer fussent en chemin. C'était apparemment une espèce de baliste.

Je doute beaucoup encore du regiſtre de Du Drach trésorier des guerres en 1338. *A Henri Faumechon pour avoir poudres & autres choses nécessaires aux canons devant Puisguillaume.* Ducange rapporte ce trait, mais il se borne à le rapporter. Il n'examine point s'il y avait alors des trésoriers des guerres. Il ne s'informe pas si on assiégea un Puisguillaume ou un Puisguillien dans le Périgord. Il ne paraît pas qu'on ait fait le moindre exploit de guerre en Périgord en l'an 1338. Si on entend le petit hameau de Puisguillaume en Bourbonnais, on ne voit pas qu'il y eût un château. Il faut donc douter, & c'est presque toujours le seul parti à prendre.

Ce qui paraît certain, c'est que trois moines ont contribué à détruire les hommes & les villes par l'artillerie; & en ajoutant à ces trois moines les jésuites Shall & Verbiest, cela fera cinq.

(*c*) Lorsqu'on tire un boulet, ou qu'on lance une flèche horizontalement, elle va d'abord en ligne droite; mais la gravitation la fait descendre continuellement dans une autre ligne droite vers le centre de la terre, & de ces deux directions se compose la ligne courbe nommée parabole, à la lettre, *allant au-delà.* Si un canonier s'occupait de toutes les propriétés de cette ligne courbe, il n'aurait jamais le tems de mettre le feu à son canon.

(*d*) Lucifer l'inſpira bien mieux que votre auteur ;
Il eſt maître paſſé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Guſtave & qu'Eugène

Il s'eſt élevé ſur ces vers une grande diſpute. Les uns ont pris ces vers pour un reproche, les autres pour une louange. Il eſt clair qu'on ne peut faire un plus grand éloge d'un guerrier qu'en le mettant au-deſſus du prince Eugène & du grand Guſtave. On a dit que vouloir condamner cette comparaiſon c'était vouloir faire une querelle d'allemand.

(*e*) Le roi de Pruſſe a formé lui-même tous ſes généraux.

(*f*) *Clément & Savatier.* Voyez les notes ſur le dialogue du Vieillard & de Pégaſe.

(*g*) *Des Bourbons, des Bayards.* Mr. Guibert a fait une tragédie du connétable de Bourbon, dans laquelle le chevalier Bayard dit des choſes admirables.

DIALOGUE

DE PÉGASE ET DU VIEILLARD.

PEGASE.

Que fais-tu dans ces champs au coin d'une masure ?

LE VIEILLARD.

J'exerce un art utile, & je sers la nature.
Je défriche un désert ; je sème & je bâtis. (*a*)

PEGASE.

Que je vois en pitié tes sens appesantis !
Que tes goûts sont changés, & que l'âge te glace !
Ne reconnais-tu plus ton coursier du parnasse ?
Monte-moi.

LE VIEILLARD.

Je ne puis. Notre maître Apollon,
Comme moi, dans son tems, fut berger & maçon.

PEGASE.

Oui ; mais rendu bientôt à sa grandeur première,
Dans les plaines du ciel il sema la lumière ;
Il reprit sa guitarre ; il fit de nouveaux vers ;
Des filles de mémoire il régla les concerts.
Imite en tout le dieu dont tu cites l'exemple :
Les doctes sœurs encore pourraient t'ouvrir leur temple :
Tu pourrais dans la foule heureusement guidé,
Et suivant d'assez loin la sublime Vadé (*b*)
Retrouver une place au séjour du génie.

LE VIEILLARD.

Hélas ! j'eus autrefois cette noble manie.
D'un espoir orgueilleux honteusement déçu,
Tu sais, mon cher ami, comme je fus reçu,
Et comme on bafoua mes grandes entreprises.
A peine j'abordai, les places étaient prises.
Le nombre des élus au parnasse est complet;
Nous n'avons qu'à jouir ; nos pères ont tout fait.
Quand l'œillet, le narcisse, & les roses vermeilles
Ont prodigué leurs sucs aux troupes des abeilles,
Les bourdons sur le soir y vont chercher en vain
Ces parfums épuisés qui plaisaient au matin.
Ton parnasse d'ailleurs & ta belle écurie,
Ce palais de la gloire est l'antre de l'envie.
Homère, cet esprit si vaste & si puissant,
N'eut qu'un imitateur, & Zoïle en eut cent.
Je gravis avec peine à cette double cime,
Où la mesure antique, a fait place à la rime;
Où Melpomène en pleurs étale en ses discours
Des rois du tems passé la gloire & les amours.
Pour contempler de près cette grande merveille,
Je me mis dans un coin sous les pieds de Corneille.
Bientôt Martin Fréron (*c*), prompt à me corriger,
M'apperçut dans ma niche & m'en fit déloger.
Par ce juge équitable exilé du parnasse,
Sans secours, sans amis, humble dans ma disgrace,
Je voulus adoucir par des égards flatteurs,
Par quelques soins polis, mes frères les auteurs;
Je n'y réussis point; leur bruyante séquelle
A connu rarement l'amitié fraternelle :

Je n'ai pu désarmer Sabotier (*d*) mon rival.
Le parnasse a bien fait de n'avoir qu'un cheval ;
Si nous en avions deux, ils se mordraient sans doute.
J'ai vu les beaux esprits ; je sais ce qu'il en coûte.
Il fallut, malgré moi, combattre soixante ans,
Les plus grands écrivains, les plus profonds savans,
Toujours en faction, toujours en sentinelle :
Ici c'est l'abbé Guyon ; (*e*) plus bas, c'est La Beaumelle. (*f*)
Leur nombre est dangereux. J'aime mieux désormais
Les languissans plaisirs d'une insipide paix.
Il faut que je te fasse une autre confidence.
La poste, comme on sait, console de l'absence,
Les frères, les époux, les amis, les amans
Surchargent les couriers de leurs beaux sentimens :
J'ouvre souvent mon cœur en prose ainsi qu'en rime ;
J'écris une sottise, aussi-tôt on l'imprime.
On y joint méchamment le recueil clandestin
De mon cousin Vadé, de mon oncle Bazin.
Candide emprisonné dans mon vieux secretaire,
En criant *tout est bien*, s'enfuit chez un libraire. (*g*)
Jeanne & la tendre Agnès, & le gourmand Bonneau,
Courent en étourdis de Genève à Breslau.
Quatre bénédictins avec leurs doctes plumes
Auraient peine à fournir ce nombre de volumes.
On ne va point, mon fils, fût-on sur toi monté,
Avec ce gros bagage à la postérité
Pour comble de malheur, une foule importune
De bâtards indiscrets, rebut de la fortune,
Nés le long du *Charnier* nommé des *Innocens*,
Se glisse (*h*) sous la presse avec mes vrais enfans.
C'en est trop. Je renonce à tes neuf immortelles ;

J'ai beaucoup de respect & d'estime pour elles ;
Mais, tout change, tout s'use, & tout amour prend fin :
Va, vole au mont-sacré ; je reste en mon jardin.

PEGASE.

Tes dégoûts vont trop loin. Tes chagrins sont injustes.
Des arts qui t'ont nourri, les déesses augustes
Ont mis sur ton front chauve un brin de ce laurier
Qui coëffa Chapelain, Desmarets, *Saint-Didier* (*i*).
N'as-tu pas vu cent fois à la tragique scène,
Sous le nom de Clairon, l'altière Melpomène,
Et l'éloquent Le Kain le premier des acteurs
De tes drames rampans ranimant les langueurs,
Corriger, par des tons que dictait la nature,
De ton style ampoulé la froide & séche enflure ?
De quoi te plaindrais-tu ? Parle de bonne foi ;
Cinquante bons esprits qui valaient mieux que toi,
N'ont-ils pas à leurs frais érigé la statue
Dont tu n'étais pas digne, & qui leur était due ?
Malgré tous tes rivaux, mon écuyer Pigal
Posa ton corps tout nud sur un beau pié-d'estal ;
Sa main creusa les traits de ton visage étique,
Et plus d'un connaisseur le prend pour un antique.
Je vis Martin Fréron à le mordre attaché
Consumer de ses dents tout l'ébène ébrêché.
Je vis ton buste rire à l'énorme grimace
Que fit en le rongeant cet apostat d'Ignace.
Viens donc rire avec nous, viens fouler à tes pieds
De tes sots ennemis les fronts humiliés.
Aux sons de ton sifflet vois rouler dans la crotte
Sabatier sur Clément (*k*), Patouillet (*l*) sur Nonotte. (*m*)

Leurs

Leurs clameurs un moment pourront te divertir.

LE VIEILLARD.

Les cris des malheureux ne me font point plaisir.
De quoi viens-tu flatter le déclin de mon âge ?
La jeuneſſe eſt maligne, & la vieilleſſe eſt ſage.
Le ſage en ſa retraite, occupé de jouir,
Sans chercher les humains, & pourtant ſans les fuir,
Ne s'embarraſſe point des bruyantes querelles
Des auteurs ou des rois, des moines ou des belles.
Il regarde de loin, ſans dire ſon avis,
Trois états polonais doucement envahis ;
Saint Ignace dans Rome écraſé par St. Pierre ;
Ou Clément dans Paris acharné ſur Le Mierre.
Dans ſes champs cultivés, à l'abri des revers,
Le ſage vit tranquille & ne fait point de vers.
Monſieur l'abbé Terray, pour le bien du royaume,
Préfère un laboureur, un prudent économe
A tous nos vains écrits qu'il ne lira jamais.
Triptolême eſt le dieu dont je veux les bienfaits.
Un bon cultivateur eſt cent fois plus utile
Que ne fut autrefois Héſiode ou Virgile.
Le beſoin, la raiſon, l'inſtinct doit nous porter
A faire nos moiſſons plutôt qu'à les chanter.
J'aime mieux t'atteler toi-même à ma charrue,
Que d'aller ſur ton dos voltiger dans la nue.

PEGASE.

Ah ! doyen des ingrats ! ce triſte & froid diſcours
Eſt d'un vieux impuiſſant qui médit des amours.
Un pauvre homme épuiſé ſe pique de ſageſſe.
Eh bien ! tu te ſens faible ; écris avec faibleſſe

Corneille en cheveux blancs ſur moi caracola,
Quand en croupe avec lui je portais Attila,
Je ſuis tout fier encore de ſa courſe dernière.
Tout mortel juſqu'au bout doit fournir ſa carrière,
Et je ne puis ſouffrir un changement groſſier.
Quoi ! renoncer aux arts & prendre un vil métier !
Sais-tu qu'un villageois ſans eſprit, ſans ſcience,
N'ayant pour tout talent qu'un peu d'expérience,
Fait jaunir dans ſon champ de plus riches moiſſons
Que n'en eut Mirabeau par ſes nobles leçons. (*n*)
Laiſſe un travail pénible aux mains du mercenaire,
Aux journaliers la bêche, aux maçons leur équerrre.
Songe que tu naquis pour mon ſacré vallon.
Chante encore avec Pope, & penſe avec Platon ;
Ou rime en vers badins les leçons d'Epicure,
Et ce *Syſtême* heureux qu'on dit *de la nature.*
Pour la dernière fois veux-tu me monter ?

LE VIEILLARD.

Non.

Apprends que tout ſyſtême offenſe ma raiſon.
Plus de vers, & ſurtout plus de philoſophie.
A rechercher le vrai j'ai conſumé ma vie,
J'ai marché dans la nuit ſans guide & ſans flambeau :
Hélas ! voit on plus clair au bord de ſon tombeau ?
A quoi peut nous ſervir ce don de la penſée,
Cette lumière faible, incertaine, éclipſée ?
Je n'ai penſé que trop. Ceux qui par charité
Ont au fond de leur puits noyé la vérité,
Font repentir ſouvent l'imprudent qui l'en tire.
Je me tais. Je ne veux rien ſavoir, ni rien dire.

PEGASE.

Eh bien ! végète & meurs. Je revole à Paris
Préſenter mon ſervice à de profonds eſprits ;
Les uns, dans leurs greniers, fondant des républiques ;
Les autres ébranchant les verges monarchiques.
J'en connais qui pourraient loin des profanes yeux,
Sans le ſecours des vers, élevés dans les cieux,
Emules fortunés de l'eſſence éternelle,
Tout faire avec des mots, & tout créer comme elle.
Ils ont beſoin de moi dans leurs inventions.
J'avais porté René (*o*) parmi ſes tourbillons ;
Son diſciple plus fou, (*p*) mais non pas moins ſuperbe,
Etait monté ſur moi, quand il parlait au Verbe.
J'ai des amis en proſe & bien mieux inſpirés
Que tes héros du Pinde aux rimes conſacrés ;
Je vais porter leurs noms dans les deux hémiſphères.

LE VIEILLARD.

Adieu donc, bon voyage au pays des chimères. (*q*)

NOTES

DE MR. DE MORZA.

(*a*) *Je défriche un désert* En en effet notre auteur a défriché quelques terrains plus rebelles que ceux des plus mauvaiſes landes de Bordeaux & de la Champagne pouilleuſe, & ils ont produit le plus beau froment; mais ces tentatives très-longues & très-diſpendieuſes ne peuvent être imitées par des colons. Il faudrait que le gouvernement s'en chargeât; qu'il recommandât ce travail immenſe à un intendant, l'intendant à un ſubdélégué, & qu'on fît venir de la cavalerie ſur les lieux.

(*b*) Vadé, écrivain de la foire, ſous le nom duquel l'auteur de l'écoſſaiſe ſe cacha par modeſtie.

(*c*) Martin Fréron, Martin n'eſt pas ſon nom de baptême, ce n'eſt que ſon nom de guerre. Il s'eſt déchaîné, dit-on, pendant vingt ans contre l'auteur de ce dialogue, pour faire vendre ſes feuilles. *Qua menſura menſi fueritis, eadem remetietur vobis.* Il s'eſt attiré l'écoſſaiſe, & nous en ſommes bien fâchés.

(*d*) *Sabotier mon rival.* L'abbé Sabotier ou Sabatier, natif de Caſtres, ne s'eſt pas exercé dans les mêmes genres que le chantre de Henri IV, & le peintre qui a deſſiné le ſiècle de Louis XIV & de Louis XV. Ainſi il ne peut être ſon rival. S'il s'était donné aux mêmes études, il aurait été ſon maître.

Cet abbé avait fait en 1771 un Dictionnaire de littérature, dans lequel il prodiguait des éloges outrés; il ne ſe vendit point. Mais il en fit un autre en 1772, intitulé les trois Siècles, dans lequel il prodiguait des calomnies, & il ſe vendit. Il inſulta meſſieurs d'Alembert, de St. Lambert, Marmontel, Thomas, Diderot, Bauzée, La Harpe, de l'Ile, & vingt autres gens de lettres vivans, dont il faudrait reſpecter la mémoire s'ils étaient morts.

Mais celui que meſſieurs Sabotier & Clément ont déchiré avec l'acharnement le plus emporté, eſt un vieillard de quatre-vingts ans qui ne pouvait pas ſe défendre.

Il eſt permis, il eſt utile de dire ſon ſentiment ſur des ouvrages, ſurtout quand on le motive par des raiſons ſolides, ou du moins ſéduiſantes. S'il ne s'agiſſait que de littérature, nous dirons qu'il eſt très-injuſte d'accuſer l'auteur de la Henriade & du ſiècle de Louis XIV, occupé de célébrer la gloire des grands hommes de ce

fiècle, de ne leur avoir pas rendu juftice. Nous dirions que perfonne n'a parlé avec plus de fenfibilité des admirables fcènes de Corneille, de *la perfection défefpérante* du ftyle de Racine (comme s'exprime Mr. De La Harpe), de la perfection non moins défefpérante de l'Art poétique, & de plufieurs belles épîtres de Boileau.

Nous dirions que fa lifte des grands écrivains de ce fiècle mémorable, contient l'éloge raifonné de l'inimitable Molière, qu'il regarde comme fupérieur à tous les comiques de l'antiquité; celui de La Fontaine qui a furpaffé Phèdre par fa naïveté & par fes graces; celui de Quinault qui n'eut ni modèles ni rivaux dans fes opéra. Nous dirions qu'il a rendu des hommages aux Buffon, aux Fénélon, à tous les hommes de génie, à tous les favans.

Nous ajouterions qu'il aurait été indigne d'apprécier leurs extrêmes beautés s'ils n'avait pas connu leurs fautes inféparables de la faibleffe humaine. Que c'eût été une grande impertinence de mettre fur le même rang Cinna & Pertarite, Polyeucte & Théodora, & d'admirer également les excellentes fables de La Fontaine & celles qui font moins heureufes. Il faut plus encore; il faut favoir difcerner dans le même ouvrage une beauté au milieu des défauts, & un vice de langage, un manque de jufteffe dans les penfées les plus fublimes. C'eft en quoi confifte le goût. Et nous pourrions affurer que l'auteur du fiècle de Louis XIV après foixante ans de travaux, était peut-être alors auffi en droit de dire fon avis que l'eft aujourd'ui Mr. Sabotier.

Mais il s'agit ici d'accufations plus importantes. C'eft peu que cet abbé, dans l'efpérance de plaire à fes fupérieurs dont il ignore l'équité & le difcernement, impute à cent littérateurs de nos jours des fentimens odieux. Il a la cruauté de les appeller *indévots, impies.* Il dit en propres mots que l'auteur de la Henriade nie *l'immortalité de l'ame.* C'était bien affez de lui ravir l'immortalité d'Alzire, de Zaïre, de Mérope, dont nous fommes certains qu'il eft peu jaloux, & dont il ne prend point le parti. Il eft trop dur de dépouiller une ame de quatre-vingts ans de la feule vie qui puiffe lui refter dans le tems à venir. Ce procédé eft injufte & mal adroit, & d'autant plus mal-adroit qu'il nous met dans la néceffité de révéler quelle eft l'ame de l'abbé dans le tems préfent.

Nous l'avons vu & lu, & nous le tenons entre nos mains, le Spinofa commenté, expliqué, éclairci, embelli, écrit tout entier de la main de monfieur l'abbé Sabotier natif de Caftres; & nous déposerons ce monument chez un notaire, ou chez un greffier dès qu'il nous en aura donné la permiffion; car nous ne voulons pas difpofer d'un tel écrit fans l'aveu de l'auteur. C'eft un égard que nous nous devons les uns aux autres.

Pour les poéfies légères de ce grand critique, & de ce grand miffionnaire, nous en

ufêrons un peu plus librement. Voici les preuves de la piété de cet abbé qui eft fi peu indulgent pour les péchés de fon prochain. Voici les preuves du bon goût de celui qui trouve les vers de meffieurs St. Lambert, de l'Ile, de La Harpe fi mauvais.

En fortant de la prifon où fes mœurs refpectables l'avaient fait renfermer à Strasbourg, il s'amufa, pour fe diffiper, à faire un conte intitulé le.... mauvais lieu. Ce conte commence ainfi. Et remarquez bien que nous l'avons écrit de fa main, de la même main que le Spinofa.

Du tems que la dame *Pâris*
Tenait école floriffante
De jeux d'amour à jufte prix,
D'une écolière affez favante,
Sur les bords de la Seine un jour le pied gliffa,
La chofe affurément n'était pas merveilleufe,
Mais la chûte dans l'eau n'était pas périlleufe,
Lorfqu'un moufquetaire paffa.
Il crut que ce ferait une perte publique
Que la perte de tant d'appas.
Auffi, plein d'ardeur héroïque,
Mit-il, fans héfiter, chemife & pourpoint bas. &c.

Nous épargnons fans héfiter aux yeux de nos chaftes lecteurs la fuite de ce morceau délicat. Ce n'eft qu'un échantillon de l'élégante poéfie de monfieur l'abbé des trois fiècles.

Nous lui demandons bien pardon de publier un autre morceau de fa profe, bien plus touchant & bien plus décifif (& toujours de fa main, & figné Sabotier de Caftres).

« On n'aime ici que les pro-
» ceffions, les fermons & les
» meffes. Les gens qui ont eu la
» force de fecouer le joug des
» préjugés de l'enfance, du fa-
» natifme & de l'erreur, en un
» mot, les hommes qui penfent
» bien n'ofent fe faire connaî-
» tre, &c. &c.

Nous donnerons le refte fi cela lui fait plaifir.

Jugez maintenant, lecteur, s'il fied bien à ce galant homme de traiter un fecretaire d'une de nos académies d'impie & de fcélérat, & d'en dire autant de nos littérateurs les plus illuftres. On croit qu'il aura inceffamment un bénéfice. Mais quelle récompenfe aura le cenfeur royal qui lui a fait obtenir une permiffion tacite de prêcher la vertu & le bon goût?

On dit qu'il eft tonfuré, & qu'étant bientôt élevé aux dignités de l'églife, il croira en DIEU, ne fût-ce que par reconnaiffance. Car malgré fon fpinofifme il faura qu'il n'y a point

de société policée qui n'admette un Etre suprême, rémunérateur de la vertu & vengeur du crime.

Nous le prions de se souvenir de ce vers de Mr. de Voltaire.

Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer.

Ce philosophe écrivait il n'y a pas long-tems à un grand prince. *C'est de tous les vers médiocres que j'ai jamais faits, le moins médiocre & celui dont je suis le moins mécontent.* Il avait grande raison : un athée est peut-être presque aussi dangereux, si on l'ose dire, qu'un fanatique : car si le fanatique est un loup enragé qui égorge & qui suce le sang publiquement, en croyant bien faire ; l'athée pourra commettre tous les crimes secrets sachant bien qu'il fait mal, & comptant sur l'impunité. Voilà pourquoi les deux grands législateurs, Locke & Penn, qui ont admis toutes les religions dans la Caroline & dans la Pensilvanie, en ont formellement exclus les athées.

(*e*) L'abbé Guyon, auteur d'un libelle insipide contre notre auteur, intitulé l'oracle des philosophes.

(*f*) Langleviel, dit la Beaumelle autre écrivain de libelles aussi ridicules qu'affreux contre la cour. Il faut pardonner à notre auteur s'il n'a puni ces gredins qu'en imprimant leurs noms, & en exposant simplement leurs calomnies.

(*g*) On a imprimé cinq ou six volumes des prétendues lettres de notre auteur. Cela n'est pas honnête. On en a falsifié plusieurs ; cela est encore moins honnête : mais les éditeurs ont voulu gagner de l'argent.

(*h*) On a glissé dans le recueil de ses ouvrages bien des morceaux qui ne sont pas de lui, comme une traduction des Apocryphes de Fabricius qui est de Mr. Bigex ; un Dialogue de Periclès & d'un Russe ; fort estimé, dont l'auteur est Mr. Suard ; des vers sur la mort de Mlle. Lecouvreur, moins estimés, commençans par ces vers :

Quel contraste frappe mes yeux ?
Melpomène ici désolée
Elève avec l'aveu des dieux
Un magnifique mausolée.

Cette piéce est du Sr. Bonneval jadis précepteur chez Mr. de Montmartel. S'il a eu l'aveu des dieux, il n'a pas eu celui d'Apollon.

On trouve dans la collection des ouvrages de Mr. de V. de prétendus vers de Mr. Clairaut qui n'en fit jamais. Une piéce qui a pour titre, *les avantages de la raison*, dans laquelle il n'y a ni raison ni rime Une épître à Mlle. Salé qui est de Mr. Thiriot. Une épître à l'abbé de Rotelin qui est de Mr. de Formont.

Des vers sur la mort de Mad. du Châtelet, dont nous ignorons l'auteur.

Des vers au duc d'Orléans régent qu'il n'a jamais faits.

Une ode intitulée le vrai Dieu qui est d'un jésuite nommé Lefèvre.

Une épître de l'abbé de Grécourt platement licencieuse, qui commence par ces mots : *Belle maman, soyez l'arbitre.* Des vers au médecin Silva & à l'oculiste Gendron. Une réponse à un Mr. de B. qui commence ainsi :

Oui, mon cher B... il est l'ame du monde,
Sa chaleur le pénètre & sa clarté l'inonde.
Effets d'une même action,
Sa plus belle production
Est cette lumière éthérée
Dont Newton le premier, d'une main inspirée,
Sépara les couleurs par la réfraction

Les beaux vers! & que les gens qui les attribuent à Mr. de V. ont le goût fin & que leur main est inspirée!

Des vers à une prétendue marquise de T. sur la philosophie de Newton, dans lesquels on trouve cette élégante tirade.

Tout est en mouvement. La terre est suspendue ;
En atome léger nage dans l'étendue.
L'espace, ou plutôt Dieu dans son immensité,
Balance sur son poids l'univers agité.
Les travaux de la nuit, les phases sont prédites.
Newton des premiers mois retraça les orbites.

Et les éditeurs Suisses qui ont imprimé ces bêtises venues de Paris, ont l'assurance d'imprimer en notes que c'est la véritable leçon.

On a fait pourtant un recueil immense de ces fadaises barbares sans consulter jamais l'auteur, ce qui est aussi incroyable que vrai. Tant pis pour les libraires qui ont ainsi déshonoré leur art & la littérature.

C'est sur quoi l'auteur disait : On fait mon inventaire, quoique je ne sois pas encore mort ; & chacun y glisse ses meubles pour les vendre.

(*i*) *St. Didier.* Mr. Clément, & Mr. Sabotier ont imprimé que notre auteur avait pillé le poëme de la Henriade d'un poëme intitulé Clovis par Mr. St. Didier. Cela est encore peu honnête, car ce Clovis ne

parut que trois ans après la Henriade : mais une erreur de trois ans eſt peu de choſe.

Il en a échappé une de quinze ans à Mr. l'abbé Sabotier ; car il a imprimé que notre auteur avait pillé ſon ſiècle de Louis XIV dans les annales politiques de l'abbé de St. Pierre. Mais le ſiècle de Louis XIV fut imprimé pour la première fois en 1752, & le livre de l'abbé de St. Pierre en 1767. Sur quoi un mauvais plaiſant ſe ſouvenant mal-à-propos que Sabotier eſt le fils d'un bon perruquier de Caſtres, chaſſé de chez ſon père, a écrit qu'il aurait dû plutôt faire des perruques pour l'auteur de la Henriade, que de le dépouiller cruellement de ſes prétendus lauriers, & d'expoſer ſa tête octogénaire à la rigueur des ſaiſons.

(*k*) *Clément.* Cet homme était venu de Dijon à Paris avec ſa tragédie de Charles premier, & ſa tragédie de Médée. Il ne put venir à bout de les faire repréſenter. La faim le preſſait ; il s'engagea avec un libraire à lui fournir des critiques contre les premiers livres qui auraient du ſuccès. Il obtint quelque argent à compte ſur ſes ſatyres à venir. Mr. de St. Lambert donnait alors ſes ſaiſons, Mr. de l'Ile ſa traduction de Virgile, Mr. Dorat ſon poëme ſur la déclamation, Mr. Vatelet ſon poëme ſur la peinture. Voilà l'écolier Clément qui ſe met vîte à écrire contre ces maîtres de l'art, & qui leur donne des leçons comme à des diſciples dont il ſerait mécontent. S'il n'avait eu que ce ridicule on n'en aurait pas parlé, on ne l'aurait pas connu. Mais pour rendre ſes leçons plus piquantes il y mêla des traits perſonnels ; il outrage une Dame reſpectable. Alors on ſait qu'il exiſte, la police met mon pédant dans je ne ſais quelle priſon, ſoit Bicêtre, ſoit le fort-l'Evêque Mr. de St. Lambert a la généroſité de ſolliciter ſa grace, & d'obtenir ſon élargiſſement. Que fait le critique alors, il perſuade qu'on ne lui a fait cette correction que pour avoir enſeigné l'art d'écrire, pour avoir ſoutenu la cauſe du bon goût, qui ſans lui allait expirer en France, & qu'il eſt comme Fréron victime de ſes grands talens.

Sorti de priſon il fait un nouveau libelle, dans lequel il inſulte un conſeiller de grand-chambre fils d'un magiſtrat de la chambre des comptes ; il dit ingénieuſement qu'il eſt fils d'un patiſſier, & ce magiſtrat a dédaigné de le faire remettre à Bicêtre. Il s'aſſocie depuis à Fréron, à Sabotier & à d'autre gens de cette eſpèce. Il broche libelle ſur libelle contre un vieillard ſolitaire, retiré depuis trente années, qu'on peut outrager impunément. Il avait écrit auparavant à ce même ſolitaire pluſieurs lettres dont nous avons les originaux entre les mains. En voici un fragment.

« Jugez, monſieur, ſi votre
» ſilence peut ne pas m'affliger.
» Peut-être hélas ! vous êtes-
» vous imaginé que vous me
» verriez payer votre amitié,
» vos bienfaits par la plus noire
» ingratitude. Que je ſerais aſſez
» lâche, aſſez criminel, pour n'ê-
» tre pas plus reconnaiſſant que

» tant d'autres! Ah! monſieur, ne » me faites pas l'injure de ſoupçonner ainſi ma probité. C'eſt » ce bien précieux que je voudrais délivrer de la contagion » générale ; vos ſoupçons le » flétriraient. Votre générosité, » votre grandeur d'ame peuvent » en conſerver & en relever » l'éclat. Ma tendreſſe, mon » zèle, mon reſpect, voilà » mes ſeuls biens, ils ſont tous » à vous & ils y ſeront toujours » &c. A Dijon ce 6. Décembre » 1769. Voici mon adreſſe, à » Clément fils, chez ſon père » procureur à Dijon, derrière » les minimes.

Il a eu depuis l'attention de déſavouer cette lettre, & la probité de dire qu'elle était falſifiée. Nous la conſervons pourtant, quoique ce ne ſoit pas une piéce bien curieuſe, mais c'eſt toujours un témoignage ſubſiſtant de l'honneur que cette petite cabale met dans ſa conduite. C'eſt ce qui faiſait dire à Mr. Duclos ſecretaire de l'académie, qu'il ne connaiſſait rien de plus mépriſable & de plus méchant que la canaille de la littérature. Il eſt à croire que Mr. Clément s'étant marié deviendra plus juſte & plus ſage, qu'il ſera plus modeſte, qu'il ne calomniera plus des perſonnes dont il n'eut jamais ſujet de ſe plaindre, qu'il n'a même jamais enviſagées, & qu'il ſe repentira d'avoir débuté dans le monde par une conduite ſi infame.

(*l*) *Patouillet ſur Nonotte.* Patouillet eſt un ex-jéſuite, lequel débitait, il y a quelques années, des déclamations de collège nommées mandemens pour des évêques qui ne pouvaient pas en faire. Il en débita un contre notre auteur & contre d'autres gens de lettres : c'eſt dommage qu'il ait été brûlé par la main du bourreau. Ce Patouillet était un des plus forts écrivains dans le genre calomnieux que nous ayons eu depuis Garaſſe.

(*m*) *Nonotte*, eſt un autre ex-jéſuite, digne compagnon de Patouillet. Il a fait deux gros volumes ſous le titre *d'erreurs de V.....* & qu'il aurait pu intituler *erreurs de Nonotte.* Il commence par reprocher à l'auteur de l'*Eſſai ſur l'hiſtoire générale des mœurs & de l'eſprit des nations*, d'avoir dit, *que l'ignorance chrétienne* regarde le règne des empereurs Romains comme une St. Barthelemi continuelle ; & l'auteur n'a point dit cela. Nonotte pour rendre odieux celui qu'il attaque, ajoute de ſa grace ce mot *chrétienne.* L'auteur ne parle point là des autres empereurs : il parle du ſeul Dioclétien que Galérius engagea à être perſécuteur après dix-neuf ans d'un règne de douceur & de tolérance. Sur quoi l'auteur avait remarqué la faute qu'ont fait tous les chronologiſtes de placer l'ère des martyrs la première année de ce règne : il la fallait dater de l'an 303 ; & non de l'an 284.

Il fait dire à l'auteur que Dioclétien *ne punit que quelques chrétiens, qui étaient des hommes brouillons, emportés & factieux.* L'auteur n'a pas dit un mot de cela, & n'a pu le dire. Il n'a pas aſſez oublié ſa langue pour ſe ſervir de cette expreſſion, *hommes brouillons.*

Nonotte accuse l'auteur d'avoir dit que Charlemagne n'était qu'un heureux brigand. L'auteur n'a rien écrit de semblable. Ainsi voilà en deux pages trois calomnies dont ce bon Nonotte est convaincu. Mr. Damilaville daigna prendre le soin de relever deux ou trois cents erreurs de Nonotte. Elles sont imprimées à la suite de l'*essai sur les mœurs & l'esprit des nations.* Et Nonotte était tout étonné qu'on lui manquât ainsi de respect ; à lui qui avait eu l'honneur de prêcher dans un village de Franche - Comté, & de régenter en sixième. L'orgueil a du bon ; & quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait.

(*n*) *Mirabeau par ses doctes leçons.* Il a fort encouragé l'agriculture par son livre intitulé l'Ami des hommes.

(*o*) *René Descarte* On sait qu'il était excellent géomètre, mais que toute sa philosophie n'est fondée que sur des chimères.

(*p*) On sait aussi que Mallebranche s'est entretenu familiérement avec le Verbe, quoique la première partie de son livre sur les erreurs des sens & de l'imagination soit un chef - d'œuvre de philosophie.

(*q*) *Au pays des chimères.* Rien n'est plus chimérique en effet que la plupart des systêmes de physique. Burnet & Voodward n'ont écrit que des folies raisonnables sur le déluge universel. Mallebranche a inventé de petits tourbillons mous pour expliquer la lumière, & les couleurs ; & cela plus de vingt ans après que Newton avait fait son Optique. Réaumur a osé soutenir à Paris dans l'académie des sciences que les os de morts produisaient des turquoises, & on sait que ses imaginations sur le fer fondu ont ruiné des familles : Maillet a osé dire que la mer avait formé des montagnes, que les hommes avaient été poissons, que notre globe est de verre, qu'il est le débris d'une comète; d'autres ont retrouvé le monde primitif, la langue primitive, la manière dont les métaux se formaient dans ce monde primitif. On sait qu'un philosophe très-doux, très-modeste, très-judicieux & point jaloux a eu le secret d'enduire les hommes de poix résine pour les empêcher de tomper les malades, qu'il disséquait des géants pour connaître la nature de l'ame, & qu'il prédisait l'avenir : de tels hommes pourtant en ont imposé.

LETTRE

A UN ACADÉMICIEN DE SES AMIS.

. . . .

. . . .

SI on ne veut point croire dans Paris que le jeune comte de Schovalo, chambellan de l'impératrice de Ruſſie, & préſident d'un bureau de la légiſlation, ſoit l'auteur de *l'Epître à Ninon*, c'eſt apparemment par modeſtie. Car cette épître eſt peut-être ce qui fait le plus d'honneur à notre nation. C'eſt une choſe bien ſurprenante que, n'ayant été, je crois, que trois mois à Paris, il ait pris ſi bien ce que vous appellez *le ton de la bonne compagnie*; qu'il l'ait perfectionné, qu'il y ait ajouté l'élégance & la correction ſi inconnues à quelques ſeigneurs Français qui n'ont pas daigné apprendre l'ortographe.

Monſieur de Schovalo faiſait déjà de très-jolis vers français quand il était chez moi il y a quelques années; & nous avons eu depuis, dans des recueils, quelques piéces fugitives de lui très-bien travaillées.

Il ſe trompe en diſant que Chapelle

A côté de Ninon fredonnait un refrain.

Chapelle, qu'on a beaucoup trop loué, était bien loin de fredonner des chanſons à côté de Ninon. Cet ivrogne, qui eut quelques ſaillies agréables, était ſon mortel ennemi, & fit contr'elle des chanſons aſſez groſſières. En voici une.

Il ne faut pas qu'on s'étonne,
Si par fois elle raifonne
De la fublime vertu,
Dont Platon fut revêtu.
Car, à bien compter fon âge,
Elle doit avoir .... *vécu*
Avec ce grand perfonnage.

Ce n'eft pas là le ftyle de Mr. le comte de Schovalo. J'écris fon nom comme nous le prononçons : car je ne faurais me faire aux doubles w, pour lefquels j'ai toujours eu la plus grande averfion, ainfi que pour le mot françois.

J'admire les gens qui m'attribuent cette *Epître* : ils m'imputent de m'être donné des louanges qui font pardonnables à l'amitié de Mr. de Schovalo, mais qui feraient affurément très-ridicules dans ma bouche.

J'ai lu par hafard des nouvelles à la main N°. 25, dont l'auteur prétend que je me fuis caché fous le nom de Mr. de Schovalo. Il pourrait dire auffi que je me cache tous les jours fous le nom du roi de Pruffe qui fait des chofes non moins étonnantes en notre langue, & fous celui de l'impératrice de Ruffie, qui écrit en profe comme fon chambellan en vers. Les fadaifes infipides dont tant de petits Welches nous inondent, croyant être de vrais Français, font bien loin d'égaler les chefs-d'œuvre étrangers dont je vous parle. C'eft que ces petits Welches n'ont que des mots dans la tête, & que ces génies du Nord penfent folidement.

J'emploie le double W pour les Welches : il faut être barbare avec eux.

Les mêmes écrivains de nouvelles & d'inutilités m'imputent une *Lettre d'un Eccléfiaftique fur les Jéfuites*, & je ne fais quel *Taureau blanc*. Je vous affure que je ne me mêle point des jéfuites. Je fuis comme le pape ; je les ai pour jamais abandonnés, excepté père

Adam que j'ai toujours chez moi. A l'égard des taureaux blancs ou noirs, je m'en tiens à ceux que j'élève dans mes étables, & avec lesquels je laboure. Il y a soixante ans que je suis un peu vexé, & je m'en console dans ma chaumière, pratiquant *quid faciat lætas segetes.* J'ai sur tout *lætum animum*, malgré la cabale qui croit m'affliger, & dont je me moquerai tant que j'aurai un souffle de vie, &c.

A MADAME DE POMPADOUR, alors madame d'Etiole, en 1745, pendant qu'elle dessinait.

AINSI donc vous réunissez
Tous les arts, tous les goûts, tous les talens de plaire ;
Pompadour, vous embellissez
La cour, le Parnasse & Cythère.
Charme de tous les cœurs, trésor d'un seul mortel,
Qu'un sort si beau soit éternel ;
Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes ;
Que la paix dans nos champs reviennent avec Louis.
Soyez tous deux sans ennemis,
Et gardez tous deux vos conquêtes.

EXTRAIT D'UNE LETTRE, *A LA MÊME.* 1745.

SINCÈRE & tendre Pompadour,
Car je veux vous donner d'avance

Ce nom qui rime avec l'amour,
Et qui ſera bientôt le plus beau nom de France.
Ce Tokai dont votre excellence
Dans Etiole me regala,
N'a-t-il pas quelque reſſemblance
Avec le roi qui le donna ?
Il eſt comme lui ſans mêlange,
Il unit comme lui la force & la douceur,
Plaît aux yeux, enchante le cœur,
Fait du bien, & jamais ne change.

❀ ❀

Le vin que m'apporta l'ambaſſadeur manchot du roi de P..... (qu'il n'eſt pas manchot) derrière ſon tombereau d'Allemagne, qu'il appellait *carroſſe*, n'approche pas du Tokai que vous m'avez fait boire. Il n'eſt pas juſte que le vin d'un roi du Nord ſoit meilleur que celui d'un roi de France, ſur tout depuis que le roi de P..... a mis de l'eau dans ſon vin par ſa paix de Breſlau.

Dufreni a dit dans une chanſon, que les rois ne ſe faiſaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais enſemble; il ſe trompe, François I avait ſoupé avec Charles-Quint, & vous ſavez ce qui s'enſuivit. Vous retrouverez en remontant plus haut ! qu'Auguſte avait fait cent ſoupers avec Antoine. Non, madame, ce n'eſt pas le ſouper qui fait l'amitié, &c.

IMPROMPTU

Fait à un souper dans une cour d'Allemagne.

Il faut penser, sans quoi l'homme devient
Un animal, un vrai cheval de somme :
Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient ;
Sans rien aimer il est triste d'être homme,
Il faut avoir douce société
De gens savans, instruits sans suffisance,
Et de plaisirs grande variété,
Sans quoi les jours sont plus longs qu'on ne pense.
Il faut avoir un ami, qu'en tout tems
Pour son bonheur, on écoute, on consulte,
Qui puisse rendre à notre ame en tumulte
Les maux moins vifs, & les plaisirs plus grands.
Il faut le soir un souper délectable,
Où l'on soit libre, où l'on goûte à propos
Force bons vins, avec quelques bons mots :
Et sans être ivre il faut sortir de table.
Il faut la nuit tenir entre deux draps
Le tendre objet que votre cœur adore,
Le caresser, s'endormir dans ses bras
Et le matin recommencer encore.
Mes chers amis, avouez que voilà
De quoi passer une assez douce vie :
Or dès l'instant que j'aimai ma Silvie,
Sans trop chercher je trouvai tout cela.

RÉPONSE

A DES VERS DE MR. CH.

AIMABLE amant de Polymnie,
Jouiſſez de cet âge heureux
Des voluptés & du génie ;
Abandonnez-vous à leurs feux :
Ceux de mon ame appeſantie
Ne ſont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos feux.
La fleur de la raiſon paſſée
Par d'autres fleurs eſt remplacée.
Une ſultane avec dépit
Dans le vieux ſerrail délaiſſée,
Voit la jeune entrer dans le lit
Dont le grand ſeigneur l'a chaſſée.
Quand elle était décrépit,
Il s'enfuit laiſſant ſon eſprit
A ſon jeune élève Eliſée.
Ma muſe eſt de moi trop laſſée ;
Elle me quitte, & vous chérit ;
Elle ſera mieux careſſée.

PORTRAIT DE MADAME....

L'Esprit, l'imagination,
Les graces, la philosophie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Avec un peu de fantaisie;
Assez solide en amitié,
Dans tout le reste un peu légère :
Voilà, je crois, sans vous déplaire,
Votre portrait fait à moitié.

VERS A LA MÊME.

Des contraires bel assemblage,
Vous, qui sous l'air d'un papillon
Cachez les sentimens d'un sage
Revolez de mon hermitage
A votre brillant tourbillon;
Allez chercher l'illusion
Compagne heureuse du bel âge.
Que votre imagination
Toujours forte, toujours légère,
Entre Boufflers & Voisenon,
Répande cent traits de lumière;
Que Diane, que les Amours
Partagent vos nuits & vos jours;

S'il vous reſte en ce train de vie,
Dans un tems ſi bien employé,
Quelques momens pour l'amitié,
Ne m'oubliez pas, je vous prie;
J'aurais encore la fantaiſie
D'être au nombre de vos amans;
Je cède ces honneurs charmans
Aux doyens de l'académie.
Mais quand j'aurai quatre-vingts ans,
Je prétends de ces jeunes gens
Surpaſſer la galanterie,
S'il me ſurpaſſent en talens.

❀ ❀

Ces petits vers froids & coulans
Sentent un peu la décadence:
On m'aſſure qu'en plus d'un ſens
Il eſt de tout de même en France.

SUR LE LOUVRE. 1749.

MONUMENT imparfait de ce ſiècle vanté,
Qui ſur tous les beaux-arts a fondé ſa mémoire,
Vous verrai-je toujours en atteſtant ſa gloire,
Faire un juſte reproche à ſa poſtérité ?
  Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire,
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, ſoient en droit de nous dire,
Que nous commençons tout pour ne rien achever ?
  Sous quels débris honteux, ſous quel amas ruſtique,
On laiſſe enſevelis ces chefs-d'œuvre divins !
Quel barbare a mêlé la baſſeſſe gothique
A toute la grandeur des Grecs & des Romains ?
  Louvre, palais pompeux, dont la France s'honore,
Sois digne de ce roi, ton maître & notre appui ;
Embellis ces climats que ſa vertu décore,
Et dans tout ton éclat, montre-toi comme lui.

EPITRE

A Mr. DES MAHIS. 1750.

Vos jeunes mains cueillent des fleurs,
Dont je n'ai plus que les épines:
Vous dormez deſſous les courtines
Et des graces & des neuf ſœurs.
Je leur fais encore quelques mines,
Mais vous poſſédez leurs faveurs.
Tout s'éteint, tout s'uſe, tout paſſe,
Je m'affaiblis, & vous croiſſez;
Mais je deſcendrai du Parnaſſe
Content, ſi vous m'y remplacez.
Je jouis peu, mais j'aime encore,
Je verrai du moins vos amours.
Le crépuſcule de mes jours
S'embellira de votre aurore.
Je dirai, je fus comme vous;
C'eſt beaucoup me vanter peut-être;
Mais je ne ſerai point jaloux,
Le plaiſir permet-il de l'être?

A MONSIEUR D. M.

Délices du 24 Juillet 1756.

Vous ne comptez pas trente hivers;
Les graces ſont votre partage;
Elles ont dicté vos beaux vers;
Mais je ne ſais par quel travers
Vous vous propoſez d'être ſage.
C'eſt un mal qui prend à mon âge,
Quand le reſſort des paſſions,
Quand de l'amour la main divine,
Quand les belles tentations
Ne ſoutiennent plus la machine.
Trop tôt vous vous déſeſpérez;
Croyez-moi, la raiſon ſévère
Qui trompe vos ſens égarés,
N'eſt qu'une attaque paſſagère.
Vous êtes jeune & fait pour plaire,
Soyez sûr que vous guérirez:
Je vous en dirais davantage
Contre ce mal de la raiſon
Que je hais d'un ſi bon courage;
Mais je médite un gros ouvrage
Pour le vainqueur du Port-Mahon.
Je veux peindre à ma nation
Ce jour d'éternelle mémoire.
Je dirai, moi, qui ſais l'hiſtoire,

Qu'un géant nommé Guérion
Fut pris autrefois par Alcide
Dans la même isle, au même lieu,
Où notre brillant Richelieu
A vaincu l'Anglais intrépide.
Je dirai qu'ainsi que Paphos
Minorque à Vénus fut soumise :
Vous voyez bien que mon héros
Avait double droit à sa prise.
Je suis prophête quelquefois.
J'ai prédit ses heureux exploits,
Malgré l'envie & la critique ;
Et l'on prétend que je lui dois
Encore une ode pindarique ;
Mais les odes ont peu d'appas
Pour les guerriers, & pour moi-même ;
Et je conviens qu'il ne faut pas
Ennuyer les héros qu'on aime.

A MONSIEUR L....

CONNAISSEZ mieux l'oiſiveté,
Elle eſt ou folie, ou ſageſſe;
Elle eſt vertu dans la richeſſe,
Et vice dans la pauvreté.
On peut jouir en paix, dans l'hiver de la vie,
De ces fruits qu'au printems ſema notre induſtrie:
Courtiſans de la gloire, écrivains, ou guerriers,
Le ſommeil eſt permis; mais c'eſt ſur des lauriers.

SUR UN RELIQUAIRE.

AMI, la ſuperſtition
Fit ce préſent à la ſottiſe,
Ne le dis pas à la raiſon,
Ménageons l'honneur de l'égliſe.

A UN BAVARD.

IL faudrait penſer pour écrire:
Il vaut encore mieux effacer.
Les autres quelquefois ont écrit ſans penſer,
Comme on parle ſouvent ſans avoir rien à dire.

A L'OCCASION DE L'EXPULSION DES JÉSUITES.

Les renards & les loups furent long-tems en guerre,
Nos moutons respiraient, nos bergers diligens
Ont chassé par arrêt les renards de nos champs,
Les loups vont désoler la terre :
Nos bergers semblent entre nous
Un peu d'accord avec les loups.

QUATRAIN

Pour être mis au bas du portrait de Confucius.

De la simple vertu salutaire interprête,
Qui n'adoras qu'un Dieu, qui fit aimer sa loi,
Toi, qui parlas en sage, & jamais en prophête,
S'il est un sage encor, il pense comme toi.

A MAD. LA DUCHESSE DE . . .

Etre femme sans jalousie,
Et belle sans coquetterie,
Bien juger sans beaucoup savoir,
Et bien parler sans le vouloir,
N'être haute, ni familière,
N'avoir point d'inégalité,
C'est le portrait de la Valière,
Il n'est ni fini, ni flatté.

LETTRE

A MONSIEUR M....

5 *Mars* 1765.

MOINS le hibou de Ferney, monſieur, mérite vos jolis vers, plus il vous en doit de remerciemens; il s'intéreſſe vivement à vous, il connaît tout ce que vous valez.

Les erreurs & les paſſions
De vos beaux ans ſont l'appanage :
Sous cet amas d'illuſions
Vous renfermez l'ame d'un ſage.

Je vous retiens pour un des ſoutiens de la philoſophie, je vous avertis, vous ſerez détrompé de tout, vous ſerez un des nôtres.

Plein d'eſprit, doux & ſociable,
Ce n'eſt pas aſſez, croyez-moi,
C'eſt pour autrui qu'on eſt aimable,
Mais il faut être heureux pour ſoi.

Nous avons une cellule nouvelle, & nous en bâtiſſons une autre. Vous ſavez combien vous êtes aimé dans notre couvent.

A Mr. DE LA P....

En lui envoyant un exemplaire de Sémiramis.

MORTEL de l'eſpèce très-rare
Des ſolides & beaux eſprits,
Je vous offre un tribut qui n'eſt pas d'un grand prix :
Vous pourriez donner mieux ; mais vos charmans écrits
Sont le ſeul de vos biens dont vous ſoyez avare.

A MONSIEUR DE F....

VOUS philoſophe ! ah ! quel projet !
N'eſt-ce pas aſſez d'être aimable ?
Aurez-vous bien l'air en effet
D'un vieux raiſonneur vénérable ?
D'inutiles réflexions
Compoſent la philoſophie ;
Eh ! que deviendra votre vie,
Si vous n'avez des paſſions ?
C'eſt un pénible & vain ouvrage
Que de vouloir les modérer,
Les ſentir & les inſpirer
Eſt à jamais votre partage.
L'eſprit, l'imagination,
Les graces, la plaiſanterie,
L'amour du vrai, le goût du bon,
Voilà votre philoſophie.

A MADAME D....

OUI, Philis, la coquetterie
Eſt faite pour vos agrémens,
Croyez-moi la galanterie,
Malgré tous les grands ſentimens,
Eſt ſœur de la friponnerie.
Vénus verſa ſur vous tous ſes dons précieux,
Ce ſerait être injuſte, & les mal reconnaître
Que de vous obſtiner à faire un ſeul heureux,
Lorſqu'avec vous le monde entier veut l'être.

A MADAME DE B...

En lui envoyant la HENRIADE.

VOs yeux ſont beaux, mais votre ame eſt plus belle,
Vous êtes ſimple & naturelle;
Et ſans prétendre à rien, vous triomphez de tous.
Si vous euſſiez vécu du tems de Gabrielle,
Je ne ſais pas ce qu'on eût dit de vous,
Mais l'on n'aurait point parlé d'elle.

A MONSIEUR S. D. M.

ELÈVE du jeune Apollon,
Et non pas de ce vieux Voltaire;
Elève heureux de la raiſon!
Et d'un dieu plus charmant, qui t'inſtruiſit à plaire,
J'ai lu tes vers brillans, & ceux de ta bergère,
Ouvrages de l'eſprit, embellis par l'amour,
J'ai cru voir la belle Glycère
Qui chantait Horace à ſon tour.
Que ſon eſprit me plaît! que ſa beauté me touche!
Elle a tout mon ſuffrage, elle a tous tes deſirs:
Elle a chanté pour toi, je vois que ſur ſa bouche
Tu dois trouver tous les plaiſirs.

A MONSIEUR DE V...

Auteur d'un éloge du roi CHARLES *V.*

VOTRE héros ſi peu terrible en guerre,
Jamais dans les périls ne voulut s'engager;
Il ne ravagea point la terre,
Mais il la fit bien ravager.

VERS A MR. DE B.....

LEs neuf muſes ſont ſœurs & les beaux-arts ſont frères.
Quelque peu de malignité
A dérangé par fois cette fraternité :
La famille en ſouffrit, & des mains étrangères
De ces débats ont profité.
C'eſt dans ſon union qu'eſt ſon grand avantage :
Alors elle en impoſe aux pédans, aux bigots,
Elle devient l'effroi des ſots,
La lumière du ſiècle & le ſoutien du ſage ;
Elle ne flatte point les riches & les grands,
Ceux qui dédaignaient ſon encens,
Se font honneur de ſon ſuffrage,
Et les rois ſont ſes courtiſans.

A L'AUTEUR DE RICHARDET.

VOus ne parlez que d'un moineau,
Et vous avez une volière ;
Il eſt chez vous plus d'un oiſeau
Dont la voix tendre & printanière
Plaît par un ramage nouveau :
Celui qui n'a plume qu'aux aîles,
Et qui fait ſon nid dans les cœurs,
Répandit ſur vous ſes faveurs.
Il vous fait trouver des lecteurs,
Comme il vous a ſoumis des belles.

SUR L'ÉLECTION

DU COMTE PONIATOWSKI

AU TRÔNE DE POLOGNE.

DANS le fond de mon hermitage,
Loin de l'illufion des cours,
Réduit, hélas ! à vivre en fage,
Ne l'ayant pas été toujours,
Et ne l'étant qu'en mon vieux âge,
La retraite eft mon feul recours,
Je ne ferai plus de voyage.
Que la gloire avec les amours
Couronnent devers Cracovie
Un prince aimé de la patrie,
Qui lui promet de fi beaux jours :
Trop éloigné de fa perfonne,
Je me borne à former des vœux :
On lui décerne une couronne,
Et je voudrais qu'il en eût deux. (*a*)

(*a*) Il s'agiffait d'une reine jeune & belle.

AUX HABITANS DE LYON. 1754.

Il eſt vrai que Plutus eſt au rang de vos dieux,
Et c'eſt un riche appui pour votre aimable ville ;
Il n'eſt point de plus bel aſyle,
Ailleurs il eſt aveugle, il a chez vous des yeux.
Il n'était autrefois que dieu de la richeſſe.
Vous en faites le dieu des arts ;
J'ai vu couler dans vos remparts
Les ondes du Pactole, & les eaux du Permeſſe.

A MADAME DU CHATELET

jouant à Sceaux le rôle d'Issé en 1747.

Etre Phébus aujourd'hui je deſire,
Non pour régner ſur la proſe & les vers,
Car à Du Maine il remit cet empire,
Non pour courir autour de l'univers ;
Car vivre à Sceaux eſt le but où j'aſpire,
Non pour tirer des accords de ſa lyre,
De plus doux chants font retentir ces lieux,
Mais ſeulement pour voir & pour entendre
La belle Iſſé qui pour lui fut ſi tendre,
Et qui le fit le plus heureux des dieux.

LE DIMANCHE, OU LES FILLES DE MINÉE.

Par Mr. de la VISCLÈDE *secretaire perpétuel de l'académie de Marseille.*

A MADAME ARNANCHE.

VOUS demandez, madame Arnanche,
Pourquoi nos dévots payſans,
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchiſans
Aiment à boire le dimanche.
J'ai conſulté bien des ſavans.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la bible toujours panche,
Prétend qu'un uſage ſi beau,
Vient de Noé le patriarche,
Qui juſtement dégoûté d'eau,
S'enivrait au ſortir de l'arche.
Huet ſe trompe; c'eſt Bacchus,
C'eſt le légiſlateur du Gange,
Ce dieu de cent peuples vaincus,

Cet inventeur de la vendange.
C'eſt lui qui voulut conſacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire,
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de ſon père.
Il fut ordonné par les loix
D'employer ce jour ſalutaire
A ne faire œuvre de ſes doigts
Qu'avec ſa maîtreſſe & ſon verre.

Un jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuſe Semèle,
Deſcendit du ciel au ſaint lieu
Où ſa mère très-peu cruelle
Dans ſon beau ſein l'avait conçu,
Où ſon père l'ayant reçu
L'avait enfermé dans ſa cuiſſe;
Grands myſtères bien expliqués,
Dont autrefois ſe ſont moqués
Des gens d'eſprit pleins de malice.

Bacchus à peine ſe montrait
Avec Silène & ſa monture,
Tout le peuple les adorait,
La campagne était ſans culture.
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.

Parmi ce brillant fanatiſme
Il fut un pauvre citoyen,
Nommé Minée, homme de bien,

Et ſoupçonné de janſéniſme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, ſervaient le prochain,
Evitaient la fainéantiſe,
Fuyaient les plaiſirs, les amans;
Et pour ne point perdre de tems,
Ne fréquentaient jamais l'égliſe.
Alcitoé dit à ſes ſœurs,
Travaillons & faiſons l'aumône;
Monſieur le curé dans ſon prône
Donne-t-il des conſeils meilleurs;
Filons, & laiſſons la canaille
Chanter des verſets ennuyeux;
Quiconque eſt honnête & travaille
Ne ſaurait offenſer les dieux.
Filons, ſi vous voulez m'en croire;
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une hiſtoire
En faiſant tourner ſes fuſeaux.
Les deux cadettes approuvèrent
Ce propos tout plein de raiſon,
Et leur ſœur qu'elles écoutèrent
Commença de cette façon.

Le travail eſt mon Dieu; lui ſeul régit le monde;
Il eſt l'ame de tout: c'eſt en vain qu'on nous dit
Que les dieux ſont à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air, & la terre & l'onde.
Le puiſſant Jupiter fait ſon tour en dix ans.
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents,
Mais il termine enfin ſon immenſe carrière;

Et dès qu'elle eſt finie, il recommence encor.
Sur ſon char de rubis mêlés d'azur & d'or.
Appollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les cieux il ſe fit médecin,
Architecte, berger, menétrier, devin;
Il travailla toujours. Sa ſœur l'aventurière
Eſt Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, & remplit trois emplois.

Neptune chaque jour eſt occupé ſix heures
A ſoulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.
Vulcain noir & craſſeux; courbé ſur ſon enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.
On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes ſœurs, était grand adultère;
Vénus l'imita bien; chacun tient de ſon père.
Mars plut à la friponne; il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire;
Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,
Mars conſolait ſa femme en parfait petit maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.

Le mari mépriſé, mais très-digne de l'être,
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que ſolide,
Il façonne un réſeau que rien ne peut briſer.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Laſſe de ſes plaiſirs il la voit repoſer
Entre les bras de Mars; & d'une main timide

Il vous tend ſon lacet ſur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vîte au ſoleil conter ſon aventure.
Toi qui vois tout, dit-il, viens, & vois ma parjure.
Cependant que Phoſpore aux bords de l'orient
Au-devant de ſon char ne paraît point encore,
Et qu'en verſant des pleurs la diligente aurore
Quitte ſon vieil époux pour ſon nouvel amant;
Appelle tous les dieux, qu'ils contemplent ma honte,
Qu'ils viennent me venger. -- Apolon eſt malin,
Il rend avec plaiſir ce ſervice à Vulcain;
En petits vers galans, ſa diſgrace il raconte;
Il aſſemble en chantant tout le conſeil divin.
Mars ſe réveille au bruit auſſi-bien que ſa belle;
Ce dieu très-es-honté ne ſe dérangea pas,
Il tint ſans s'étonner Vénus entre ſes bras,
Lui donnant cent baiſers qui ſont rendus par elle.
Tous les dieux à Vulcain firent leur compliment,
Le père de Vénus en rit long-tems lui-même.
On vanta du lacet l'admirable inſtrument,
Et chacun dit, bon homme attrapez-nous de même.

Lorſque la belle Alcitoé
Eut fini ſon conte pour rire,
Elle dit à ſa ſœur Thémire
Tout ce peuple chante *Evoé;*
Il s'enivre, il eſt en délire,
Il croit que la joie eſt du bruit.
Mais vous que la raiſon conduit
N'auriez-vous donc rien à nous dire?
Thémire à ſa ſœur répondit,

La populace eſt la plus forte,
Je crains ces dévots, & fais bien;
A double tour fermons la porte,
Et pourſuivons notre entretien.
Votre conte eſt de bonne ſorte;
D'un vrai plaiſir il me tranſporte;
Pourrez-vous écouter le mien ?

C'eſt de Vénus qu'il faut parler encore,
Sur ce ſujet jamais on ne tarit;
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore;
Mille grimauds font des vers ſans eſprit
Pour la chanter. Je m'en ſuis ſouvent plainte.
Je déteſtais tout médiocre auteur;
Mais on les paſſe, on les ſouffre; & la ſainte
Fait qu'on pardonne au ſot prédicateur,
Cette Vénus que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte
Le changement ne lui déplaiſait pas.
Elle trouva devers la Paleſtine
Un beau garçon, dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roſes & les lys,
Les yeux brillans, la taille noble & fine,
Tout lui plaiſait, car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainſi qu'on nous l'atteſte,
Au rang des dieux n'était pas tout-à-fait;
Mais chacun ſait combien il en tenait.
Son origine était toute céleſte.
Il était né des plaiſirs d'un inceſte.
Son père était ſon aïeul Cinira

Qui l'avait eu de sa fille Mirra.
Et Cinira, ce qu'on a peine à croire,
Etait le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer sa généalogie ;
J'aime à m'instruire, & c'est un grand bonheur
D'être savante en la théologie.
Mars fut jaloux de son charmant rival,
Il le surprit avec sa Cithérée
Le nez collé sur sa bouche sacrée,
Faisant des dieux. Mars est un peu brutal ;
Il prit sa lance, & d'un coup détestable
Il transpersa ce jeune homme adorable
De qui le sang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette histoire ; & j'ai peine à comprendre
Comment un dieu pouvait ainsi pourfendre
Un autre dieu. Çà, dites-moi, mes sœurs,
Qu'en pensez-vous ? parlez-moi sans scrupule,
Tuer un dieu n'est-il pas ridicule ?
Non, dit Climène, & puisqu'il était né
C'est à mourir qu'il était destiné ;
Je le plains fort, sa mort paraît trop prompte.
Mais poursuivez le fil de votre conte.
Notre Thémire aimant à raisonner
Lui répondit, je vais vous étonner.
Adonis meurt : mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre & sentir,
Cette Vénus qui créa le plaisir,
Cette Vénus qui répare le monde,

Reſſuſcita, ſept jours après ſa mort,
Le dieu charmant dont vous plaignez le ſort.

Bon! dit Climène, en voici bien d'une autre;
Ma chère ſœur quelle idée eſt la vôtre!
Reſſuſciter les gens! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle conteuſe;
Et l'on peut être une fille de bien
En ſoupçonnant que la fable eſt menteuſe.
Mais tout cela ſe croit très-fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,
Chez les rabins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en danſant
De ſon Iſis entonnant la louange,
Tous les matins fait des dieux & les mange.
Chez tous ces gens Adonis eſt fêté;
On vous l'enterre avec ſolemnité;
Six jours entiers l'enfer eſt ſa demeure;
Il eſt damné tant en corps qu'en eſprit;
Dans ces ſix jours chacun gémit & pleure;
Mais le ſeptième il reſſuſcite; on rit.
Telle eſt, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme & de la vie,
Six jours de peine, un ſeul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le deſtin change;
Mais il eſt peu de plaiſirs ſans douleur;
Et nos chagrins ſont ſouvent ſans mêlange.

De la ſage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des ſornettes,
De faire des romans, ou l'hiſtoire du jour,

De ramaſſer des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu sèche, aimait la vérité,
La cherchait, la diſait avec ſimplicité;
Se ſouciant fort peu qu'elle fût embellie;
Elle eût fait un bon tome à l'Encyclopédie.
Climène à ſes deux ſœurs adreſſa ce diſcours;
Vous m'avez de nos dieux raconté les amours,
Les aventures, les myſtères,
Si nous n'en croyons rien que nous ſert d'en parler ?
Un mot devrait ſuffire. On a trompé nos pères,
Il ne faut pas leur reſſembler.
Les Béotiens nos confrères,
Chantent au cabaret l'hiſtoire de nos dieux,
Le vulgaire ſe fait un grand plaiſir de croire
Tous ces contes faſtidieux,
Dont on a dans l'enfance enrichit ſa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire avec mon peu d'eſprit
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment, & l'on mentit;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins & prêtres
Se ſont moqués de nous dans leur fatras obſcur.
Moquons-nous d'eux, c'eſt le plus sûr.
Je ne crois point à ces prophêtes
Pourvus d'un eſprit de Python,
Qui renoncent à leur raiſon
Pour prédire les choſes faites.
Je ne crois point qu'un dieu nous faſſe nos enfans,
Je ne crois point la guerre des géans,

Je ne crois point du tout à la prison profonde,
D'un rival de dieu même en son tems foudroyé ;
Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde,
Que son grand-père avait noyé.
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, & qu'on n'a jamais vus.
Je ne crois aucun des oracles
Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point. . . la belle au milieu de sa phrase
S'arrêta de frayeur ; un bruit affreux s'entend,
La maison tremble, un coup de vent
Fait trembler le trio qui jase.
Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant.
Et moi je crois, dit-il mesdames les savantes,
Qu'en faisant trop les beaux esprits
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête,
Vous en aurez bientôt le prix.
Et ma vengeance est toute prête ;
Je vous change en chauve-souris.
Aussi-tôt de nos trois reclues
Chaque membre se raccourcit,
Sous leur aisselle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais se perdit,
Elles volèrent dans les rues
Et devinrent oiseaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leur sciences prétendues.

Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raiſonneur qui fronde.
On connut qu'il eſt dans ce monde
Trop dangereux d'avoir raiſon.
Ovide a conté cette affaire,
La Fontaine en parle après lui.
Moi je la répète aujourd'hui.
Et j'aurais mieux fait de me taire.

LETTRE de Mr. de VISCIÈDE, *à Mr. le ſecretaire perpétuel de l'académie de Pau.*

MONSIEUR & cher confrère ; je vous envoie mes filles de Minée ; & je vous répète en proſe ce que j'ai dit en vers, que je ne devais pas traiter ce ſujet après Ovide & La Fontaine. Ce n'eſt pas dans le monde comme dans l'évangile, celui qui vient ſe préſenter à la dernière heure n'eſt jamais ſi bien reçu que ceux qui ont travaillé le matin. Voyez ce qui vient d'arriver à La Motte ; il a voulu faire une petite Iliade ; on s'eſt moqué de lui. Il a fait des fables philoſophiques dédiées au régent du royaume, qui lui a donné deux mille écus, tout le monde a dit, nous aimons mieux le naïf La Fontaine à qui Louis XIV ne donna rien.

Vous connaiſſez cet enfant de la nature, ce La Fontaine, & ſes trois filles de Minée que l'abbé d'Olivet a fait imprimer dans un recueil en cinq volumes, mais vous ne connaiſſez pas les amours de Mars & de Venus, qui ne ſe trouvent que dans l'édition de 1750. Les voici.

Vous devez avoir lu qu'autrefois le dieu Mars,
Bleſſé par Cupidon d'une flèche dorée,

Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cithérée.
Le siége ne fut pas de fort longue durée :
A peine Mars se présenta,
Que la belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire
Par tous moyens tâcha de plaire :
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considérez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fière.
Il se fait attacher son plus riche harnois.
Quand ce serait pour des jours de tournois,
On ne le verrait pas vêtu d'autre manière.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour.
Sans cela, fit-on mordre aux géans la poussiére,
Il est bien mal aisé de rien faire en amour.

En peu de tems Mars emporta la dame.
Il la gagna peut-être, en lui comptant sa flamme :
Peut-être conta-t-il ses siéges, ses combats ;
Parla de contrescarpe, & cent autres merveilles,
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Vénus en ces lieux écartés
Aux yeux de ce guerrier étale de beautés :
Quels longs baisers ! La gloire a bien de charmes ;
Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
Son harnois est sur l'herbe : Amour pour toutes armes
Veut des soupirs & des larmes,
C'est ce qui triomphe des cœurs.

Phœbus pour la déesse avait même dessein ;
Et charmé de l'espoir d'une telle conquête,
Couvait plus de feux dans son sein,
Qu'on n'en voyait à l'entour de sa tête.
C'était un dieu pourvu de cent charmes divers.
Il était beau ; mais il faisait des vers ;
Avait un peu trop de doctrine :
Et qui pis est, savait la médecine.
Or soyez sûr qu'en amours,

Entre l'homme d'épée & l'homme de ſcience,
Les dames au premier inclineront toujours ;
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choiſir.
Phœbus outré de déplaiſir
Apprit à Vulcan ce myſtère ;
Et dans le fond d'un bois voiſin de ſon ſéjour,
Lui fit voir avec Mars la reine de Cithère,
Qui n'avaient en ces lieux pour témoins que l'amour.

La peine de Vulcan ſe voit repréſentée ;
Et l'on ne dirait pas que les traits en ſont feints.
Il demeure immobile, & ſon ame agitée
Roule mille penſers qu'en ſes yeux on voit peints.
Son marteau lui tombe des mains.
Il a martel en tête, & ne ſait que réſoudre,
Frappé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle & qui bat ſa femme.
Voyez-vous ce galant qui les montre du doigt ?
Au palais de Vénus il s'en allait tout droit,
Eſpérant y trouver le ſujet qui l'enflamme.
La dame d'un logis, quand elle a fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu ſait ſi les galans lui font auſſi la cour,
Ce ne ſont que jeux & fleurettes ;
Plaiſans devis & chanſonnettes :
Mille bons mots, ſans conter les bons tours,
Font que ſans s'ennuyer chacun paſſe les jours.
Celle que vous voyez apportait une lyre,
Ne ſongeant qu'à ſe réjouir.
Mais Vénus pour le coup ne la ſaurait ouir :
Elle eſt trop empêchée, & chacun ſe retire.
Le vacarme que fait Vulcan,
A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme ?
Quand les cœurs ont goûté des délices d'amour,
Ils iraient plutôt juſqu'à Rome,
Que de s'en paſſer un ſeul jour.

Sur un lit de repos voyez Mars & fa dame.
Quand l'hymen les joindrait de fon nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourrait entr'eux voir un plus bel accord.
Confidérez plus bas les trois Graces pleurantes:
La maîtreffe a failli, l'on punit les fuivantes.
Vulcan veut tout chaffer. Mais quels dragons veillans
Pourraient contre tant d'affaillans,
Garder une toifon fi chère ?
Il accufe furtout l'enfant qui fait aimer :
Et fe prenant au fils des péchés de la mère,
Menace Cupidon de le faire enfermer.
Ce n'eft pas tout : plein d'un dépit extrême
Le voilà qui fe plaint au monarque des dieux :
Et de ce qu'il devrait fe cacher à foi-même,
Importune fans ceffe & la terre & les cieux.
L'adultère Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur eft pure fantaifie,
Et que de s'en troubler les efprits font fous.
Plaife au ciel que jamais je n'entre en jaloufie ;
Car c'eft le plus grand mal, & le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car pour fe voir vengé,
Encore faut-il qu'il faffe quelque chofe :
Un rez d'acier par fes mains eft forgé,
Ce fut Momus, qui, je penfe, en fut caufe.
Avec ce rez le galant lui propofe
D'envelopper nos amans bien & beau.
L'enclume fonne : & maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'affemble,
Prépare aux dieux un fpectacle nouveau
De deux amans qui repofent enfemble.

Les noires fœurs apprêtèrent le lit :
Et nos amans trouvant l'heure opportune
Sous le réfeau pris en flagrant délit,
De s'échapper n'eurent puiffance aucune.
Vulcan fait lors éclater fa rancune :
Tout en clopant le vieillard éclopé
Semond les dieux, jufqu'au plus occupé,

Grands & petits, & toute la ſequelle.
Demandez-moi qui fut bien attrapé.
Ce fut, je crois, le galant & la belle.

Peut-être direz-vous que ces amours de Mars & de Vénus ne valent pas ſa fable des deux pigeons. Je vous croirai ſans peine, comme je crois avec vous que ſon ode au roi pour l'infortuné Fouquet n'approche pas de ſon élégie aux nymphes de Vaux pour ce même Fouquet.

Pleurez, nymphes de Vaux, dans vos grottes profondes.
. . . .
La cabale eſt contente, Oronte eſt malheureux, &c.

Il changea ce mot de cabale quand on l'eut fait appercevoir que le grand Colbert ſervait le roi & l'état avec une équité ſévère, & n'était point cabaleur; mais La Fontaine l'avait entendu dire, & il avait cru bonnement que c'était-là le mot propre.

Vous me dites que Jean eut grand tort de faire imprimer ſes opéra, & la comédie intitulée *Je vous prends ſans verd*, & la comédie de Climène &c.; mais l'abbé d'Olivet eut plus de tort encore de faire une collection de tout ce qui pouvait diminuer la gloire de La Fontaine. La manie des éditeurs reſſemble à celles des ſacriſtains; tous raſſemblent des guenilles qu'ils veulent faire révérer. Mais de même qu'on ne juge les vrais ſaints que par leurs bonnes actions, l'on ne juge les hommes à talent que par leurs bons ouvrages

Vingt piéces de théâtre très-indignes de l'auteur de Cinna, ne lui ont point ôté le nom de grand. Tout ce qu'on reproche à Quinault n'empêche pas qu'il ne ſoit un homme unique, & juſqu'à préſent inimitable dans un genre très-difficile. Une ſoixantaine d'anciennes fables rajeunies par La Fontaine, & contées avec un agrément qui n'avait jamais été connu que de Pétrone, & bien ſaiſi que par notre fabuliſte; une vaingtaine de contes

écrits avec cette facilité, charmante, & cette négligence heureuse que nous admirons en lui, le mettent infiniment au-dessus de Bocace, & quelquefois même, si j'ose le dire, à côté de l'Arioste pour la manière de narrer.

Il avait ce grand don de la nature, le talent. L'esprit le plus supérieur n'y saurait atteindre. C'est par les talens que le siècle de Louis XIV sera distingué à jamais de tous les siècles, dans notre France si long-tems grossière. Il y aura toujours de l'esprit ; les connaissances des hommes augmenteront, on verra des ouvrages utiles, mais des talens ! je doute qu'il en naisse beaucoup. Je doute qu'on retrouve l'auteur de Cinna, celui d'Iphigénie, d'Athalie, de Phèdre, celui de l'Art poétique, celui de Roland & d'Armide, celui qui força en chaire jusqu'à des ministres, de pleurer & d'admirer la fille de Henri IV veuve de Charles premier, & sa fille Henriette, Madame.

Voyez comme les oraisons funèbres d'aujourd'hui sont ensevelies avec ceux qu'elles célèbrent. Voyez comme Séthos, malgré quelques beaux passages, & les Voyages de Cyrus sont tombés dans l'oubli, tandis que le Télémaque est toujours l'instruction & le charme de tous les jeunes gens biens nés. Comment s'est-il pu faire que dans la foule de nos prédicateurs, il n'y en ait pas un seul qui ait approché de l'auteur du petit carême ? Vous voyez à regret que personne n'a osé seulement tenter d'imiter le créateur du Tartuffe & du Misantrope ? Nous avons quelques comédies très-agréables. Mais, un Molière ! je vous prédis hardiment que nous n'en aurons jamais. Quelle gloire pour La Fontaine d'être mis presque à côté de tous ces grands-hommes !

L'abbé de Chaulieu ferma ce siècle par trois ou quatre piéces de poésie qui partent du cœur, ou qui semblent en partir. Elles respirent la volupté & la philosophie, & demandent

demandent grace pour toutes les bagatelles insipides dont on a farci son recueil.

Je m'étonne que La Fontaine n'ait parlé de Chaulieu qu'à propos de l'argent qu'il comptait recevoir par ses mains de la part du duc de Vendôme.

Le paillard m'a dit aujourd'hui
Qu'il faut que je compte avec lui.
Aimez-vous cette parenthèse ?
Le reste ira, ne vous déplaise,
En bas relief & cætera.
Ce mot-ci s'interprétera.
Des Jannetons. Car les Climènes
Aux vieillards sont inhumaines.
Je ne vous réponds pas qu'encor
Je n'emploie un peu de votre or
A payer la brune & la blonde,

Comment l'abbé d'Olivet a-t-il pu imprimer trois piéces de La Fontaine, écrites de ce misérable style, par lesquelles il demande l'aumône pour avoir des filles ? on ne reconnaît pas dans ces vers celui qui a dit,

J'ai quelquefois aimé; je n'aurais point alors
Contre le louvre & ses trésors,
Contre le firmament & la voûte céleste
Changé les bois, changé les lieux
Honorés par les pas, éclairés par les yeux.
De l'aimable & jeune bergère,
Par qui, sous le fils de Cithère,
Je servis engagé par mes premiers sermens.
Hélas ! quand reviendront de semblables momens,
Faut-il que tant d'objets *si doux & si charmans*
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète ?
Ne sentirai-je plus de charme qui m'*arrête ?*
Ai-je passé le tems d'aimer ?

On croirait ces deux derniers vers d'un seigneur du

bel air, d'un homme à grandes paſſions, d'un duc de Candale, d'un duc de Bellegarde. Cela ne s'accorde pas avec les Jeannetons de Jean La Fontaine qui démande quelques piſtoles au duc de Vendôme & au paillard Chaulieu, pour attendrir en ſa faveur ſes héroïnes du pont-neuf.

Tout cela, monſieur, n'empêche pas qu'un nombre conſidérable de fables pleines de ſentiment, d'ingénuité, de fineſſe & d'élégance, ne ſoient le charme de quiconque ſait lire.

Quand je dis qu'il eſt preſque égal dans ſes bonnes fables aux grands hommes de ſon mémorable ſiècle, je ne dis rien de trop fort. Je ſerais un exagérateur ridicule ſi j'oſais comparer *Maître corbeau ſur un arbre perché tenant en ſon bec un fromage*, & *la cigale ayant chanté tout l'été*, à ces vers de Cornélie qui tient l'urne de ſon époux ;

Eternel entretien de haine & de pitié.
Reſtes du grand Pompée, écoutez ſa moitié.

& à ceux de Céſar :

Reſtes d'un demi-dieu dont à peine je puis
Egaler le grand nom, tout vainqueur que j'en ſuis !

Le ſavetier & le financier, les animaux malades de la peſte, le meunier, l'âne & ſon fils, &c. &c. tout excellens qu'ils ſont dans leur genre, ne ſeront jamais mis par moi au même rang que la ſcène d'Horace & de Curiace, ou que les piéces inimitables de Racine, ou que le parfait Art poétique de Boileau, ou que le Miſantrope & le Tartuffe de Molière. Le mérite extrême de la difficulté ſurmontée, un grand plan conçu avec génie, exécuté avec un goût qui ne ſe dément jamais dans Racine, la perfection enfin, dans un grand art, tout cela eſt bien ſupérieur à l'art de conter.

Je ne veux point égaler le vol de la fauvette à celui de l'aigle. Je me borne à vous ſoutenir que La Fontaine a ſouvent réuſſi dans ſon petit genre autant que Corneille dans le ſien. J'aurais ſeulement déſiré pour la gloire de la nation, qu'on n'eût point imprimé les dernières fables de l'un, & les dernières tragédies de l'autre, depuis Pertharite. Mais ces maudits éditeurs veulent imprimer tout. Ce ſont des corbeaux qui s'acharnent ſur les morts, comme l'envie ſur les vivans. Encore s'ils ne fatiguaient le public que par les mauvais ouvrages de bons auteurs, on pourrait pardonner à leur avidité. Ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils y ajoutent trop ſouvent leurs propres ſottiſes qu'ils font paſſer ſous le nom des écrivains un peu connus. J'ai pâti moi-même, moi inconnu, de cette rage d'imprimer. Combien de pauvretés n'a-t-on pas publiées ſous le nom de la Viſclède dans des recueils immenſes! Vers de Bonneval ſur la mort de Mademoiſelle le Couvreur. Vers à mon cher B. ſur Newton. Vers impertinens à Madame du Châtelet; Lettre de Varſovie, Epître de Formont à l'abbé de Rotelin, Ode ſur le vrai DIEU, Lettres de Mr. de la Viſclède à ſes amis du Parnaſſe, &c. &c.

Ceux qui ſe forment des bibliothèques ſont toujours trompés par ce manège, qui ne ſert qu'à étouffer le bon grain ſous un tas énorme d'yvraie. On eſt parvenu à nous dégoûter de la lecture à force de multiplier les livres & les livrets. S'il eſt vrai que les Ptolomées eurent autrefois une bibliothèque de quatre cent mille volumes, on ne fit pas mal de la brûler; & quand on brûlera toutes les brochures qui nous inondent, je commencerai par la mienne.

Nous ſommes importunés dans notre ſiècle d'une foule de petits artiſtes qui diſsèquent le ſiècle paſſé. On créait alors, & aujourd'hui on épluche, on critique la création. Je tombe dans ce défaut en vous écrivant, mais

j'ouvre mon cœur à mon ami, & je ſerais très-fâché que ma lettre devînt publique.

Permettez-moi de remarquer qu'on ne fut point ſévère pour la Fontaine, parce qu'il ſemblait ne prétendre à rien. Moins il exigeait, plus on lui accordait. On lui paſſait ſes mauvaiſes fables en faveur des excellentes. Il n'en était pas ainſi de Racine & de Boileau qui prétendaient à la perfection. On les chicanait ſur un mot; c'eſt ainſi qu'on pardonnait tout à Montagne, & qu'on tomba rudement ſur Balzac qui voulait être toujours correct & toujours éloquent.

Depuis que La Bruière, dans ſes caractères, eut jugé Corneille & Racine, combien d'écrivains ſe mirent à juger auſſi! Et enfin, on a fait plus de cent volumes ſur ce ſiècle de Louis XIV. Chacun dans ſes jugemens ſoit en vers, ſoit en proſe, a plus cherché à montrer de l'eſprit qu'à trouver la vérité & à faire des antithèſes plutôt que des raiſonnemens

L'inondation des journaliſtes & des folliculaires eſt venue; laquelle a noyé le bon avec le mauvais, & a détruit toute érudition, en préſentant des extraits à l'ignorance. Les lecteurs ont décidé comme les magiſtrats qui jugent ſur le rapport de leur ſecretaire.

Il eſt arrivé pis; on s'eſt diviſé en factions; les janſéniſtes ont voulu que les jéſuites n'euſſent jamais fait un bon ouvrage, & que le père Bouhours ne sût pas ſa langue. Les jéſuites ont dénigré Boileau parce qu'il était ami d'Arnaud. Les folliculaires ſe ſont dit des injures. C'eſt la bataille des rats & des grenouilles après l'Iliade.

Pour vous prouver, monſieur, avec quelle précipitation l'on juge, & comme un bon mot tient lieu de raiſon; je ne veux que vous citer cette déciſion de La Bruière, qui a été la ſource de tant d'énormes diſſertations: *Racine a peint les hommes tels qu'ils ſont, & Corneille tels qu'ils devraient être.* Cela eſt éblouiſ-

ſant, mais cela eſt très-faux. Céſar n'a jamais dû être aſſez fat pour dire à Cléopatre qu'il n'a vaincu a Pharſale que pour lui plaire, lui qui n'avait point vu encore cet enfant de quinze ans. L'autre Cléopatre n'a point dû empoiſonner l'un de ſes enfans & aſſaſſiner l'autre au bout d'une allée dans un jardin. Théodore n'a point dû s'obſtiner à ſe proſtituer dans un mauvais lieu, au-lieu d'accepter le ſecours d'un honnête homme. Polyeucte n'a point dû briſer tout dans un temple, & haſarder de caſſer toutes les têtes par dévotion. Léontine n'a point dû ſe vanter de tout faire, pour ne rien faire du tout. Pompée devait-il répudier ſa femme qu'il aimait pour épouſer la niéce d'un tyran? Pertharite devait-il céder *la* ſienne? Théſée dans Œdipe devait-il parler d'amour au milieu de la peſte, & dire :

Quelque ravage affreux qu'étale ici la peſte,
L'abſence aux vrais amans eſt encore plus funeſte?

Si le judicieux & énergique La Bruière s'eſt ſi évidemment trompé, que feront donc nos petits écoliers qui tranchent avec tant de hardieſſe, & qui plus ignorans & plus impudens qu'un Fréron, oſent décider au premier coup d'œil ſur des choſes qu'un Quintilien aurait long-tems examinées, avant de donner ſon opinion avec modeſtie!

Vous me faites, monſieur, une queſtion plus importante. Vous me demandez pourquoi Louis XIV ne fit pas tomber ſes bienfaits ſur La Fontaine, comme ſur les autres gens de lettres qui firent honneur au grand ſiècle? Je vous repondrai d'abord qu'il ne goûtait pas aſſez le genre dans lequel ce conteur charmant excella. Il traitait les fables de La Fontaine cumme les tableaux de Teniers, dont il ne voulait voir aucun dans ſes appartemens. Il n'aimait le petit en aucun genre, quoiqu'il eût dans l'eſprit autant de délicateſſe que de grandeur.

Il ne goûta les petits vers de Benſerade que parce qu'ils avaient rapport aux fêtes magnifiques qu'il donnait.

De plus, La Fontaine était d'un caractère à ne ſe pas préſenter à la cour de ce monarque. Ses diſtractions continuelles, ſon extrême ſimplicité réjouiſſaient ſes amis, & n'auraient pu plaire à un homme tel que Louis XIV.

La Bruière s'eſt ſervi de couleurs un peu fortes pour peindre notre fabuliſte, mais il y a du vrai dans ce portrait. *Un homme paraît groſſier, lourd, ſtupide; il ne ſait parler ni raconter ce qu'il vient de voir. S'il ſe met à écrire, c'eſt le modèle des bons contes, &c.*

La Bruière, qui peignit tous ſes contemporains, en dit autant de Corneille, non que Corneille fût un bon conteur. C'était autre choſe, il était ſouvent très-ſublime dans ſes bonnes piéces. Boileau ne faiſait peut-être pas aſſez de cas de La Fontaine & de Corneille; il n'était ſenſible qu'à un ſtyle toujours pur, il ne pouvait aimer que la perfection.

Soyez sûr, monſieur, qu'il eſt très-faux que La Fontaine déplut au roi comme on l'a dit, pour avoir fait des vers en faveur du ſurintendant Fouquet. Péliſſon défenſeur très-hardi de ce miniſtre, & même ayant été ſa victime, devint un des favoris de Louis XIV & fit une grande fortune. Son éloquence touchante, ſon érudition utile, la connaiſſance des affaires, & la ſoupleſſe de ſon eſprit, en firent un homme d'état. La Fontaine n'avait rien de tout cela. Uniquement borné à ſon talent, & incapable même de le faire valoir, il n'eſt pas étonnant qu'il ne fût pas aſſez remarqué par Louis XIV.

Lulli lui nuiſit beaucoup. Vous ſavez que tout eſt cabale parmi les gens de lettres, comme parmi les prêtres. La cabale contre Quinault, l'un des grands ornemens de ce mémorable ſiècle, ayant forcé Lully à recourir à d'autres pour ſes opéra, il choiſit La Fon-

taine. Avouons que le fabuliſte faiſant parler ſes héros du ſtyle de Jeannot Lapin & de dame Belette, ne pouvait réuſſir après Atis & Théſée. Lulli était plein d'eſprit & de goût; plus il en avait, plus il lui était impoſſible de mettre en muſique de telles paroles. Il n'était pas de ces gens qui diſent qu'il eſt égal de chanter la gazette ou Armide, & qu'il n'y a rien au monde de ſi néceſſaire que des doubles croches. Le pauvre La Fontaine croyant ſérieuſement qu'on lui faiſait une énorme injuſtice, fit la ſatyre du Florentin contre Lulli. Elle n'eſt pas dans le goût de celle de Boileau ou d'Horace.

Le B... avait juré de m'amuſer ſix mois.
Il ſe trompa de deux. Mes amis, de leur grace,
Me les ont épargnés, l'envoyant, où je croi
Qu'il va bien ſans eux & ſans moi.
Voilà l'hiſtoire en gros. Le détail a des ſuites
Qui valent bien d'être déduites;
Et j'en aurais pour tout un an.

Non, ſans doute, ce ſot détail & ces ſuites, ne valaient pas d'être déduites, & ſurtout en ſi mauvais vers. Le pis eſt qu'il s'excuſe ſur cette ridicule ſatyre à Madame de Thiange, ſœur de Madame de Monteſpan, en vers non moins ridicules. Il croit que Lulli lui a ôté ſa fortune & ſa gloire, en ne faiſant point de muſique pour ſes paroles. Voici comme il s'explique.

Le ciel m'a fait auteur, je m'excuſe par-là.
Auteur qui pour tout fruit moiſſonne,
Un peu de gloire. On le lui ravira;
Et vous croyez qu'il s'en taira!
Il n'eſt donc plus auteur. La conſéquence eſt bonne.

Je ſais bien que le cocher de Vertamont aurait fait de tels vers tout auſſi-bien que La Fontaine. Je ſais que ces miſères proſaïques en rimes, ne ſont que des ſot-

tiſes aiſées. Mais enfin, le même homme eſt le meilleur metteur en œuvre des anciennes fables d'Eſope & de Pilpay, & celui qui dans ce genre a le mieux enchaſſé l'eſprit des autres. Encore une fois, ce talent unique fait tout pardonner. Lulli même lui pardonna, & très-plaiſamment, en diſant qu'il aimerait mieux mettre en muſique la ſatyre de La Fontaine que ſes opéra.

Il me ſemble que la voix publique donne la préférence à ſes fables ſur ſes contes. Ceux-ci paraiſſent pour la plupart aux bons critiques un peu trop allongés. Ils n'aiment point dans le Joconde pris de l'Arioſte :

Prenons, dit le romain, la fille de notre hôte ;
Je la tiens pucelle ſans faute,
Et ſi pucelle qu'il n'eſt rien
De ſi puceau que cette fille.

Ils réprouvent ce ton de la rue St. Denis, ce ton bourgeois auquel l'Arioſte ne s'aſſervit jamais. Le greco & la fiametta de l'Arioſte ſont bien au-deſſus du puceau de La Fontaine.

Ils n'aiment point que notre fabuliſte diſe dans le cocu battu & content, tiré de Bocace :

Tant ſe la mit le drôle en ſa cervelle,
Que dans ſa peau peu ni point ne durait.

Bocace n'a point de ces expreſſions baſſes & incorrectes.

Ils ne peuvent ſouffrir que dans la ſervante juſtifiée, conte de la reine de Navarre, l'imitateur s'exprime ainſi :

Bocace n'eſt le ſeul qui me fournit,
Je vais par fois en une autre boutique.
Il eſt bien vrai que ce divin eſprit
Plus que pas un *me donne* de pratique.
Mais comme il faut manger de plus d'un pain,
Je puiſe encor en un vieux magaſin.

Ils trouvent ces expreſſions, *aller dans une autre boutique*, *donner de pratique*, *manger de plus d'un pain*, plus faites pour le peuple que pour les honnêtes gens ; & c'eſt-là le grand défaut de La Fontaine.

L'anneau d'Hans-Carvel qu'il a copié dans Rabelais, eſt bien ſupérieur dans l'Arioſte. Il y a du moins une bonne raiſon dans l'Arioſte pourquoi le diable apparaît au bon homme.

Fu gia un pittor, non mi ricordo il nome,
Che di pinger il diavol' ſolea.
Con bel viſo, begli occhi, e belle piume, &c.

La prodigieuſe ſupériorité de l'Arioſte ſur ſon imitateur, paraît dans ce petit conte autant que dans l'invention de ſon Orlando, dans ſon imagination inépuiſable, dans ſon ſublime & dans ſa naïve élégance.

Les cordeliers de Catalogne, Richard Minutolo, la gageure des trois commères, n'ont jamais plu aux eſprits délicats. Vous ne trouverez chez La Fontaine aucun conte qui parle au cœur, excepté le faucon; aucun dont on puiſſe tirer une morale utile ; aucun où il y ait de ſa part la moindre invention. Ce ne ſont preſque jamais que de vieux contes réchauffés. Ce ſont des femmes qui attrapent leurs maris, ou des garçons qui enjolent des filles. Enfin, on trouve rarement chez lui un conte écrit avec une elégance continue.

Ses contes ont charmé la jeuneſſe encore plus par la gaieté des ſujets que par les graces & la correction du ſtyle. J'ai vu beaucoup de gens d'eſprit & de goût qui ne pouvaient ſouffrir que La Fontaine eût gâté la coupe enchantée de l'Arioſte par des vers tels que ceux-ci :

L'argent ſut donc fléchir ce cœur inexorable,
Le rocher diſparut, un mouton ſuccéda,
Un mouton qui s'accommoda
A tout ce qu'on voulut, mouton doux & traitable,

Mouton qui ſur le point de ne rien refuſer
Donna pour arrhes un baiſer.

Il faudrait en effet avoir peu de goût pour approuver un rocher qui devient mouton, qui s'accommode & qui donne des arrhes. Les contes & les deux derniers livres des fables, ſont trop pleins de ces figures ſi incohérentes & ſi fauſſes, qui ſemblent plutôt le fruit d'une recherche pénible que de cette négligence agréable qu'on a tant louée dans l'auteur.

J'ai vu auſſi bien des lecteurs révoltés du ſtyle qu'on appelle marotique. Ils diſaient qu'il fallait parler la langue de Louis XIV, & non celle de Louis XII & de François premier ; que ſi on nous donnait la comédie de l'avocat Patelin telle qu'on la joua ſur les tréteaux de la cour de Charles VII, perſonne ne pourrait la ſouffrir. Heureuſement La Fontaine eſt peu tombé dans ce défaut que d'autres, après lui, ont voulu mettre à la mode.

Mais ce qui eſt à mon avis très-digne de remarque, c'eſt que de toutes ces anciennes hiſtoriettes que La Fontaine a miſes en vers négligés, il n'y en a pas une ſeule qui inſpire des deſirs impudiques. Les peintures y ſont plus gaies que dangereuſes. Elles ne font jamais cette impreſſion voluptueuſe & funeſte que produiſent tant de livres italiens, & ſurtout notre *Aloïſia Toletana*. Cela eſt ſi vrai, que l'on a mis tous ces vieux contes ſur le théatre avec l'approbation des magiſtrats, ſans aucun danger ; ſans qu'aucune mère de famille ait réclamé contre cet uſage ; ſans aucun inconvénient. On vit bien que le ſévère Boileau avait raiſon quand il diſait :

L'amour le moins honnête exprimé chaſtement,
N'excite point en nous de honteux mouvement.

C'eſt pourquoi, monſieur, j'ai toujours été étonné

de l'atrocité fanatique avec laquelle le jeune Poujet oratorien, osa parler au vieux La Fontaine, & de la vanité d'écolier avec laquelle il publia son prétendu triomphe sur l'innocence de ce vieil enfant. Il était bien ridicule qu'un petit prêtre de vingt-cinq ans allât mettre sur la sellette un académicien de soixante & douze ans. Mais pourquoi faire trophée aux yeux du public de cette victoire si aisée? C'était l'orgueil qui se vantait d'avoir foulé à ses pieds l'innocence & la simplicité. Et de quoi s'est avisé l'abbé d'Olivet, tout philosophe qu'il était, de réimprimer cette lettre de Poujet ? cette lettre est précisément la révélation solemnelle de la confession du bon La Fontaine. Car n'est-ce pas trahir le secret inviolable de la confession que d'en apprendre au public toutes les circonstances, tous les entours, & les demandes, & les réponses ?

Ce qui me révolte de plus dans l'insolence de Poujet, c'est l'affectation de répéter vingt fois à La Fontaine, votre livre infame, monsieur; le scandale de votre infame livre, monsieur; les péchés, monsieur, dont votre infame livre a été la cause; la réparation publique que vous devez, monsieur, pour votre livre infame.

Aurait-il osé parler ainsi à la reine de Navarre sœur de François I, de qui plusieurs de ces contes plaisans & non infames sont tirés ? il lui aurait demandé un bénéfice. Aurait-il même osé donner le nom d'infame à Bocace le créateur de la langue italienne; & à l'Arioste qui n'a d'autre titre dans sa patrie que celui de divin ?

L'aventure de Poujet avec le bon homme La Fontaine, est au fond celle de l'âne dans la fable admirable des animaux malades de la peste.

> L'âne vint à son tour, & dit j'ai souvenance,
> Qu'en un pré de moines passant,
> La faim, l'occasion, l'herbe tendre; & je pense,

Quelque diable auſſi me pouſſant,
Je tondis de ce pré la largeur de ma langue.
Je n'en avais nul droit, puiſqu'il faut parler net.
A ces mots on cria, haro ſur le baudet.
Poujet quelque peu clerc prouva par ſa harangue
Qu'il fallait dévouer ce maudit animal, &c.

Et ce qu'il y a de plus rare, c'eſt que la Fontaine qui avait la bonhommie de l'âne, fut aſſez ſot avec tout ſon génie pour croire le ſuffiſant Poujet qui ſe faiſait tant honneur de l'intimider, & qui parlait au traducteur de l'Arioſte & de la reine de Navarre, comme s'il eût parlé à un ſcélérat.

J'aurais conſeillé à La Fontaine de faire un conte ſur Poujet, plus plaiſant que ſon Florentin ſur Lalli.

Après l'impertinence de Poujet, je ne ſais rien de plus outrecuidant (pour me ſervir des termes du bon La Fontaine) que l'inſolente préface de l'édition des contes en 1743, ſous le nom de Londres. L'éditeur qui ſe donne auſſi pour janſéniſte (je ne ſais pas pourquoi) s'aviſe de dire que La Fontaine eut tort de faire autre choſe que des fables & des contes en vers ; & il cite ſur cela Madame de Sévigné.

Oui, éditeur ; il eut tort de faire d'autres ouvrages, puiſque la plûpart ne valent rien. Mais pourquoi, dis-tu, éditeur, qu'un poëte qui a fait des tragédies ne doit jamais écrire ſur l'hiſtoire & ſur la phyſique ? Dis-moi, éditeur, où as-tu pris cet arrêt ? Si tu ne ſais ni l'hiſtoire, ni la phyſique, n'en parle pas ; à la bonne heure ; nous avons aſſez de mauvais livres ſur ces deux objets. Mais permets aux hommes inſtruits d'en parler. Apprends qu'un bon tragédier eſt très-propre à être un très-bon hiſtorien, parce qu'il faut dans toute hiſtoire une expoſition, un nœud, un dénouement, & de l'intérêt. Apprends que celui qui peint la nature humaine dans une piéce de théatre, la peint encore mieux dans l'hiſtoire. Editeur

des contes de La Fontaine, apprends que la phyſique n'eſt pas à négliger. Apprends que Molière traduiſit Lucrèce. Apprends qu'il ſerait indigne d'un homme qui penſe, de ne faire que des contes.

Pardon, monſieur, de cette petite ſortie contre ce maudit éditeur; & pardon ſurtout de vous avoir envoyé mes filles de Minée.

LE POUR ET LE CONTRE. (*a*)

TU veux donc, belle Uranie,
Qu'érigé par ton ordre en Lucrèce nouveau,
Devant toi d'une main hardie,
Aux ſuperſtitions j'arrache le bandeau:
Que j'expoſe à tes yeux le dangereux tableau
Des menſonges ſacrés dont la terre eſt remplie;
Et que ma philoſophie
T'apprènne à mépriſer les horreurs du tombeau,
Et les terreurs de l'autre vie.
Ne crois point qu'enivré des erreurs de mes ſens,
De ma religion blaſphémateur profane,
Je veuille avec dépit dans mes égaremens
Détruire en libertin la loi qui les condamne.
Viens, pénètre avec moi d'un pas reſpectueux

(*a*) On a attribué cet ouvrage à l'abbé de Chaulieu, parce qu'il y a en effet quelque reſſemblance entre cette piéce & celle du déiſte qui commence par ces mots:

J'ai vu de près le Styx, j'ai vu les Euménides.
Déjà venaient frapper mes oreilles timides
Les affreux cris du chien de l'empire des morts.

Les profondeurs du ſanctuaire,
Du Dieu qu'on nous annonce & qu'on cache à nos yeux.
Je veux aimer ce Dieu, je cherche en lui mon père :
On me montre un tyran que nous devons haïr.
Il créa les humains à lui-même ſemblables,
Afin de les mieux avilir ;
Il nous donna des cœurs coupables
Pour avoir droit de nous punir.
Il nous fit aimer le plaiſir
Pour nous mieux tourmenter par des maux effroyables,
Qu'un miracle éternel empêche de finir.
Il venait de créer un homme à ſon image ;
On l'en voit ſoudain repentir,
Comme ſi l'ouvrier n'avait pas dû ſentir
Les défauts de ſon propre ouvrage.
Aveugle en ſes bienfaits, aveugle en ſon courroux,
A peine il nous fit naître, il va nous perdre tous.
Il ordonne à la mer de ſubmerger le monde ;
Ce monde qu'en ſix jours il forma du néant ;
Peut-être qu'on verra ſa ſageſſe profonde
Faire un autre univers plus pur, plus innocent.
Non, il tire de la pouſſière
Une race d'affreux brigands,
D'eſclaves ſans honneur, & de cruels tyrans,
Plus méchante que la première.
Que fera-t-il enfin, quels foudres dévorans
Vont ſur ces malheureux lancer ſes mains ſévères ?
Va-t-il dans le chaos plonger les élémens ?
Ecoutez, ô prodige ! ô tendreſſe ! ô miſtères !
Il venait de noyer les pères,
Il va mourir pour les enfans.

Il eſt un peuple obſcur, imbécille, volage,
Amateur inſenſé des ſuperſtitions,
Vaincu par ſes voiſins, rampant dans l'eſclavage,
Et l'éternel mépris des autres nations.
Le fils de Dieu, Dieu même, oubliant ſa puiſſance,
Se fait concitoyen de ce peuple odieux;
Dans les flancs d'une juive il vient prendre naiſſance,
Il rampe ſous ſa mère; il ſouffre ſous ſes yeux
Les infirmités de l'enfance.
Long-tems vil ouvrier, le rabot à la main,
Ses beaux jours ſont perdus dans ce lâche exercice;
Il prêche enfin trois ans le peuple Iduméen,
Et périt du dernier ſupplice.
Son ſang du moins, le ſang d'un Dieu mourant pour nous,
N'était-il pas d'un prix aſſez noble, aſſez rare
Pour ſuffire à parer les coups
Que l'enfer jaloux nous prépare?
Quoi DIEU voulut mourir pour le ſalut de tous,
Et ſon trépas eſt inutile!
Quoi! l'on me vantera ſa clémence facile
Quand remontant au ciel il reprend ſon courroux,
Quand ſa main nous replonge aux éternels abymes;
Et quand par ſa fureur effaçant ſes bienfaits,
Ayant verſé ſon ſang pour expier nos crimes,
Il nous punit de ceux que nous n'avons point faits!
Ce Dieu pourſuit encore, aveugle en ſa colère,
Sur ſes derniers enfans l'erreur d'un premier père;
Il en demande compte à cent peuples divers,
Aſſis dans la nuit du menſonge;
Il punit au fond des enfers

L'ignorance invincible où lui-même il les plonge,
Lui qui veut éclairer & sauver l'univers.
Amérique, vastes contrées,
Peuples que DIEU fit naître aux portes du soleil,
Vous, nations hyperborées,
Que l'erreur entretient dans un si long sommeil,
Serez-vous pour jamais à sa fureur livrées
Pour n'avoir pas su qu'autrefois
Dans un autre hémisphère, au fond de la Syrie,
Le fils d'un charpentier enfanté par Marie,
Renié par Céphas, expira sur la croix?
Je ne reconnais point à cette indigne image
Le DIEU que je dois adorer;
Je croirais les déshonorer
Par une telle insulte & par un tel hommage.
Entends, DIEU que j'implore, entends du haut des cieux
Une voix plaintive & sincère.
Mon incrédulité ne doit pas te déplaire,
Mon cœur est ouvert à tes yeux;
L'insensé te blasphème, & moi je te révère,
Je ne suis pas chrétien; mais c'est pour t'aimer mieux.
Cependant quel objet se présente à ma vue!
Le voilà, c'est le CHRIST puissant & glorieux.
Auprès de lui dans une nue
L'étendart de sa mort, la croix brille à mes yeux
Sous ses pieds triomphans la mort est abattue;
Des portes de l'enfer il sort victorieux:
Son règne est annoncé par la voix des oracles,
Son trône est cimenté par le sang des martyrs;
Tous les pas de ses saints sont autant de miracles;

Il leur promet des biens plus grands que leurs desirs ;
Ses exemples sont saints ; sa morale est divine ;
Il console en secret les cœurs qu'il illumine :
Dans les plus grands malheurs il leur offre un appui ;
Et si sur l'imposture il fonde sa doctrine,
C'est un bonheur encore d'être trompé par lui.
Entre ces deux portraits, incertaine Uranie,
C'est à toi de chercher l'obscure vérité,
A toi que la nature honora d'un génie
Qui seul égale ta beauté.
Songe que du Très-Haut la sagesse éternelle
A gravé de sa main dans le fond de ton cœur
La religion naturelle.
Crois que de ton esprit la naïve candeur,
Ne sera point l'objet de sa haine immortelle ;
Crois que devant son trône en tout tems, en tous lieux,
Le cœur du juste est précieux.
Crois qu'un bonze modeste, un dervis charitable,
Trouvent plutôt grace à ses yeux
Qu'un janséniste impitoyable,
Ou qu'un pontife ambitieux.
Et qu'importe en effet sous quel titre on l'implore !
Tout hommage est reçu ; mais aucun ne l'honore.
Un DIEU n'a pas besoin de nos soins assidus ;
Si l'on peut l'offenser c'est par des injustices.
Il nous juge sur nos vertus,
Et non pas sur nos sacrifices.

LES FINANCES.

QUAND Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Laſſé des contre-tems d'une vie inquiète,
Tranſplanta ſa famille au pays champenois :
Il avait près de Rheims une obſcure retraite ;
Son plus clair revenu conſiſtait en bon vin.
Un jour qu'il arrangeait ſa cave & ſon ménage,
Il fut dans ſa maiſon viſité d'un voiſin,
Qui parut à ſes yeux le ſeigneur du village :
Cet homme était ſuivi de brillans eſtafiers,
Sergens de la finance habillés en guerriers :
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de ſon crû prodigua l'abondance ;
Puis, il s'enquit tout bas quel était le ſeigneur
Qui faiſait aux bourgeois un tel excès d'honneur. ---
Je ſuis (dit l'inconnu) dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aides* & *gabelles*. ---
A ! pardon, monſeigneur ! Quoi, vous aidez le roi ? --
Oui, l'ami. --- Je révère un ſi ſublime emploi :
Le motd'aide s'entend : *gabelles* m'embarraſſe.
D'où vient ce mot ? --- D'un Juif appellé Gabelus. (*a*) ---
Ah, d'un Juif ! je le crois. --- Selon les nobles us
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me ſont dus.
J'ai fait quelques progrès par mon expérience

(*a*) Il y eut en effet le Juif *Gabelus* qui eut des affaires d'argent avec le bon-homme *Tobie* : Et pluſieurs doctes très-ſenſés tirent de l'hébreu l'étymologie de *Gabelle* ; car on ſait que c'eſt de l'hébreu que vient le français.

Dans l'art de *travailler un royaume en finance.*
Je fais loyalement deux parts de votre bien :
La première eſt au roi qui n'en retire rien ;
La ſeconde eſt pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus ;
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus ;
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encore boire.
Tant pour le ſel marin duquel nous préſumons
Que vous deviez garnir vos ſavoureux jambons. (*a*)
Vous ne l'avez point pris, & vous deviez le prendre.
Je ne ſuis point méchant, & j'ai l'ame aſſez tendre.
Compoſons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement. ---
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce diſcours éloquent qu'il ne comprenait pas ;
Lorſqu'un autre ſeigneur en ſon logis arrive,
Lui fait ſon compliment, le ſerre entre ſes bras : ---
Que vous êtes heureux ! votre bonne fortune,
En pénétrant mon cœur, à nous deux eſt commune.
Du *domaine* royal je ſuis le *contrôleur* :
J'ai ſu que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être ſeul héritier de votre vieille tante.
Vous penſiez n'y gagner que mille écus de rente :
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouiſſez de vos biens par mon ſavoir accrus.
Quand je vous enrichis, ſouffrez que je demande,

(*a*) Un homme qui a tant de cochons doit prendre tant de ſel pour les ſaler ; & s'ils meurent, il doit prendre la même quantité de ſel, ſans quoi il eſt mis à l'amende & on vend ſes meubles.

Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende. (*a*)
Auſſi-tôt ces meſſieurs diſcrétement unis
Font des biens au ſoleil un petit inventaire ;
Saiſiſſent tout l'argent ; démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie & ſe déſeſpère.
Le maître eſt interdit ; la fille eſt toute en pleurs ;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque tems d'ignorer ſa diſgrace !
Son aîné, grand garçon, revenant de la chaſſe,
Veut ſecourir ſon père, & défend la maiſon :
On les prend, on les lie, on les mène en priſon ;
On les juge ; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes, (*b*)
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix ;
La pauvre mère expire en embraſſant ſon fils.
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence.
La fille ſans ſecours eſt ſervante à Paris.
C'eſt ainſi qu'on *travaille un royaume en finance.*

LA MULE DU PAPE.

Par le chevalier de St. Gile.

FRERES très-chers, on lit dans St. Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon DIEU (*c*)
Sur la montagne ; & puis lui dit, beau ſire,

(*a*) Les contrôleurs du domaine évaluent toujours le bien dont tout collatéral hérite au triple de la valeur, le taxent ſuivant cette évaluation, impoſent une amende exceſſive, vendent le bien à l'encan & l'achètent à bon marché.

(*b*) L'aventure eſt arrivée à la famille d'Antoine Fuſigat.

(*c*) Le jéſuite Bouhours ſe ſervit de cette expreſſion, JE-

Vois-tu ces mers, vois-tu ce vaſte empire,
L'état romain de l'un à l'autre bout ?
L'autre reprit, je ne vois rien du tout ;
Votre montagne en vain ferait plus haute.
Le diable dit, mon ami, c'eſt ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché ?
Oui-da, dit DIEU, pourvu que ſans péché
Honnêtement nous arrangions la choſe.
Or voici donc ce que je te propoſe,
Reprit ſatan ; tout le monde eſt à moi,
Depuis Adam j'en ai la jouiſſance ;
Je me démets, & tout ſera pour toi
Si tu me veux faire la révérence.
Notre Seigneur ayant un peu rêvé,
Dit au démon que quoi qu'en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en conſcience :
Car il avait appris dans ſon enfance
Qu'étant ſi riche on fait mal ſon ſalut.
Un tems après notre ami Belzébuth
Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome avait fourmillière d'élus ;
Le pape était un pauvre perſonnage,
Paſteur de gens, évêque, & rien de plus.
L'eſprit malin s'en va droit au ſaint père,
Dans ſon taudis l'aborde & lui dit, frère,

SUS-CHRIST *fut emporté par le diable ſur la montagne.* C'eſt ce qui donna lieu à ce noël qui finit ainſi.

Car ſans lui ſaurait-on, don, don,
Que le diable emporta, la, la,
Jeſu notre bon maître ?

Je te ferai, ſi tu veux, grand ſeigneur.
A ce ſeul mot l'ultramontain pontife
Tombe à ſes pieds & lui baiſe la grife.
Le farfadet d'un air de ſénateur
Lui met au chef une triple couronne;
Prenez, dit-il, ce que ſatan vous donne;
Servez-le bien, vous aurez ſa faveur.
O papegots! voilà la belle ſource
De tous vos biens, comme ſavez. Et pour ce
Que le ſaint père avait en ce tracas
Baiſé l'ergot de Meſſer Satanas,
Ce fut depuis choſe à Rome ordinaire
Que l'on baiſât la mule du ſaint père.
Ainſi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papiſme ont blaſonné l'hiſtoire;
Mais ces gens-là ſentent bien les fagots,
Et grace au ciel je ſuis loin de les croire.
Que s'il advient que ces petits vers-ci,
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'eſt bien raiſon qu'il ait quelque ſouci
De les cacher s'il fait fait voyage à Rome.

L'HYPOCRISIE.

MES chers amis, il me prend fantaiſie
De vous parler ce ſoir d'hypocriſie.
Grave Bernet ſoutiens ma faible voix;
Plus on eſt lourd, plus on parle avec poids.
Si quelque belle à la démarche fière,

Aux gros tetons, à l'énorme derrière,
Etale aux yeux ses robustes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé; Vénus est reconnue
A son sourire, à l'air de volupté
Qui de son charme embellit la beauté.
Mais si j'avise un visage sinistre,
Un front hideux, l'air empesé d'un cuistre,
Un cou jauni sur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
(Miroir d'une ame à ses remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne le voie.)
Sans hésiter je vous déclare net
Que ce magot est Tartuffe ou Bernet.
C'est donc à toi, Bernet, que je dédie
Ma très-honnête & courte rapsodie,
Sur le sujet de nôtre ami Guignard
Fesse-Matthieu, dévot & grand paillard.
Avant-hier advint que de fortune.
Je rencontrai ce Guignard sur la brune
Qui chez Fanchon s'allait glisser sans bruit,
Comme un hibou qui ne sort que de nuit.
Je l'arrêtai d'un air assez fantasque
Par sa jaquette, & je lui criai, masque,
Je te connais: l'argent & les catins
Sont à tes yeux les seuls objets divins;
Tu n'eus jamais un autre catéchisme.
Pourquoi veux-tu de ton plat rigorisme,
Nous étalant le dehors imposteur,

Tromper le monde, & mentir à ton cœur;
Et tout pêtri d'une douce luxure,
Parler en Paul, & vivre en Epicure?
Le sycophante alors me répondit,
Qu'il faut tromper pour se mettre en crédit,
Que la franchise est toujours dangereuse,
L'art bien reçu, la vertu malheureuse,
La fourbe utile; & que la vérité
Est un joyau peu connu, très-vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'est point d'usage.
Je repliquai, ton discours paraît sage.
L'hypocrisie a du bon quelquefois;
Pour son profit on a trompé des rois.
On trompe aussi le stupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorsqu'il s'agit d'un trône épiscopal,
Ou du chapeau qui coëffe un cardinal,
Ou si l'on veut, de la triple couronne
Que quelquefois l'ami Belzébut donne,
En pareil cas, peut-être, il ferait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon;
L'objet est beau, le prix en vaut la peine.
Mais se gêner pour nous mettre à la gêne,
Mais s'imposer le fardeau détesté
D'une inutile & triste fausseté,
Du monde entier méprisée & maudite,
C'est être dupe encore plus qu'hypocrite.
Que Peretti (*a*) se déguise en chrétien
Pour être pape, il se conduit fort bien.

(*a*) Sixte-Quint.

Mais toi, pauvre homme, excrément de collège,
Dis-moi, quel bien, quel rang, quel privilège
Il te revient de ton maintien cagot ?
Tricher au jeu ſans gagner eſt d'un ſot.
Le monde eſt fin. Aiſément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine,
Chacun le hue : on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal ſon métier.
Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront..... Tu ne les connais guère.
Dans leur tripot on les a vus ſouvent
Se comporter comme on fait au couvent.
Tout penaillon y vante ſa beſace,
Son inſtitut, ſes miracles, ſa craſſe ;
Mais en ſecret l'un de l'autre jaloux,
Modeſtement ils ſe déteſtent tous.
Tes ennemis ſont parmi tes ſemblables.
Les gens du monde au moins ſont plus traitables ;
Ils ſont railleurs, les autres ſont méchans.
Crains les ſifflets, mais crains les malfaiſans.
Crois-moi, renonce à la cagoterie ;
Mène uniment une plus noble vie,
Rougiſſant moins, ſois moins embarraſſé ;
Que ton col tords déſormais redreſſé,
Sur ſon pivot garde un juſte équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre ;
Sois franc, ſois ſimple ; & ſans affecter rien
Eſſaie un peu d'être un homme de bien.
Le mécréant alors n'oſa répondre.
J'étais ſincère, il ſe ſentait confondre.
Il ſoupira d'un air ſanctifié.

Puis détournant ſon œil humilié,
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton ſe battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.

LES AGRÉMENS DE LA VIEILLESSE.

OUI, je ſais qu'il eſt doux d'avoir dans ſes jardins
Ces beaux fruits incarnats & de Perſe & d'Epire,
De ſavourer en paix la sêve de ces vins,
Et de manger ce qu'on admire.
J'aime fort un faiſan qu'à propos on rôtit;
De ces perdreaux maillés le fumet ſeul m'attire,
Mais je voudrais encore avoir de l'appétit.

❀ ❀

Sur le penchant fleuri de ces fraîches caſcades;
Sur ces prés émaillés, dans ces ſombres forêts,
Je voudrais bien danſer avec quelques driades,
Mais il faut avoir des jarrêts.

❀ ❀

J'aime leurs yeux, leur taille & leurs couleurs vermeilles
Leurs chants harmonieux, leur ſourire enchanteur,
Mais il faudrait avoir des yeux & des oreilles,
On doit s'aller cacher quand on n'a que ſon cœur.

❀ ❀

Vous ſerez comme moi quand vous aurez mon âge,
Archevêques, abbés empourprés cardinaux,
Princes rois, fermiers généraux,

Chacun avec le tems devient triſtement ſage.

❀ ❀

Tous nos plaiſirs n'ont qu'un moment,
Hélas ! quel eſt le cours & le but de la vie ?
Des fadaiſes, & le néant.
O Jupiter ! tu fis en nous créant
Une froide plaiſanterie.

IMPROMPTU

Fait devant un rigoriſte qui parlait de vertu, avec un peu de pédanterie.

LE Dieu des dieux aſſez mal raiſonna,
Lorſqu'à Vénus le bon homme ordonna
D'être à jamais de graces entourée.
C'eſt à Minerve & pédante & ſucrée,
Que ces conſeils devaient être adreſſés.
Ecoutez bien, gens à morale auſtère :
Sans nos avis la beauté ſonge à plaire,
Et la vertu n'y ſonge pas aſſez.

ÉPITRE

A Mr. GENONVILLE. (a)

AMI, que je chéris de cette amitié rare,
Dont Pylade a donné l'exemple à l'univers,
Et dont Chaulieu chérit La Fare !

(a) Ce petit ouvrage eſt de l'année 1720.

Vous, pour qui les trésors d'Apollon sont ouverts;
Vous dont les agrémens divers,
L'imagination féconde,
L'esprit & l'enjouement, sans vice & sans travers,
Seraient chez nos neveux célébrés dans mes vers,
Si mes vers comme vous, plaisaient à tout le monde:
Votre épître a charmé le pasteur de Sulli;
Il se connaît au bon, & partout il vous aime;
Votre écrit est par nous dignement accueilli,
Et vous serez reçu de même.

Il est beau, mon cher ami, de venir à la campagne, tandis que Plutus tourne toutes les têtes à la ville. Etes-vous réellement devenus tous fous à Paris? Je n'entends parler que de millions; on dit que tout ce qui était à son aise & dans la misère, & que tout ce qui était dans la mendicité, nage dans l'opulence. Est-ce une réalité? Est-ce une chimère? La moitié de la nation a-t-elle trouvé la pierre philosophale dans les moulins à papier? Law est-il un Dieu, un fripon, ou un charlatan qui s'empoisonne de la drogue qu'il distribue à tout le monde? Se contente-t-on de richesses imaginaires? C'est un chaos que je ne puis débrouiller, & auquel je m'imagine que vous n'entendez rien. Pour moi je ne me livre à d'autres chimères qu'à celle de la poésie.

Avec l'abbé Courtin je vis ici tranquille,
Sans aucun regret pour la ville,
Où certain Ecossais malin,
Comme la vieille sibylle,
Dont parle le bon Virgile,
Sur des feuillets volans écrit notre destin;
Venez nous voir un beau matin,
Venez, aimable Génonville;

Apollon, dans ces climats,
Vous prépare un riant asyle :
Voyez qu'il vous tend les bras,
Et vous rit d'un air facile,
Deux jésuites en ce lieu,
Ouvriers de l'évangile,
Viennent, de la part de Dieu,
Faire un voyage inutile.
Il veulent nous prêcher demain ;
Mais pour nous défaire soudain
De ce couple de chatemites,
Il ne faudra, sur leur chemin,
Que mettre un gros saint Augustin,
C'est du poison pour les jésuites.

LETTRE

DE Mr. DE LA CONDAMINE

A MONSIEUR DE VOLTAIRE.

Tandis que ta rapide plume
Comprend Louis le grand dans un petit volume,
Mon triste voyage à Quito,
Chez moi, devient un in-quarto,
Un fils de saint Benoît, j'en jure,
En eût fait un in-folio ;
Voltaire, inspiré par Clio,
N'en aurait fait qu'une brochure :

Encore de mon trifte deftin
Je pourrais au ciel rendre grace,
Si jugeant l'auteur par la maffe
Du livre qui fort de fa main,
On réglait fon rang & fa place;
J'aurais alors fur le parnaffe
Mon logis à moitié chemin
De Voltaire au Bénédictin.

En vous envoyant mon voyage, monfieur, je me garderai bien de vous prier d'entreprendre la lecture de ma relation, moins encore celle des piéces juftificatives. Je fens trop combien vous y perdriez de tems; & fi je croyais que vous puiffiez en être tenté, je vous dirais :

De jours fi bien remplis les momens font trop courts,
Ne me lifez jamais, mais écrivez toujours.
C'eft à Voltaire feul d'écrire,
A nous de lire & de relire
Jour & nuit fa profe & fes vers.
Tous les momens oùrepofe fa lyre
Sont dûs à Fréderic, le refte à l'univers.

RÉPONSE

DE MONSIEUR DE VOLTAIRE.

GRAND-merci, cher la Condamine,
Du beau préfent de l'équateur,
Et de votre lettre badine,
Jointe à la profonde doctrine

De votre eſprit calculateur
Eh ! bien, vous avez vu l'Afrique,
Conſtantinople, l'Amérique,
Tous vos pas ont été perdus.
Voulez-vous enfin faire fortune.
Hélas ! il ne vous reſte plus
Qu'à faire un voyage à la lune.
On dit qu'on trouve en ſon pourpris
Ce qu'on perd aux lieux où nous ſommes ;
Les promeſſes des bons amis,
Les louanges des beaux eſprits,
Et le bien qu'on a fait aux hommes.

AU ROI DE PRUSSE.

A la Haye, 17 *Octobre* 1743.

BIENTOT à Berlin vous l'aurez
Cette cohorte théatrale,
Race gueuſe, fière & vénale,
Héros errans & bigarrés,
Portans avec habit dorés
Diamans faux & linge ſale ;
Hurlant pour l'empire romain,
Ou pour quelque fière inhumaine,
Gouvernant trois fois la ſemaine
L'univers pour gagner du pain.
Vous aurez mauſſades actrices
Moitié femme & moitié patin,
L'une bégueule avec caprices,

L'autre débonnaire & catin,
A qui le ſouffleur ou Criſpin
Fait un enfant dans les couliſſes.

DIEU ſoit loué que votre majeſté prenne la généreuſe réſolution de ſe donner du bon tems. C'eſt le ſeul conſeil que j'aie oſé donner ; mais je défie tous les politiques d'en propoſer un meilleur.

Il vient tous les jours ici de jeunes officiers français ; on leur demande ce qu'ils viennent faire ? ils diſent qu'ils vont chercher de l'emploi en Pruſſe. Il y en a quatre actuellement de ma connaiſſance, l'un eſt le fils du gouverneur de Berg-Saint-Vinox, l'autre le garçon major du régiment de Luxembourg, l'autre le fils d'un préſident, l'autre le bâtard d'un évêque. Celui-ci s'eſt enfui avec une fille ; cet autre s'eſt enfui tout ſeul, celui-là a épouſé la fille de ſon tailleur ; un cinquième veut être comédien, en attendant qu'on lui donne un régiment.

J'apprends une nouvelle qui enchante mon eſprit tolérant ; votre majeſté fait revenir de pauvres anabaptiſtes qu'on avait chaſſés, je ne ſais pas trop pourquoi :

Que deux fois on ſe rebaptiſe
Ou que l'on ſoit débaptiſé,
Qu'étole au cou Jean exorciſe,
Ou que Jean ſoit exorciſé,
Qu'il ſoit hors ou dedans l'égliſe
Muſulman, bracmane ou chrétien,
De rien je ne me ſcandaliſe,
Pourvu qu'on ſoit homme de bien.
Je veux qu'aux loix on ſoit fidèle,
Je veux qu'on chériſſe ſon roi,
C'eſt en ce monde aſſez, je crois ;

Le

Le reste qu'on nomme la foi
Est bon pour la vie éternelle.

AU MÊME.

15 *Avril* 1758.

PUISQUE vous êtes si grand maître
Dans l'art des vers & des combats,
Et que vous aimez tant à l'être,
Rimez donc, bravez le trépas,
Instruisez, ravagez la terre,
J'aime les vers, je hais la guerre,
Mais je ne m'opposerai pas
A votre fureur militaire.
Chaque esprit a son caractère.
Je conçois qu'on a du plaisir
A savoir comme vous saisir
L'art de tuer & l'art de plaire.

Cependant, ressouvenez-vous de celui qui a dit autrefois :

Et quoi qu'admirateur d'Alexandre & d'Alcide,
J'eusse aimé mieux choisir les vertus d'Aristide.

Cet Aristide était un bon-homme. Il n'eût point proposé de faire payer à l'archevêque de Mayence les dépens & dommages de quelque pauvre ville grecque ruinée. Il est clair que votre majesté a encouru les censures de Rome en imaginant si plaisamment de faire payer à l'église les pots que vous avez cassés. Pour vous relever de

l'excommunication majeure, je vous ai conſeillé en bon citoyen de payer vous-même. Je me ſuis ſouvenu que votre majeſté m'avait dit ſouvent que les peuples de *** étaient des ſots. En vérité, ſire, vous êtes bien bon de vouloir régner ſur ces gens-là. Je crois vous propoſer un très-bon marché en vous priant de les donner à qui les voudra.

Je m'imaginais qu'un grand-homme,
Qui bat le monde & qui s'en rit,
N'aimait à dominer que ſur des gens d'eſprit,
Et je voudrais le voir à Rome.

Comme je ſuis très-fâché de payer trois vingtièmes de mon bien, & de me ruiner pour avoir l'honneur de vous faire la guerre, vous croirez peut-être que c'eſt par ladrerie que je vous propoſe la paix. Point du tout; c'eſt uniquement afin que vous ne riſquiez pas tous les jours de vous faire tuer par des croates, houſards & autres barbares, qui ne ſavent pas ce que c'eſt qu'un beau vers.

Nos miniſtres auront ſans doute à Breda de plus belles vues que les miennes. Mr. le duc de Choiſeul, Mr. de Caunitz & Mr. Pitt ne me diſent point leur ſecret. On dit qu'il n'eſt connu que d'un Mr. de St. Germain qui a ſoupé autrefois dans la ville de Trente avec les pères du concile, & qui aura probablement l'honneur de voir votre majeſté dans une cinquantaine d'années. C'eſt un homme qui ne meurt point & qui ſait tout. Pour moi qui ſuis prêt de finir ma carrière, & qui ne ſais rien, je me borne à ſouhaiter que vous connaiſſiez Mr. le duc de Choiſeul.

Votre majeſté me dit qu'elle va ſe mettre à être un vaurien. Voilà une belle nouvelle qu'elle m'apprend là! & qui êtes-vous donc, vous autres maîtres de la terre? je vous ai vu aimer beaucoup ces vauriens de Trajan, de

Marc-Aurèle & de Julien ; reſſemblez-leur toujours ; mais ne me brouillez pas avec Mr. le duc de Choiſeul dans vos goguettes.

Et ſur ce, je préſente à votre majeſté mon reſpect, & prie honnêtement la Divinité qu'elle donne la paix à ſes images.

AU MÊME.

Sur un buſte en porcelaine, fait à Berlin, repréſentant l'auteur, & envoyé par ſa majeſté en Janvier 1775.

Epictète au bord du tombeau
A reçu ce préſent des mains de Marc-Aurèle.
Il a dit, mon ſort eſt trop beau.
J'aurais vécu pour lui ; je lui mourrai fidèle.

Nous avons cultivé tous deux les mêmes arts,
Et la même philoſophie ;
Moi ſujet, lui monarque, & favori de Mars ;
Et tous les deux par fois objets d'un peu d'envie.

Il rendit plus d'un roi de ſes exploits jaloux.
Moi, je fus harcelé des gredins du Parnaſſe.
Il eut des ennemis, il les diſſipa tous ;
Et la troupe des miens dans la fange croaſſe.

Les cagots m'ont perſécuté,
Les cagots à ſes pieds frémiſſaient en ſilence ;
Lui ſur le trône aſſis, moi dans l'obſcurité,
Nous prechâmes la tolérance.

❀ ❀

Nous adorions tous deux le DIEU de l'univers,
(Car il en eſt un, quoi qu'on diſe.)
Mais nous n'avions pas la ſottiſe
De le déshonorer par des cultes pervers.

❀ ❀

Nous irons tous les deux dans la céleſte ſphère,
Lui fort tard; moi bientôt. Il obtiendra je crois,
Un trône auprès d'Achille, & même auprès d'Homère;
Et j'y vais demander un tabouret pour moi.

SUR LE MOT IMMORTALI

que le roi de Pruſſe avait fait graver au bas de ce buſte.

C'EST un ſage, un héros dont la main ſouveraine
Me donne l'immortalité;
Vous m'accordez, grand-homme, avec trop de bonté,
Des terres dans votre domaine.

AVENTURE DE LA MÉMOIRE.

LE genre humain penſant, c'eſt-à-dire la cent millième partie du genre humain, tout-au plus, avait cru long-tems, ou du moins avait ſouvent répété, que nous n'avions d'idées que par nos ſens, & que la mémoire eſt le ſeul inſtrument par lequel nous puiſſions joindre deux idées & deux mots enſemble.

C'eſt pourquoi Jupiter repréſentant la nature, fut amoureux de Mnémoſine déeſſe de la mémoire dès le

premier moment qu'il la vit : & de ce mariage naquirent les neuf muses qui furent les inventrices de tous les arts.

Ce dogme, sur lequel sont fondées toutes nos connaissances, fut reçu universellement, & même la Nonsobre l'embrassa dès qu'elle fut née, quoique ce fut une vérité.

Quelque tems après vint un argumenteur moitié géomètre, moitié chimérique, lequel argumenta contre les cinq sens & contre la mémoire ; & il dit au petit nombre du genre humain pensant, vous vous êtes trompés jusqu'à présent, car vos sens sont inutiles ; car les idées sont innées chez vous avant qu'aucun de vos sens pût agir, car vous aviez toutes les notions nécessaires lorsque vous vîntes au monde. Vous saviez tout sans avoir jamais rien senti. Toutes vos idées nées avec vous étaient présentes à votre intelligence nommée ame sans le secours de la mémoire. Cette mémoire n'est bonne à rien.

La Nonsobre condamna cette proposition, non parce qu'elle était ridicule, mais parce qu'elle était nouvelle : cependant, lorsqu'ensuite un anglais se fut mis à prouver, & même longuement, qu'il n'y avait point d'idées innées, que rien n'était plus nécessaire que les cinq sens; que la mémoire servait beaucoup à retenir les choses reçues par les cinq sens, elle condamna ses propres sentimens, parce qu'ils étaient devenus ceux d'un anglais. En conséquence elle ordonna au genre humain de croire désormais aux idées innées, & de ne plus croire aux cinq sens & à la mémoire. Le genre humain au-lieu d'obéir se moqua de la Nonsobre, laquelle se mit en telle colère qu'elle voulut faire brûler un philosophe. Car ce philosophe avait dit qu'il est impossible d'avoir une idée complette d'un fromage à moins d'en avoir vu, & d'en avoir mangé ; & même le scélérat osa avancer que les hommes & les femmes n'auraient jamais pu tra-

vailler en tapiſſerie s'ils n'avaient pas eu des aiguilles, & des doigts pour les enfiler.

Les Lioliſteois ſe joignirent à la Nonſobre pour la première fois de leur vie; & les Séjaniſtes ennemis mortels des Lioliſteois ſe réunirent pour un moment à eux. Ils appellèrent à leur ſecours les anciens Dicaſtériques qui étaient de grands philoſophes, & tous enſemble avant de mourir proſcrivirent la mémoire & les cinq ſens, & l'auteur qui avait dit du bien de ces ſix choſes.

Un cheval ſe trouva préſent au jugement que prononcèrent ces meſſieurs, quoi qu'il ne fût pas de la même eſpèce, & qu'il y eût entre lui & eux pluſieurs différences, comme celle de la taille, de la voix, de l'égalité, des crins & des oreilles; ce cheval, dis-je, qui avait du ſens auſſi bien que des ſens, en parla un jour à Pégaſe dans mon écurie; & Pégaſe alla raconter aux muſes cette hiſtoire avec ſa vivacité ordinaire.

Les muſes qui depuis cent ans avaient ſinguliérement favoriſé le pays long-tems barbare où cette ſcène ſe paſſait, furent extrêmement ſcandaliſées; elles aimaient tendrement Memoire ou Mnémoſine leur mère, à laquelle ces neuf filles ſont redevables de tout ce qu'elles ſavent. L'ingratitude des hommes les irrita. Elles ne firent point de ſatyre contre les anciens Dicaſtériques, les Lioliſteois, les Séjaniſtes & la Nonſobre, parce que les ſatyres ne corrigent perſonne, irritent les ſots, & les rendent encore plus méchans. Elles imaginèrent un moyen de les éclairer en les puniſſant. Les hommes avaient blaſphémé la mémoire, les muſes leur ôtèrent ce don des dieux, afin qu'ils appriſſent une bonne fois ce qu'on eſt ſans ſon ſecours.

Il arriva donc qu'au milieu d'une belle nuit tous les cerveaux s'appeſantirent de façon que le lendemein matin tout le monde ſe réveilla ſans avoir le moindre ſouvenir du paſſé. Quelques Dicaſtériques couchés avec leurs femmes voulurent s'approcher d'elles par un reſte

d'inſtinct indépendant de la mémoire. Les femmes qui n'ont eu que très-rarement l'inſtinct d'embraſſer leurs maris rejettèrent leurs careſſes dégoûtantes avec aigreur. Les maris ſe fâchèrent, les femmes crièrent, & la plupart des ménages en vinrent aux coups.

Meſſieurs trouvant un bonnet quarré s'en ſervirent pour certains beſoins qui ni la mémoire ni le bon ſens ne ſoulagent. Meſdames employèrent les pots de leur toilette aux mêmes uſages. Les domeſtiques ne ſe ſouvenant plus du marché qu'ils avaient fait avec leurs maîtres, entrèrent dans leurs chambres, ſans ſavoir où ils étaient. Mais comme l'homme eſt né curieux, ils ouvrirent tous les tiroirs; & comme l'homme aime naturellement l'éclat de l'argent & de l'or, ſans avoir pour cela beſoin de mémoire, ils prirent tout ce qu'ils en trouvèrent ſous la main. Les maîtres voulurent crier au voleur, mais l'idée de voleur étant ſortie de leur cerveau, le mot ne put arriver ſur leur langue. Chacun ayant oublié ſon idiome articulait des ſons informes. C'était bien pis qu'à Babel où chacun inventait ſur le champ une langue nouvelle. Le ſentiment inné dans le ſens des jeunes valets pour les jolies femmes, agit ſi puiſſamment, que ces inſolens ſe jetèrent étourdiment ſur les premières femmes ou filles qu'ils trouvèrent, ſoit cabaretières, ſoit préſidentes. Et celles-ci ne ſe ſouvenant plus des leçons de pudeur, les laiſsèrent faire en toute liberté.

Il fallut dîner, perſonne ne ſavait plus comment il fallait s'y prendre. Perſonne n'était allé au marché ni pour vendre ni pour acheter. Les domeſtiques avaient pris les habits des maîtres & les maîtres ceux des domeſtiques. Tout le monde ſe regardait avec des yeux hébêtés. Ceux qui avaient le plus de génie pour ſe procurer le néceſſaire (& c'étaient les gens du peuple) trouvèrent un peu à vivre. Les autres manquèrent de tout. Le premier préſident, l'archevêque allaient tout

nuds, & leurs palfreniers étaient les uns en robes rouges, les autres en dalmatiques, tout était confondu, tout allait périr de misère & de faim, faute de s'entendre.

Au bout de quelques jours les muſes eurent pitié de cette pauvre race : elles ſont bonnes, quoiqu'elles faſſent ſentir quelquefois leur colère aux méchans : elles ſupplièrent donc leur mère de rendre à ces blaſphémateurs la mémoire qu'elle leur avait ôtée. Mnémoſine deſcendit au ſéjour des contraires dans lequel on l'avait inſultée avec tant de témérité, & leur parla en ces mots :

Imbécilles, je vous pardonne, mais reſſouvenez-vous que ſans les ſens il n'y a point de mémoire, & que ſans la mémoire il n'y a point d'eſprit.

Les Dicaſtériques la remercièrent aſſez ſéchement, & arrêtèrent qu'on lui ferait des remontrances. Les Séjaniſtes mirent toute cette aventure dans leur gazette, on s'apperçut qu'ils n'étaient pas encore guéris. Les Lioliſteois en firent une intrigue de cour. Maître Cogé tout ébahi de l'aventure, & n'y entendant rien, dit à ſes écoliers de cinquième ce bel axiome, *Non magis muſis quam hominibus infenſa eſt iſta quæ vocatur memoria.*

SUR LE BAISER QUE LA DAUPHINE DONNA à ALAIN CHARTIER, *fameux auteur du tems de* CHARLES *VI.*

VOUS connaiſſez ce poëte fameux
Qui s'endormit au palais de ſa reine :
Il en reçut un baiſer amoureux ;
Mais il dormait, & la faveur fut vaine.

Vous me pourriez donner un prix plus doux ;
Et si jamais votre bouche vermeille
Voulait payer ce que j'ai fait pour vous,
N'attendez pas du moins que je sommeille.

A MADEMOISELLE GOSSIN

Jouant ALZIRE.

CE n'est point moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime & qu'on admire ;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.

LETTRE A MR. BESSIN,

CURÉ DE PLAINVILLE PRÈS DE BERNAY EN NORMANDIE.

Ferney, *du* 13 *Janvier* 1765.

VOUS m'avez envoyé, monsieur, des vers bien faits, & bien agréables, & vous m'apprenez en même tems que vous êtes curé ; vous méritez d'avoir la première cure du Parnasse ; vous ne chanterez jamais d'antienne qui vaille vos vers. Si je ne vous ai pas répondu plus tôt c'est que je suis vieux, malade, & aveugle. Je ne serai pas enterré dans votre paroisse ; mais c'est vous que je choisirais pour faire mon épitaphe.

J'ai l'honneur d'être, &c.

POUR MADAME DE St. JULIEN.

Août 1766.

J'ETAIS dans ma ſolitude
Sans eſpoir & ſans lien,
Et de n'aſpirer à rien
C'était ma pénible étude,
Je vous vois, je ſens très-bien
Qu'il faut que mon cœur deſire :
Et vous me forcez à dire
L'oraiſon de St. Julien.

A MONSIEUR VAN HAREN.

DEMOSTHÈNE au conſeil, & Pindare au Parnaſſe,
L'auguſte vérité marche devant tes pas.
Tyrtée a dans ton ſein répandu ſon audace,
Et tu tiens ſa trompette organe des combats.
Je ne puis t'imiter ; mais j'aime ton courage,
Né pour la liberté tu penſes en héros :
Mais qui naquit ſujet ne doit penſer qu'en ſage,
Et vivre obſcurément, s'il veut vivre en repos.
Notre eſprit eſt conforme aux lieux qui l'ont vu naître
A Rome on eſt eſclave, à Londres citoyen.
La grandeur d'un Batave eſt de vivre ſans maître,
Et mon premier devoir eſt de ſervir le mien.

A M.

L'Art n'y fait rien, les beaux noms, les beaux lieux
Très-rarement nous donnent le bien-être ;
Eſt-on heureux ? hélas ! pour le paraître,
Et ſuffit-il d'en impoſer aux yeux ?
J'ai vu jadis l'abeſſe de la joie,
Malgré ce titre à ſa douleur en proie :
Dans Sans-ſouci certain roi renommé
Fut de ſoucis quelquefois conſumé.
Il n'en eſt pas ainſi de mes retraites,
Loin des chagrins, loin de l'ambition,
De mes plaiſirs elles portent le nom ;
Vous le ſavez, car c'eſt vous qui les faites.

A Mr. LE COMTE DE SCHOVALO,

Qui lui avait adreſſé une épître pendant ſon ſéjour à Ferney.

Puisqu'il faut croire quelque choſe,
J'avouerai qu'en liſant vos ſéduiſans écrits.
Je crois à la métempſycoſe.
Orphée, aux bords du Tanaïs,
Expira dans votre pays :
Près du lac de Genève, il vient ſe faire entendre :
En vous liſant il renaît aujourd'hui,
Et vous ne devez pas attendre
Que les femmes jamais vous battent comme lui.

A Mr. BLIN DE SAINMORE,

Qui lui avait envoyé une héroïde sous le nom de Gabriel d'Etrées, à Henri IV.

Mon amour-propre eſt vivement flatté
De votre écrit : mon goût l'eſt davantage :
On n'a jamais, par un plus doux langage,
Avec plus d'art, bleſſé la vérité.
Pour Gabrielle, en ſon apoplexie,
Aucuns diront qu'elle parle long-tems :
Mais ſes diſcours ſont ſi vrais, ſi touchans,
Elle aime tant, qu'on la croirait guérie.
Tout lecteur ſage avec plaiſir verra,
Qu'en expirant l'aimable Gabrielle
Ne penſe point que Dieu la damnera
Pour aimer trop un amant digne d'elle.
Avoir du goût pour le roi très-chrétien,
C'eſt œuvre pie : on n'y peut rien reprendre ;
Le paradis eſt fait pour un cœur tendre,
Et les damnés ſont ceux qui n'aiment rien.

A MONSIEUR D. C...,

Sur son ballet de Misis.

VOUS possédez la langue de Cythère :
Si vos beaux faits égalent votre voix,
Vous êtes maître en l'art divin de plaire.
En fait d'amour il faut parler & faire ;
Ce dieu fripon ressemble assez aux rois :
Les bien servir, n'est pas petite affaire ;
Hélas ! il est plus aisé mille fois
De les chanter, que de les satisfaire.

A MADAME DE.....

En lui envoyant la HENRIADE.

QUAND vous m'aimiez, mes vers étaient aimables ;
Je chantais dignement, vos graces, vos vertus :
Cet ouvrage naquit dans des tems favorables ;
Il eût été parfait : mais vous ne m'aimez plus.

A Mr. L'ABBÉ DE VOISENON,

Au sujet du conte d'Isabelle & Gertrude, dont il avait fait un opéra comique.

J'Avais un arbuste inutile,
Qui languissait dans mon canton:
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon sauvageon;
Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin grossier & plat:
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat:
Ma bague était fort peu de chose,
On la taille en beau diamant:
Honneur à l'enchanteur charmant
Qui fit cette métamorphose.

Vous sentez, monsieur, à qui sont adressés ces mauvais vers. Je vous prie de présenter mes complimens à Mr. Favart, qui est l'un des deux conservateurs des graces & de la gaieté française. Comme il y a dix ans que vous ne m'avez écrit, je n'ose vous dire: O mon ami, écrivez-moi! mais je vous dis, Ah! mon ami, vous m'avez oublié net.

A MR. LE MARQUIS DE CHAUVELIN.

Sur cette jolie piéce de vers qu'il appellait les ſept péchés mortels

VOus êtes dans la ſaiſon
Des plus aimables faibleſſes ;
Puiſſiez-vous ſervir vos maîtreſſes
Comme vous ſervez Apollon !
Entre des vers & vos Liſettes,
Goûtez le deſtin le plus doux,
Votre confeſſeur eſt jaloux
Des jolis péchés que vous faites.

A MONSIEUR DE C....

Qui avait écrit à l'auteur que le bruit courait qu'il était mort.

RESSUSCITER eſt ſans doute un grand cas ;
C'eſt un plaiſir que je viens de connaître :
Mais le plus grand ce ſerait d'apparaître
A ſes anis : je ne m'en flatte pas.
Pour ce prodige, il eſt quelques obſtacles ;
C'en ſerait trop pour les gens d'ici-bas,
Que deux plaiſirs & ſurtout deux miracles.

LETTRE EN VERS

Sur ce que le général des capucins l'avait agrégé à cet ordre en reconnaiſſance de quelques ſervices qu'il avait rendus à ces moines.

IL eſt vrai, je ſuis capucin,
C'eſt ſur quoi mon ſalut ſe fonde;
Je ne veux pas dans mon déclin
Finir comme les gens du monde.

Mon malheur eſt de n'avoir plus
Dans mes nuits ces bonnes fortunes,
Ces nobles graces des élus,
A mes confrères ſi communes.

Je ne ſuis point frère Frapart,
Confeſſant ſœur Drue & ſœur Nice,
Je ne porte point le cilice
De St. Grizel, de St. Billard.

J'achève doucement ma vie,
Je ſuis prêt à partir demain,
En communiant de la main
Du bon curé de Mélanie.

Dès que monſieur l'abbé Terray
A ſu ma capucinerie,
De mes biens il m'a délivré,
Que ſervent-ils dans l'autre vie?

J'aime fort cet arrangement ;
Il eſt leſte & plein de prudence ;
Plût-à-Dieu qu'il en fît autant
A tous les moines de la France.

QUATRAINS

SUR LA FONDATION DE VERSOY.

A MAD. LA DUCHESSE DE CHOISEUL.

MADAME, un héros deſtructeur
S'il eſt grand n'eſt qu'un grand coupable,
J'aime bien mieux un *fondateur*,
L'un eſt un dieu l'autre eſt un diable.

Dites bien à votre mari,
Que des neuf filles de mémoire,
Il ſera le ſeul favori,
Si de fonder il a la gloire.

Didon que j'aime tendrement,
Sera célèbre d'âge en âge ;
Mais quand Didon fonda Carthage,
C'eſt qu'elle avait beaucoup d'argent.

Si le vainqueur de l'Aſſirie,
Avait eu pour ſurintendant

Un conſeiller du parlement,
Nous n'aurions point Alexandrie.

Nos très-ſots aïeux autrefois
Ont fondé de pieux aſyles
Pour mes moines de Saint François,
Mais ils n'ont point fondé de villes.

Envoyez-nous des Amphions,
Sans quoi nos peines ſont perdues :
A Verſoy nous avons des rues ;
Et nous n'avons point de maiſons.

Sur la raiſon, ſur la juſtice,
Sur les graces, ſur la douceur,
Je fonde aujourd'hui mon bonheur,
Et vous êtes ma fondatrice.

A MADAME NEKRE.

QUELLE étrange idée eſt venue
Dans votre eſprit ſage éclairé ?
Que vos bontés l'ont égaré !
Et que votre peine eſt perdue !

A moi chétif une ſtatue !
Je ſerais d'orgueil enivré.
L'ami Jean Jacque a déclaré
Que c'eſt à lui qu'elle était due.

Il la demande avec éclat.
L'univers, par reconnaiſſance,
Lui devait cette récompenſe ;
Mais l'univers eſt un ingrat.

C'eſt vous que je figurerai
En beau marbre d'après nature,
Lorſqu'à Paphos je reviendrai,
Et que j'aurai la main plus sûre,

Ah ! ſi jamais de ma façon,
De vos attraits on voit l'image,
On ſait comment Pigmalion
Traitait autrefois ſon ouvrage.

AU ROI DE P.... (a)

LA mère de la mort, la vieilleſſe peſante,
A de ſon bras d'airain courbé mon faible corps;
Et des maux qu'elle entraîne, une ſuite effrayante
De mon ame immortelle attaque les reſſorts.

❀ ❀

Je brave vos aſſauts, redoutable vieilleſſe;
Je vis auprès d'un ſage, & je ne vous crains pas:
Il vous prêtera plus d'appas
Que le plaiſir trompeur n'en donne à la jeuneſſe.

❀ ❀

Coulez mes derniers jours ſans trouble & ſans terreur,
Coulez près du héros dont le mâle génie
Vous fait goûter en paix les ſonges de la vie,
Et dépouille la mort de ce qu'elle a d'horreur.

❀ ❀

O philoſophe roi! que ma carrière eſt belle;
J'irai de Sans-ſouci, par des chemins de fleurs,
Aux champs-Elyſiens parler à Marc-Aurèle
Du plus grand de ſes ſucceſſeurs.

❀ ❀

A Sallufte jaloux, je lirai votre hiſtoire;

(a) Cette piéce a été faite probablement pendant le dernier ſéjour de l'auteur à la cour de Berlin.

A Lycurgue vos loix, à Virgile vos vers :
Je ſurprendrai les morts, ils ne pourront me croire ;
Nul d'eux n'a raſſemblé tant de talens divers.

❀ ❀

Mais lorſque j'aurai vu les ombres immortelles,
N'allez pas après moi confirmer mes récits ;
Vivez, rendez heureux ceux qui vous ſont ſoumis ;
Et n'allez que bien tard auprès de vos modèles.

A MR. S*** DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

Du 10 *Novembre* 1770. *A Ferney.*

VOTRE épître, mon cher confrère, eſt auſſi philoſophique qu'ingénieuſe. Elle eſt ſurtout d'un bon ami. Vous avez raiſon ſur tous les points, hors ſur ce qui me regarde.

Je ſais bien qu'il y aura toujours des gens qui feront la guerre à la raiſon, puiſqu'en effet on a des ſoldats de robe longue payés uniquement pour ſervir contre elle. Mais on a beau faire, dès que cette étrangère a des aſyles chez tous les honnêtes gens de l'Europe, ſon empire eſt aſſuré.

On peut long-tems chez notre eſpèce
Fermer la porte à la raiſon ;
Mais dès qu'elle entre avec adreſſe,
Elle reſte dans la maiſon ;
Et bientôt elle en eſt maîtreſſe.

Son ennemie perd de ſon crédit chaque jour de Moſ-

cou jufqu'à Cadix. J'ai été très-fâché qu'on ait pouffé trop loin la philofophie. Ce maudit livre du fyftême de la nature eft un péché contre nature. Je vous fais bien bon gré de réprouver l'athéifme, & d'aimer ce vers :

Si DIEU n'exiftait pas, il faudrait l'inventer.

Je fuis rarement content de mes vers, mais j'avoue que j'ai une tendreffe de père pour celui-là.

Les ennemis des caufes finales m'ont toujours paru plus hardis que raifonnables. S'ils rencontrent des chevilles & des trous, ils avouent fans héfiter que les unes ont été faites pour les autres, & ils ne veulent pas que le foleil foit fait pour les planètes, &c. &c.

L'ART ET LA NATURE.

A MADAME D'USSÉ.

L'ART dit un jour à la nature,
Vous n'égalez jamais les œuvres de ma main ;
Vous agiffez fans choix, vous marchez fans deffein :
Que feriez-vous fans ma parure ?
Un teint flétri par vous s'embellit par mon fard ;
C'eft moi qui d'une prude arrange la fageffe ;
Aux coquettes beautés j'infpire la fineffe ;
Je conduis fous mon étendard
Et les beaux efprits & les belles :
J'ai feul dicté fans vous les vers de Fontenelle,
Et les fables du fieur Houdard.
Ainfi, belle d'Uffé, l'art fe croyait le maître,

Et le monde à ſon char paraiſſait s'attacher ;
Mais la nature vous fit naître ,
Et l'art confus s'alla cacher.

LE PASSÉ ET LE PRÉSENT.

SI la main des rois & des prêtres
Ebranla le monde en tout tems ,
Et ſi nos coupables ancêtres
Ont eu de coupables enfans ,
O triſte muſe de l'hiſtoire ,
Ne grave plus à la mémoire
Ce qui doit périr à jamais !
Tu n'as vu qu'horreur & délire,
Les annales de chaque empire
Sont les archives des forfaits.

❀ ❀

La fable eſt encore plus funeſte ,
Ses menſonges ſont plus cruels.
Tantale, Atrée , Egiſte , Oreſte ,
N'épouvantez plus les mortels.
Que je hais le divin Achile ,
Sa colère en malheurs fertile ,
Et tous ces ridicules dieux
Que vers le ruiſſeau du Scamandre
Du haut du ciel on fait deſcendre
Pour inſpirer un furieux !

❀ ❀

Joſué , je hais davantage

Tes ſacrifices inhumains.
Quoi ! trente rois dans un village
Pendus par tes dévotes mains !
Quoi ! ni le ſexe, ni l'enfance
De ton exécrable démence
N'ont pu déſarmer la fureur !
Quoi ! pour contempler ta conquête,
À ta voix le ſoleil s'arrête ?
Il devait reculer d'horreur.

❀ ❀

Mais de ta horde vagabonde
Détournons mes yeux éperdus.
O Rome ! ô maîtreſſe du monde
Verrai-je en toi quelques vertus ?
Ce n'eſt pas ſous l'infame Octave,
Ce n'eſt pas lorſque Rome eſclave
Succombait avec l'univers,
Ou quand le ſixième Alexandre
Donnait dans l'Italie en cendre
Des indulgences & des fers.

❀ ❀

L'innocence n'a plus d'aſyle :
Le ſang coule à mes yeux ſurpris
Depuis les vêpres de Sicile
Juſqu'aux matines de Paris.
Eſt-il un peuple ſur la terre
Qui dans la paix ou dans la guerre
Ait jamais vu des jours heureux ?
Nous pleurons ainſi que nos pères,

Et nous tranſmettrons nos misères
A nos déplorables neveux.

❀ ❀

C'eſt ainſi que mon humeur ſombre
Exhalait ſes triſtes accens.
La nuit me couvrant de ſon ombre
Avait appeſanti mes ſens.
Tout-à-coup un trait de lumière
Ouvrit ma débile paupière
Qui cherchait en vain le repos ;
Et des demeures éternelles
Un génie étendant ſes ailes
Daigna me parler en ces mots :

❀ ❀

Contemple la brillante aurore
Qui t'annonce enfin les beaux jours ;
Un nouveau monde eſt prêt d'éclore,
Até diſparaît pour toujours.
Vois l'auguſte philoſophie
Chez toi ſi long-tems pourſuivie
Dicter ſes triomphantes loix.
La vérité vient avec elle
Ouvrir la carrière immortelle
Où devaient marcher tous les rois.

❀ ❀

Les cris affreux du fanatique
N'épouvantent plus la raiſon ;
L'inſidieuſe politique
N'a plus ni maſque, ni poiſon.
La douce, l'équitable Aſtrée

S'aſſied, de graces entourée,
Entre le trône & les autels.
Et ſa fille la bienfaiſance
Vient de ſa corne d'abondance
Enrichir les faibles mortels.

❀ ❀

Je lui dis, Ange tutélaire,
Quels dieux répandent ces bienfaits ?
C'eſt un ſeul homme. --- Et le vulgaire
Méconnaît les biens qu'il a faits !
Le peuple en ſon erreur groſſière
Ferme les yeux à la lumière,
Il n'en peut ſupporter l'éclat.
Ne recherchons point ſes ſuffrages ;
Quand il ſouffre il s'en prend aux ſages;
Eſt-il heureux ? il eſt ingrat.

❀ ❀

On prétend que l'humaine race
Sortent des mains du Créateur,
Oſa dans ſon abſurde audace
S'élever contre ſon auteur.
Sa clameur fut ſi téméraire,
Qu'à la fin Dieu dans ſa colère
Se repentit de ſes bienfaits.
O vous ! que l'on voit de Dieu même
Imiter la bonté ſuprême,
Ne vous en repentez jamais. (a)

(a) Cette piéce fut compoſée au mois de Juin 1775 ; les précédentes n'ont point été imprimées ſuivant l'ordre des dates.

Fin du tome ſecond.

TABLE

Des piéces contenues dans ce volume.

CONTES DE GUILLAUME VADÉ
Préface de Catherine Vadé . . Page 1
Ce qui plaît aux Dames. . . . 7
L'Education d'un prince. . . . 22
Gertrude, *ou l'éducation d'une fille.* . 29
Les trois manières. 33
Thélème & Macare. 47
Azolan, *ou le Bénéficier.* . . . 52
L'origine des métiers. 55
Le Marseillois & le Lion. . . . 57
Notes. 63
Les trois Empereurs en sorbonne, par Mr. l'abbé Caille. 68
Notes. 72
Réponse à Mr. de Vill. 76
Au même. . . . . . . ibid.
*Madrigal à Madame de ***, sur un passage de* Pope. 78
A la même, en lui envoyant les œuvres mystiques de Fénélon. . . . . ibid.
A la même. 79
*A Madame de ***. Les deux amours.* . . 80
A la même. . . . . . . ibid.
Le Cœur, *par Mr. le Ch. de* B. . . . 81
Réponse à la piéce intitulée Le Cœur. . . 83
---- *à Mr. le Ch. de* B. 84
Au même. 85
Au même. 86
Réponse à une jolie petite piéce intitulée les Torts. 87
Lettre de Mr. F. 89

Réponse au Sr. Bergier *qui avait fait imprimer quelque lettres inutiles de l'auteur.* Pag. 93
A 95
A Mr. Marin, *secretaire général de la librairie.* 97
Extrait de la gazette de Londres. 102
Lettre aux auteurs de la gazette littéraire. 104
------ *aux mêmes.* 108
A Mr. Paulet, *au sujet de son histoire de la petite vérole.* 112
Lettre à Madame la marquise d'Antremont à l'auteur en lui envoyant quelques ouvrages en vers. 115
Réponse. 116
------ *au Sieur* Fez, *libraire d'Avignon.* 117
Fragment d'une fête donnée à Court-Dimanche près de Fontainebleau, aux nôces du Marquis de Mont-conseil, *& de Mlle. de* Curzai. 120
Galimatias pindarique, sur un carrousel donné par l'Impératrice de Russie. 123
Lettre au Roi Stanislas. 126
Fragment d'une lettre écrite à un membre de l'Académie de Berlin. 129
Lettre à Mr. Thomas. 138
------ *à Mr.* d'Olivet, *Chancelier de l'Académie Française.* 140
Réponse au même, sur la nouvelle édition de la Prosodie. 147
Extrait d'un ouvrage nouveau, des Dictionnaires de calomnies. 157
Lettre à Mr. Rosset, *Maître des comptes, auteur d'un poëme sur l'agriculture, dédié au roi.* 162
Lettre au rédacteur du nouveau Journal intitulé Le secretaire du Parnasse. 166
Epître à l'Impératrice de Russie. 168
Notes sur l'épître à S. M. I. de Russie. 171
A la même, qui l'invitait à faire ce voyage. 173
Epître au Roi de Suède. 174

Au même. . . . . . . Pag. 176
Epître au Roi de Dannemarck, sur la liberté de la presse accordée dans tous ses états. . 177
Notes sur l'épître au roi de Dannemarck. . 184
Au même, qui avait envoyé une somme pour les Sirven*, accusés de parricide comme les* Calas. 186
Lettre au même. 187
Epître à Mr. d'Alembert. 188
Notes sur l'épître à Mr. d'Alembert. . . 190
A Mr. Marmontel. 199
Réponse de Mr. Marmontel . . . 202
Epître au Roi de la Chine, sur son recueil de vers qu'il a fait imprimer. . . . 205
Notes sur l'épître au Roi de la Chine. . . 210
Epître à Horace. 218
Notes sur l'épître à Horace. . . . 225
*Réponse d'*Horace*, par Mr. de la* H. . . 226
Notes. 233
Lettre à Mr. Pigal. 234
Les deux siècles. 236
Le Père Nicodème & Jeannot. . . . 240
L'aniversaire de la St. Barthelemi. . . 245
La Bégueule, conte moral. 248
Les Systêmes. 256
Notes par Mr. de Morza. 266
Les Cabales. 269
Notes par le même. 275
Jean *qui pleure & qui rit.* . . . 282
Réponse à l'auteur, par Mr. l'abbé de Voif***. 284
Lettre sur un écrit anonyme. . . . 286
La Tactique, avec des notes nouvelles. . 293
Notes. 298
Dialogue de Pégase *& du Vieillard.* . . 301
Notes de Mr. de Morza. 307
Lettre à un Académicien de ses amis. . . 316

A Madame de Pompadour, *alors Madame d'E*tiole, *en* 1745, *pendant qu'elle dessinait.* Pag. 318
Extrait d'une lettre à la même. . . . . ibid.
Impromptu fait à un souper d'Allemagne. . 320
Réponse à des vers de Mr. Ch. 321
Portrait de Madame. 322
Vers à la même. . . . . . . ibid.
Sur le Louvre. 324
Epître à Mr. des Mahis. 325
A Monsieur D. M. 326
A Monsieur L.... 328
Sur un Reliquaire. . . . . . . ibid.
A un Bavard. . . . . . . ibid.
A l'occasion de l'expulsion des jésuites. . 329
Quatrain pour être mis au bas du portrait de Confucius. . . . . . . ibid.
A Mad. la Duchesse de.... . . . . ibid.
Lettre à Monsieur M..... 330
A Mr. de la P.... *en lui envoyant un exemplaire de* SÉMIRAMIS. 331
A Mr. de F.... . . . . . . ibid.
A Madame de... 332
A Madame de B.... *en lui envoyant la* Henriade. ibid.
A Monsieur S. D. M. 333
A Monsieur de V.... *auteur d'un éloge du Roi* CHARLES V. . . . . . ibid.
Vers à Mr. de B.... 334
A l'auteur de Richardet. . . . . . ibid.
Sur l'élection du comte Poniatowshi *au trône de Pologne.* 335
Aux habitans de Lyon 1754. 336
A Madame du Châtelet *jouant à Sceaux le rôle d'*Issé *en* 1747. . . . . . ibid.
Le Dimanche, ou les filles de Minée. Par Mr. de la Visclède *secretaire perpétuel de l'Académie de Marseille.* 337

Lettre de Mr. de la Vifclède, *à Mr. le Secretaire perpétuel de l'Académie de Pau.* . Pag. 347
Le Pour & le Contre. 365
Les Finances. 370
La Mule du Pape. Par le Chevalier de St. Gile. 372
L'Hypocrifie. 374
Les Agrémens de la vieilleffe. 378
Impromptu fait devant un rigorifte qui parlait de la vertu, avec un peu de pédanterie. . 379
Epître à Mr. Genonville. . . . . ibid.
Lettre de Mr. de la Condamine *à Mr. de* Voltaire. 381
Réponfe. 382
Au Roi de Pruffe. 383
Au même. 385
Au même, fur un bufte en porcelaine, fait à Berlin, repréfentant l'auteur, & envoyé par Sa Majefté en Janvier 1775. . . . 387
Sur le mot immortali *que le Roi de Pruffe avait fait graver au bas de ce bufte.* . . 398
Aventure de la Mémoire. . . . . ibid.
Sur le baifer que la Dauphine donna à Alain Chartier, *fameux auteur du tems de* CHARLES VI. 392
A Mademoifelle Goffin *jouant* ALZIRE. . 393
Lettre à Mr. Beffin, *curé de Plainville près de Bernay en Normandie.* . . . . ibid.
Pour Madame de St. Julien. 394
A Mr. Van Haren. . . . . . ibid.
A M. 395
A Mr. le Conte de Schovalo, *qui lui avait adreffé une épître pendant fon féjour à Ferney.* . ibid.
A Mr. Blin de Sainmore, *qui lui avait envoyé une héroïde fous le nom de* Gabrielle d'Etrées, *à* HENRI IV. 396
A Mr. de C.... fur fon ballet de Mifis. . 397
A Mad. de.... en lui envoyant la Henriade. ibid.

A Mr. l'abbé de Voiſenon, *au ſujet du conte d'I-* ſabelle *&* Gertrude, *dont il avait fait un opéra comique.* . . . Pag. 398
A Mr. le Marquis de Chauvelin, *ſur cette jolie piéce de vers qu'il appellait* les ſept péchés mortels. 399
A Mr. de C.... *qui avait écrit à l'auteur que le le bruit courait qu'il était mort.* . . ibid.
Lettre en vers ſur ce que le général des capucins l'avait agrégé à cet ordre en reconnaiſſance de quelques ſervices qu'il avait rendus à ces moines. 400
Quatrains ſur la fondation de Verſoy. A Mad. la Ducheſſe de Choiſeul. . . . 401
A Mad. Nekre. 403
Au Roi de Pruſſe 404
A Mr. S***. *de l'Académie françaiſe.* . 405
L'Art & la Nature. 406
Le Paſſé & le Préſent. 407

Fin de la Table

LA GUERRE CIVILE DE GENEVE, OU LES AMOURS DE ROBERT COVELLE.

POEME HÉROIQUE.

Avec des Notes instructives.

1775.

PROLOGUE.

ON a si mal imprimé quelques chants de ce poëme, nous en avons vu des morceaux si défigurés dans différens Journaux ; on est si empressé de publier toutes les nouveautés dans l'heureuse paix dont nous jouissons ; que nous avons interrompu notre édition de l'histoire des anciens Babyloniens & des Gomérites, pour donner l'histoire véritable des dissentions présentes de Genève, mise en vers par un jeune Franc-Comtois, qui paraît promettre beaucoup. Ses talens seront encouragés sans doute par tous les gens de lettres qui ne sont jamais jaloux les uns des autres, qui courent tous avec candeur au-devant du mérite naissant, qui n'ont jamais fait la moindre cabale pour faire tomber les piéces nouvelles, jamais écrit la moindre imposture, jamais accusé personne de sentimens erronés sur la grace prévenante, jamais attribué à d'autres leurs obscurs écrits, & jamais emprunté de l'argent du jeune auteur en question, pour faire imprimer contre lui de petits avertissemens scandaleux.

Nous recommandons ce poëme à la protection des esprits fins & éclairés qui abondent dans

notre province. Nous ne nous flattons pas que le Sr. Lémeri, & le nommé B.... marchand libraire à Lyon, le laissent arriver jusqu'à Paris. On imprime aujourd'hui dans les provinces uniquement pour les provinces. Paris est une ville trop occupée d'objets sérieux pour être seulement informée de la guerre de Genève. L'Opéra Comique, le Singe de Nicolé, les Romans nouveaux, les actions des fermes, & les actrices de l'opéra, fixent l'attention de Paris avec tant d'empire que personne n'y sait, ni se soucie de savoir ce qui se passe au Grand Caire, à Constantinople, à Moscou & à Genève. Mais nous espérons d'être lus des beaux esprits du pays de Gex, des Savoyards, des petits Cantons Suisses, de Mr. l'Abbé de St. Gall, de Mr. l'évêque d'Annecy & de son chapitre, des révérends pères Carmes de Fribourg, &c. &c. *Contenti paucis Lectoribus.*

Nous avons suivi la nouvelle ortographe mitigée qui retranche les lettres inutiles, en conservant celles qui marquent l'étimologie des mots. Il nous a paru prodigieusement ridicule d'écrire François, de ne pas distinguer les Français de St. François d'Assise: de ne pas écrire Anglais & Ecossais par un *a*, comme on ortographie Portugais. Il nous semble palpable que quand on prononce j'aimais, je fesais, je plaisais avec un *a*,

comme on prononce je hais, je fais, je plais, il eſt tout-à-fait impertinent de ne pas mettre un *a* à tous ces mots, & de ne pas ortographier de même, ce qu'on prononce abſolument de même.

S'il y a des Imprimeurs qui ſuivent encore l'ancienne routine, c'eſt qu'ils compoſent avec la main plus qu'avec la tête. Pour moi quand je vois un livre où le mot Français eſt imprimé avec un *o*, j'avertis l'auteur que je jette là le livre ; & que je ne le lis point.

J'en dis autant à le Breton imprimeur de l'almanach royal. Je ne lui paierai point l'almanach qu'il m'a vendu cette année. Il a eu la groſſiéreté de dire que Mr. le Préſident....... Mr. le Conſeiller...... demeure dans le cu de ſac de Menard, dans le cu de ſac des blancs Mantaux, dans le cu de ſac de l'Orangerie. Juſqu'à quand les Welches croupiront-ils dans leur ancienne barbarie !

Hodieque manent veſtigia ruris.

Comment peut-on dire qu'un grave Préſident demeure dans un cu ? Paſſe encore pour Fréron : on peut habiter dans le lieu de ſa naiſſance ; (*)

(*) Voyez le pauvre Diable, ouvrage en vers aiſés de feu mon couſin Vadé, page 80.

Je m'accoſtai d'un homme à lourde mine,

mais un Préſident, un Conſeiller! fy! Mr. le Breton, corrigez-vous, ſervez-vous du mot impaſſe, qui eſt le mot propre, l'expreſſion ancienne eſt impaſſe. Feu mon couſin Guillaume

Qui ſur ſa plume a fondé ſa cuiſine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,
De Loyola chaſſé pour ſes fredaines,
Vermiſſau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout ſens de ſon extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton.
Cet animal ſe nommait Jean Fréron.
J'étais tout neuf, j'étais jeune, ſincère,
Et j'ignorais ſon naturel félon;
Je m'engageai ſous l'eſpoir d'un ſalaire,
A travailler à ſon hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enſeigna comment on dépéçait
Un livre entier, comme on le recouſait,
Comme on jugeait du tout par la préface,
Comment on louait un ſot auteur en place,
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre & ſans protecteur.
Je m'enrolai, je ſervis le Corſaire;
Je critiquai ſans eſprit & ſans choix;
Impunément le théatre & la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.
Quel fut le prix de ma ſotte manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis

Vadé de l'académie de Besançon vous en avait averti. Vous ne vous êtes pas plus corrigé que nos plats auteurs à qui l'on montre en vain leurs sottises ; ils les laissent subsister, parce qu'ils ne peuvent mieux faire. Mais vous, Mr. le Breton qui avez du génie, comment dans le seul ouvrage où un illustre académicien dit que la vérité se trouve, pouvez-vous glisser une infamie qui fait rougir les dames à qui nous devons tous un si profond respect ? Par notre Dame, Mr. le Breton, je vous attends à l'année 1769.

PREMIER POSTCRIPT,

A André Prault libraire, quai des Augustins.

MONSIEUR André Prault, vous avertissez le public dans l'avant-coureur N°. 9. du Lundi 29 Février 1768, que Mr. Le Franc de Pompignan ayant magnifiquement & superbement fait imprimer ses cantiques sacrés à ses dépens,

A diapré de nobles fleurs de lys,
Par un fer chaud gravé sur l'omoplate.
Triste & honteux je quittai mon pirate,
Qui me vola pour prix de mon labeur,
Mon honoraire en me parlant d'honneur.

vous les avez offerts d'abord pour 18 livres, ensuite pour seize; puis vous les avez mis à douze; puis à dix. Enfin, vous les cédez pour huit francs, & vous avez dit dans votre boutique:

Sacrés ils sont, car person ne n'y touche.

Je vous donnerai six francs d'un exemplaire bien relié, pourvu que vous n'appelliez jamais cu de lampe, les ornemens, les vignettes, les cartouches, les fleurons. Vous êtes parfaitement instruit, qu'il n'y a nul rapport d'un fleuron à un cu, ni d'un cu à une lampe. Si quelque critique demande pourquoi je répète ces leçons utiles, je réponds que je répéterai jusqu'à ce qu'on se soit rangé à son devoir

SECOND POSTCRIPT.

ET vous, Monsieur P......, qui avez offert par souscription le recueil de l'année Littéraire de maître Aliboron dit Fréron à dix sous le volume relié. Sachez que cela est trop cher: deux sous & demi, s'il vous plaît, Monsieur P.....; & je placerai dans ma chaumière cet ouvrage entre Cicéron & Quintilien. Je me forme une assez belle bibliothéque dont je parlerai incessamment au roi; mais je ne veux pas me ruiner.

TROISIEME POSTCRIPT.

JE ne veux pas vous ruiner non plus. J'apprends que vous imprimez mes fadaiſes in-4º. comme un ouvrage de Bénédictin avec eſtampes, fleurons & point de cu de lampe. Dequoi vous aviſez-vous ? On aime aſſez les eſtampes dans ce ſiècle, mais pour les gros recueils, perſonne ne les lit. Ne faites-vous pas quelquefois réflexion à la multitude innombrable de livrés qu'on imprime tous les jours en Europe ? Les plaines de Bauſſe ne pourraient pas les contenir : & n'était le grand uſage qu'on en fait dans votre Ville au haut des maiſons, il y aurait mille fois plus de livres que de gens qui ne ſavent pas lire. La rage de mettre du noir ſur du blanc, comme dit Sady, le *Scribendi cacoëtes*, comme dit Horace, eſt une maladie dont j'ai été attaqué, & dont je veux abſolument me guérir, tâchez de vous défaire de celle d'imprimer. Tenez-vous-en au moins en fait de belles-lettres au ſiècle de Louis XIV.

Monſieur d'Aquin que j'aime & que jeſtime, a célébré à mon exemple le ſiècle préſent, comme j'ai broché le paſſé : il a fait un revelé des grands hommes d'aujourd'hui. On y trouve dix-huit maîtres d'orgues, & quinze joueurs de vio-

lon, Mlle. Petit-pas, Mlle. Peliſſier, Mlle. Chevalier, Mr. Cahuſac, pluſieurs baſſes tailles, quelques hautes-contre, neuf danſeurs, autant de danſeuſes. Tous ces talens ſont fort agréables, & les jeunes gens comme moi en ſont fort épris. Mais peut-être le ſiècle des Condé, des Turenne, des Luxembourg, des Colbert, des Fénélon, des Boſſuet, des Corneille, des Racine, des Boileau, des Molière, des La Fontaine, avait-il quelque choſe de plus impoſant. Je puis me tromper; je me défie toujours de mon opinion, & je m'en rapporte à Monſieur d'Aquin.

LA GUERRE CIVILE DE GENEVE.

CHANT PREMIER.

AUTEUR ſublime, inégal & bavard, (*a*)
Toi qui chantas le rat & la grenouille,
Daigneras-tu m'inſtruire dans ton art ?
Poliras-tu les vers que je barbouille ?
O Taſſoni ! (*b*) plus long dans tes diſcours
De vers prodigue & d'eſprit fort avare,
Me faudra-t-il dans mon deſſein bizarre
De tes langueurs implorer le ſecours ?
Grand Nicolas (*c*) de Juvenal émule
Peintre des mœurs, ſurtout du ridicule,
Ton ſtyle pur aurait pu me tenter.
Il eſt trop beau, je ne puis l'imiter.
A ſon génie il faut qu'on s'abandonne.
Suivons le nôtre, & n'invoquons perſonne.

(*a*) Homère qui a fait le combat des grenouilles & des rats.

(*b*) L'auteur de la Secchia rapita, ou de la terrible guerre entre Bologne & Modène, pour un ſeau d'eau.

(*c*) Nicolas Boileau.

Au pied d'un mont (*a*) que les tems ont pelé,
Sur le rivage où roulant sa belle onde,
Le Rhône échappe à sa prison profonde,
Et court au loin par la Sône appellé;
On voit briller la cité Genevoise,
Noble cité, riche, (*b*) fiére & fournoise;
On y calcule & jamais on n'y rit.
L'art de Barême est le seul qui fleurit: (*c*)
On hait le bal, on hait la comédie.
Du grand Rameau l'on ignore les airs:
Pour tout plaisir Genève psalmodie
Du bon David les antiques concerts;
Croyant que Dieu se plaît aux mauvais vers. (*d*)
Des prédicans la morne & dure espèce
Sur tous les fronts a gravé la tristesse.
C'est en ces lieux que maître Jean Calvin
Savant picard opiniâtre & vain,
De Paul apôtre impudent interprête,
Disait aux gens que la vertu parfaite
Est inutile au salut du chrétien,
Que Dieu fait tout; & l'honnête-homme rien.
Ses successeurs en foule s'attachèrent
A ce grand dogme & très-mal le prêchèrent.

(*a*) La montagne de Salève, partie des Alpes.

(*b*) Les seuls citoyens de Genève ont quatre millions cinq cent mille livres de rentes sur la France en divers effets. Il n'y a point de ville en Europe qui dans son territoire ait autant de jolies maisons de campagne, proportion gardée. Il y a cinq cents fourneaux dans Genève, où l'on fond l'or & l'argent: on y poussait autrefois des argumens théologiques.

(*c*) Auteur des comptes faits.

(*d*) Ces vers sont dignes de la musique, on y chante les commandemens de Dieu sur l'air: *Réveillez-vous belle endormie.*

Robert Covelle était d'un autre avis ;
Il prétendait que Dieu nous laiſſe faire,
Qu'il va donnant châtiment ou ſalaire,
Aux actions, ſans gêner les eſprits.
Ses ſentimens étaient aſſez ſuivis.
Par la jeuneſſe aux nouveautés encline.
Robert Covelle au ſortir d'un ſermon
Qu'avait prêché l'inſipide Brognon (*a*)
Grand défenſeur de la vieille doctrine ;
Dans un réduit rencontra Catherine
Aux grands yeux noirs, à la fringante mine,
Qui laiſſait voir un grand tiers de teton
Rebondiſſant ſous ſa mince étamine.
Chers habitans de ce petit canton,
Vous connaiſſez le beau Robert Covelle,
Son large nez, ſon ardente prunelle,
Son front altier, ſes jarrets bien diſpos,
Et tout l'eſprit qui brille en ſes propos.
Jamais Robert ne trouva de cruelle.
Voici les mots qu'il dit à ſa pucelle.
Mort de Calvin ! quel ennuyeux prêcheur
Vient d'annoncer à ſon ſot auditoire
Que l'homme eſt faible & qu'un pauvre pécheur
Ne fit jamais un œuvre méritoire ?
J'en veux faire une ; il dit, & dans l'inſtant
O Catherine ! il vous fait un enfant.
Ainſi Neptune en rencontrant Phillire,
Ou Jupiter voyant au fond des bois
La jeune Io pour la première fois,

(*a*) Prédicant Genevois.

Ont abrégé le tems de leur martyre;
Ainſi David vainqueur du Philiſtin
Vit Betzabée, & lui planta ſoudain
Sans ſoupirer, dans ſon pudique ſein
Un Salomon & toute ſon engeance;
Ainſi Covelle en ſes amours commence:
Ainſi les rois, les héros & les dieux
En ont agi. Le tems eſt précieux.
 Bientôt Catin dans ſa taille arondie
Manifeſta les œuvres de Robert.
Les gens malins ont l'œil toujours ouvert;
Et le ſcandale a la marche étourdie.
Tout fut ému dans les murs Genevois,
Du vieux Picard (*a*) on conſulta les loix;
On convoqua le ſacré conſiſtoire.
Trente pédans en robe courte & noire
Dans leur taudis vont ſiéger après boire;
Prêts à dicter leur arrêt ſolemnel.
Ce n'était pas le ſénat immortel
Qui s'aſſemblait ſur la voûte éthérée,
Pour juger Mars avec ſa Cithérée, (*b*)
Surpris tous deux l'un ſur l'autre étendus
Tout palpitans, & s'embraſſant tout nuds
 La Catherine avait caché ſes charmes;
Covelle auſſi (de peur d'humilier
Le Sanhédrin trop prompt à l'envier,)
Cache avec ſoin ſes redoutables armes.

(*a*) Calvin, chanoine de Noyon.

(*b*) Le ſoleil, comme on ſait, découvrit Vénus couchée avec Mars; & Vulcain porta ſa plainte au conſiſtoire de là haut.

Du noir ſénat le grave directeur
Eſt Jean Barnet (*a*) de maint volumes auteur.
Le vieux Barnet ignoré du lecteur,
Mais trop connu des malheureux libraires.
Dans ſa jeuneſſe il a lu les ſaints pères,
Se croit ſavant, affecte un air dévot.
Broun eſt moins fat, & Néedham eſt moins ſot (*b*)
Les deux amans devant lui comparaiſſent.
A ces objets, à ces péchés charmans,
Dans ſa vieille ame en tumulte renaiſſent
Les ſouvenirs des tendres paſſe-tems
Qu'avec Javotte il eut dans ſon printems.
Il interroge, & ſa rare prudence
Pèſe à loiſir ſur chaque circonſtance,
Le lieu, le tems, le nombre, la façon.
L'amour, dit-il, eſt l'œuvre du démon.
Gardez-vous bien de la perſévérance;
Et dites-moi ſi les tendres deſirs
Ont ſubſiſté par delà les plaiſirs.
Catin ſubit ſon interrogatoire
Modeſtement jalouſe de ſa gloire,
Non ſans rougir; car l'aimable pudeur

(*a*) Barnet profeſſeur en théologie, très-plat écrivain, fils d'un refugié. Nous avons ſes lettres originales par leſquelles il pria l'auteur de l'Eſſai ſur l'hiſtoire générale de le gratifier de l'édition, & de l'accepter pour correcteur d'imprimerie. Il fut refuſé & ſe jeta dans la politique.

(*b*) Broun prédicant Ecoſſais qui a écrit des ſottiſes avec des injures de compagnie avec Barnet. Ce prédicant Ecoſſais venait ſouvent manger chez l'auteur ſans être prié, & c'eſt ainſi qu'il témoigna ſa reconnaiſſance. Néedham eſt un jéſuite Irlandais, imbécille, qui a cru faire des anguilles avec de la farine. On a donné quelque tems dans la chimère; & quelques philoſophes même ont bâti un ſyſtême ſur cette prétendue expérience auſſi fauſſe que ridicule.

Eſt ſur ſon front comme elle eſt dans ſon cœur.
Elle dit tout, rend tout clair & palpable ;
Et fait ſerment que ſon amant aimable
Eſt toujours gai, devant, durant, après.
Barnet, content de ces aveux diſcrets,
Va prononcer la divine ſentence.
Robert Covelle, écoutez à genoux, --
A genoux moi ! -- *vous même.* -- Qui ? moi ! -- *vous.*
A vos vertus joignez l'obéiſſance.
Covelle alors à ſa mâle éloquence
Donnant l'eſſor & ranimant ſon feu,
Dit : « Je fléchis les genoux devant Dieu,
» Non devant l'homme, & jamais ma patrie
» A mon grand nom ne pourra reprocher
» Tant de baſſeſſe & tant d'idolâtrie.
» J'aimerais mieux périr ſur le bûcher
» Qui de Servet a conſumé la vie,
» J'aimerais mieux mourir avec Jean Hus,
» Avec Chauſſon (*a*) & tant d'autres élus ;
» Que m'avilir à rendre à mes ſemblables
» Un culte infame & des honneurs coupables.
» J'ignore encore tout ce que votre eſprit
» Peut en ſecret penſer de Jeſus-Chriſt (*b*).
» Mais il fut juſte & ne fut point ſévère.
» Jeſus fit grace à la femme adultère ;
» Il dédaigna de tenir à ſes pieds,

» Ses

(*a*) Chauſſon ; fameux partiſan d'Alcibiade, d'Alexandre, de Jules Céſar, de Giton, de Des Fontaines, de l'âne littéraire, brûlé chez les Welches au dix-ſeptième ſiècle.

(*b*) Voyez l'article Genève dans l'encyclopédie. Jamais Barnet n'a ſigné que Jeſus eſt Dieu conſubſtantiel à Dieu le Père. A l'égard de l'Eſprit il n'en parle pas.

» Ses doux appas de honte humiliés.
« Et vous pédans, cuiſtres de l'évangile,
» Qui prétendez remplacer en fierté
» Ce qui chez vous manque en autorité,
» Nouveaux venus, troupe vaine & futile,
» Vous oſeriez exiger un honneur
» Que refuſa Jeſus-Chriſt mon Sauveur !
» Tremblez, ceſſez d'inſulter votre maître --
» Tu veux parler, tais-toi, Barnet. -- Peut-être
» Me dirais-tu qu'aux murs de St. Médard,
» Trente prélats tous dignes de la hart,
» Pour exalter leur ſacré caractère,
» Firent feſſer Louis le débonnaire (*a*)
» Sur un cilice étendu devant eux.
» Louis était plus bête que pieux.
» La diſcipline en ces jours odieux
» Etait d'uſage, & nous venait du Tibre.
» C'était un tems de ſottiſe & d'erreur.
» Ce tems n'eſt plus; & ſi ce déshonneur
» A commencé par un vil empereur,
» Il finira par un citoyen libre.

A ce diſcours, tous les bons citadins,
Preſſés en foule à la porte applaudirent,
Comme autrefois les chevaliers romains
Battaient des pieds & claquaient des deux mains
Dans le forum, alors qu'ils entendirent
De Ciceron les beaux diſcours diffus
Contre Verrès, Antoine & Cétégus, (*b*)
Ses tours nombreux, ſon éloquent emphaſe,

(*a*) Voyez l'hiſt. de l'Empire & de France.

(*b*) Cétégus, complice de Catilina.

Et les grands mots qui terminaient ſa phraſe.
Tel de plaiſir le parterre enivré,
Fit retentir les clameurs de la joie
Quand l'*Ecoſſaiſe* abandonnait en proie
Aux ris moqueurs du public éclairé
Ce lourd Fréron (*a*) diffamé par la ville
Comme uu bâtard du bâtard de Zoïle.
Six cents bourgeois proclamèrent ſoudain
Robert Covelle heureux vainqueur des prêtres,
Et défenſeur des droits du genre humain.
Chacun embraſſe, & Robert & Catin :
Et dans leur zèle ils tiennent pour des traîtres
Les prédicans qui de leurs droits jaloux
Dans la cité voudraient faire les maîtres,
Juger l'amour, & parler de genoux.
Ami lecteur, il eſt dans cette ville
De magiſtrats un ſénat peu commun,
Et peu connu. Deux fois douze, plus un,
Font le complet de cette troupe habile.
Ces ſénateurs de leur place ennuyés,
Vivent d'honneur, & ſont fort mal payés.
On ne voit point une pompe orgueilleuſe
Environner leur marche faſtueuſe;
Ils vont à pied comme les Manlius,
Les Curius & les Cincinnatus.
Pour tout éclat une énorme perruque
D'un long boudin cache leur vielle nuque,
Couvre l'épaule & retombe en anneaux;

(*a*) Maître Aliboron dit Fréron était à la première repréſentation de l'Ecoſſaiſe. Il fut hué pendant toute la piéce, & reconduit chez lui par le public avec des huées.

Cette crinière a deux pendans égaux,
De la justice emblême respectable.
Leur col est roide ; & leur front vénérable
N'a jamais su pencher d'aucun côté,
Signe d'esprit, & preuve d'équité.
Les deux partis devant eux se présentent ;
Plaident leur cause, insistent, argumentent,
De leurs clameurs le tribunal mugit ;
Et plus on parle, & moins on s'éclaircit ;
L'un se prévaut de la sainte écriture,
L'autre en appelle aux loix de la nature ;
Et tous les deux décochent quelque injure,
Pour appuyer le droit & la raison.
Dans le sénat il était un Caton ;
Pierre Agnelin syndic de cette année
Qui crut l'affaire en ces mots terminée.
» Vos différens pourraient s'accommoder.
» Vous avez tout l'art de persuader.
» Les citoyens & l'éloquent Covelle
» Ont leurs raisons -- Les vôtres ont du poids --
» C'est ce qui fait -- l'objet de la querelle --
» Nous en pourrons parler une autrefois --
» Car -- en effet -- il est bon qu'on s'entende. --
» Il faut savoir ce que chacun demande. --
» De tout état l'église est le soutien --
» On doit sur-tout penser au -- citoyen. --
» Les bleds sont chers & la disette est grande.
» Allons dîner -- les genoux n'y font rien. (*b*)
A ce discours, à cet arrêt suprême,

(*a*) C'est le refrain d'une chanson grivoise, *& lon, lan, la, les genoux n'y font rien.*

Digne en tous ſens de Thémis elle-même,
Les deux partis également flattés,
Egalement l'un & l'autre irrités,
Sont réſolus de commencer la guerre.
O guerre horrible ! ô fléau de la terre !
Que deviendront Covelle & ſes amours ?
Des bons bourgeois le bras les favoriſe ;
Mais les bourgeois ſont un faible ſecours
Quand il s'agit de combattre l'égliſe.
Leur premier feu bientôt ſe ralentit ;
Et pour l'éteindre un Dimanche ſuffit.
Au cabaret on eſt fier, intrépide ;
Mais au ſermon qu'on eſt ſot & timide !
Qui parle ſeul, a raiſon trop ſouvent.
Sans rien riſquer ſa voix peut nous confondre.
Un tems viendra qu'on pourra lui repondre ;
Ce tems eſt proche, & ſera fort plaiſant.

CHANT SECOND.

QUAND deux partis divisent un empire,
Plus de plaisirs, plus de tranquillité,
Plus de tendresse & plus d'honnêteté,
Chaque cerveau dans sa moëlle infecté
Prend pour raison les vapeurs du délire;
Tous les esprits l'un par l'autre agités,
Vont redoublant le feu qui les inspire:
Ainsi qu'à table un cercle de buveurs
Faisant au vin succéder les liqueurs,
Tout en buvant demande encore à boire;
Verse à la ronde, & se fait une gloire
En s'enivrant d'enivrer son voisin.
Des prédicans le bataillon divin
Ivre d'orgueil & du pouvoir suprême,
Avait déjà prononcé l'anathême;
Car l'hérétique excommunie aussi.
Ce sacré foudre est lancé sans merci
Au nom de Dieu. Genève imite Rome
Comme le singe est copiste de l'homme.
Robert Covelle & ses braves bourgeois
Font peu de cas des foudres de l'église;
On en fait trop; on lit l'esprit des loix.
A son pasteur l'ouaille est peu soumise.
Le fier Roson, l'intrépide Clernois,
Paillard le riche & le disert Flagière
Vont envoyer d'une commune voix
Les prédicans prêcher dans la rivière.
On s'y dispose; & le vaillant Roson

Saisit déjà le sot prêtre Brognon
A la braguette, au collet, au chignon;
Il le soulève ainsi qu'on vit Hercule
En déchirant la robe qui le brûle,
Lancer d'un jet le malheureux Licas.
Mais, ô prodige! & qu'on ne croira pas,
Tel est l'ennui dont la sage nature
Dota Brognon que la seule figure
Peut assoupir & même sans prêcher,
Tout citoyen qui l'oserait toucher.
Maître Brognon ressemble à la torpille;
Elle engourdit les mains des matelots
Qui de trop près la suivent sur les flots.
Roson s'endort, & Paillart le secoue,
Brognon gémit étendu dans le Boue.
Tous les pasteurs étaient saisis d'effroi.
Ils criaient tous au secours, à la loi!
A moi chrétiens, femmes, filles, à moi!
A leurs clameurs une troupe dévote
Se rajustant, descend de son grenier;
Et crie, & pleure, & se retrousse, & trotte,
Et porte en main Saurin (a) & le pseautier.
Et les enfans vont pleurant après elles;
Et les amans donnant le bras aux belles,
Diacre, maçon, corroyeur, pâtissier
D'un flot subit inondent le quartier.
La presse augmente, on court, on prend les armes;
Qui n'a rien vu, donne le plus d'alarmes.

(a) Les sermons de Saurin prédicant à la Haye, connu pour une petite espiéglerie qu'il fit à mylord Portland, en faveur d'une fille. Ce qui déplut fort au Portland, lequel ne passait pas cependant pour aimer les filles.

Chacun pense être à ce jour si fatal
Où l'ennemi qui s'y prit assez mal,
Aux pieds des murs vint planter ses échelles (*a*)
Pour tuer tout excepté les pucelles.
Dans ce fracas le sage & doux Dolot
Fait un grand signe & d'abord ne dit mot.
Il est aimé des grands & du vulgaire,
Il est poëte, il est apoticaire,
Grand philosophe, & croit en Dieu pourtant;
Simple en ses mœurs, il est toujours content,
Pourvu qu'il rime & pourvu qu'il remplisse
De ses beaux vers le Mercure de Suisse.
Dolot s'avance; & dès qu'on s'aperçut
Qu'il prétendait parler à des visages,
On l'entoura, le désordre se tut.
Messieurs, dit-il, vous êtes nés tous sages;
Ces mouvemens sont des convulsions;
C'est dans le foie, & surtout dans la rate
Que Gallien, Nicomaque, Hippocrate
Tous gens savans placent les passions.
L'ame est du corps la très-humble servante;
Vous le savez, les esprits animaux
Sont fort légers, & s'en vont aux cervaux
Porter le trouble avec l'humeur peccante;
Consultons tous le célèbre Tronchin,
Il connaît l'ame, il est grand médecin:
Il peut beaucoup dans cette épidémie.
Tronchin sortait de son académie,
Lorsque Dolot disait ces derniers mots.
Sur son beau front siége le doux repos,

(*a*) L'escalade de Genève le 12 Décembre 1602.

Son nez romain dès l'abord en impose ;
Ses yeux sont noirs, ses lèvres sont de rose ;
Il parle peu, mais avec dignité.
Son air de maître est plein d'une bonté,
Qui tempérait la splendeur de sa gloire.
Il va tâtant le pouls du Consistoire
Et du Conseil, & des plus gros bourgeois.
Sur eux à peine il a placé ses doigts,
O de son art merveilleuse puissance !
O vanités ! ô fatale science !
La fièvre augmente : un délire nouveau
Avec fureur attaque tout cerveau.
J'ai vu souvent près des rives du Rhône
Un serviteur de Flore & de Pomone,
Par une digue arrêtant de ses mains
Le flot bruyant qui fond sur ses jardins :
L'onde s'irrite, & brisant sa barrière,
Va ravager les œillets, les jasmins
Et des melons la couche printanière.
Telle est Genève : elle ne peut souffrir
Qu'un médecin prétende la guérir ;
Chacun s'émeut, & tous donnent au diable
Le grand Tronchin avec sa mine affable
Du genre humain voilà le sort fatal.
Nous buvons tous dans une coupe amère
Le jus du fruit que mangea notre mère.
Et du bien même il naît encore du mal.
Lui d'un pas grave, & d'une marche lente
Laisse gronder la troupe turbulente,
Monte en carosse & s'en va dans Paris
Prendre son rang parmi les beaux esprits.

Genève alors eſt en proie au tumulte,
A la menace, à la crainte, à l'inſulte.
Tous contre tous, Bitet contre Bitet;
Chacun écrit, chacun fait un projet;
On repréſente & puis on repréſente;
A penſer creux tout bourgeois ſe tourmente;
Un prédicant donne à l'autre un ſoufflet,
Comme la horde à Moïſe attachée
Vit autrefois à ſon très-grand regret
Sédékia prophête peu diſcret
Qui ſouffletait le prophête Michée (*a*)
Quand le ſoleil ſur la fin d'un beau jour
De ſes rayons dore encore nos rivages,
Que Philomèle enchante nos bocages,
Que tout reſpire & la paix & l'amour,
Nul ne prévoit qu'il viendra des orages.
D'où partent-ils? Dans quels antres profonds
Etaient cachés les fougueux aquilons?
Où dormaient-ils Quelle main ſur nos têtes
Dans le repos retenait les tempêtes?
Quel noir démon ſoudain trouble les airs?
Quel bras terrible a ſoulevé les mers?
On n'en ſait rien. Les ſavans ont beau dire,
Et beau rêver, leurs ſyſtêmes ſont rire.
Ainſi Genève en ces jours pleins d'effroi
Etait en guerre & ſans ſavoir pourquoi.
Près d'une égliſe à Pierre conſacrée
Très-ſale égliſe, & de Pierre abhorrée;

(*a*) Voyez les Paralipomènes, chap. 18, v. 23. Or Sedékia fils de Kanaa s'approcha de Michée lui donna un ſoufflet, & lui dit, par où l'eſprit du ſeigneur a-t-il paſſé pour aller de ma main à ta joue? (& ſelon la vulgate, de toi à moi.)

Sur un vieux mur eſt un vieux monument,
Reſte maudit d'une déeſſe antique
Du paganiſme ouvrage fantaſtique,
Dont les enfers animaient les accens,
Lorſque la terre était ſans prédicans.
Dieu quelquefois permet qu'à cette idole
L'eſprit malin prête encor ſa parole.
Les Genevois conſultent ce démon
Quand par malheur ils n'ont point de ſermon.
Ce diable antique eſt nommé l'Inconſtance.
Elle a toujours confondu la prudence.
Une girouette expoſée à tout vent,
Eſt à la fois ſon trône & ſon emblême;
Cent papillons forment ſon diadême.
Par ſon pouvoir magique & décevant
Elle envoya Charles-Quint au couvent,
Jules ſecond aux travaux de la guerre;
Fit Amédée & Moine, & Pape, & rien: (*a*)
Bonneval Turc, (*b*) & Makarti chrétien (*c*)
Elle eſt fêtée en France, en Angleterre.
Contre l'ennui ſon charme eſt un ſecours.
Elle a, dit-on, gouverné les amours.
S'il eſt ainſi, c'eſt gouverner la terre.
Monſieur Grillet, (*d*) dont l'eſprit eſt vanté;

(*a*) Amédée duc de Savoie retiré à Ripaille devenu antipape.

(*b*) Le comte de Bonneval, général en Allemagne, & bacha en Turquie ſous le nom d'Oſman.

(*c*) L'abbé Makarti Irlandais, prieur en Bretagne, ſodomite, ſimoniaque, puis turc. Il emprunta, comme on ſait, à l'auteur de ce grave poëme 2000 l. avec leſquelles il s'alla faire circoncire. Il a rechriſtianiſé depuis, & eſt mort à Lysbonne.

(*d*) Celui que l'auteur déſigne par le nom de Grillet eſt en effet un homme d'eſprit qui joint à une dialectique profonde beaucoup d'imagination.

Eſt fort dévot à cette déité;
Il eſt profond dans l'art de l'ergotiſme;
En quatre parts il vous coupe un ſophiſme,
Prouve & réfute; & rit d'un ris malin
De St. Thomas, de Paul & de Calvin.
Il ne fait pas grand uſage des filles,
Mais il les aime. Il trouve toujours bon
Que du plaiſir on leur donne leçon,
Quand elles ſont honnêtes & gentilles.
Permet qu'on change & de fille & d'amant,
De vins, de mode, & de gouvernement.
Amis, dit-il, alors que nos penſées
Sont au droit ſens tout-à-fait oppoſées,
Il eſt certain, par le raiſonnement,
Que le contraire eſt un bon jugement.
Et qui s'obſtine à ſuivre ſes viſées
Toujours du but s'écarte ouvertement.
Pour être ſage il faut être inconſtant.
Qui toujours change, une fois au moins trouve
Ce qu'il cherchait; & la raiſon l'approuve.
A ma déeſſe allez offrir vos vœux.
Changez toujours & vous ſerez heureux.
Ce beau diſcours plut fort à la commune.
Si les Romains adoraient la Fortune,
Diſait Grillet, on peut avec honneur
Prier auſſi l'Inconſtance ſa ſœur.
Un peuple entier ſuit avec allégreſſe
Grillet qui vole aux pieds de la déeſſe.
On s'agenouille, on tourne à ſon autel.
La déité tournant comme eux ſans-ceſſe,
Dicte en ces mots ſon arrêt ſolemnel.

» Robert Covelle, allez trouver Jean-Jacques,
» Mon favori, qui devers Neufchâtel
» Par paſſe-tems fait aujourd'hui ſes Pâques. (*a*)
» C'eſt le ſoutien de mon culte éternel.
» Toujours il tourne, & jamais ne rencontre;
» Il vous ſoutient & le pour & le contre
» Avec un front de pudeur dépouillé.
» Cet étourdit ſouvent a barbouillé
» De plats romans, de fades comédies,
» Des opéra, de minces mélodies;
» Puis il condamne en ſtyle entortillé
» Les opéra, les romans, les ſpectacles.
» Il vous dira qu'il n'eſt point de miracles.
» Mais qu'à Veniſe il en a fait jadis.
» Il ſe connaît finement en amis,
» Il les embraſſe & pour jamais les quitte.

(*a*) Jean-Jacques Rouſſeau communiait en effet alors dans le village de Moutier-Travers, diocèſe de Neufchâtel. Il imprima une lettre dans laquelle il dit, *qu'il pleurait de joie à cette ſainte cérémonie.* Le lendemain il écrivit une lettre ſanglante contre le prédicant qui l'avait, dit-il, très-mal communié. Le ſurlendemain il fut lapidé par les petits garçons, & ne communia plus. Il avait commencé par ſe faire papiſte en Savoie, puis il ſe refit calviniſte à Genève; puis il alla à Paris faire des comédies; puis il écrivit à l'auteur qu'il le ferait pourſuive au conſiſtoire de Genève pour avoir fait jouer la comédie ſur terre de France, dans ſon château à deux lieues de Genève. Puis il écrivit contre Mr. d'Alembert en faveur des prédicans de Genève; puis il écrivit contre les prédicans de Genève, & imprima qu'ils étaient tous des fripons, auſſi-bien que ceux qui avaient travaillé au dictionnaire de l'encyclopédie, auxquels il avait de très-grandes obligations. Comme il en avait davantage à Mr. Hume ſon protecteur qui le mena en Angleterre, & qui épuiſa ſon crédit pour lui faire obtenir cent guinées d'aumône du roi, il écrivit bien plus violemment contre lui; *premier ſoufflet*, dit-il, *ſur la joue de mon protecteur, ſecond ſoufflet, troiſième ſoufflet*; apparemment, a-t-on dit, que le quatrième était pour le roi.

» L'ingratitude eſt ſon premier mérite.
» Par grandeur d'ame il hait ſes bienfaicteurs.
» Verſez ſur lui les plus nobles faveurs ;
» Il frémira qu'un homme ait la puiſſance
» La volonté, la coupable impudence
» De l'avilir en lui faiſant du bien.
» Il tient beaucoup du naturel d'un chien.
» Il jappe & fuit, & mord qui le careſſe.
» Ce qui ſurtout me plaît & m'intéreſſe,
» C'eſt que de ſecte il a changé trois fois
» En peu de tems pour faire un meilleur choix.
» Allez, volez Catherine, Covelle,
» Dans votre guerre engagez mon héros,
» Le dieu du lac vous attend ſur ſes flots.
» Envain mon ſort eſt d'aimer les tempêtes.
» Puiſſe Borée enchaîné ſur vos têtes
» Abandonner au ſouffle des Zéphirs
» Et votre barque & vos charmans plaiſirs :
» Soyez toujours amoureux & fidèles,
» Et jouiſſans. C'eſt ſans doute un ſouhait
» Que juſqu'ici je n'avais jamais fait.
» Je ne voulais que des amours nouvelles.
» Mais ma nature étant le changement,
» Pour votre bien je change en ce moment.
» Je veux enfin qu'il ſoit dans mon empire
» Un couple heureux ſans infidélité,
» Qui toujours aime & qui toujours deſire.
» On l'ira voir un jour par rareté.
» Je veux donner, moi qui ſuis l'Inconſtance,
» Ce rare exemple ; il eſt ſans conſéquence.
» J'empêcherai qu'il ne ſoit imité

» Je ſuis vrai pape, & je donne diſpenſe,
» Sans déroger à ma légéreté.
» Ne doutez point de ma divinité.
» Mon Vatican, mon égliſe eſt en France.
Diſant ces mots la déeſſe bénit
Les deux amans, & le peuple applaudit.
A cet oracle, à cette voix divine
Le beau Robert, la belle Catherine
Vers la gircuette avancèrent tout deux,
En ſe donnant des baiſers amoureux.
Leur tendre flamme en était augmentée.
Et la girouette un moment arrêtée
Ne tourna point, & ſe fixa pour eux.
Les deux amans ſont prêts pour le voyage.
Un peuple entier les conduit au rivage:
Le vaiſſeau part. Zéphire & les amours
Sont à la poupe & dirigent ſon cours;
Enflent la voile, & d'un battement d'aile
Vont careſſant Catherine & Covelle.
Tels en allant ſe coucher à Paphos
Mars & Vénus ont vogué ſur les flots;
Telle Amphitrite & le puiſſant Nérée
Ont fait l'amour ſur la mer azurée.
Les bons bourgeois au rivage aſſemblés
Suivaient de l'œil ce couple ſi fidèle,
On n'entendait que les cris redoublés
De liberté, de Catin, de Covelle.
Parmi la foule il était un ſavant
Qui ſur ce cas rêvait profondément,
Et qui tirait un fort mauvais préſage
De ce tumulte & de ce beau voyage.

Meſſieurs, dit-il, je ſuis vieux; & j'ai vu
Dans ce pays bon nombre de ſottiſes.
Je fus ſoldat, prédicant & cocu,
Je fus témoin des plus terribles criſes,
Mon biſaïeul a vu mourir Calvin,
J'aime Covelle, & ſurtout ſa catin,
Elle eſt charmante, & je ſais qu'elle brille
Par ſon eſprit comme par ſes attraits.
Mais croyez-moi, ſi vous aimez la paix
Allez ſouper avec madame Oudrille.
Notre ſavant ayant ainſi parlé
Fut du public impudemment ſiflé.
Il n'en tint compte. Il répétait ſans ceſſe,
Madame Oudrille -- on l'entoure, on le preſſe,
Chacun riait des diſcours du barbon.
Et cependant lui ſeul avait raiſon.

CHANT TROISIÈME.

QUAND ſur le dos de ce lac argenté.
Le beau Robert & ſa tendre maîtreſſe,
Voguaient en paix, & ſavouraient l'ivreſſe
Des doux deſirs & de la volupté,
Quand le Sylvain, la Driade attentive,
D'un pas leger accouraient ſur la rive,
Lorſque Protée & les Nimphes de l'eau,
Nageaient en foule autour de leur bateau,
Lorſque Triton careſſait la Naïade,
Que devenait ce Jean-Jacques Rouſſeau
Chez qui Robert allait en ambaſſade ?
 Dans un vallon fort bien nommé *Travers*,
S'élève un mont, vrai ſéjour des hivers :
Son front altier ſe perd dans les nuages,
Ses fondemens ſont aux creux des enfers.
Au pied du mont ſont des antres ſauvages
Du Dieu du jour ignorés à jamais ;
C'eſt de Rouſſeau le digne & noir palais.
Là ſe tapit ce ſombre énergumène,
Cet ennemi de la nature humaine,
Pêtri d'orgueil & dévoré de fiel,
Il fuit le monde, & craint de voir le ciel.
Et cependant ſa triſte & vilaine ame
Du dieu d'amour a reſſenti la flamme.
Il a trouvé pour charmer ſon ennui
Une beauté digne en effet de lui.
C'était Caron amoureux de Mégère.
Une infernale & hideuſe ſorcière

Suit

Suit en tous lieux le magot ambulant
Comme la chouette eſt jointe au chat-huant.
L'infame vieille avait pour nom Vachine ;
C'eſt ſa Circé, ſa Didon, ſon Alcine.
L'averſion pour la terre & les cieux
Tient lieu d'amour à ce couple odieux.
Si quelquefois dans leurs ardeurs ſecrettes
Leurs os pointus joignent leurs deux ſquelettes,
Dans leurs tranſports ils ſe pâment ſoudain
Du ſeul plaiſir de nuire au genre humain.
Notre Euménide avait alors en tête
De diriger la foudre & la tempête
Devers Genève. Ainſi l'on vit Junon
Du haut des airs terrible & forcenée
Perſécuter les reſtes d'Illion,
Et foudroyer les compagnons d'Enée.
Le roux Rouſſeau renverſe ſur le ſein,
Le ſein pendant de l'infernale amie,
L'encourageait dans le noble deſſein
De ſubmerger ſa petite patrie.
Il déteſtait ſa ville de Calvin,
Hélas pourquoi ? C'eſt qu'il l'avait chérie.
Aux cris aigus de l'horrible harpie,
Déjà Borée entouré de glaçons
Eſt accouru du pays des Lappons.
Les Aquilons arrivent de Scythie ;
Les Gnomes noirs dans la terre enfermés
Où ſe pêtrit le bitume & le ſoufre,
Font exhaler du profond de leur goufre
Des feux nouveaux dans l'enfer allumés.
L'air s'en émeut, les Alpes en mugiſſent,

Les vents, la grêle & la foudre s'unissent :
Le jour s'enfuit ; le Rhône épouvanté,
Vers Saint Maurice (*a*) est déjà remonté.
Des flots d'écume élancés dans les airs ;
De cent débris ses deux bords sont couverts.
Des vieux sapins les ondoyantes cîmes
Dans leurs ramaux engoufrent tous les vents,
Et de leur chûte écrasent les passans :
Un foudre tombe, un autre se rallume.
Du feu du ciel on connaît la coutume ;
Il va fraper des arides rochers,
Ou le métal branlant dans les clochers.
Car c'est toujours sur les murs de l'église
Qu'il est tombé, tant Dieu la favorise,

(*a*) St. Maurice dans le Valais, à quelques milles de la source du Rhône. C'est en cet endroit que la légende a prétendu que Dioclétien en 287 avait fait martyriser une légion composée de six mille chrétiens à pied, & de sept cents chrétiens à cheval qui arrivaient d'Egypte par les Alpes. Le lecteur remarquera que St. Maurice est une vallée étroite entre deux montagnes escarpées, & qu'on ne peut pas y ranger trois cents hommes en bataille. Il remarquera encore qu'en 287 il n'y avait aucune persécution, que Dioclétien alors comblait tous les chrétiens de faveurs, que les premiers officiers de son palais Gorgonios & Dorotheos étaient chrétiens, que sa femme Prisca était chrétienne &c. Le lecteur observera surtout que la fable du martyre de cette légion fut écrite par Grégoire de Tours, qui ne passe pas pour un Tacite, d'après un mauvais roman attribué à l'abbé Eucher, évêque de Lyon, mort en 454 : & dans ce roman il est fait mention de Sigismond, roi de Bourgogne, mort en 523.

Je veux & je dois apprendre au public qu'un nommé Nonote ci-devant jésuite, fils d'un brave crocheteur de notre ville, a depuis peu, dans le style de son père soutenu l'authenticité de cette ridicule fable avec la même impudence qu'il a prétendu que les rois de France de la première race n'ont jamais eu plusieurs femmes, que Dioclétien avait été toujours persécuteur, & que Constantin était comme Moïse le plus doux de tous les hommes. Cela se trouve dans un libelle de cet ex-jésuite, intitulé *les Erreurs de V.* libelle, aussi rempli d'erreurs que de mauvais raisonnemens. Cette note est un peu étrangère au texte, mais c'est le droit des commentateurs. Cette note est de Mr. C** avocat à Besançon.

Tant il prend ſoin d'éprouver ſes élus.
  Les deux amans au gré des flots émus,
Sont tranſportés au ſéjour du tonnerre,
Au fond du lac, aux rochers, à la terre,
De tous côtés entourés de la mort.
Aucun des deux ne penſait à ſon ſort.
Covelle craint, mais c'était pour ſa belle;
Catin s'oublie, & tremble pour Covelle.
Robert diſait aux zéphirs, aux amours,
Qui conduiſaient la barque tournoyante,
Dieux des amans ſecourez mon amante;
Aidez Robert à ſauver ſes beaux jours:
Pompez cette eau, bouchez-moi cette fente.
A l'aide! à l'aide! & la troupe charmante
Le ſecondait de ſes doigts enfantins
Par des efforts douloureux & trop vains.
  L'affreux Borée a chaſſé le zéphire,
Un aquilon prend en flanc le navire,
Briſe la voile & caſſe les deux mâts;
Le timon cède & s'envole en éclats;
La quille ſaute & la barque s'entr'ouvre,
L'onde écumante en un moment la couvre.
  La tendre amante étendant ſes beaux bras,
Et s'élançant vers ſon héros fidèle,
Diſait cher Co.... l'onde ne permit pas
Qu'elle achevât le beau nom de Covelle.
Le flot l'emporte, & l'horreur de la nuit
Dérobe aux yeux Catherine expirante.
Mais la clarté terrible & renaiſſante
De cent éclairs, dont le feu paſſe & fuit,
Montre bientôt Catherine flottante

Jouet des vents, des flots & du trépas.
Robert voyait ces malheureux appas,
Ces yeux éteints, ces bras, ces cuisses rondes;
Ce sein d'albatre à la merci des ondes;
Il la saisit : Et d'un bras vigoureux
D'un fort jarret, d'une large poitrine,
Brave les vents, fend les flots écumeux,
Tire après lui la tendre Catherine.
Poussé, s'avance, & cent fois repoussé
Plongé dans l'onde, & jamais renversé,
Perdant sa force, animant son courage,
Vainqueur des flots, il aborde au rivage.
Alors il tombe épuisé de l'effort.
Les habitans de ce malheureux bord
Sont fort humains, quoique peu sociables;
Aiment l'argent autant qu'aucun chrétien,
En gagnent peu, mais sont fort charitables
Aux étrangers quand il n'en coûte rien.
Aux deux amans une troupe s'avance.
Danet (*a*) accourt, Danet le médecin
De qui Lausanne admire la science;
De son grand art il connaît tout le fin.
Aux impotens il prescrit l'exercice;

(*a*) Il est mort depuis peu. Il faut avouer qu'il aimait fort à boire, mais il n'en avait pas moins de pratiques. Il disait plus de bons mots qu'il ne guérissait de malades. Les médecins ont joué un grand rôle dans toute cette guerre de Genève. Mr. Jorimon médecin ordinaire a contribué beaucoup à la pacification, il faut espérer que l'auteur en parlera dans sa première édition de cet important ouvrage. A l'égard des chirurgiens ils s'en sont peu mêlés, attendu qu'il n'y a pas eu une égratignure, excepté le soufflet donné par un prédicant dans l'assemblée qu'on nomme la vénérable compagnie. Les chirurgiens avaient cependant préparé de la charpie, & plusieurs citoyens avaient fait leur testament. Il faut que l'auteur ait ignoré ces particularités.

D'après Haller il décide qu'en Suisse
Qui but trop d'eau doit guérir par le vin.
A ce ſeul mot Covelle ſe ré veille,
Avec Danet il vuide une bouteille,
Et puis une autre ; il reprend ſon teint frais,
Il eſt plus leſte & plus beau que jamais.
Mais Catherine hélas! ne pouvait boire.
De ſon amant les ſoins ſont ſuperflus ;
Danet prétend qu'elle a bu l'onde noire ;
Robert diſait, qui ne boit point n'eſt plus.
Lors il ſe pâme, il revient, il s'écrie,
Se pâme encore ſur ſa nimphe chérie,
S'étend ſur elle & la baignant de pleurs
Par cent baiſers croit la rendre à la vie.
Il penſe même en cet objet charmant
Sentir encore un peu de mouvement.
A cet eſpoir en vain il s'abandonne :
Rien ne répond à ſes brûlans efforts.
Ah ! dit Danet, je crois, Dieu me pardonne,
Si les baiſers n'animent point les morts,
Qu'on n'a jamais reſſuſcité perſonne.
Covelle dit, hélas ! s'il eſt ainſi,
C'en eſt donc fait, je vais mourir auſſi.
Puis il retombe ; & la nuit éternelle
Semblait couvrir le beau front de Covelle.
Dans ce moment du fond des antres creux
Venait Rouſſeau ſuivit de ſon armide,
Pour contempler le ravage homicide,
Qu'ils excitaient ſur ces bords malheureux.
Il voit Robert qui panché ſur l'arêne
Baiſait encore les genoux de ſa reine,

Roulait les yeux & lui ſerrait la main.
Que fais-tu là ? lui cria-t-il ſoudain.
Ce que je fais ? Mon ami je ſuis ivre
De déſeſpoir & de très-mauvais vin.
Catin n'eſt plus : j'ai le malheur de vivre ;
J'en ſuis honteux, adieu, je vais la ſuivre.
Rouſſeau replique, as-tu perdu l'eſprit ?
As-tu le cœur ſi lâche & ſi petit ?
Aurais-tu bien cette faibleſſe infame
De t'abaiſſer à pleurer une femme ?
Sois ſage enfin : le ſage eſt ſans pitié,
Il n'eſt jamais ſéduit par l'amitié :
Tranquille & dur en ſon orgueil ſuprême,
Vivant pour ſoi, ſans beſoin, ſans deſir,
Semblable à Dieu, concentré dans lui-même,
Dans ſon mérite il met tout ſon plaiſir.
Tu vois Vachine, elle eut l'art de me plaire,
J'ai quelquefois fétoyé ma ſorcière ;
Je la verrais mourante à mes côtés
Des dons cuiſans qui nous ont infectés,
Sur un fumier rendant ſon ame au diable,
Que ma vertu paiſible, inaltérable
Me défendrait de m'écarter d'un pas,
Pour la ſauver des portes du trépas.
D'un vrai Rouſſeau tel eſt le caractère ;
Il n'eſt ami, parent, époux, ni père,
Il eſt de roche : & quiconque en un mot
Naquit ſenſible, eſt fait pour être un ſot.
Ah : dit Robert, cette grande doctrine
A bien du bon, mais elle eſt trop divine :
Je ne ſuis qu'homme, & j'oſe déclarer

Que j'aime fort toute humaine faibleſſe ;
Pardonnez moi la pitié, la tendreſſe ;
Et laiſſez-moi la douceur de pleurer.
Comme il parlait, paſſa ſur cette terre,
En berlingot certain Pair d'Angleterre,
Qui voyageait tout excédé d'ennui
Uniquement pour ſortir de chez lui ;
Lequel avait pour charmer ſa triſteſſe
Trois chiens courans, du Punch & ſa maîtreſſe.
Dans le pays on connaiſſait ſon nom
Et tous ſes chiens ; c'eſt Mylord Abington.
Il apperçoit une foule éperdue,
Une beauté ſur le ſable étendue,
Covelle en pleurs & des verres caſſés.
Que fait-on là ? dit-il à la cohue.
On meurt, Mylord ; & les gens empreſſés
Portaient déjà les quatre ais d'une bierre,
Et deux manans fouillaient le cimetière.
Danet diſait, notre art n'eſt que trop vain,
On a tenté des baiſers & du vin ;
Rien n'a paſſé. Cette pauvre bourgeoiſe
A fait ſon tems ; qu'on l'enterre & buvons.
Mylord reprit, eſt-elle Genevoiſe ?
Oui, dit Covelle. Eh bien, nous le verrons.
Il ſaute en bas, il écarte la troupe
Qui fait un cercle en lui preſſant la croupe,
Marche à la belle, & lui met dans la main
Un gros bourſon de cent livres ſterlin.
La belle ſerre, & ſoudain reſſuſcite.
On bat des mains ; Danet n'a jamais ſu
Ce beau ſecret. La gaupe décrépite

Dit qu'en enfer il était inconnu.
Rouſſeau convient que malgré ſes preſtiges
Il n'a jamais fait de pareils prodiges.
Mylord ſourit : Covelle tranſporté
Croit que c'eſt lui qu'on a reſſuſcité.
Puis en danſant ils s'en vont à la ville
Pour s'amuſer de la guerre civile.

CHANT QUATRIÈME.

Nos voyageurs dévisaient en chemin :
Ils se flattaient d'obtenir du destin
Ce que le cœur aveuglément desire,
Danet de boire, & Jean-Jacques d'écrire;
Catin d'aimer; la vieille de médire;
Robert de vaincre, & d'aller à grands pas
Du lit à table & de table aux combats.
Tout caractère en causant se déploie.
Mylord disait, dans ces remparts sacrés
Avant-hier les Français sont entrés;
Nous nous battrons, c'est-là toute ma joie;
Mes chiens & moi nous suivrons cette proie.
J'aurai contr'eux mes fusils à deux coups :
Pour un Anglais c'est un plaisir bien doux.
Des Genevois je conduirai l'armée.
 Comme il parlait, passa la renommée :
Elle portait trois cornets à bouquin (*a*)
L'un pour le faux, l'autre pour l'incertain,
Et le dernier, que l'on entend à peine
Est pour le vrai, que la nature humaine
Chercha toujours & ne connut jamais.

(*a*) Observez, cher lecteur, combien le siècle se perfectionne. On n'avait donné qu'une trompette à la renommée dans la Henriade, on lui en a donné deux dans la divine Pucelle, & aujourd'hui on lui en donne trois dans le poëme moral de la guerre genevoise. Pour moi j'ai envie d'en prendre une quatrième pour célébrer l'auteur qui est sans doute un jeune homme qu'il faut bien encourager.

La belle auſſi ſe ſervait de ſiflets.
Son écuyer l'aſtrologue de Liège,
De ſon chapitre obtint le privilège
D'accompagner l'errante déité;
Et le menſonge était à ſon côté.
Entr'eux marchait le vieux à tête chauve,
Avec ſon ſable, & ſa fatale faulx.
Auprès de lui la vérité ſe ſauve.
L'âge & la peine avaient courbé ſon dos;
Il étendait ſes deux peſantes ailes;
La vérité qu'on néglige ou qu'on fuit,
Qu'on aime en vain, qu'on maſque ou qu'on pourſuit,
En gémiſſant ſe blotiſſait ſous elles.
La renommée à peine la voyait,
Et tout courant devant elle avançait
  Eh bien, Madame, avez vous des nouvelles?
Dit Abington: J'en ai beaucoup, Mylord;
Déjà Genève eſt le champ de la mort.
» J'ai vu De Luc (*a*) plein d'eſprit & d'audace
» Dans le combat animer les bourgeois.
» J'ai vu tomber au ſeul ſon de ſa voix
» (*b*) Quatre Syndics étendus ſur la place.
» Lerne eſt en caſque, & Barnet en cuiraſſe;
» L'encre & le ſang dégouttent de leurs doigts.
» Ils ont prêché la diſcorde cruelle

(*a*) De Luc, d'une des plus anciennes familles de la ville: c'était le Paoli de Genève: il eſt d'ailleurs bon phyſicien naturaliſte. Son père entend merveilleuſement St. Paul, ſans ſavoir le grec & le latin: on dit qu'il reſſemble aux apôtres tels qu'ils étaient avant la deſcente du St. Eſprit.

(*b*) Les bourgeois voulaient avoir le droit de deſtituer quatre ſyndics.

» Différemment ; mais avec même zèle.
» Tels autrefois dans les murs de Paris
» Des moines blancs, noirs, minimes & gris,
» Portant mousquet, carabine, rondèle,
» Encourageaient tout un peuple fidèle
» A débusquer le plus grand des Henris,
» Aimé de Mars, aimé de Gabrielle,
» Héros charmant, plus héros que Covelle.
» Bèze & Calvin sortent de leurs tombeaux,
» Leur voix terrible épouvante les sots ;
» Ils ont crié d'une voix de tonnerre
» *Persécutez*, c'est-là leur cri de guerre.
» Satan, Mégère, Astaroth, Alecton,
» Sur les remparts ont pointé le canon.
» Il va tirer ; je crois déjà l'entendre.
» L'église tombe, & Genève est en cendre.
Bon ! dit la vieille, allons, doublons le pas.
Exaucez nous puissant Dieu des combats !
Dieu Sabaoth, de Jacob & de Bèze ;
Tout va périr ; je ne me sens pas d'aise.
Enfin la troupe est aux remparts sacrés,
Remparts chétifs & très-mal réparés.
Elle entre, observe, avance, fait sa ronde.
Tout respirait la paix la plus profonde.
Au-lieu du bruit des foudroyans canons
On entendait celui des violons.
Chacun dansait. On voit pour tout carnage.
Pigeons, poulets, dindons & grianaux,
Trois cents perdrix à pieds de cardinaux,
Chez les traiteurs étalant leur plumage.

Mylord s'étonne : il court au cabaret
A peine il entre : une actrice jolie
Vient l'aborder d'un air tendre & difcret,
Et l'inviter à voir la comédie :
Oh ! jufte Ciel qu'eft-ce donc qui s'eft fait ?
Quel changement ! alors notre Zaïre
Au doux parler, au gracieux fourire,
Lorgna Mylord, & dit ces propres mots.
Ignorez-vous que tout eft en repos,
Ignorez-vous qu'un Mecène de France,
Miniftre heureux & de guerre & de paix,
Jufqu'en ces lieux a verfé fes bienfaits !
S'il faut qu'on prêche, il faut auffi qu'on danfe.
Il nous envoie un brave chevalier. (*a*)
Ange de paix comme vaillant guerrier :
Qu'il foit béni. Grace à fon caducée
Par fes plaifirs la difcorde eft chaffée.
Le vieux Barnet fous fon vieux manteau noir
Cache en tremblant fa mine embarraffée.
Et nous donnons le Tartuffe ce foir.
Tartuffe ! allons je vole à cette piéce,
Lui dit mylord : j'ai haï de tout tems
De ces croquans la déteftable efpèce.
Egayons-nous ce foir à leurs dépens.
Allons Danet, Covelle & Catherine.
Et vous auffi, vous Jean-Jacques & Vachine,
Buvons dix coups, mangeons vîte & courons.
Rire à Molière & fifler les fripons.

(*a*) Le chevalier de Beauteville, ambaffadeur en Suiffe, lieutenant-général des armées. Il contribua plus que perfonne à la prife de Berg-op-zoom.

A ce diſcours enfant de l'allégreſſe,
Rouſſeau reſtait morne, pâle & penſif,
Son vilain front fut voilé de triſteſſe.
D'un vieux caiſſier l'héritier préſomptif
N'eſt pas plus ſot alors qu'on lui vient dire
Que le bon homme en réchappe & reſpire.
Rouſſeau pouſſé par ſon maudit démon,
S'en va trouver le prédicant Brognon.
Dans un réduit à l'écart il le tire,
Grince les dents, ſe recueille & ſcupire.
Puis il lui dit, vous êtes un fripon ;
Je ſens pour vous une haine implacable ;
Vous m'abhorrez, vous me donnez au diable,
Mais nos dangers doivent nous réunir.
Tout eſt perdu, Genève a du plaiſir.
C'eſt pour nous deux le coup le plus terrible !
Barnet ſurtout y ſera bien ſenſible.
Les charlatans ſont donc bernés tout net !
Ce ſoir Tartuffe, & demain Mahomet !
Après demain l'on nous jouera de même.
Des Genevois on adoucit les mœurs.
On les polit, ils deviendront meilleurs.
On s'aimera. Souffrirons-nous qu'on s'aime ?
Allons brûler le théatre à l'inſtant.
Un chevalier ambaſſadeur de France
Vient d'ériger cet affreux monument,
Séjour de paix, de joie, & d'innocence,
Qu'il ſoit détruit juſqu'en ſon fondement.
Ayons tous deux la vertu d'Eroſtrate, (*a*)

(*a*) Eroſtrate, petit homme, maigre, & noir, il était tourmenté d'un vilain mal dans le col de la veſſie, ce qui lui don-

Ainsi que lui méritons un grand nom.
Vous connaissez la noble ambition
Le grand vous plaît & la gloire vous flatte :
Prenons ce soir en secret un brandon.
Envain les sots diront que c'est un crime :
Dans ce bas monde il n'est bien ni mal.
Aux vrais savans tout doit sembler égal.
Bâtir est beau, mais détruire est sublime.
Brûlons théâtre, actrice, acteur, soufleur,
Et spectateur, & notre ambassadeur.
 Le lourd Brognon crut entendre un prophête,
Crut contempler l'ange exterminateur,
Qui fait sonner sa fatale trompette
Au dernier jour, au grand jour du Seigneur.
 Pour accomplir ce projet de détruire,
Pour réussir, Vachine doit s'armer,
Sans toi Bacchus peut-on chanter & rire ?
Sans toi Vénus peut-on savoir aimer ?
Sans toi Vachine on n'est pas sûr de nuire.
Ils font venir Vachine en leur taudis ;
La gaupe arrive & de ses mains crochues
Que de l'enfer les chiens avaient mordues
Forme un gâteau de matières fondues,
Qui brûleraient les murs du paradis.
Pour en répandre au loin les étincelles
Vachine a pris (je ne puis décemment
Dire en quel lieu, mais le lecteur m'entend)
Un tas pourri de brochures nouvelles,

nait des vapeurs aussi noires que sa mine. Il brûla, dit-on, le temple d'Ephèse pour se faire de la réputation.

Vers de Brunet morts auſſi-tôt que nés, (*a*)
Longs mandemens dans le Pui confinés, (*b*)
Tacite orné pas le ſieur La Blétrie,
D'un ſtyle neuf & d'un mêlange heureux,
De pédantiſme & de galanterie,
Journal chrétien, madrigaux amoureux
De Chiniac les écrits plagiaires,
Du droit canon quarante commentaires
Tout ce fatras fut du chanvre en ſon tems.
Linge il devint par l'art des tiſſerans,
Puis en lambeaux des pilons le preſsèrent;
Il fut papier. Cent cerveaux à l'envers.
De viſions à l'envi le chargèrent,
Puis on le brûle: il vole dans les airs,
Il eſt fumée, auſſi bien que la gloire.
De nos travaux voilà quelle eſt l'hiſtoire.
Tout eſt fumée: & tout nous fait ſentir
Ce grand néant qui doit nous engloutir.

Les trois méchans ont poſé cette étoupe
Sous le foyer oú s'aſſemble la troupe,
La méche prend. Ils regardent de loin,
L'heureux effet qui ſuit leur noble ſoin, (*c*)
Clignant les yeux, & tremblant qu'on ne voie
Leurs fronts pliſſés ſe dérider de joie.

(*a*) Nous ne ſavons pas qui eſt ce Brunet. Il y a tant de plats poëtes connus deux jours à Paris, & ignorés enſuite pour jamais!

(*b*) C'eſt apparemment un mandement de l'évêque du Puy-en-Velay, qui adreſſant la parole aux chauderonniers de ſon diocèſe leur parla de La Motte & de Fontenelle.

(*c*) Ce fut le 5 Février 1768 qu'on mit le feu à la ſalle des ſpectacles.

Déjà la flamme a ſurmonté les toits
Les trois pourris, ſéjour de tant de rois;
Le feu s'étend, le vent le favoriſe.
Le ſpectateur que la flamme pourſuit
Crie au ſecours, ſe précipite & fuit
Jean-Jacques rit, Brognon les exorciſe.
Ainſi Calcas & le traître Sinon
S'aplaudiſſaient lorſqu'ils mirent en cendre.
Les murs ſacrés du ſuperbe Illion,
Que le dieu Mars, Aphrodiſe, (*a*) Apollon,
Virent brûler & ne purent défendre.
Las! que devient le pauvre entrepreneur
Ce Roſimond plus généreux qu'habile?
A ſes dépens il a pour ſon malheur,
Fait à grands frais meubler le noble aſyle
Des doux plaiſirs peu faits pour cette ville.
Un ſeul moment conſume l'attirail
Du grand Céſar, d'Auguſte, d'Oroſmane,
Et la toilette où ſe coëffa Roxane,
Et l'ornement de Rome & du ſerrail.
O Roſimond que devient votre bail?
De tous vos ſoins quel funeſte ſalaire!
Eſt-ce à Calvin que vous aurez recours?
Eſt-ce à l'évêque appellé Titulaire?
Hélas! lui-même a beſoin de ſecours.
Ah malheureux, à qui vouliez-vous plaire?
Vous êtes plaint, mais fort abondonné.

Après

(*a*) Vénus eſt nommée en grec Aphrodite. Notre auteur l'appelle Aphrodiſe: c'eſt apparemment par euphonie comme diſent les doctes.

Après vingt ans vous voilà ruiné.
De vos pareils c'eſt le ſort ordinaire.
Qui du public s'eſt fait le ſerviteur,
Peut ſe vanter d'avoir un méchant maître.
Soldat, auteur, commentateur, acteur
Egalement ſe repentent peut-être.
Loin du public heureux dans ſa maiſon
Qui boit en paix, & dort avec Suſon.

CHANT CINQUIÈME.

DES prédicans les ames réjouies
Rendaient à Dieu des graces infinies (*a*)
Sincèrement du mal qu'on avait fait.
Le cœur d'un prêtre eſt toujours ſatisfait.
Si les plaiſirs que ſon rabat condamne
Sont enlevés au ſéculier profane.
Qu'arriva-t-il ? le déſordre s'accrût
Quand de ces lieux le plaiſir diſparut.
Mieux qu'un ſermon l'aimable comédie
Inſtruit les gens, les rapproche, les lie.
Voilà pourquoi la diſcorde en tout tems
Pour ſon ſéjour a choiſi les couvens.
Les deux partis plus fous qu'à l'ordinaire
S'allaient gourmer n'ayant plus rien à faire.
Et tous les ſoins du miniſtre de paix
Dans la cité ſont perdus déſormais.
Mille horlogers (*b*) de qui les mains habiles
Savaient guider leurs ailes dociles
D'un acier fin régler les mouvemens,

(*a*) Expreſſion ſi familière à l'un d'entr'eux, que l'ayant répétée vingt fois dans un ſermon, un de ſes parens lui dit : *Je te rends des graces infinies d'avoir fini.*

(*b*) Genève fait un commerce de montres qui va par année à plus d'un million. Les horlogers ne ſont pas des artiſans ordinaires ; ce ſont, comme l'a dit l'auteur du ſiècle de Louis XIV, des phyſiciens de pratique. Les Craham & les Leroi ont joui d'une grande conſidération ; & Mr. Leroi d'aujourd'hui eſt un des plus habiles mécaniciens de l'Europe. Les grands mécaniciens ſont aux ſimples géomètres, ce qu'un grand poëte eſt à un grammairien.

Marquer l'eſpace & diviſer le tems,
Renonçaient tous à leurs travaux utiles.
Le trouble augmente. On ne ſait plus enfin
Quelle heure il eſt dans les murs de Calvin.
On voit leurs mains triſtement occupées ;
A ranimer ſur un grès plat & rond
Le fer rouillé de leurs vieilles épées
Ils vont chargeant de ſalpêtre & de plomb
De lourds mouſquets dégarnis de platine.
Le fer pointu qui tourne à la cuiſine
Et fait tourner les poulets déplumés,
Bientôt ſe change aux regards alarmés
En longue pique, inſtrument de carnage.
Et l'ouvrier contemplant ſon ouvrage,
Tremble lui-même & recule de peur.
O jours ! ô tems de diſette & d'horreur !
Les artiſans dépourvus de ſalaire,
Nourris de vent, défiant les haſards
Meurent de faim, en attendant que Mars
Les extermine à coups de cimetère.
Avant ce tems l'induſtrie & la paix
Entretenaient une honnête opulence ;
Et le travail père de l'abondance
Sur la cité répandait ſes bienfaits.
La pauvreté, ſéche, pâle, au teint blême,
Aux longues dents, aux jambes de fuſaux,
Au corps flétri mal couvert de lambaux,
Fille du Stix, pire que la mort même,
De porte en porte allait traînant ſes pas.
Monſieur Barnet la guète & n'ouvre pas.

Et cependant Jean-Jacque & ſa forcière,
Le beau Covelle & ſa reine d'amour,
Avec Danet buvaient le long du jour,
Pour ſoulager la publique miſère.
Au cabaret le bon Mylord payait.
Des indigens la foule s'y rendait ;
Pour s'en défaire Abington leur jetait
De tems en tems de l'or par les fenêtres,
Nouveau ſecret très-peu connu des prêtres.
L'or s'épuiſa : le ſecours dura peu.
Deux fois par jour il faut qu'un mortel mange.
Sous les drapeaux il eſt beau qu'il ſe range ;
Mais il faudrait qu'il eût un pot au feu.
C'en était fait. *Les Seigneurs Magnifiques* (*a*)
Allaient ſubir le ſort des républiques ;
Sort malheureux qui mit Athène aux fers.
Abyma Tyr & les murs de Carthage,
Changea la Grèce en d'horribles déſerts.
Des fils de Mars énerva le courage,
Dans des filets (*b*) prit l'empire Romain,
Et quelque tems menaça Saint Marin. (*c*)
Hélas ! un jour il faut que tout périſſe. ...

(*a*) Quand les citoyens ſont convoqués, le premier ſyndic les appelle *ſouverains & magnifiques ſeigneurs.*

(*b*) Les filets de St. Pierre. Les curieux ne ceſſent d'admirer que des cordeliers & des dominicains aient régné ſur les deſcendans des Scipions.

(*c*) Le cardinal Albéroni n'ayant pu bouleverſer l'Europe, voulut détruire la république de St. Marin en 1739. C'eſt une petite ville perchée ſur une montagne de l'Appennin entre Urbin & Rimini. Elle conquit autrefois un moulin ; mais craignant le ſort de la république romaine, elle rendit le moulin, & demeura tranquille & heureuſe. Elle a mérité de garder ſa liberté. C'eſt une grande leçon qu'elle a donnée à tous les états.

Dieu paternel ſauvez du précipice.
Ce pauvre peuple, & reculez ſa fin.
Dans le conſeil le doux Pierre Agnelin
Cède à l'orage, & navré de triſteſſe
Quitte un timon qui branlait dans ſa main.
Néceſſité fait bien plus que ſageſſe.
Hebert un jour, cet Hebert dont la preſſe
A tant gémi ſous ma proſe & mes vers,
Au magazin déjà rongés des vers;
Hebert le beau qui jamais ne s'empreſſe
Que de chercher la joie & les feſtins;
Dont le front chauve eſt encore cher aux belles;
Acteur brillant dans nos piéces nouvelles,
Hebert, vous dis-je, aimé des citadins,
Se promenait dans la ville affiigée,
Vide d'argent & d'ennuis ſurchargée.
Dans ſa cervelle il cherchait un moyen
De la ſauver, & n'imaginait rien.
A la fenêtre il voit madame Oudrille,
Et ſon époux, & ſon frère, & ſa fille,
Qui chantaient tous des chanſons en refrein,
Près d'un buffet garni de Chambertin.
Mon cher Hebert eſt homme qui ſe pique
De ſe connaître en vin plus qu'en muſique.
Il entre, il boit, il demeure ſurpris
Tout en buvant de voir de beaux lambris,
Des meubles frais, tout l'air de la richeſſe.
Je crois, dit-il, non ſans quelque allégreſſe,
Que la fortune enfin vous a compris
Au numero de ſes chers favoris.

L'an dix-ſept cent, deux ſix, ou je me trompe,
Vous étiez loin d'étaler cette pompe ;
Vous demeuriez dans le fond d'un taudis ;
Votre goſier raclé par la piquette
Pouſſait des ſons d'une voix bien moins nette.
Pour Dieu montrez à mes ſens ébaudis
Par quel moyen votre fortune eſt faite.
   Madame Oudrille en ces mots repliqua.
La pauvreté long-tems nous ſuffoqua,
Quand la diſcorde était dans la famille.
J'étais brouillée avec monſieur Oudrille,
Monſieur Oudrille avec tous ſes parens,
Ma belle-ſœur l'était avec ma fille ;
Nous plaidons tous, nous mangions du pain bis.
Notre intérêt nous a tous réunis.
Pour être en paix dans ſon lit comme à table,
Le premier point eſt d'être raiſonnable.
Chacun cédant un peu de ſon côté,
Dans la maiſon met la proſpérité.
   Hebert aimait cette ſaine doctrine.
D'un trait de feu ſon eſprit s'illumine ;
Il ſe recueille, il fait ſon pronoſtic ;
Boit, prend congé. Puis aviſe un ſyndic
Qui diſputait dans la place voiſine
Avec De Luc, & Flagière & Clernois :
Trois conſeillers & quatre bons bourgeois,
Auprès dela criaient à pleine tête ;
Et ſe morguaient d'un air très-malhonnête.
Hebert leur dit, Madame Oudrille eſt prête
A vous donner du meilleur Chambertin.

Montez là-haut ; c'eſt l'arrêt du deſtin.
Ce jour pour vous doit être un jour de fête.
Chacun y court, citadin, conſeiller
Le beau Covelle y monte le premier.
En jupon blanc ſa belle requinquée
L'accompagnait & ſerrait ſon blondin
Qui ſur le cou lui paſſait une main.
A leur devant Madame Oudrille arrive :
Sa face eſt ronde & ſa mine eſt naïve,
En la voyant le cœur ſe réjouit.
Elle conta comment elle s'y prit
Pour radouber ſa barque délabrée.
Tout le conſeil entendit la leçon.
Le peuple même écouta la raiſon.
Les jours ſereins de Saturne & de Rhée,
Les tems heureux du beau règne d'Aſtrée,
Dès ce moment renaquirent pour eux.
On rappella les danſes & les jeux,
Qu'avait bannis Calvin l'impitoyable,
Jeux protégés par un miniſtre aimable,
Jeux déteſtés de Barnet l'ennuyeux
Celle qu'on dit de Jupiter la fille,
Mère d'amour & des plaiſirs de paix,
Revint placer ſon lit à Plainpalais. (*a*)

(*a*) Plainpalais, promenade entre le Rhône & l'Arve aux portes de la ville, couverte de maiſons de plaiſance, de jardins & d'excéllens potagers d'un très-grand rapport. C'était autrefois un marais infect, *plana palus*, du tems qu'il n'était queſtion dans Genève que de la grace prévenante accordée à Jacob & refuſée à ſon frère le *paté pelu* ; qu'on ne parlait que des ſupralapſaires, des infralapſaires, des univerſaliſtes, de la perception de Dieu différente de ſa viſion, de pluſieurs autres

Genève fut une grande famille.
Et l'on jura que si quelque brouillon,
Mettait jamais le trouble à la maison,
On l'enverrait devers Madame Oudrille.
Le roux Rousseau de fureur hébêté,
Avec sa gaupe errant à l'aventure,
S'enfuit de rage, & fit vîte un traité
Contre la paix qu'on venait de conclure.

visions; de la manducation supérieure; de l'inutilité des bonnes œuvres; des querelles de Vigilantius & de Jérôme, & autres controverses sublimes extrêmement nécessaires à la santé, & par le moyen desquelles on vit fort à l'aise, & on marie avantageusement ses filles.

NB. On a souvent donné à Plainpalais de très-agréables rendez-vous avec toute la discrétion requise.

EPILOGUE.

Je donnerai le sixième chant dès que l'auteur voudra bien m'en gratifier; car il gratifie, & ne vend pas, quoiqu'en dise l'ex-jésuite Patouillet dans un de ses mandemens contre tous les parlemens du royaume, sous le nom d'un archevêque. J'espère qu'alors ma fortune sera faite, comme celle de l'Homme aux quarante écus.

Si quelqu'un se formalise de ces plaisanteries très-légères sur un sujet qui en méritait de plus fortes : si quelqu'un est assez sot pour se fâcher, l'auteur qui est par fois goguenard, m'a promis de le fâcher un peu davantage dans le nouveau chant que nous espérons publier.

A l'égard de Jean-Jacques, puisqu'il n'a joué dans tout ce tracas que le rôle d'une cervelle fort mal timbrée, puisqu'il s'est fait chasser partout où il a paru, puisque c'est une absurde raisonneur qui, ayant imprimé sous son nom quelques petites sottises contre Jesus-Christ, a imprimé aussi dans le même libelle que Jesus-Christ *est mort comme un Dieu*; puisqu'il est quelquefois calomniateur, déclaré tel, & affiché tel, par une déclaration publique des Plénipotentiaires de France, de Zurich & de Berne le 25^e^. Juillet 1766, nous pensons qu'il a fallu lui donner le fouet beaucoup plus fort qu'aux autres, & que l'auteur a très-bien fait de montrer le vice & la folie dans toute leur turpitude. Nous l'exhortons

à traiter ainsi les brouillons & les ingrats, & à écraser les serpens de la littérature, de la même main dont il a élevé des trophées à Henri IV. à Louis XV, & à la vérité dans tous ses ouvrages. Nous avons besoin d'un vengeur. Il est juste que celui qui a vécu avec la petite fille de Corneille, extermine les descendans des Claveret, des Scudéri & des d'Aubignac.

Les loix ne peuvent pas punir un calomniateur littéraire, encore moins un charlatan déclamateur qui se contredit à chaque page; un romancier qui croit éclipser Télémaque en élevant un jeune Seigneur pour en faire un ménuisier, & qui croit surpasser madame de Lafayette en faisant donner des *baisers âcres* par une Suissesse à un précepteur Suisse.

Il n'y a pas moyen de condamner à l'amende honorable ceux qui ayant devant les yeux les grands modèles du siècle de Louis XIV défigurent la langue françaisc par un style barbare, ou empoulé, ou entortillé; ceux qui parlent poétiquement de physique; ceux qui dans les choses les plus communes prodiguent les expressions les plus violentes; ceux qui ayant fait ronfler au théatre des vers qu'on ne peut lire, ne manquent pas de faire dire dans les Journaux qu'ils sont supérieurs à l'inimitable Racine; ceux qui se croient des Tite-Live pour avoir copié des dates; ceux qui écrivent l'histoire avec le style familier de la conversation, ou qui font des phrases au-lieu de nous apprendre des faits; ceux qui inconnus au barreau publient les recueils de leurs plaidoyers inconnus au public; ceux qui soutiennent une cause respectable par d'absurdes argumens, & qui ont la bêtise de rappor-

tér les objections les plus accablantes pour y faire les réponses les plus frivoles & les plus sottes. Ceux qui trafiquent de la louange & de la satyre comme on vend des merceries dans une boutique, & qui jugent insolemment de tout ce qui est approuvé sans avoir jamais pu rien produire de supportable; ceux qui. . . . . On aurait plutôt compté les dettes de l'Angleterre que le nombre de ces excrémens du Parnasse.

Nous avons donc besoin qu'il s'élève enfin parmi nous un homme qui sache détruire cette vermine, qui encourage le bon goût & qui proscrive le mauvais ; qui puisse donner le précepte & l'exemple. Mais où le trouver ? qui sera assez éclairé & assez courageux ? . . . . Ah! si monsieur l'abbé d'Olivet, notre cher compatriote, pouvait prendre cette peine ! mais il est trop vieux, & l'ex-jésuite Nonotte (*) infecte impunément notre Franche-Comté.

Fait à Besançon le 25 Mars 1768.

(*) Nous commençons pourtant à espérer que Nonotte se décrassera. Un magistrat de notre ville le trouva ces jours passés dansant en veste & en culottes déchirées avec deux filles de quinze ans. Le voilà dans le bon chemin. On a reprimandé les deux filles, elles ont répondu qu'elles l'avaient pris pour un singe. A l'égard de Patouillet, il n'y a rien à espérer de lui ; le maraut a pris son pli. En qualité de Franc-Comtois je ne cherche pas les expressions délicates quand j'ai trouvé les vraies. Le mot propre est quelquefois nécessaire, quoique la métaphore ait ses agrémens.

On m'a parlé aussi d'un ex-jésuite nommé Prost, impliqué dans la sainte banqueroute de frère la Valette (§) lequel Prost est retiré à Dole sous le nom de Rotalier ; il a déjà fait son marché avec tous les épiciers de la province, pour leur vendre ses remarques sur le pontificat de Grégoire VII, de Jean XII, d'Alexandre VI, sur l'ulcère malin dont Léon X fut attaqué dans le Périnée, sur la liberté d'indifférence, l'Optimisme,

Zaïre, Tancrède, Nanine, Mérope, le ſiècle de Louis XIV & la princeſſe de Babylone. Nous pourrons joindre frère Proſt dit Rotalier à frère Nonotte, & à frère Patouillet; quand nous ſerons de loiſir, & que nous aurons envie de rire. Ce n'eſt pas que nous négligions Cogé & Larcher, & Guyon, & les grands hommes attachés à la ſecte des convulſionnaires, de qui les écrits donnent des convulſions. Nous ſommes juſtes, nous n'avons acception de perſonne.

Bos, aſinuſve fuat, nullo diſcrimine habemus.

(§) *On ne ſait pas de quelle banqueroute parle ici* Mr. C.. *avocat de Béſançon auteur de cette épilogue, car le révérend père La Valette, ou frère La Valette (comme on voudra) a fait deux banqueroutes* ad majorem Dei gloriam, *l'une à la Guadeloude ou Guadaloupe, l'autre à Londres.*

FIN.

MAR 1934